This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.
58.

SENLIS
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE

DU RÉPERTOIRE

9827

DU

THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

OPÉRAS-COMIQUES EN PROSE. — TOME III.

A PARIS,

CHEZ Mme VEUVE DABO,

A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.

1822.

TE

9

2353971B
1948 L

Printed in France.

RICHARD-COEUR-DE-LION,

DRAME EN TROIS ACTES,

MÊLÉ D'ARIETTES,

PAR SEDAINE,

MUSIQUE DE GRÉTRY.

Représenté, pour la première fois, au Théâtre-Italien, le 21 octobre 1785.

PERSONNAGES.

RICHARD, roi d'Angleterre.
MARGUERITE, comtesse de Flandre et d'Artois.
BLONDEL, écuyer de Richard.
LE SÉNÉCHAL.
FLORESTAN, gouverneur du château de Lintz.
WILLIAMS.
LAURETTE, fille de Williams.
BÉATRIX, suivante de Marguerite.
ANTONIO.
COLETTE.
MATHURIN.
LA FEMME DE MATHURIN.
PAYSANS, PAYSANNES.
OFFICIERS.
SOLDATS.

La scène se passe au château de Lintz.

RICHARD-CŒUR-DE-LION,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MATHURIN, LA FEMME DE MATHURIN, COLETTE, PAYSANS, PAYSANNES.

CHŒUR.

CHANTONS, chantons,
Célébrons ce bon ménage ;
Chantons ! chantons,
Retournons dans nos maisons.
Sais-tu que c'est demain
Que le vieux Mathurin
Refait son mariage :
Oui, le fait est certain,
Nous danserons demain,
Nous boirons de bon vin.

COLETTE.

Antonio, je gage
En ce moment,

Est bien loin du village :
Ah ! quel cruel tourment !

CHŒUR.

Colette, c'est demain
Que le vieux Mathurin
Refait son mariage,
Le fait est certain ;
Fille, point de chagrin,
Nous danserons demain,
Nous boirons de bon vin.

MATHURIN.

Comment, c'est demain,
Que ton vieux Mathurin
Avec toi, ma femme, se remet en train !

LA FEMME DE MATHURIN.

Après cinquante ans,
Il est encore tems
De se montrer aise, et d'être contens.

CHŒUR.

Chantons, etc.

SCÈNE II.

BLONDEL, ANTONIO.

BLONDEL, feignant d'être aveugle.

ANTONIO, qu'est-ce que j'entends ? j'entends je crois, chanter ?

ANTONIO.

Ce n'est rien; c'est tout le hameau qui s'en retourne chez lui après l'ouvrage des champs; le soleil est couché.

BLONDEL.

Où suis-je ici, mon petit ami?

ANTONIO.

Vous n'êtes pas loin du château où il y a des tours, des créneaux; je vois tout en haut un soldat qui fait faction avec son arbalète.

BLONDEL.

Je suis bien las.

ANTONIO.

Tenez, asseyez-vous sur cette pierre, c'est un banc.

BLONDEL.

Ah! je te remercie.

(Il s'assied.)

ANTONIO.

C'est un banc qui est vis-à-vis la porte d'une maison qui parait être une ferme; c'est comme une maison de gentilhomme.

BLONDEL.

Eh bien! mon ami, va t'informer si on peut m'y donner à coucher pour cette nuit.

ANTONIO.

Je vous trouverai-là?

BLONDEL.

Ah! je n'ai pas envie d'en sortir; quand on ne voit pas, on est bien forcé de rester où on nous dit d'attendre; ne manque pas de revenir.

ANTONIO.

Oh! non, car vous m'avez bien payé; mais père Blondel, j'ai quelque chose à vous dire

BLONDEL.

Quoi?

ANTONIO.

Ah! c'est que...

BLONDEL.

Dis, mon fils, dis, qu'est-ce que c'est?

ANTONIO.

C'est que je suis bien fâché; je ne pourr pas vous conduire demain.

BLONDEL.

Et pourquoi donc?

ANTONIO.

C'est que je suis de noce; mon grand-pè et ma grande mère se remarient, et m petit-fils qui est leur frère.

BLONDEL.

Ton petit-fils! tu as un petit-fils?

ANTONIO.

Oui, leur petit-fils, qui est mon frère, se marie aussi le même jour de leur mariage, à une fille de ce canton.

BLONDEL.

Et dis-moi, elle ne demeurerait pas dans ce château que tu dis, où il y a un soldat qui a une arbalète?

ANTONIO.

Non, non.

BLONDEL.

Mais, mon ami; demain, comment ferai-je pour me conduire?

ANTONIO.

Ah! je vous donnerai un de mes camarades; il est un peu volage; mais je vous ferai venir à la noce, et vous y jouerez du violon. Ah, ne vous embarrassez pas.

BLONDEL.

Tu aimes donc bien à danser?

ANTONIO.

La danse n'est pas ce que j'aime,
Mais c'est la fille à Nicolas;
Lorsque je la tiens par le bras,

Alors mon plaisir est extrême,
Je la presse contre moi-même :
Et puis nous nous parlons tout bas,
Que je vous plains! vous ne la verrez pas.

BLONDEL.

C'est vrai, mon fils, je suis bien à plaindre.

ANTONIO.

Elle à quinze ans, moi j'en ai seize;
Ah! si la mère Nicolas
N'était pas toujours sur nos pas...
Eh bien! quoique cela déplaise,
Auprès d'elle je suis bien aise;
Et puis nous nous parlons tout bas :
Que je vous plains! vous ne la verrez pas.

BLONDEL.

Continue, je crois la voir.

ANTONIO.

Vous la voyez? ah! vous êtes aveugle.

Qu'elle est gentille ma bergère!
Quand elle court dans le vallon,
Oh! c'est vraiment un papillon,
Ses pieds ne touchent pas à terre,
Je l'attrape, quoique légère;
Et puis nous nous parlons, etc.

BLONDEL.

Va, mon fils, va toujours voir si je pourrai trouver où passer cette nuit.

SCÈNE III.

BLONDEL.

Oui, voilà des tours, voilà des fossés, des redoutes; c'est bien là un château fort; il est éloigné des frontières, dans un pays sauvage, au milieu des marais; il n'est propre qu'à renfermer des prisonniers d'état; on dit qu'on ne peut en approcher; nous verrons, on se méfiera moins d'un homme que l'on croira aveugle. Orphée, animé par l'amour, s'est ouvert les enfers; les guichets de ces tours s'ouvriront peut-être aux accens de l'amitié.

ARIETTE.

O Richard! ô mon roi!
L'univers t'abandonne;
Sur la terre il n'est que moi
Qui s'intéresse à ta personne.
Moi seul dans l'univers
Voudrais briser tes fers,
Et tout le reste t'abandonne.
Et sa noble amie... Ah! son cœur
Doit être navré de douleur.

O Richard! ô mon roi!
L'univers t'abandonne, etc.

Monarques, cherchez des amis,
Non sous les lauriers de la gloire,

Mais sous les myrthes favoris
Qu'offrent les filles de mémoire.
Un troubadour
Est tout amour,
Fidélité, constance,
Et sans espoir de récompense.
O Richard! ô mon roi!
L'univers t'abandonne;
Et c'est Blondel, il n'est que moi
Qui m'intéresse à ta personne.

Mais j'entends du bruit, remettons-nous, reprenons notre rôle.

SCÈNE IV.

BLONDEL, WILLIAMS, GUILLOT, LAURETTE.

(Williams, tient Guillot par l'oreille.)

GUILLOT.

AHI.

WILLIAMS.

Je t'apprendrai à porter des lettres à ma fille.

GUILLOT.

C'est de la part du gouverneur!

WILLIAMS.

Quoi! de la part du gouverneur!

BLONDEL, à part.

Ah! si c'était ce gouverneur!

GUILLOT.

Il m'a dit de lui remettre
Cette lettre.

WILLIAMS.

Ma fille écoute un séducteur!
Non, ma Laurette
N'est point faite
Pour amuser le gouverneur.
Et toi, et toi,
Si tu reviens, c'est fait de toi.

GUILLOT.

Ce n'est pas moi
Qui reviendrai; non, sur ma foi.

WILLIAMS.

Dis, dis à ce gouverneur
Que ma Laurette
N'est point faite
Pour écouter un séducteur.
Monsieur, monsieur le gouverneur,
Me fait en ce jour trop d'honneur.

BLONDEL, à part.

Ah! si c'était le gouverneur
De ce château : Dieu! quel bonheur!

GUILLOT.

Mais, c'est monsieur le gouverneur.

WILLIAMS.

Et que me fait ce gouverneur?
Oui, sur ma foi,
Prends garde à toi.

(A Laurette qui paraît.)

Et toi, si jamais tu revoi
Ce séducteur,
Tu sentiras
Si dans mon bras
Il est encor quelque vigueur.

BLONDEL.

Si je pouvais, ah! quel bonheur!
(A part.)
Mes bons amis, ne frappez pas,
Point de débats :
La paix, la paix, point de débats.

LAURETTE.

Mon père, hélas!
Je ne vois pas
Le gouverneur.

BLONDEL.

Ah! si c'était ce gouverneur!
Ah! quel bonheur!
Mes bons amis,
Soyez unis :
Ah! point de fiel!
La paix du ciel.
Point de débats,
Ne frappez pas.
Ah! si c'était ce gouverneur!

SCÈNE V.

WILLIAMS, BLONDEL.

WILLIAMS.

Rentrez dans la maison ; elle dit qu'elle ne l'a point vu, et qu'elle ne lui parle pas, et il lui écrit ; je voudrais bien connaître ce que dit cette lettre ; ils ont à présent une manière d'écrire qu'on ne peut déchiffrer. Si quelqu'un... ce vieillard n'est pas de ce pays-ci ; bon homme, savez-vous lire ?

BLONDEL.

Ah ! mon Dieu oui, je sais, lire.

WILLIAMS.

Eh bien ! lisez-moi cela.

BLONDEL.

Ah ! mon bon Monsieur, je suis aveugle ; ces méchans Sarrasins m'ont brûlé les yeux avec une lame d'acier flamboyante ; mais ne voyez-vous pas venir un petit garçon ?

WILLIAMS.

Oui.

BLONDEL.

C'est lui qui me conduit ; il sait lire, et il vous lira tout ce que vous voudrez. Antonio, est-ce toi ?

SCÈNE VI.

WILLIAMS, BLONDEL, ANTONIO.

ANTONIO.

Oui, c'est moi, père Blondel.

BLONDEL.

Tu as été bien long-tems.

ANTONIO, à part.

Ah ! c'est que je l'ai trouvée, et je lui ai dit un petit mot.

BLONDEL.

Tiens, lis la lettre de ce Monsieur que voilà; (*Il affecte de le montrer où il n'est pas.*) et lis bien haut, et distinctement ; lis, lis, mon petit ami.

ANTONIO.

« Belle Laurette...

WILLIAMS.

Belle Laurette !... Voilà comme ils leur font tourner la tête.

ANTONIO.

» Belle Laurette, mon cœur ne peut se
» contenir de la joie qu'il ressent par l'assu-
» rance que vous me donnez de m'aimer
» toujours.

WILLIAMS.

Ah! fille indigne! elle l'aime.

BLONDEL.

Laissez, laissez. Continue.

ANTONIO.

» Si le prisonnier, que je ne peux quitter...

WILLIAMS.

Tant mieux.

BLONDEL, à part.

Le prisonnier!

ANTONIO.

» Si le prisonnier, que je ne peux quitter, » me permettait de sortir pendant le jour, » j'irais me jeter...

WILLIAMS.

Fût-ce dans les fossés de ton château!

BLONDEL.

Qu'il ne peut quitter.

ANTONIO.

» J'irais me jeter à vos pieds; mais cette nuit...» Il y a là des mots effacés.

BLONDEL.

Ensuite.

ANTONIO.

» Faites-moi dire par quelqu'un à quelle » heure je pourrais vous parler. Votre tendre,

» fidèle amant, et constant chevalier, FLORESTAN.

WILLIAMS.

Ah! damnation! goddam.

BLONDEL.

Goddam, est-ce que vous êtes Anglais?

WILLIAMS.

Ah! oui, je le suis.

BLONDEL.

Vigoureuse nation! eh! comment est-il possible, que, né un brave Anglais, vous soyez venu vous établir dans le fond de l'Allemagne, et dans un pays aussi sauvage qu'on m'a dit qu'il était?

WILLIAMS.

Ah! c'est trop long à vous raconter. Est-ce que nous dépendons de nous? Il ne faut qu'une circonstance pour nous envoyer bien loin.

BLONDEL.

Vous avez raison; car moi, je suis de l'Ile-de France, et me voilà ici : et de quelle province d'Angleterre êtes-vous?

WILLIAMS.

Du pays de Galles.

BLONDEL.

Vous êtes du pays de Galles! Ah! si j'avais la jouissance de mes yeux, que j'aurais de

plaisir à vous voir ! Et comment avez-vous quitté ce bon pays ?

WILLIAMS.

J'ai été à la croisade, à la Palestine.

BLONDEL.

A la Palestine ! et moi aussi.

WILLIAMS.

Avec notre roi.

BLONDEL.

Avec Richard, avec votre roi! et moi de même.

WILLIAMS.

Quand je suis revenu dans mon pays, n'ai-je pas trouvé mon père mort?

BLONDEL.

Il était bien vieux ?

WILLIAMS.

Ah ! ce n'est pas de vieillesse : il avait été tué par un gentilhomme des environs, pour un lapin qu'il avait tué sur ses terres. J'apprends cela en arrivant : je cours trouver ce gentilhomme, et j'ai vengé la mort de mon père par la sienne.

BLONDEL.

Ainsi voilà deux hommes tués pour un lapin.

WILLIAMS.

Cela n'est que trop vrai.

BLONDEL.

Enfin vous vous êtes enfui?

WILLIAMS.

Oui, j'ai été obligé de fuir. La justice a mangé mon château et mon fief, et je n'ai plus rien là bas, qu'une sentence de mort; mais ici je ne les crains pas.

BRONDEL.

Monsieur je vous demande pardon de toutes mes questions.

WILLIAMS.

Il ne me déplait pas de parler de tout cela.

BRONDEL.

Et à la croisade vous avez donc connu le brave roi Richard, ce héros, ce grand homme?

WILLIAMS.

Oui, puisque j'ai servi sous lui.

BRONDEL.

Et sans doute vous avez...

WILLIAMS.

Mais j'ai affaire, et je crois que voilà cette voyageuse qui va arriver.

SCÈNE VII.

BLONDEL, LAURETTE, ANTONIO.

(Antonio pendant cette scène tire du pain d'un bissac, et va le manger sur le banc où s'est assis Blondel.)

LAURETTE.

Ah! bon homme! je vous en prie, dites-moi ce que vous a dit mon père?

BLONDEL.

C'est vous qui êtes la belle Laurette?

LAURETTE.

Oui, Monsieur.

BLONDEL.

Votre père est fort irrité; il sait ce que contient la lettre du chevalier Florestan.

LAURETTE.

Oui, Florestan: c'est son nom. Est-ce qu'on a lu la lettre à mon père?

BLONDEL.

Non pas moi; je suis aveugle, mais c'est mon petit conducteur.

ANTONIO, se levant.

Oui, c'est moi: mais, est-ce que vous ne me l'aviez pas dit, de la lire?

LAURETTE.

On aurait bien dû ne pas le faire,

BLONDEL.

Il l'aurait fait faire par un autre.

LAURETTE.

C'est vrai. Et que disoit la lettre ?

BLONDEL.

Que, sans le prisonnier qu'il garde... Et qu'est-ce que c'est que ce prisonnier ?

LAURETTE.

On ne dit pas ce qu'il est.

BLONDEL.

Que, sans le prisonnier qu'il garde, il viendrait se jeter à vos pieds.

LAURETTE.

Pauvre chevalier !

BLONDEL.

Mais que cette nuit...

LAURETTE

Cette nuit !... ah, la nuit !

(Elle soupire et rêve.)

Je crains de lui parler la nuit,
J'écoute trop tout ce qu'il dit ;
Il me dit : Je vous aime, et je sens malgré moi,
Je sens mon cœur qui bat, et je ne sais pourquoi ;

Puis il prend ma main, il la presse
Avec tant de tendresse,
Que je ne sais plus où j'en suis ;
Je veux le fuir, mais je ne puis ;
Ah ! pourquoi lui parler la nuit, etc.

BLONDEL.

Vous l'aimez donc bien, belle Laurette?

LAURETTE.

Ah! mon Dieu, oui, je l'aime bien !

BLONDEL.

En vérité, votre aveu est si naïf, que je ne peux m'empêcher de vous donner un conseil.

LAURETTE.

Dites, dites. Je ne sais ici à qui me confier ; mais votre air, votre âge : et puis vous ne pouvez me voir ; tout cela me donne la hardiesse de vous parler, et me fait, je crois, moins rougir,

BLONDEL.

Eh ! bien, belle Laurette...

LAURETTE.

Mais, qui vous a dit que j'étais belle ?

BLONDEL.

Hélas ! pour moi, pauvre aveugle, la beauté d'une femme est dans le charme, dans la douceur de sa voix,

LAURETTE.

Eh bien ?

BLONDEL.

Je vous dirai donc, que, lorsque ces chevaliers, ces gens de haute condition s'adressent à une jeune personne d'un état inférieur, moins touchés souvent de la beauté, de la noblesse de son ame que de celle de leur extraction...

LAURETTE.

Eh bien ?

BLONDEL.

Ils ne se font quelquefois aucun scrupule de la tromper.

LAURETTE.

Mais ma noblesse est égale à la sienne.

BLONDEL.

Le sait-il ?

LAURETTE.

Sans doute. Quoique mon père ait peu d'aisance, nous avons toujours vécu noblement : et, si je ne craignais sa vivacité, vivacité qui heureusement l'a forcé de s'établir dans ce pays-ci, je lui aurais confié les intentions du chevalier.

BLONDEL.

C'est lui qui est le gouverneur de ce château!

LAURETTE.

Oui.

BLONDEL.

Et tout en attendant cette confiance en votre père, vous le recevrez cette nuit, ce chevalier que vous aimez; vous lui parlerez cette nuit! Ecoutez-moi, ceci n'est qu'une chansonnette:

Un bandeau couvre les yeux
Du dieu qui rend amoureux;
Cela nous apprend, sans doute,
Que ce petit dieu badin
N'est jamais, jamais plus malin
Que quand il n'y voit goutte.

LAURETTE.

Ah! redites moi, s'il vous plait,
Ce joli couplet:
Ah! je ne dois pas l'oublier,
Je veux le dire au chevalier.

BLONDEL.

Très-volontiers.

ENSEMBLE.

Un bandeau, etc.

LAURETTE.

Ah! voici je ne sais combien de personnes qui arrivent; des chevaux, des chariots. C'est sans doute cette dame qui vient loger ici: j'y cours.

BLONDEL.

Écoutez-donc, belle Laurette, j'ai quelque chose à vous dire.

LAURETTE.

De lui?

BLONDEL.

Non.

LAURETTE.

Dites-donc vite.

BLONDEL.

Pourrai-je passer cette nuit, cette nuit-ci seulement dans votre maison?

LAURETTE.

Non: cela ne se peut pas. Mon père, à la prière d'un ancien ami, a cédé, pour cette nuit seulement, sa maison tout entière, à une grande dame, et, à moins qu'elle ne le permette, nous ne pouvons pas disposer du plus petit endroit; mais demain... Adieu.

BLONDEL.

Allons, prenons patience. Antonio!

ANTONIO.

Plaît-il?

BLONDEL.

Va voir s'il n'y a pas d'autre retraite aux environs.

SCÈNE VIII.

BLONDEL, MARGUERITE.

BLONDEL.

Ciel! que vois-je? c'est la comtesse de Flandre! c'est Marguerite! c'est le tendre et malheureux objet de l'amour de l'infortuné Richard! Ah! j'accepte le présage: sa rencontre ici ne peut-être qu'un coup du ciel. Mais, peut-être me trompé-je!.. Voyons si vraiment c'est elle. Si c'est Marguerite, son ame ne pourra se refuser aux douces impressions d'un air qu'en des tems fortunés son amant a fait pour elle.

(Il joue cet air sur son violon. Marguerite s'arrête, écoute, s'approche.)

MARGUERITE.

O ciel! qu'entends-je!... Bon homme, qui peut vous avoir appris l'air que vous jouez si bien sur votre violon?

BLONDEL.

Madame, je l'ai appris d'un brave écuyer, qui venait de la Terre-Sainte; et qui, disait-il, l'avait entendu chanter au roi Richard.

MARGUERITE.

Il vous a dit la vérité.

BLONDEL.

Mais, Madame, vous qui avez la voix d'un ange, n'êtes-vous pas cette grande dame qui doit occuper la maison qu'on m'a dit être ici près?

MARGUERITE.

Oui, bon homme.

BLONDEL.

Ayez pitié, je vous prie, d'un pauvre aveugle, et permettez-lui d'y passer cette nuit dans le lieu où il n'incommodera personne.

MARGUERITE.

Ah! je le veux bien, pourvu que vous répétiez plusieurs fois l'air que vous venez de jouer.

BLONDEL.

Ah! tant qu'il vous plaira!

MARGUERITE, à ses gens.

Je vous recommande ce bon vieillard.

SCÈNE IX.

BLONDEL, ANTONIO, DOMESTIQUES.

UN DOMESTIQUE, à Blondel.

Allons, bon homme, mettez-vous là, vous boirez un coup avec nous.

BLONDEL.

Antonio !

ANTONIO.

Me voilà.

BLONDEL, lui donnant son verre.

Tiens, bois, mon fils, bois.

(On verse à Blondel un second verre, et il dit après avoir bu.)

En vous remerciant, mes amis ; mais je veux payer mon écot.

UN DOMESTIQUE.

Eh ! comment ça ?

BLONDEL.

En vous disant une chanson, et vous ferez chorus.

UN DOMESTIQUE.

Allons, c'est un bon vivant. Courage, père.

BLONDEL, joue du violon en chantant.

Que le sultan Saladin
Rassemble dans son jardin
Un troupeau de jouvencelles,
Toutes jeunes, toutes belles,
Pour s'amuser le matin ;
C'est bien, c'est bien,
Cela ne nous blesse en rien ;
Moi, je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire.

Qu'un seigneur, qu'un haut baron,
Vende jusqu'à son donjon
Pour aller à la croisade;
Qu'il laisse sa camarade
Dans les mains des gens de bien;
C'est bien, c'est bien,
Cela ne nous blesse en rien;
Moi, je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire.

UN OFFICIER.

Ayez à finir; voilà Madame qui va se retirer dans son appartement.

UN DOMESTIQUE.

Rachevons; encore un couplet, père.

BLONDEL.

Que le vaillant roi Richard,
Aille courir maint hasard,
Pour aller, loin d'Angleterre,
Conquérir une autre terre,
Dans le pays d'un païen;
C'est bien, c'est bien,
Cela ne nous blesse en rien;
Moi, je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire.

BÉATRIX paraissant.

Madame vous entend de son appartement.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un château fort, propre à renfermer des prisonniers.

SCÈNE I.

LE ROI RICHARD, FLORESTAN.

FLORESTAN.

L'AURORE va se lever, profitez-en, Sire, pour votre santé : dans une heure on va vous renfermer.

RICHARD.

Florestan !

FLORESTAN.

Sire !

RICHARD.

Votre fortune est dans vos mains.

FLORESTAN

Je le sais, Sire, mais mon honneur....

RICHARD.

Pour un perfide ! pour un traître !

FLORESTAN.

Pour un traître! S'il l'était, Sire, je ne le servirais pas. Non, non, je ne le servirais pas, si je croyais qu'il fût un perfide.

RICHARD.

Mais Florestan...

(Florestan sort.)

SCÈNE II.

RICHARD.

Ah! grand Dieu! quel funeste coup du sort! Couvert de lauriers cueillis dans la Palestine, au milieu de ma gloire, dans la vigueur de l'âge, être obscurément confiné comme le dernier des hommes, dans le fond d'une prison!

(Il se lève.)

Si l'univers entier m'oublie,
S'il faut passer ici ma vie,
Que sert ma gloire, ma valeur?
(Il regarde un portrait de Marguerite.)
Douce image de mon amie,
Viens calmer, consoler mon cœur,
Un instant suspends ma douleur.
O souvenir de ma puissance!
Crois-tu ranimer ma constance?
Non, tu redoubles mon malheur.
O mort! viens terminer ma peine;

O mort ! viens, viens briser ma chaîne,
L'espérance a fui de mon cœur.

SCÈNE III.

RICHARD, BLONDEL, ANTONIO.

(Richard se rassied, il a le coude appuyé sur une saillie de pierre, et paraît abîmé dans le plus profond chagrin : sa tête est en partie cachée par sa main.)

BLONDEL.

Petit garçon, arrêtons-nous ici : j'aime à respirer cet air frais et pur qui annonce et accompagne le lever de l'aurore. Où suis-je, à présent ?

ANTONIO.

Près du parapet de cette forteresse, où vous m'avez dit de vous mener.

BLONDEL.

C'est bon.

ANTONIO.

Ah ! ne montez pas dessus ce parapet, vous tomberiez dans un grand fossé plein d'eau, et vous vous noieriez.

BLONDEL.

Ah ! je n'en ai pas d'envie. Tiens mon fils, voilà de l'argent, va nous chercher quelque chose pour déjeûner.

ANTONIO.

Ah! vous me donnez trop.

BLONDEL.

Le reste sera pour toi.

ANTONIO.

En vous remerciant.

(Il part.)

BLONDEL.

Quand tu seras revenu, nous irons promener. Sans doute que les campagnes sont aussi belles que je les ai vues autrefois. Au défaut de mes yeux, je me plais à l'imaginer. Tu ne réponds pas. Ah ! est-il parti ?

SCÈNE IV.

RICHARD sur la terrasse; BLONDEL sur le parapet.

RICHARD.

Une année ! une année entière se passe, sans que je reçoive aucune consolation, et je ne prévois aucun terme au malheur qui m'accable ?

BLONDEL.

S'il est ici, le calme du matin, le silence qui règne dans ces lieux laissera sans doute pénétrer ma voix jusqu'au fond de sa retraite.

Eh! s'il est ici, peut-il n'être pas frappé d'une romance qu'autrefois l'amour lui a inspirée. Auteur, amoureux et malheureux : que de raisons pour s'en souvenir!

RICHARD.

Trône, grandeurs, souveraine puissance! vous ne pouvez donc rien contre une telle infortune! Et Marguerite! Marguerite! (*Blondel paraît accorder son violon, lors du mot de Marguerite.*) Quels sons! ô ciel, est-il possible, qu'un air que j'ai fait pour elle, ait passé jusqu'ici! Écoutons.

BLONDEL.

Une fièvre brûlante
Un jour me terrassait,

RICHARD.

Quels accents! qu'elle voix!.. je la connais.

BLONDEL.

Et de mon corps chassait
Mon ame languissante;
Madame approche de mon lit,
Et loin de moi la mort s'enfuit.

RICHARD.

Un regard de ma belle
Fait dans mon tendre cœur,
A la peine cruelle
Succéder le bonheur.

BLONDEL.

Dans une tour obscure
Un roi puissant languit;
Son serviteur gémit
De sa triste aventure.

RICHARD.

C'est Blondel! Ah grands dieux!

Si Marguerite était ici,
Je m'écrîrais : Plus de souci.

ENSEMBLE.

Un regard de { sa / ma } belle
Fait dans { son / mon } tendre cœur,
A la peine cruelle
Succéder le bonheur.

SCÈNE V.

BLONDEL, RICHARD, SOLDATS.

LES SOLDATS, arrêtant Blondel.

Sais-tu? connais-tu? sais-tu?
Qui peut t'avoir répondu?
Réponds, réponds, réponds vite.
Ah! que tu n'en es pas quitte,

BLONDEL.

Sans doute quelque passant
Que divertissait mon chant.

LES SOLDATS.

En prison, vite en prison!
Tu diras là ta chanson.

BLONDEL.

Ah! Messieurs, point de colère,
Ayez pitié de ma misère;
Les Sarrasins furieux,
De la lumière des cieux
Ont privé mes pauvres yeux.

LES SOLDATS.

Ah! tant mieux pour toi, tant mieux,
Tu périrais dans ces lieux
Si tu portais de bons yeux.

BLONDEL.

Ah! Messieurs, attendez donc,
Je dois obtenir mon pardon;
Je veux parler à monsieur,
A monsieur le Gouverneur,
Pour un avis important
Qu'il doit savoir à l'instant.

LES SOLDATS, à l'officier.

Il veut parler à monsieur,
A monsieur le Gouverneur.

BLONDEL.

Pour un avis important
Qu'il doit savoir à l'instant.

LES SOLDATS.

Pour un avis important
Qu'il doit savoir à l'instant!

LES OFFICIERS ET LES SOLDATS.

Tu vas parler à monsieur,
A monsieur le Gouverneur,
Puisque l'avis important
Doit être su dans l'instant.
Le voici : mais prends garde à toi;
Oui, sur ma foi,
Tu périrais
Si tu mentais,
Si tu mentais à monseigneur,
A monseigneur le gouverneur.

SCÈNE VI.

RICHARD, BLONDEL, FLORESTAN.
OFFICIERS, SOLDATS.

UN SOLDAT.

Voici monseigneur le gouverneur.

BLONDEL.

Où est-il, monseigneur le gouverneur?

FLORESTAN.

Me voilà.

BLONDEL.

De quel côté? où est-il?

FLORESTAN, le prenant par le bras.

Ici.

BLONDEL.

J'ai un avis important à lui donner.

FLORESTAN.

Eh bien! de quoi s'agit-il? Mais ne cherche point à mentir, ni à m'amuser? car à l'instant tu perdrais la vie.

BLONDEL.

Ah! Monseigneur! c'est être déja mort à moitié que d'avoir perdu la vue: eh! comment un pauvre aveugle pourrait-il prétendre à vous tromper?

FLORESTAN.

Eh bien! parle.

BLONDEL.

Êtes-vous seul?

FLORESTAN.

Oui. Retirez-vous, vous autres.
(Les soldats se retirent dans le fond.)

BLONDEL.

Monseigneur, c'est que la belle Laurette...

FLORESTAN.

Parle bas.

BLONDEL.

C'est que la belle Laurette m'a lu la lettre

que vous lui avez écrite, afin que vous vissiez que je suis envoyé par elle : or, vous y dites que vous vous jetez à ses pieds, et vous lui demandez un rendez-vous pour cette nuit.

FLORESTAN.

Eh bien ! mon ami !

BLONDEL.

Eh bien! Monseigneur, elle m'a dit de vous dire que vous pourriez venir à l'heure que vous voudriez.

FLORESTAN.

Comment, à l'heure que je voudrais ?

BLONDEL.

Il y a chez son père, une dame de haut parage, qui, pour célébrer la joie d'une nouvelle intéressante, y donne toute la nuit à danser, à boire, à manger et rire, et vous pourriez y venir sous quelque prétexte; alors la belle Laurette trouvera toujours bien l'occasion de vous dire quelque petite chose.

FLORESTAN.

C'est donc pour me parler que tu as chanté ?

BLONDEL.

C'est pour être mené vers vous, que j'ai fait tout ce bruit avec mon violon.

FLORESTAN.

Il n'y a pas de mal ; dis-lui que j'irai. Mais

se servir d'un aveugle pour faire une commission ! Ah ! qu'elle est charmante ! Va-t'en.

BLONDEL.

Mais, M. le Gouverneur ! M. le Gouverneur !

FLORESTAN.

Eh ! bien ?

BLONDEL.

Ah ! vous voilà de ce côté-là. Pour qu'on ne soupçonne rien de ma mission, grondez-moi bien fort, et renvoyez-moi.

FLORESTAN.

Tu as raison. (*A part.*) Ce drôle a de l'esprit.

Pour le peu que tu m'as dit
Fallait-il faire ce bruit.

BLONDEL.

Ah ! je n'ai pas fait de bruit ?
Vos soldats ont fait ce bruit ?

LES SOLDATS.

Téméraire, téméraire,
Tu devrais, et tu dois te taire ;
Alarmer la garnison,
Tu devrais être en prison.

SCÈNE VII.

BLONDEL, RICHARD, FLORESTAN, ANTONIO, SOLDATS.

ANTONIO.

Ah! Messieurs, pardon, pardon,
Ayez pitié de sa misère;
Les Sarrasins furieux
Ont privé ses pauvres yeux
De la lumière des cieux.

LES SOLDATS.

Ah! tant mieux, tant mieux;
S'il avait porté de bons yeux,
Il périrait dans ces lieux.
Va, retire-toi,
Mais prends garde à toi,
Ici si jamais
Tu paraissais,
Tu périrais.

BLONDEL.

Messieurs, croyez-moi,
Ici si jamais
Je revenais,
Je me soumets
A votre loi.
Ah! croyez-moi.

ANTONIO.

Ici si jamais
Il revenait,
Ah! ce serait
Sans moi, sans moi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente la grande salle de la maison de Williams.

SCÈNE I.

BLONDEL, DOMESTIQUES.

BLONDEL.

Il faut, il faut,
Il faut que je lui parle.

LES DOMESTIQUES.

Il faut, il faut!
Vous ne pouvez lui dire un mot.

BLONDEL.

Mon cher Urbin, mon ami Charle,
Il faut que je lui dise un mot
Tout au plus tôt, tout au plus tôt.

LES DOMESTIQUES.

On chasserait Urbin et Charle
Si nous vous laissions dire un mot.
Sortez, sortez tout au plus tôt.

BLONDEL.

Mon cher Urbin, mon ami Charle.

LES DOMESTIQUES.

Nous allons partir à l'instant.

BLONDEL.

A l'instant, ciel! quoi, dans l'instant!

LES DOMESTIQUES.

Oui, dans l'instant.

BLONDEL.

Voici de l'or.

LES DOMESTIQUES, à part.

De l'or?
Est-ce de l'or? oui, c'est de l'or.
De l'or! Attendez; mais comment
Peut-il parler en ce moment?

BLONDEL.

De l'or, afin que je lui parle;
Ah! que je lui parle à l'instant.

LES DOMESTIQUES.

Le pourrait-il en ce moment?
A la dame de compagnie,
Oui, oui, nous pourrions dire son envie.

BLONDEL.

Dans ce moment.

LES DOMESTIQUES.

A la dame de compagnie!

BLONDEL.

Eh bien! soit, ah! je que lui parle.

LES DOMESTIQUES.

On peut lui dire qu'il la prie....

BLONDEL.

Mon cher Urbin, mon ami Charle.

LES DOMESTIQUES.

Dans ce moment.

BLONDEL.

Pourvu que je lui dise un mot.

LES DOMESTIQUES.

Tout au plus tôt.

BLONDEL.

Je suis content; mais au plus tôt.

SCÈNE II.

MARGUERITE, WILLIAMS, LE SÉNÉCHAL, CHEVALIERS.

MARGUERITE.

Sire Williams, je ne peux trop vous remercier du gracieux accueil que j'ai reçu chez vous.

WILLIAMS.

Madame, que ne puis-je vous y retenir plus long-tems!

MARGUERITE.

Cela ne peut être.

LE SÉNÉCHAL.

Madame, tout sera bientôt prêt pour votre départ.

MARGUERITE.

Ah! Chevalier, ce soir assignera le terme à notre voyage; qu'il m'en coûte de vous dire ce qui va le terminer.

LE SÉNÉCHAL.

Quoi donc, Madame?

MARGUERITE.

Je vais consacrer mes jours à une retraite éternelle.

LE SÉNÉCHAL.

Vous, Madame!

MARGUERITE.

Un long chagrin qui me dévore me rend incapable de m'occuper du bonheur de mes sujets; je vais, Chevalier, faire ajouter quelques mots à cet écrit; vous le remettrez aux États assemblés. Ce sont mes volontés.

SCÈNE III.

MARGUERITE, WILLIAMS, LE SÉNÉCHAL, BÉATRIX, CHEVALIERS.

BÉATRIX.

MADAME.

MARGUERITE.

Que voulez-vous?

BÉATRIX.

Ce bonhomme à qui vous avez permis de passer la nuit dans ce logis, et qui n'est plus aveugle...

MARGUERITE.

Eh! bien?

BÉATRIX.

Il demande l'honneur de vous être présenté.

MARGUERITE.

Que veut-il? Ah! ciel!

BÉATRIX.

Je lui ai dit que Madame étoit bien triste; il m'a répondu : Si je lui parle, je la rendrai bien gaie.

(Biondel chante)

Un regard de ma belle,

Entendez-vous sa voix, Madame? il l'a très-belle.

MARGUERITE

Qu'il paraisse. Peut-être a-t-il appris cette complainte de la bouche même de Richard; peut-être... (*A un officier.*) Vous mettrez la suscription telle que je vais vous la dicter.

SCÈNE IV.

MARGUERITE, WILLIAMS, LE SÉNÉCHAL, BÉATRIX, BLONDEL, CHEVALIERS.

MARGUERITE.

Eh bien! bonhomme, on dit que vous demandez à m'être présenté.

BLONDEL.

Oui, Madame; mais qu'il est difficile d'approcher des grands, même pour leur rendre service!

MARGUERITE.

Qui était celui qui vous a appris ce que vous chantiez si bien tout-à-l'heure, et en quel lieu de la terre avez-vous appris cette complainte?

BLONDEL.

Je ne peux le dire qu'à vous.

(Béatrix sort.)

MARGUERITE.

Hier vous étiez aveugle.

BLONDEL.

Oui, Madame; mais le ciel m'a rendu la vue; et quelles grâces n'ai-je point à lui rendre, puisqu'il me fait jouir de la présence de madame Marguerite, comtesse de Flandre et d'Artois.

MARGUERITE.

O ciel! vous me connaissez.

BLONDEL.

Oui, Madame, et reconnaissez Blondel.

MARGUERITE.

Quoi! c'est vous Blondel! Vous étiez avec le roi. Où l'avez-vous laissé?

BLONDEL.

Le roi, le roi, que je cherchais depuis un an; le roi, Madame, est à cent pas d'ici.

MARGUERITE.

Le roi!

BLONDEL.

Il est prisonnier dans ce château que vous voyez de vos fenêtres; car, sans le voir, je lui ai parlé ce matin.

MARGUERITE.

Ah! Dieu! Ah! Blondel! chevaliers?

BLONDEL.

Madame, qu'allez-vous dire ?

MARGUERITE

Qu'ai-je à craindre ? ce sont mes chevaliers, tous attachés à moi, à ma personne, et sir Williams est Anglais.

BLONDEL.

Oui, Chevaliers, oui, ce rempart
Tient prisonnier le roi Richard ?

LES CHEVALIERS.

Que dites-vous! le roi Richard?
Richard! qui? le roi d'Angleterre ?

BLONDEL.

Oui, Chevaliers, oui, ce rempart
Tient prisonnier le roi Richard ;
C'est là qu'est le roi d'Angleterre.

LES CHEVALIERS.

Qui vous l'a dit ? par quel hasard
Avez-vous connu cette affaire ?

MARGUERITE.

Qui vous l'a dit? par quel hasard ?
Ah! grand Dieu, mon cœur se serre.

LES CHEVALIERS.

Comment savez-vous ce mystère ?

BLONDEL.

Par moi, qui, sous cet habit vil,
M'en suis approché sans péril ;

Sa voix a pénétré mon ame ;
Je la connais oui, oui, Madame ;
Oui, Chevaliers, oui, ce rempart
Tient prisonnier le roi Richard.

MARGUERITE.

Ah! s'il est vrai, quel jour prospère!
Ah! grand Dieu... ah! mon cœur se serre
De joie et de saisissement.

WILLIAMS, BÉATRIX, MARGUERITE, CHEVALIER

Ah! grand Dieu, quel étonnement!
Quel bonheur! quel événement!
Travaillons à sa délivrance ;
Marchons, marchons.

BLONDEL.

Point d'imprudence ;
Travaillons à sa délivrance ;
Non, il faut agir prudemment.

LES CHEVALIERS.

Travaillons à sa délivrance.

MARGUERITE.

Que faire pour sa délivrance ?
Ah! Blondel, quel heureux moment!
Que faire pour sa délivrance ?
Chevaliers, écoutez Blondel.

LES CHEVALIERS.

Blondel! Blondel! oui, c'est Blondel.

MARGUERITE.

Chevaliers, connaissez Blondel ;
Ah! quel bonheur! quel coup du ciel!

BLONDEL.

Travaillons à sa délivrance,
Et ne parlons point de Blondel.

SCÈNE V.

BLONDEL, MARGUERITE, WILLIAMS, CHEVALIERS.

MARGUERITE.

Ah! chevaliers, ah! sire Williams, et vous, Blondel, mon cher Blondel! voyez entre vous ce qu'il convient de faire pour délivrer le roi; la joie, la surprise, cette nouvelle m'a saisie, de manière que je ne peux jouir de ma réflexion; servez-vous de tout mon pouvoir, c'est de moi, c'est de mon bonheur que vous allez vous occuper.

(Elle sort, en s'appuyant sur les bras de ses femmes.)

SCÈNE VI.

LE SÉNÉCHAL, WILLIAMS, BLONDEL, CHEVALIERS.

LE SÉNÉCHAL.

Oui, c'est l'infortune de Richard qui fesait toute sa peine.

BLONDEL.

Sires Chevaliers, sire Williams, le tems est précieux; voyons quels sont les moyens qui s'offrent à nous pour délivrer Richard; sachons d'abord quel est l'homme qui le garde : Williams, quel homme est-ce que ce gouverneur? Le connaissez-vous?

WILLIAMS.

Que trop.

BLONDEL.

L'intérêt peut-il quelque chose sur lui?

WILLIAMS.

Non.

BLONDEL.

Et la crainte?

WILLIAMS.

Encore moins.

BLONDEL.

Ni l'intérêt ni la crainte; c'est un homme bien rare : écoutez, Chevaliers, et vous, Williams; voici mon avis : le gouverneur va venir parler à votre fille.

WILLIAMS.

Parler à ma fille!

BLONDEL.

Oui, il sait que ce soir vous donnez un bal, une fête.

WILLIAMS.

Moi!

BLONDEL.

Oui, vous, et faites tout préparer à l'instant pour recevoir ici les bonnes gens des noces qui s'amusent ici près, et que j'ai prévenus de votre part.

WILLIAMS.

Des noces! un bal! il sait que je donnerais une fête; et de qui l'aurait-il pu savoir?...

BLONDEL.

De moi.

WILLIAMS.

De vous! et comment cela se peut-il?

BLONDEL.

Enfin, il le sait, je vous le dirai; mais ne perdons pas un instant, il viendra ici dans l'espoir que cette fête lui donnera les moyens de parler à la belle Laurette.

WILLIAMS.

Ah! qu'il lui parle!

BLONDEL.

Oui, il lui parlera; mais qu'aussitôt il soit entouré des officiers de la princesse, qu'il soit sommé de rendre le roi : s'il refuse, alors la force...

LE SÉNÉCHAL.

Oui, la force : armons-nous, forçons le château.

WILLIAMS.

Forcer le château! et que peuvent vingt ou trente hommes, armés seulement de lances et d'épées, contre cent hommes de garnison placés dans un château fort?

LE SÉNÉCHAL.

Vingt ou trente hommes! et les soldats qui jusqu'ici ont servi d'escorte à Marguerite, et qui sont dans la forêt voisine en attendant notre retour! Je vais les faire avancer : et que ne peuvent la valeur, notre exemple, et le désir de délivrer le roi!

BLONDEL.

Ah! sénéchal, vous me rendez la vie; est-il quelqu'un de nous qui ne se sacrifie pour une si belle cause! Williams, Richard est dans les fers, et vous êtes Anglais.

WILLIAMS.

Ou le délivrer, ou mourir.

BLONDEL.

Sénéchal, faites promptement avancer votre escorte, armez vos chevaliers; que Florestan soit arrêté : et dès que nos gens seront au pied des murailles, le signal de l'assaut. J'ai marqué un endroit faible, où, à l'aide des

travailleurs, j'espère faire brèche, et montrer à nos amis le chemin de la gloire. En attendant, Williams, faites tout préparer ici pour la danse.

SCÈNE VII.

BLONDEL.

Si l'amitié la plus pure, si l'ardeur la plus vive peuvent inspirer un cœur tendre et sensible, que ne dois-je pas attendre des motifs qui m'enflamment?

SCÈNE VIII.

WILLIAMS, LAURETTE, DOMESTIQUES.

WILLIAMS, aux domestiques.

Allons, venez vous autres, et rangez cette salle; préparez tout ici, on va danser.

LAURETTE.

On va danser!

WILLIAMS.

Oui, ma fille, ma chère fille.

LAURETTE.

Ma chère fille! ah! mon père n'est plus fâché; ah! si le Chevalier le savait, peut-être pourrait-il....

SCÈNE IX.

WILLIAMS, LAURETTE, BLONDEL, DOMESTIQUES.

BLONDEL, à Laurette.

Le gouverneur, après la danse,
Viendra se rendre dans ces lieux.

LAURETTE.

Ah! quel bonheur! que sa présence
Pour moi doit embellir ces lieux!

BLONDEL, à Williams.

Nous n'avons point de mystère,
Je lui disais, que mes yeux
Revoient enfin les cieux.

LAURETTE.

Nous n'avons point de mystère,
Non, mon père; non, mon père,
Ce bonhomme doit vous plaire.

WILLIAMS.

Parlez, parlez sans mystère,
Ce bonhomme a su me plaire.

LAURETTE, à Blondel.

Est-il bien sûr de ma tendresse?
Me sera-t-il toujours constant?

BLONDEL.

Si vous aviez vu son ivresse!
Son cœur sera toujours constant.

LAURETTE.

Son ivresse! son cœur sera toujours constant.

WILLIAMS.

Il te disait que ses yeux
Revoient enfin la lumière.

LAURETTE.

Oui, mon père; oui, mon père;
Nous n'avons pas de mystère,
Il me disait, que ses yeux
Revoient enfin les cieux.

BLONDEL.

Nous n'avons plus de mystère;
Je lui disais que mes yeux
Revoient enfin les cieux;
Je voulais vous dire encore.

LAURETTE.

Je ne veux point qu'il ignore.

WILLIAMS.

Il te disait que ses yeux....

LAURETTTE.

Oui, mon père, etc.

SCÈNE X.

FLORESTAN, WILLIAMS, LAURETTE, ANTONIO, PAYSANS, PAYSANNES.

UN PAYSAN.

Et zig, et zoc,
Et fric, et froc,
Quand les bœufs
Vont deux à deux,
Le labourage en va mieux.

Sans berger, si la bergère
Est en un lieu solitaire,
Tout pour elle est ennuyeux;
Mais si le berger Sylvandre
Auprès d'elle vient se rendre,
Tout s'anime à l'entour d'eux,
Et zig, et zoc,
Et fric, et froc,
Quand les bœufs
Vont deux à deux,
Le labourage en va mieux.

Qu'en dites-vous, ma commère?
Eh! qu'en dites-vous, compère?
Rien ne se fait bien qu'à deux;
Les habitans de la terre,
Hélas! ne dureraient guère,

S'ils ne disaient pas entre eux,
Et zig, et zoc, etc.

(On entend un roulement de tambour, Florestan veut sortir.)

FLORESTAN.

Ciel, qu'entends-je !

WILLIAMS.

Je vous arrête.

FLORESTAN.

Vous ?

WILLIAMS.

Moi.

FLORESTAN.

Dieu ! quelle trahison !
Dieu ! qu'est-ce que prétend
Ce parti violent ?

LES CHEVALIERS.

Que Richard, à l'instant,
Soit remis dans nos mains ;
Oui, qu'ici ses destins
Soient remis dans nos mains.

FLORESTAN.

Non, jamais ses destins
Ne seront dans vos mains.

(Les chevaliers emmènent Florestan. Williams sort du côté opposé pour aller joindre le sénéchal et Blondel (*).

(*) Voyez à la fin de la pièce pour l'ancien dénouement. Le troisième acte finissait ici primitivement.

(Le théâtre change, et représente l'assaut donné à la forteresse, par les troupes de Marguerite.)

RICHARD.

O ma chère comtesse!
O doux objet de toute ma tendresse!

MARGUERITE.

Ah! Richard, ô mon roi, ah! Dieux!

RICHARD.

A la tendresse
Je dois ce moment heureux.

MARGUERITE.

C'est à Blondel; c'est à son cœur,
Qu'en ce jour je dois ce bonheur.

RICHARD, embrassant Blondel.

C'est à ton cœur,
Qu'en ce jour je dois mon bonheur,
Délivré par ceux que j'aime,
De mes sujets oublié,
C'est l'amour et l'amitié
Qui font mon bonheur suprême.

MARGUERITE, BLONDEL.

C'est l'amour et l'amitié
Qui font son bonheur suprême.

LAURETTE, ANTONIO, PAYSANS, PAYSANNES.

Ah! que le bonheur suprême
L'accompagne chaque jour!
Que le bonheur l'accompagne sans cesse!
Ah! quel plaisir! quelle ivresse!

C'est un roi : oui, c'est lui-même
Qui paraît dans ce séjour.

MARGUERITE, RICHARD, BLONDEL, WILLIAMS, LES CHEVALIERS.

Ah! que le bonheur suprême
L'accompagne chaque jour.

MARGUERITE, RICHARD, BLONDEL.

Non, l'éclat du diadême
Ne vaut pas un si beau jour.

MARGUERITE, à Florestan, et à Laurette.

Vous, commencez ma récompense;
Heureux amans, je vous unis,
(A Williams.)
Souffrez que ce nœud mette un prix
A notre reconnaissance.

CHŒUR.

Heureux amans, etc.

TRIO.

MARGUERITE.

C'est l'amitié fidèle
Qui finit mon malheur;
Qu'une amour éternelle
Assure ton bonheur.

RICHARD.

C'est l'amitié fidèle
Qui finit mon malheur,

Et l'amour de ma belle
Assure mon bonheur.

BLONDEL.

Pour un sujet fidèle
Est-il plus grand bonheur,
Quand il voit que son zèle
Finit votre malheur.

BLONDEL, MARGUERITE, WILLIAMS, LES CHEVALIERS.

Ah! quel bonheur! quelle ivresse!
Que le bonheur l'accompagne sans cesse!
C'est un roi; oui, c'est lui-même,
Qui paraît dans ce séjour.

LAURETTE, PAYSANS, PAYSANNES.

Que le bonheur l'accompagne sans cesse!
Ah! quel bonheur, quelle ivresse!
C'est un roi, oui c'est lui-même,
Qui paraît en ce séjour.

RICHARD.

C'est un roi, oui, c'est lui-même!
Qui vous doit un si beau jour.

MARGUERITE.

Richard m'est rendu dans ce jour.

BLONDEL.

C'est un roi délivré par l'amour.

CHŒUR.

Ah! quel bonheur! quel plus beau jour!
C'est un roi qui vous doit un si beau jour.

FIN DE RICHARD-COEUR-DE-LION.

VARIANTES.

Sedaine avait d'abord donné *Richard* en quatre actes, et son poëme était de cette manière bien meilleur que celui qui se joue aujourd'hui en trois actes. On doit remarquer combien est ridicule ce changement qui a lieu dans la scène X du troisième acte, lorsque les chevaliers ont fait prisonnier le gouverneur. La transition brusque de l'action est digne des boulevarts, et serait tout au plus supportable dans un mélodrame. On força Sedaine de gâter ainsi sa pièce et de la tronquer. Jouée comme elle le fut la première fois, elle valait mieux qu'aujourd'hui; au moins elle avait le sens commun. Nous croyons faire plaisir aux lecteurs en leur remettant sous les yeux la fin de cette pièce, telle que Sedaine l'avait composée, et qu'on ne fit supprimer que par suite des réclamations des gouverneurs d'alors, réclamation des plus ridicules; car, que pouvaient-ils avoir d'analogue avec ceux du siècle barbare des croisades? C'est au moyen du manuscrit communiqué par la fa-

mille même, que nous donnons la partie de cette pièce qui en a été retranchée. Elle servira à restituer à Sedaine une partie de sa réputation littéraire dont l'avait privé des critiques superficiels, et fera voir qu'il savait bien conduire ses pièces de théâtre, et que ses opéras seraient meilleurs s'il n'eût point rencontré d'obstacles à la représentation.

ANCIEN DÉNOUEMENT

DE

RICHARD-CŒUR-DE-LION.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente un vaste souterrain de grande maison.

SCÈNE I.

BLONDEL écoutant à la porte.

Ils sont bien long-tems là-haut à me l'envoyer; aurait-il consenti à rendre le roi? ils me l'auraient fait dire.

Mon sang, mon sang
Bout dans mes veines.
Viendra-t-il? ne viendra-t-il pas?
Mes espérances incertaines
Me consument; je brûle, hélas!
Viendra-t-il? ne viendra-t-il pas?
L'impatience qui m'enflamme
N'est rien près de celle, ô Richard!
Près de celle qui dans ton ame
Te fait gémir de ce retard.

Et cependant
Mon sang,
Mon sang bout dans mes veines.
Viendra-t-il? etc.

Je crois entendre du bruit; oui, c'est lui sans doute,

(On ouvre les portes avec effort, les serrures font grand bruit; Blondel se sauve dans le caveau voisin, la porte est dans le fond à deux guichets; on n'en ouvre qu'un pour faire entrer Florestan.)

SCÈNE II.

LE SÉNÉCHAL, FLORESTAN, un homme passe devant avec une lampe, et éclaire ses pas; il pose cette lampe sur une table, deux chevaliers suivent l'épée à la main.

LE SÉNÉCHAL.

On vous donne deux heures pour vous déterminer.

FLORESTAN.

Ensuite, que ferez-vous? Ma mort! je ne la crains pas.

LE SÉNÉCHAL.

Je le crois, mais vous refléchirez aux raisons que votre souveraine a bien voulu vous donner.

FLORESTAN.

Je n'entends rien à des raisons qui veulent me faire violer un serment.

LE SÉNÉCHAL.

Réfléchissez. (*Il sort, ferme les portes avec grand bruit.*)

SCÈNE III.

FLORESTAN.

Non, le remords ne troublera jamais
La paix qui règne dans mon ame;
La raison éteindra ma flamme,
Et j'aime mieux mille regrets
Qu'un seul reproche qui me blesse;
Mais quel sentiment me presse
D'obéir à la tendresse?
Non, le remords ne troublera jamais
La paix qui règne dans mon ame,
La raison éteindra ma flamme.
Chevaliers!
L'honneur ne raisonne pas,
Le sentiment doit lui suffire.
Si Laurette et ses appas
N'ont pas eu sur moi d'empire
Vos raisons n'en auront pas:

SCÈNE IV.

FLORESTAN, BLONDEL.

BLONDEL, dans la chambre voisine.

Est-ce vous M. le geôlier? Faites-moi donc apporter à manger, je me meurs de besoin.

FLORESTAN.

Qui est-là?

BLONDEL.

Moi, c'est le pauvre aveugle!

FLORESTAN.

Et c'est celui qui ce matin... Hé! que fais-tu ici?

BLONDEL.

Vous le voyez, n'êtes-vous pas le geôlier?

FLORESTAN.

Non.

BLONDEL.

Ah! si vous êtes prisonnier comme moi, je vous plains bien, ils vous feront mourir de faim; il y a, je crois, huit jours que je n'ai point pris de nourriture.

FLORESTAN.

Huit jours! c'est cependant lui.

BLONDEL.

Si vous êtes aussi prisonnier, nous nous consolerons ensemble. Il faut dans la vie se bercer de ses peines, dormir là dessus si on peut.

FLORESTAN, assis et appuyé près de la lampe.

Ah malheureux! quelle imprudence! mais comment deviner qu'un tel malheur?...

BLONDEL.

Ah! malheur! Un malheur! dites-vous? recevez une consolation de qui est plus affligé que vous-même.

Le malheur
Flétrit nos jours par sa rigueur!
Le malheur
Mène à sa suite la douleur;
Mais quand le bonheur
Vient par ses faveurs,
Par ses douceurs
Sécher nos pleurs;
Le bonheur
Est un enchanteur
Qui ravit le cœur
Par mille charmes.
Il n'est plus d'alarmes
Quand vient le bonheur.
Le malheur
Flétrit nos jours par sa rigueur,

Le malheur
Mène à sa suite la douleur.

FLORESTAN, après avoir rêvé.

Si cet aveugle pouvait m'être utile; mais, bonhomme, vous dites qu'il y a huit jours que vous êtes ici, n'est-ce pas vous qui ce matin êtes venu dans le château de Lintz?

BLONDEL.

Ah! mon camarade! je vous vois venir!

FLORESTAN.

Comment?

BLONDEL.

Oui, je vous vois venir. Ah! ah! ah! vous êtes de ces gens fins qui font des questions aux prisonniers pour leur faire dire ce qui peut nuire à leurs affaires.

FLORESTAN.

Vous vous trompez, mais répondez, n'êtes vous pas venu ce matin au château de Lintz?

BLONDEL.

Hé bien! oui, oui, j'y suis venu; mais je ne vous dirai que ce que j'ai dit au père de la fille, malgré ses coups, ses menaces, et cette prison, où il m'a mis. Ah! cette prison, je m'en moquerais, si on m'y donnait à manger, car tout est prison pour un aveugle.

FLORESTAN.

Et vous avez parlé au gouverneur.

BLONDEL.

Non, non, je n'ai point parlé; il est vrai qu'on m'a mené vers lui, je ne sais où; des soldats m'ont arrêté, et il y en a un, ah! mon pauvre bras!... Ils sont brutaux quand ils vous arrêtent, et mon violon, deux cordes de cassées, oui Monsieur deux cordes de cassées, et encore c'est la chanterelle.

FLORESTAN.

Hé bien! ensuite!

BLONDEL.

Hé bien! ils m'ont amené à leur gouverneur.

FLORESTAN.

Il vous a dit?

BLONDEL.

Ah! rien, rien du tout. il m'a renvoyé, il a bien vu que j'étais innocent.

FLORESTAN.

Hé bien! mon ami, c'est moi qui suis ce gouverneur.

BLONDEL.

Ah! vous voulez rire! hé! que feriez-vous ici, si vous étiez le gouverneur!

FLORESTAN.

C'est moi, mon ami, soyez en sûr

BLONDEL.

Ah! que vous êtes un bon engeoleur, vous le gouverneur! hé! allons donc, à qui contez vous cela!

FLORESTAN.

Quand je dis que c'est moi qui suis le chevalier Florestan.

BLONDEL.

Ah! je voudrais bien que vous dissiez vrai, vous rendriez témoignage à la vérité, on m'a mis ici en prison, pour que j'avoue que je lui ai porté une lettre ce matin, de la part de la belle Laurette; et si vous étiez ce brave homme, ce galant homme, cet honnête chevalier, vous vous feriez honneur de dire que cela n'est pas, et vous me tireriez de peine.

FLORESTAN.

Et quelle preuve veux-tu que je te donne pour t'assurer que c'est moi qui le suis?

BLONDEL.

Quelle preuve?... Hé bien! que vous ai-je dit ce matin? quoique je ne vous aie rien dit.

FLORESTAN.

Tu m'as dit que tu n'avais fait tout ce bruit avec ton violon...

BLONDEL.

Parlez bas, on pourrait nous écouter.

(Il s'assied sur le bord de la table, promenant sa main; il la met sur la lampe, et feint de se brûler.)

Ah! qu'est c'est qu'ça?

FLORESTAN.

Tu t'es brûlé?

BLONDEL.

Je l'ai bien senti.

FLORESTAN.

Mets-toi ici.

(Alors Florestan le prend, le conduit avec complaisance à une chaise, et l'y fait asseoir.)

BLONDEL.

En vous remerciant.

FLORESTAN.

A présent que tu es persuadé que c'est moi, voudrais-tu me rendre un service qui ne serait pas sans récompense?

BLONDEL.

Oui, je le veux bien!

FLORESTAN.

Si tu obtiens de sortir d'ici, ce serait de te faire mener au château de Lintz.

BLONDEL.

Oui, si je trouve mon petit garçon.

FLORESTAN.

Et de dire à la garnison que je suis ici retenu prisonnier.

BLONDEL.

Ils ne me croiront pas, il faudrait un billet de votre main.

FLORESTAN.

Hé! mon ami, comment l'écrirai-je? Je n'ai ici ni papier ni plume.

BLONDEL.

S'il n'y a que cela, j'ai mon cahier de romance, où vous trouverez du papier blanc, et j'ai mon écritoire.

FLORESTAN.

Et que fais tu de cela, puisque tu es aveugle?

BLONDEL.

De cela! Ah! cela m'est fort utile sans ce que cela le sera; quand j'entends une romance nouvelle, je prie qu'on me l'écrive dans mon cahier; mon petit garçon me la lit et je l'apprends par cœur, je la chante, et je gagne ma vie ainsi: voulez-vous que je vous en chante une? La romance du pélerin, ah! elle est belle!

FLORESTAN.

Non, non; donne-moi plutôt cette écritoire et ton papier, je vais écrire un billet que tu porteras.

BLONDEL.

Oui, si je sors !

FLORESTAN.

Sans doute, si tu sors.

BLONDEL.

Mais, Monsieur le gouverneur, il faudra me dire ce que vous mettez sur ce billet, afin que...

FLORESTAN.

Je te le lirai.

BLONDEL.

Mais dites-moi un peu, monsieur le Gouverneur, pendant que vous écrivez cela ne vous fera-t-il pas de peine que je chante?

FLORESTAN.

Non, non ; parle ou chante cela m'est égal.

BLONDEL.

Je suis un pauvre pélerin,
(Vous le voyez à mes coquilles);
Aux jeunes femmes, aux jeunes filles
Je vais contant mon chagrin :
Ayez pitié, filles gentilles,
Ayez pitié du pélerin.

Hélas ! que n'ai-je le destin
De l'alouette qui babille!
Mais dans mon ame le feu qui grille

Ne me permet qu'un seul refrain :
Ayez pitié, filles gentilles,
Ayez pitié du pélerin.

FLORESTAN.

Enfin, voici ce que j'écris !

BLONDEL.

Ayez pitié, filles gentilles.

FLORESTAN.

Écoute ?

BLONDEL.

Ayez pitié du pélerin.

FLORESTAN

Tu as bien la rage de chanter !

BLONDEL.

Je n'ai que cela, je suis pauvre.

FLORESTAN.

Écoute, voici ce que j'écris : mon neveu Tassard, le jeune (c'est mon lieutenant), mon neveu Tassard aura toute confiance en ce que lui dira le porteur de ce billet, à qui, pour plus de certitude du présent écrit, j'ai confié le sceau de mes armes. (*Je te remettrai mon cachet, et tu le remettras à mon neveu.*) et je finis ainsi ; Tassard, vous ferez tout ce que dira cet homme pour ma délivrance.

BLONDEL.

Pour ma délivrance, pour ma délivrance...

ah! si vous êtes le gouverneur, vous n'êtes pas un gouverneur prudent; pour ma... pour ma...

FLORESTAN.

Que veux-tu dire avec ton ma !

BLONDEL.

Hé oui! ma, ma, ma délivrance.

FLORESTAN.

Hé bien! que veux-tu dire?

BLONDEL.

Ma délivrance! Votre Tassard le jeune, comme vous l'appelez votre lieutenant, lira cela devant toute la garnison; si elle vous aime, comme je n'en doute pas, la fureur les prendra, ils sortiront, ils accourront, ils mettront ici tout à feu et à sang, et votre Laurette, et peut-être moi, pauvre aveugle; enfin tous ceux qui sont ici, et on dit qu'il y a ici des gens bien respectables.

FLORESTAN.

Tu as raison.

BLONDEL.

N'y aurait-il encore à éviter que les propos de votre garnison! ah! ah! ah! Monsieur le gouverneur s'est laissé prendre! et, comment ça! et, pourquoi ça! pourquoi? ah! ah! pour quelque amourette.

FLORESTAN.

Et comment veux-tu que je mette?

BLONDEL.

Ah! c'est tout simple, mettez pour la délivrance qu'il vous expliquera.

FLORESTAN.

Allons, hé bien, c'est mis.

BLONDEL.

Alors moi j'arriverai comme je pourrai; je tirerai en particulier Tassard, c'est Tassard que vous avez dit.

FLORESTAN.

Oui.

BLONDEL.

Je lui dirai, êtes-vous seul? et il dira comme vous avez dit ce matin à ceux qui étaient là; mais à propos, comment avez vous dit? quand je vous ai demandé si vous étiez seul, car je me méfie toujours, et je doute que vous soyez ce gouverneur.

FLORESTAN.

Tu es bien soupçonneux?

BLONDEL.

Monsieur, Monsieur, quand on a été trompé une fois, on est bien près de l'être encor; enfin, comment avez vous dit à vos soldats?

FLORESTAN.

J'ai dit, retirez-vous, vous autres.

BLONDEL.

Ah! c'est bien cela! ah! c'est vrai, M. le gouverneur voulez-vous bien me pardonner le peu de confiance que j'ai eue en vos paroles? mais c'est que les honnêtes gens, les cœurs droits sont si aisés à tromper!

FLORESTAN.

Je te pardonne bien volontiers, pourvu que tu fasses exactement ce dont nous convenons.

BLONDEL.

Certainement; moi arrivé, je dirai à votre neveu de venir sans bruit investir cette maison ou nous sommes, qu'ensuite il entre sans éclat avec deux de ses officiers, qu'il demande où vous êtes, et arrête prisonnier tout ce qui est ici, même la belle Laurette.

FLORESTAN.

Allons, je finis ce billet et je mets: c'est pour le service de l'Empereur.

BLONDEL.

Mettez par ordre, puisque vous ordonnez pour lui?

FLORESTAN.

Cet homme m'étonne toujours par sa prévoyance; mais, mon ami, tu as sans doute au-

trefois rempli quelque place, quelque poste honorable ?

BLONDEL.

Oui, j'étais employé à la cour d'un grand roi ; mais des femmes qui se mêlaient de tout, des protégés, une intrigue de cour, et mes yeux, mes pauvres yeux.... Mais, dites-moi Monsieur le gouverneur, dans ce que je vais faire ma conscience n'est-elle pas engagée ? en conscience puis-je vous servir contre des personnes qui...

FLORESTAN.

Ta conscience ! Comment ! servir à délivrer un homme noble arrêté par une trahison ! Non, non, ta conscience doit être en repos.

BLONDEL.

Ah ! vous me soulagez bien, je craignais que mon honneur ne souffrît d'une pareille action. Mais M. le gouverneur pourriez-vous me dire ce que j'entends là-haut au-dessus de ma tête.

FLORESTAN.

C'est qu'ils dansent.

BLONDEL.

Ah ! peut-on danser dans un lieu où l'on retient des prisonniers.

(On entend Laurette qui dit.)

Chevalier Florestan !

BLONDEL.

C'est, je crois, la voix de la belle Laurette; remettez-moi où j'étais.

FLORESTAN.

Qui m'appelle ?

LAURETTE, en dehors.

C'est moi, chevalier Florestan, dans un instant on va me permettre de vous parler; je vous quitte, et reviens.

FLORESTAN.

Viens, toi !

BLONDEL.

Ne lui confiez pas ce que vous venez de me dire; elle aime son père et vous, et si elle soupçonne notre projet, vous la mettez dans le cas de se faire des reproches à elle-même de l'avoir caché ou de l'avoir dit.

FLORESTAN.

Tu me crois donc bien imprudent.

BLONDEL.

Ah ! c'est que...

SCÈNE V.

FLORESTAN, LAURETTE, elle laisse ouvertes les portes du fond, on voit deux hommes l'épée nue qui font faction.

FLORESTAN.

Ah! ma Laurette! ah! je vous vois mais un mot, un seul mot avant que vous me parliez, si votre dessein est de me persuader de délivrer le Roi, gardez le silence, ne me dites rien, ne m'exposez pas à vous refuser et peut-être à vous haïr.

LAURETTE.

Non, non, Florestan, j'ai réfléchi et je pense ainsi que vous, on ne doit jamais manquer à son serment: j'ai fait celui de vous aimer toute ma vie, et je serais indignée contre celui qui me conseillerait d'y manquer.

FLORESTAN.

Ah! Laurette, que je vous aime! l'honneur vous est aussi précieux qu'il l'est à moi-même; mais; ne pourrais-je pas dire un mot à votre père ?

LAURETTE.

Oui, mais mon père, et la Comtesse et ses chevaliers ont parlé en ma présence, je ne

trahis pas leur secret, puisqu'ensuite on m'a permis de vous voir, ainsi que de vous dévoiler ce qui a été résolu.

FLORESTAN.

Hé bien ?

LAURETTE.

Si vous persistez dans votre refus, ses chevaliers vont vous conduire dans les États de votre souveraine; ainsi il ne me reste plus qu'à vous dire un éternel adieu.

FLORESTAN.

Adieu.

LAURETTE.

Adieu, Florestan, adieu.

FLORESTAN.

Adieu, ma Laurette, adieu.

LAURETTE.

Quoi! tu vas quitter ce lieu ?

FLORESTAN.

Je te le jure.
Ah! tu sais bien
Si je peux être parjure.
Je jure de n'aimer rien
Que ma Laurette. Ah! tu sais bien
Si je peux être parjure.

LAURETTE.

Je te jure,
Ainsi que toi;

Je ne peux être parjure.
Je refuserais un roi
Qui viendrait m'offrir sa foi,
Car je n'aimerai que toi.
J'entends la voix de mon père:
Je te quitte.

FLORESTAN.

Espère, espère
Que bientôt le ciel prospère
Pourra changer nos destins.

LAURETTE.

Ah! nos malheurs sont certains.

FLORESTAN.

Adieu, ma Laurette, adieu.

LAURETTE.

Adieu, Florestan, adieu.

LAURETTE.

Quoi! tu vas quitter ce lieu?

FLORESTAN.

Adieu, ma Laurette, adieu.

SCÈNE VI.

FLORESTAN, BLONDEL.

FLORESTAN.

Aveugle! nous as-tu entendus?

BLONDEL.

Ah! que oui, j'ai bien entendu.

FLORESTAN.

Viens ici; mais quel est ton nom?

BLONDEL.

Blondin.

FLORESTAN.

Eh! bien, Blondin, viens ici.

BLONDEL.

Je m'en garderai bien; le père de la fille va entrer; s'il nous trouvait ensemble, il pourrait soupçonner quelque chose.

FLORESTAN.

Ce malheureux pense toujours à tout. (*A part.*) Je veux me l'attacher, il pourra me servir de conseil. (*Haut.*) Mais écoute bien ce que je vais te dire.

BLONDEL.

Oui.

FLORESTAN.

Songe bien à ne pas perdre le papier que je t'ai donné.

BLONDEL.

Ah! n'ayez pas peur que je le perde.

FLORESTAN.

Tu remettras à mon neveu le sceau de mes armes; le voici.

FLORESTAN.

Oui, je le jure.

ENSEMBLE.

WILLIAMS.
Hé bien! va-t'en coquin, va-t'en.
Va-t'en, coquin, va t'en, va t'en.

FLORESTAN.
Va t'en et ne perds point de tems.
Nous allons tous être contens.
Va-t'en et ne perds point de tems.

BLONDEL.
Nous allons tous être contens.
Nous allons tous être contens.
Nous allons tous être contens.

WILLIAMS.

Où vas-tu?

FLORESTAN.

Il est aveugle.

BLONDEL.

Je sors.

WILLIAMS.

Ce n'est point par-là.

BLONDEL.

Ah! Messieurs, déployez entièrement les entrailles de votre miséricorde; et tâchez de m'avoir mon petit garçon; il s'appelle Antonio.

WILLIAMS.

J'ai vu un petit drôle qui pleure à la porte.

BLONDEL.

Ho! c'est lui, faites-le-moi venir; il me conduira.

SCÈNE VIII.

FLORESTAN, BLONDEL.

FLORESTAN.

Ah ça! dépêche-toi, et ne manque point.

BLONDEL.

Soyez-en bien sûr.

FLORESTAN.

Je ferai ta fortune, je veux que nous ne nous quittions plus.

BLONDEL.

Je l'espère.

FLORESTAN.

Ne perds pas un moment.

BLONDEL.

On n'en doit pas perdre, quand il s'agit de délivrer un homme noble, arrêté en trahison.

SCÈNE IX.

FLORESTAN, BLONDEL, ANTONIO, WILLIAMS.

WILLIAMS.

Tiens, voilà ton petit garçon.

BLONDEL.

Antonio!

ANTONIO.

Oh! père Blondel, vous n'êtes donc plus...

BLONDEL.

Tais-toi, tais-toi!

ANTONIO.

Est-ce que vos yeux?...

BLONDEL.

Tais-toi donc.

WILLIAMS.

Va-t'en; sortez tous deux, et qu'on ne vous revoie plus.

ANTONIO.

Mais, c'est que là haut vous n'étiez plus aveugle.

BLONDEL.

Tais-toi donc, petit coquin!

WILLIAMS.

Va-t'en, va-t'en.

SCÈNE X.

WILLIAMS, FLORESTAN.

WILLIAMS, à part.

Ah! le voilà parti.

FLORESTAN, à part.

Que je suis satisfait!

WILLIAMS, à part.

Que je suis content! (*Haut.*) Enfin! cher Florestan, vous rendez-vous à nos prières?

FLORESTAN.

Moins que jamais.

WILLIAMS.

Quelle obstination! Qu'attendez-vous du souverain que vous servez? de l'oubli, de l'ingratitude; au lieu que la reconnaissance du Roi...

FLORESTAN.

L'ingratitude de l'un ne peut me flétrir, et je serais déshonoré par la reconnaissance de l'autre.

WILLIAMS.

La Comtesse et ses chevaliers vont faire près

de vous un dernier effort; ma fille, ma chère fille que vous aimez, m'a fait voir un désespoir bien inutile puisque...

FLORESTAN.

Ah! je ne regrette qu'elle, Williams! Williams, est-il de puissance qui puisse obtenir de moi ce que je lui aurais refusé? et vous, Williams, vous qui consentiez à notre union, vous devriez faciliter ma sortie.

WILLIAMS.

Cela est impossible, je suis anglais.

SCÈNE XI.

FLORESTAN, WILLIAMS, LA COMTESSE, SES FEMMES, LAURETTE.

(Deux chevaliers précèdent la Comtesse, et entrent l'épée nue et levée, Florestan s'incline, et salue.)

LA COMTESSE.

FLORESTAN, je viens encore une fois vous presser de vous rendre à ce que je désire; je veux bien m'abaisser encore jusqu'à vous prier, vous supplier de délivrer le Roi.

FLORESTAN.

Madame, j'ai pour vous le plus profond respect; mais, je vous l'ai dit, quoique mes jours soient dans vos mains, rien ne me fera manquer à ce que je me dois.

LA COMTESSE.

Et n'appréhendez-vous pas que rendu, dans mes états, vous ne soyez condamné à une juste punition pour votre désobéissance à mes ordres ?

FLORESTAN.

Non, Madame, je n'ai point cette crainte ; j'y serai jugé par mes pairs, et il n'est point de chevalier qui, à ma place, n'eût agi ainsi que je le fais, et dans vos états...

LA COMTESSE.

Je vais vous y faire conduire à l'instant.

FLORESTAN.

A l'instant! à l'instant! Madame, vous m'aviez promis de m'accorder un peu plus de tems pour réfléchir à ce que vous pensiez que je devais faire.

LA COMTESSE.

Non ; la nuit s'avance, et il faut qu'au soleil levant vous soyez arrivé sur les frontières.

FLORESTAN.

O ciel ! permettez-moi, permettez-moi, Madame, de vous prier....

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, ANTONIO, tout essouflé d'avoir couru.

WILLIAMS.

Hé bien? hé bien, qu'est-ce que c'est?

FLORESTAN.

De quoi s'agit-il?

LA COMTESSE.

Parlez.

ANTONIO.

Ah! sires chevaliers!... Ah! Madame, dans la forteresse il s'est approché de mon oreille...

FLORESTAN.

Qui?

ANTONIO.

Le père Blondel, cet aveugle, et il m'a dit, cours vite, nous te suivons; va dire dans le lieu d'où nous sortons que j'ai un plein succès.

FLORESTAN, à part.

Ah! moment heureux! oh! le brave homme!

LA COMTESSE, à part.

Ah! puis-je me livrer à l'espérance?

WILLIAMS, à part.

Ah! quel bonheur!

LAURETTE, à part.

Pourquoi dit-il moment heureux!

LA COMTESSE.

Hé bien! Florestan.

FLORESTAN.

Hé bien! Madame, c'est à eux de trembler; oui, Madame, excepté vous, excepté ma souveraine, vous êtes tous ici mes prisonniers, je vous arrête; ma garnison va investir ce lieu, s'il ne l'est déjà; je vous le dis pour prévenir les malheurs qui peuvent arriver. (*Alors, on voit entrer des chevaliers armés de pied en cap. Le sénéchal est à leur tête.*) Qu'allez-vous faire? vous défendre? Madame, ne craignez rien pour votre personne. Laurette, venez près de moi. (*Laurette se jette au devant de son père.*) (*Aux chevaliers.*) Craignez tout pour vos jours, si vous osez faire la moindre résistance.

LE SÉNÉCHAL.

Florestan, nous ne sommes entrés que parce que nous servons de cortége....

FLORESTAN.

A qui?

LE SÉNÉCHAL.

Au Roi.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LE ROI, BLONDEL, des hommes les précèdent portant des torches; deux chevaliers armés de pied en cap; ensuite on voit le Roi amené par Blondel. Le Roi a une épée de combat, les bonnes gens de la noce suivent derrière excités par la simple curiosité.

FLORESTAN, sitôt qu'il voit le Roi.

O roi! ô ciel! je suis trahi!

LA COMTESSE, courant vers le Roi.

O Richard! ô mon bien-aimé!

RICHARD.

Ah! Madame! ah! Blondel! (*Comme Florestan fait un mouvement pour sortir.*) Retenez ici Florestan.

FLORESTAN.

Vous faites bien, sire, de m'y retenir. (*Il regarde Blondel, il le reconnaît, il le prend presqu'au collet.*) Malheureux! je te poignarderais; mais j'envie ton bonheur, tu as délivré ton roi!

BLONDEL.

Un homme noble arrêté en trahison.

RICHARD.

Florestan! heureux les rois qui ont des

sujets aussi fidèles que vous l'êtes ; attachez-vous à moi.

FLORESTAN.

Ah ! sire, je suis au désespoir, je suis déshonoré.

RICHARD.

Non, vous ne l'êtes point, c'est à moi de vous justifier aux yeux de l'univers. Chevaliers, répondez-nous de Florestan, et qu'il nous suive. *Les chevaliers font un mouvement pour s'emparer de Florestan.*

Mais, non, arrêtez, sa parole me suffit, Florestan, vous êtes mon prisonnier, me suivrez-vous ? Votre parole ? je vous la demande.

FLORESTAN.

Ah ! sire !... ah ! Dieu !... Oui, je la donne, je vous suivrai. (*Il met sa main dans celle du Roi et la baise.*)

RICHARD.

Ah ! Madame ! ah ! Blondel !

FIN DES VARIANTES.

LES DETTES,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES:

PAR FORGEOT,

Musique de CHAMPEIN,

Représentée, pour la première fois, au Théâtre Italien, le 8 janvier 1787.

235397B

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR SUR FORGEOT.

Il y a déjà une notice sur Forgeot dans le tome XIII des comédies en vers du premier répertoire ; mais comme elle ne contient aucune particularité sur cet auteur, et ne parle que de ses pièces jouées aux Français, nous y ajouterons ceci : Forgeot naquit à Paris en juillet 1758, et y est mort le 4 avril 1798. Après avoir fait son droit, il fut reçu avocat, et se lia à MM. Pons de Verdun et Andrieux. Il remplit pendant quelque tems l'emploi d'inspecteur des postes. Il était déjà attaché à cette administration.

Il a donné, savoir, à l'Opéra : *Les Pommiers et le Moulin*, comédie lyrique en un acte, 1790.

Au théâtre Italien : *Les deux Oncles*, comédie en un acte, 1780.

L'*Amour conjugal*, comédie en un acte, en prose, 1781.

Lucas et Lucette, opéra en un acte, 1781.

Le Rival confident, opéra en deux actes, 1788.

La Caverne, opéra en trois actes, 1795.

Forgeot, quand il mourut avait en portefeuille des Canevàs de comédie en trois et en cinq actes; il en avait même ébauché quelques scènes. Il s'était rendu cher aux amateurs du théâtre par toutes les petites pièces qu'il avait composées, et dont la plupart sont restées aux différens théâtres où elles ont paru; la musique seule a soutenu la majeure partie de ses opéras. Il est mort avec le regret de n'avoir pas laissé de grands ouvrages dramatiques qui immortalisassent son nom.

PERSONNAGES

LUCINDE, jeune veuve.
MARTON.
DAMIS, oncle du chevalier.
LE CHEVALIER.
DUBOIS, domestique du chevalier.
MATHIEU, bijoutier.
DUMAS, horloger.
UN NOTAIRE.
UN EXEMPT.
UN DOMESTIQUE.

La scène est à Paris, dans un hôtel.

LES DETTES

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, seul.

Dubois! Dubois! Il n'est pas rentré. Depuis une heure qu'il est absent. Quelle lenteur!... Attendons. Si j'osais du moins me présenter chez Lucinde; mais il est encore trop matin. Hélas! je voudrais la voir à chaque instant, et ce n'est qu'en tremblant que je parais devant elle.

ARIETTE.

Si tant de fois, sans le penser,
J'ai pu prononcer : Je vous aime,
Pourquoi, quand ma flamme est extrême,
Ne puis-je plus le prononcer ?
De Lucinde un doux sourire
Suffirait pour enflammer,

C'est un devoir de l'aimer,
Est-ce un crime de le dire ?

Si tant de fois, sans le penser, etc.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, DUBOIS.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! Dubois, tu reviens de la poste ?

DUBOIS.

Oui, Monsieur ; et il n'y a rien pour vous.

LE CHEVALIER.

Ni lettre, ni argent ?

DUBOIS.

Ni lettre, ni argent.

LE CHEVALIER.

Oncle cruel !...

DUBOIS.

Ou raisonnable.

LE CHEVALIER.

Il rit de mes peines.

DUBOIS.

Il est vrai qu'elles sont grandes. Depuis trois mois que vous êtes à Paris, vous courez

de plaisir en plaisir ; vous êtes entouré d'amis qui vous ruinent le plus joliment du monde : les uns vous gagnent votre argent, les autres vous l'empruntent ; et tout irait à merveille, sans messieurs vos créanciers qui ne savent pas vivre, et qui vous poursuivent malhonnêtement.

LE CHEVALIER.

Mais que penses-tu de mon oncle?...

DUBOIS.

Il est piqué contre vous, depuis six semaines qu'il vous presse de revenir, que vous le lui promettez, et que vous n'en faites rien.

LE CHEVALIER.

C'est malgré moi.

DUBOIS.

Je le sens bien. On ne part pas comme on veut, quand on a des créanciers.

LE CHEVALIER, à part.

Et un cœur sensible.

DUBOIS.

Ce sont les adieux qui nous retiennent.

LE CHEVALIER.

Mais ma lettre aurait dû le toucher ; ma maladie supposée...

DUBOIS.

Était faite pour tout raccommoder ; vrai-

semblance, style pathétique, écriture tremblante, rien n'y manquait... mais notre oncle est fin.

LE CHEVALIER.

Mes torts envers lui m'affligent plus encore que ma situation.

DUBOIS.

C'est juste. Quand l'argent s'en va, les remords arrivent.

LE CHEVALIER.

Mais que faire à présent?

DUBOIS.

Je n'en sais rien. Vous ne voulez point quitter Paris, et il est dangereux pour vous d'y rester; vous aimez la dépense, et vous n'avez pas le sou : tout cela s'arrange mal. Encore, si vous étiez homme à suivre mes conseils, je vous en donnerais bien un excellent, pour sortir d'embarras.

LE CHEVALIER.

Lequel?

DUBOIS.

Mariez-vous.

LE CHEVALIER.

Moi! et avec qui?

DUBOIS.

Avec quelque douairière bien vieille et bien riche.

LE CHEVALIER.

Tu n'y penses pas.

DUBOIS.

Pardonnez-moi, Monsieur. On se ruine et l'on se marie, c'est la règle.

CHANSON.

On doit soixante mille francs;
On prend femme de soixante ans,
C'est ce qui vous désole.
Le jour que vous vous mariez,
Tous vos créanciers sont payés;
C'est ce qui vous console.

Souvent, pour éviter le train,
Vous lui consacrez le matin;
C'est ce qui vous désole.
Vous bornez là votre devoir,
Et vous vous dispensez du soir;
C'est ce qui vous console.

Plus d'une fois avec douceur
Il faut supporter son humeur;
C'est ce qui vous désole.
Son âge a ses désagrémens;
Mais Aglaé n'a que vingt ans;
C'est ce qui vous console.

Ah! si Lucinde était moins jeune.

LE CHEVALIER.

Lucinde!

DUBOIS.

Oui, Monsieur; notre belle veuve, elle-même. Votre oncle a quelques discussions avec elle, et ce mariage-là terminerait tout : mais depuis trois mois que vous logez dans le même hôtel, vous ne lui avez seulement pas dit un mot d'amour. Je ne vous reconnais plus auprès d'elle ; c'est une timidité, un respect...

LE CHEVALIER.

Qu'elle mérite.

DUBOIS.

Et qui ne mène à rien.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, DUBOIS, MARTON.

MARTON.

Monsieur, il y a là-bas trois ou quatre hommes qui vous demandent, et qui font un bruit épouvantable.

LE CHEVALIER.

Quelle étourderie ! j'avais défendu...

MARTON.

Le portier a beau leur dire que vous êtes sorti, ils refusent de le croire et veulent monter absolument.

DUBOIS.

Ah ! Monsieur, nous sommes perdus ; c'est le tailleur, l'horloger et le bijoutier. Vous leur aviez donné rendez-vous pour ce matin.

LE CHEVALIER.

Pour ce matin ?

DUBOIS.

Oui, vraiment. Gardez-vous bien de paraître ; laissez-moi faire ; je promettrai au premier, je chasserai le second, je griserai le troisième, et nous en sortirons avec honneur.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, MARTON.

MARTON.

Est-ce là votre façon de payer ?

LE CHEVALIER.

Qu'en dis-tu ?

MARTON.

Elle n'est pas nouvelle ! mais elle est fort mple... Ah ! je ne suis plus étonnée s'ils sont e si mauvaise humeur,

LE CHEVALIER.

Et crois-tu que Lucinde les ait entendus ?

MARTON.

Elle est sortie.

LE CHEVALIER.

Déjà !

MARTON.

Elle est allée chez madame la présidente, et elle vous prie de vous y rendre avant midi.

LE CHEVALIER.

J'y cours, ma chère Marton.

MARTON.

Et ces messieurs, qui vous attendent là bas?

LE CHEVALIER.

Tu as raison.

MARTON.

Laissez-les partir.

LE CHEVALIER.

Il le faut bien. Au moins, puisque nous sommes seuls, tire-moi d'un doute, Lucinde connaît-elle mon amour ?

MARTON.

Plus que vos dettes.

LE CHEVALIER.

Elle lirait dans mon cœur?

MARTON.

Eh! Monsieur, croyez-vous que la femme que l'on aime soit la derniere à s'en apercevoir

ARIETTE.

Mon sexe devine aisément.
Un mot, un rien, tout décèle un amant :
Et nous savons qu'il nous adore,
Lorsque lui-même il n'en sait rien encore.

Croyez donc qu'il faut révéler
Le secret d'un amour sincère,
Car s'il en coûte pour parler,
Il en coûte plus pour se taire.
D'ailleurs, à quoi sert le mystère.

Mon sexe devine aisément, etc.

LE CHEVALIER.

Et que puis-je espérer?

MARTON.

Je l'ignore Je crois bien que votre amour plairait assez à ma maîtresse: mais vos créanciers lui feront peur.

LE CHEVALIER.

Je le crains.

MATHIEU, dans la coulisse.

Il y est, j'en suis sûr.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je? mon bijoutier!

MATHIEU, dans la coulisse.

Il y est, vous dis-je, et je veux lui parler.

LE CHEVALIER.

Que devenir? où me fourrer?....

MARTON.

Et vite, Monsieur, dans ce cabinet; et n'en sortez pas qu'on ne vous appelle.... Bon.

SCÈNE V.

MARTON, MATHIEU.

MATHIEU.

Enfin, Monsieur ... Ah!..

MARTON.

Qui demandez-vous, Monsieur?

MATHIEU.

Monsieur Damis, Mademoiselle, Monsieur Damis.

MARTON.

Il est sorti.

MATHIEU.

Je vais l'attendre.

MARTON.

Il ne rentrera que ce soir.

MATHIEU.

Je l'attendrai jusqu'au soir. Il m'a donné rendez-vous pour aujourd'hui, et je suis bien aise de lui faire voir mon exactitude.

MARTON.

Il n'en doute pas.

MATHIEU.

Je reste ici, Mademoiselle; c'est un parti pris.

MARTON.

Le portier....

MATHIEU

Oui, m'a dit que monsieur le Chevalier n'y était pas: monsieur Dubois me l'a dit aussi; je ne les ai point crus; et pendant qu'ils se disputaient avec trois ou quatre personnes que je ne connais pas, je suis monté pour m'en assurer; je vous trouve, vous me dites la même chose, je vous crois un peu plus que les autres; mais je l'attendrai, Mademoiselle, je l'attendrai. Il est tems que cela finisse; depuis trois grands mois qu'il me renvoie de jour en jour.

MARTON.

Vous doit-il beaucoup?

MARTON.

Dans tous les cas, point de prison.
La douceur est plus de saison.

MATHIEU.

La douceur n'est plus de saison,
Ou de l'argent, ou la prison.

SCÈNE VI.

MATHIEU, MARTON, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Mademoiselle Marton, Madame vient de rentrer, et elle vous demande.

MARTON.

J'y vais tout à l'heure.

LE DOMESTIQUE.

Elle vous attend.

MARTON.

Monsieur...

MATHIEU.

Allez, allez.

MARTON.

Je ne vous laisserai pas seul; la politesse...

MATHIEU.

Je vous en dispense.

MARTON, à part.

Allons voir ce qu'elle veut, et tâchons de revenir.... (*A Mathieu.*) Encore assis!.... Quand partirez-vous donc, Monsieur?

MATHIEU.

Quand je serai payé, Mademoiselle.

MARTON.

Vous resterez là long-tems.

SCÈNE VII.

MATHIEU.

Cette fille me paraît bien fine; je gagerais qu'elle est du complot, et que Damis est dans la maison. Si je pouvais le découvrir!

AIR.

Cherchons partout, et cherchons bien.
J'entends du bruit. Monsieur.... j'écoute;
Et je n'entends plus rien,
Je me trompais sans doute.
Voyons.... ma foi.... mais non.... si fait;
Quelqu'un est dans ce cabinet.
Il faut agir avec prudence.
Monsieur.... Monsieur.

LE CHEVALIER.

Eh bien, je vais passer chez lui.

MATHIEU.

C'est fort bien fait. Je vous y sui.

LE CHEVALIER.

Non, non; il faut plus de mystère:
Restez, je vais passer chez lui.

MATHIEU.

Il ne faut pas tant de mystère
Vous pouvez partir, je vous sui.

SCÈNE IX.

LE CHEVALIER, MATHIEU, DUMAS.

TRIO.

DUMAS.

Monsieur....

LE CHEVALIER, à part.

Mon horloger! que faire?

DUMAS.

Je viens....

LE CHEVALIER.

A la fin, vous voilà.
J'allais chez vous; demeurez là.
Dans un moment, nous parlerons d'affaire.

(A part.)

Ces deux messieurs ne me quitteront pas..
Et Lucinde m'attend ; comment suivre ses pas?

(A Dumas.)

Dans un moment, nous parlerons d'affaire.

(A Mathieu.)

Connaissez-vous ce monsieur?

MATHIEU.

Non.

LE CHEVALIER.

Pour vous quel bonheur extrême!
C'est la personne en question.

MATHIEU.

Votre correspondant?

LE CHEVALIER.

Lui-même.
Vous aurez de l'argent.

MATHIEU.

Ah! vous êtes trop bon.

LE CHEVALIER, à Dumas.

Eh! bonjour, Monsieur.

DUMAS.

Puis-je croire
Qu'à la fin j'aurai quelque argent?

LE CHEVALIER.

Vous venez dans le bon moment;
Vous voyez mon correspondant.
Présentez-lui votre mémoire,
Il va l'acquitter à l'instant.

MATHIEU, DUMAS.

Donnons, donnons notre mémoire;
On va l'acquitter à l'instant.

LE CHEVALIER.

Donnez, donnez votre mémoire;
Il va l'acquitter à l'instant.

(Il sort.)

SCÈNE X.

MATHIEU, DUMAS.

DUO.

MATHIEU, courant après le Chevalier.

Monsieur, Monsieur.

DUMAS.

Soyez tranquille.
Mes comptes sont faits pour le mieux,
Et sa présence est inutile.
Sur ce papier jetez les yeux.
Si vous ne daignez pas m'en croire.

MATHIEU.

Monsieur, vous vous moquez de nous.
Vraiment, c'est bien plutôt à vous
De vérifier ce mémoire.

DUMAS.

Ah! Monsieur! je n'en ferai rien.

MATHIEU.

Monsieur, c'est trop de complaisance.

DUMAS.

Vous êtes juste, et je crois bien
Que vous me paiez ma créance.

MATHIEU.

Votre créance?

DUMAS.

Damis a dû vous prévenir;
Et si vous connaissez ses dettes,
Vous savez qu'il me doit...

MATHIEU.

Vous êtes?

DUMAS.

Son horloger, pour vous servir.

MATHIEU.

Son horloger!

DUMAS.

Oui, c'est moi-même.
Je suis dans un besoin urgent,
Et j'aurais un plaisir extrême
Si vous me donniez quelque argent.

MATHIEU.

O ciel! me dire effrontément
Que vous allez payer ses dettes!
Et moi, qui le crois bonnement,
Qui vous crois son correspondant!

DUMAS.

Et mais, Monsieur, c'est vous qui l'êtes.

MATHIEU.

Moi !

DUMAS.

Vous. Vous devez me payer.

MATHIEU.

Moi ! vous payer !
Je suis, Monsieur, son bijoutier.

DUMAS.

Son bijoutier !

MATHIEU.

Mais qu'il redoute ma vengeance.

DUMAS.

Il m'a trompé tout comme vous.
Mais qu'il redoute ma vengeance.
Monsieur, contre lui j'ai sentence :
Sentence par corps, voyez-vous,
Qui peut servir notre courroux.
Dès ce soir même, vengeons-nous.

MATHIEU.

Contre lui vous avez sentence ?

DUMAS.

Sentence par corps, voyez-vous, etc.

ENSEMBLE.

Allons, allons, dès ce soir, vengeons nous.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DUBOIS, MARTON.

DUBOIS.

Peste soit des créanciers!

MARTON.

Pourquoi les as-tu laissés monter?

DUBOIS.

Ce n'est pas ma faute, ils ont profité du moment où je grisais un de leurs camarades.

MARTON.

Je reconnais Dubois à ce trait!... un ivrogne qui boit...

DUBOIS.

Un ivrogne qui boit!... Et que veux-tu donc qu'il fasse?

MARTON.

Qu'il serve mieux son maître.

DUBOIS.

Soins inutiles, nous sommes perdus, Mar-

ton, et sans notre oncle, il nous faudra déserter Paris.

MARTON.

Sans votre oncle!

DUBOIS.

Tu ris, friponne, tu sais de ses nouvelles.

MARTON.

Peut-être.

DUBOIS.

Eh bien! la lettre de Damis a-t-elle fait fortune? sa maladie supposée...

MARTON.

Plût à Dieu qu'elle fût véritable!

DUBOIS.

Oui! il ne nous manquerait plus que d'avoir affaire à la faculté.

MARTON.

Sans doute. Cela intéresse, au moins; au lieu que des dettes...

DUBOIS.

C'est une jolie chose, vraiment; n'en a pas qui veut.

CHANSON.

MARTON.

Malgré le cas que vous en faites,
S'il faut dire la vérité,

Dubois, je n'aime pas les dettes.

DUBOIS.

Je n'aime pas la faculté.

MARTON.

Choisir entre elles, c'est sottise :
Mais s'il fallait choisir, enfin?

DUBOIS.

J'aimerais mieux, quoi qu'on en dise;
Deux créanciers qu'un médecin.
Auprès d'un médecin habile
A peine peut-on arriver.

MARTON.

Au contraire, dans votre asile,
Le créancier vient vous trouver.

DUBOIS.

L'un vous ordonne.

MARTON.

L'autre prie.

DUBOIS.

Tous deux vous excèdent souvent.
Mais l'un peut vous ôter la vie;
L'autre n'en veut qu'à votre argent.

MARTON.

Que n'est-il un pays sur terre
Où l'on ne doive jamais rien!

DUBOIS.

Que n'est-il un pays, ma chère,
Où l'on se porte toujours bien!
Ici, l'on doit craindre, peut-être,

Et médecin, et créancier;
Et je vais fuir avec mon maître,
Pour vivre et pour ne pas payer.

(Il sort.)

MARTON.

Il est parti fort à propos. Si Damis eût paru, tout était découvert.

SCÈNE II.

MARTON, LUCINDE.

LUCINDE.

Marton, avez-vous vu le Chevalier?

MARTON.

Non, Madame, mais Dubois sort d'ici.

LUCINDE.

Il ne sait point que l'oncle de son maître est arrivé?

MARTON.

Je me suis bien gardée de le lui apprendre.

LUCINDE.

Et vous avez bien fait: M. Damis va rentrer, vous l'introduirez ici secrètement; je veux encore lui parler.

MARTON.

En faveur du Chevalier?

LUCINDE.

J'espère fléchir son oncle.

MARTON.

Oh! oui, c'est un bon homme; et il y aurait plaisir à faire des sottises, si tous les parens lui ressemblaient.

SCÈNE III.

LUCINDE.

Je ne le sens que trop; la situation du Chevalier m'intéresse vivement. Heureuse, si c'est l'amitié seule qui me la fait partager!

ARIETTE.

Douce amitié! pour mon bonheur,
C'est à toi de remplir mon ame,
Ne laisse jamais, sur mon coeur,
Régner une plus vive flamme.
Je crains l'Amour et son pouvoir:
D'abord il séduit, il engage;
Mais c'est un beau jour, dont le soir
Finit par un cruel orage.

SCÈNE IV.

LUCINDE, MARTON, DAMIS.

MARTON.

Entrez, Monsieur.

DAMIS.

Mon plan a réussi, Madame; et mon arrivée est encore un secret.

LUCINDE.

Eh bien! Damis, le Chevalier a-t-il trouvé grâce à vos yeux?

DAMIS.

Il a eu bien des torts.

LUCINDE.

Il faut les pardonner.

DAMIS.

Il ne tient qu'à vous, Madame. Approuvez le projet que je vous ai proposé; il y a longtems que je l'ai formé, et je le crois excellent. Nous sommes un peu parens; comme tels, nous avons à partager ensemble un héritage de cinquante mille écus; vous êtes libre, l'époux que je vous destine l'est aussi; vous vous convenez; et vous vous unissez tous deux, pour ne pas diviser la succession.

LUCINDE.

Vous allez un peu vite.

DAMIS.

Et j'ai raison.

TRIO.

DAMIS.

Un délai n'est pas excusable,
Quand on peut faire des heureux.

LUCINDE.

Un délai paraît excusable,
Quand il faut serrer de tels noeuds.

DAMIS.

L'époux est riche.

MARTON.

Est-il aimable ?

LUCINDE.

Est-il bien jeune ?

MARTON.

Est-il bien amoureux ?

DAMIS.

Bien amoureux.

LUCINDE.

Ah ! quelquefois, lorsque l'on aime,
Pour changer, il ne faut qu'un jour.
Et l'hymen fait souvent lui-même

Plus de volages que l'amour.

DAMIS, MARTON.

Ah! lorsque c'est vous que l'on aime,
Pour changer il faut plus d'un jour;
Et l'hymen serait pour vous-mêmes
Un sûr garant de son amour.

LUCINDE.

Au moins nommez-moi cet époux.

DAMIS.

Non, ma belle parente. Je veux avant, vous décider en faveur d'un mariage nécessaire: car enfin il faut vous marier ou plaider..... Choisissez.

LUCINDE.

L'alternative...

DAMIS.

Est embarrassante. Le Chevalier n'est pas assez sage, et moi, je le suis trop peut-être? Eh bien! votre réponse?

LUCINDE.

Permettez-moi d'y réfléchir.

DAMIS.

Soit. Et moi, je vais chercher mon notaire et mon neveu.

LUCINDE.

Ne le traitez pas sévèrement.

DAMIS.

Il faudra bien faire un peu l'oncle ; mais cela ne durera pas.

SCÈNE V.

DAMIS.

Après tout, je ne dois accuser que son peu d'expérience, il a été dupe de son bon cœur ; et je lui pardonnerais ses créanciers, rien qu'en faveur du tour qu'il leur a joué ce matin. Je me suis reconnu là : j'ai eu son âge, j'ai eu des torts, et j'aime encore à me les rappeler.

AIR.

Oui, ma jeunesse à mes yeux est présente.
J'avais des torts, mais ils étaient charmans.
On les punit chez qui n'a que vingt ans,
Et l'on voudrait les avoir à soixante.

Mais du présent il faut qu'on se contente :
Qui sait jouir est heureux en tout tems.
Quand on est triste, on est vieux à vingt ans,
Quand on est gai, l'on est jeune à soixante.

DUBOIS.

Comment? non!

DAMIS.

Le sage doit s'attendre à tout. Je le regretterais cependant, car c'est un bon sujet.

DUBOIS.

Assurément.

DAMIS.

Fort rangé, et surtout très-économe.

DUBOIS.

Oh! je vous en réponds.

SCÈNE VII.

DUBOIS, DAMIS, MATHIEU.

DAMIS.

Que me veut cet homme avec ses révérences?

DUBOIS

Que vois-je! encore ici?

MATHIEU.

Je ne viens pas pour vous.

DUBOIS.

Allez-vous-en pour moi.

MATHIEU.

Cela n'est pas possible..... Monsieur, je viens d'apprendre votre arrivée.....

DUBOIS, à part.

Ces gens-là savent tout.

MATHIEU.

Et malgré mon juste ressentiment, avant de rien faire, j'ai cru que je devais avoir l'honneur de vous voir.

DAMIS.

Monsieur, je vous remercie..... Quel est cet homme-là?

DUBOIS, bas à Damis.

C'est un de nos médecins.

DAMIS.

Il a un singulier costume.

DUBOIS.

C'est qu'il est étranger.

DAMIS.

Eh bien! que me veut le docteur.

MATHIEU.

Moi, docteur!

DUBOIS.

Tout comme un autre.... Oui, monsieur est un de ces docteurs....

MATHIEU.

A qui l'on doit.

DUBOIS.

Fi donc! est-ce qu'un médecin doit parler de ça?

MATHIEU.

Eh! non, Monsieur, je suis un honnête homme.

DUBOIS.

Allez-vous-en, plutôt que de mentir.

DAMIS.

Laissez-le donc parler.

MATHIEU.

Bien obligé.... Monsieur, je m'appelle....

DUBOIS.

Ah! ne vous nommez pas! Il est furieux contre vous.

MATHIEU, effrayé.

Contre moi!

DAMIS, à part.

Cela sent le créancier.

DUBOIS.

Il prétend que vous avez trompé son neveu.

MATHIEU.

Pas trop, en vérité.

DAMIS, à part.

Feignons toujours d'être leur dupe.

DUBOIS.

Et dans sa colère, il a promis de vous assommer.... (*A Mathieu.*) Ainsi, mon cher monsieur Mat....

MATHIEU, vivement.

Ne me nommez pas !

DUBOIS.

Pourquoi donc? Monsieur Damis sera charmé de vous connaître.

MATHIEU.

Ce n'est pas nécessaire.

DUBOIS.

Il sait comme vous avez traité son neveu !

MATHIEU, à part.

Paix donc.... Monsieur, je vous jure que j'ai fait de mon mieux.

DAMIS.

Quelle était sa maladie!

MATHIEU.

Sa maladie!

DUBOIS à part.

Parlez, ou je dis qui vous êtes.

TRIO.

MATHIEU.

Sa maladie, en vérité,
Est celle aussi de bien du monde.
Calmez votre douleur profonde,
L'argent lui rendra la santé.

DAMIS, à Dubois.

Tu dois savoir comment se nomme
Ce docteur?

DUBOIS.

Oui. Votre nom?

MATHIEU.

Non.

(A Dubois.)

Çà, parlez-moi vrai : le bonhomme
Est-il riche?

DUBOIS.

Oui.

MATHIEU.

Paiera-t-il?

DUBOIS.

Non.

MATHIEU.

Non?

Un coup d'éclat est nécessaire;
Alors il faudra bien payer.

DAMIS.

Vous nous quittez ?

DUBOIS, à part, à Mathieu.

Point de colère.
Un docteur a plus d'une affaire.

MATHIEU.

Oui, j'ai des visites à faire,
(A Dubois.)
Et je commence par l'huissier.

DUBOIS.

Monsieur le docteur, point d'huissier.

DAMIS, à part.

Le docteur est un créancier.

MATHIEU.

Et je commence par l'huissier.

SCÈNE VIII.

DAMIS, DUBOIS.

DAMIS.

Il est parti bien brusquement.

DUBOIS.

Il a bien fait. Comme dans tout ceci il y a un peu de sa faute, il craint les reproches.

DAMIS.

Tu ne les crains pas! toi.

DUBOIS.

Oh! non assurément. Ma conduite.....

DAMIS.

Est exemplaire. Aussi je t'en récompenserai.

DUBOIS, à part.

J'en doute.

DAMIS, à part.

Rejoignons Lucinde, avant de passer chez mon notaire... (*Haut.*) Adieu, Dubois. Puisque l'état de ton maître exige des ménagemens, annonce-lui ma visite. Je reviendrai bientôt. Mes secours lui sont sans doute nécessaires?

DUBOIS.

Un peu.

DAMIS.

Je le crois. (*A part.*) Le traître!... Adieu, mon ami, adieu.

SCÈNE IX.

DUBOIS.

Si notre oncle n'est pas sensible, au moins est-il crédule. .. Maintenant, allons trouver monsieur le Chevalier, et savoir avec quelle santé il veut aborder monsieur Damis.

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, DUBOIS.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! Dubois. Lucinde....

DUBOIS.

Ah ! Monsieur ! ne vous montrez pas.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc !

DUBOIS.

Vous êtes bien malade, vraiment.

LE CHEVALIER.

Moi !

DUBOIS.

Vous-même ; et il ne faut pas qu'on vous voie....

LE CHEVALIER.

Mes créanciers sont-ils encore ici ?

DUBOIS.

C'est pis que tout cela. Votre oncle est à Paris.

LE CHEVALIER.

Mon oncle !

DUBOIS.

Je viens de lui parler.

LE CHEVALIER.

Et que lui as-tu dit?

DUBOIS.

Presque rien. Mais il vous croit très-mal.

LE CHEVALIER.

Tu plaisantes?

DUBOIS.

Non, ma foi.

LE CHEVALIER.

Et tu ne l'as pas détrompé?

DUBOIS.

J'ai cru pouvoir profiter de son erreur pour obtenir notre pardon.

LE CHEVALIER.

Il a paru sans doute bien alarmé?

DUBOIS.

Pas trop.

LE CHEVALIER.

Comment! malheureux!

DUBOIS.

Monsieur, ce n'est pas ma faute.

LE CHEVALIER.

Qu'a-t-il dit, enfin?

DUBOIS

Qu'il était sage, et qu'il se résignait!

LE CHEVALIER.

Cela n'est pas possible.

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, DUBOIS, MARTON.

MARTON.

Grande nouvelle, Monsieur!

LE CHEVALIER.

Oui, Marton, mon oncle est à Paris.

MARTON

Il est chez Lucinde.

LE CHEVALIER.

Chez Lucinde!

MARTON.

Ah! si vous l'aviez vu! il s'est désolé.... mais désolé!....

LE CHEVALIER.

Eh bien? tu l'entends!

MARTON.

Ensuite il a ri.... mais ri!....

DUBOIS.

Vous l'entendez !

MARTON.

Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il aime son neveu ; mais surtout ma maîtresse : et depuis long-tems il avoit fait un plan, qu'ils vont enfin exécuter.

DUBOIS.

Quel est-il ?

MARTON.

Vous le saurez bientôt,

LE CHEVALIER.

Et crois-tu que j'obtiendrai mon pardon ?

MARTON.

Certainement. Ce sera le présent de noces.

LE CHEVALIER.

Quoi ! il s'agit de mariage ?

MARTON.

Eh ! oui, Monsieur.

DUBOIS.

Sérieusement ?

MARTON.

Sérieusement.

LE CHEVALIER.

Quel bonheur ! Et que dit mon oncle ?

MARTON.

Il est enchanté.

LE CHEVALIER.

Et Lucinde!

MARTON.

Elle consent à tout.

LE CHEVALIER.

Elle y consent! ah! ma chère Marton. Tiens, prends cette bourse.

DUBOIS.

Ma foi, c'est la dernière.

MARTON.

Monsieur....

DUBOIS.

Prends, Marton, prends. Nous sommes trop heureux.

MARTON.

Enfin, Monsieur, avant trois jours, ma maîtresse....

DUBOIS, montrant son maître.

Sera sa femme!

MARTON.

Non, sa tante.

LE CHEVALIER.

Ma tante!

MARTON.

Hélas! oui; c'est votre oncle qui épouse.

DUBOIS.

Rends, Marton, rends.... Nous sommes trop malheureux.

LE CHEVALIER.

Je reste anéanti.

DUBOIS.

Oncle perfide! Nous voler à la fois une femme et une succesion!

LE CHEVALIER.

Quoi! je perds tout; et par lui! C'est mon oncle!....

DUBOIS, apercevant Lucinde.

Paix. Voici votre tante.

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, LUCINDE, MARTON, DUBOIS.

LE CHEVALIER.

Ah! Madame! il est donc vrai que vous me sacrifiez moi, qui vous aimais, qui vous aime, qui vous aimerai toujours!

LUCINDE.

Vous m'aimez!....

LE CHEVALIER.

Vous le savez trop bien. Eh! Madame, ne dissimulez plus. Profitez de mon malheur, épousez mon oncle, mais n'espérez pas que je sois témoin de ce mariage. Non, je vous fuirai tous pour jamais. Adieu.... adieu, Madame; ne craignez pas de ma part aucun reproche: je sais souffrir, mais je ne sais pas me plaindre.

DUBOIS.

C'est fier; mais c'est beau.

SCÈNE XIII.

MARTON, LUCINDE.

LUCINDE.

MARTON!

MARTON.

Madame!

LUCINDE.

S'il allait partir!

MARTON.

Il reviendrait.

LUCINDE.

Mais que me dit-il de son oncle!

MARTON.

Ce que je lui ai dit de sa part. Oui, Madame, monsieur Damis parle de vous épouser.... Il a de la fortune, et le chevalier n'a que des créanciers; encore le suivent-ils de près! Et il pourrait bien coucher en prison le jour de vos noces.

LUCINDE.

Nous n'en sommes pas là.

SCÈNE XIV.

LUCINDE, MARTON, DUBOIS.

DUBOIS.

Ah! Madame!

MARTON.

Déjà de retour?

DUBOIS.

Notre voyage n'a pas été long. Au bas de l'escalier nous rencontrons un grand homme noir....

LUCINDE.

Quel est-il?

MARTON.

Un exempt?

DUBOIS.

J'en ai peur.... Il arrête poliment monsieur le Chevalier; il lui demande son nom, mon maître le lui dit; ils se disputent, et moi j'accours pour vous en avertir.

LUCINDE.

Ah! ma chère Marton! va vite....

MARTON.

J'entends du bruit.

DUBOIS.

Si c'étaient eux.... Justement!

SCÈNE XV.

LE CHEVALIER, LUCINDE, MARTON, DUBOIS, UN NOTAIRE.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LE CHEVALIER.

Monsieur, ce n'est pas moi.

LE NOTAIRE.

Je viens vous marier.

DUBOIS.

Le marier!

LUCINDE, MARTON.

Ah! c'est une méprise!

LE CHEVALIER.

Monsieur, ce n'est pas moi.

LE NOTAIRE.

Je viens vous marier.

DUBOIS.

Le tour est singulier.

LUCINDE, MARTON.

Ah! c'est une méprise!

SCÈNE XVI.

LE CHEVALIER, DAMIS, LUCINDE, DUBOIS, MARTON, LE NOTAIRE. UN EXEMPT.

DAMIS.

Monsieur, ce n'est pas moi.

L'EXEMPT.

Je dois vous arrêter.

LE NOTAIRE.

Je viens vous marier.

LUCINDE, MARTON.

Ah! c'est une méprise, etc.

LE CHEVALIER.

Mon oncle!

DAMIS.

Quelle surprise!

DUBOIS.

Sortons avant la crise.

DAMIS.

Monsieur Dubois, daignez rester.
Quelqu'un dans cette circonstance
Mérite ma reconnaissance.

DUBOIS.

Monsieur, ce n'est pas moi.

DAMIS.

Tais-toi.
(A l'exempt.)
Connaissez l'erreur où vous êtes.
(Montrant le chevalier.)
Damis est mon nom. Mais voilà
Le Damis qui fit les dettes.

DUBOIS, montrant Damis.

Mais voilà
Le Damis qui les paîra.

LE CHEVALIER.

Mon oncle!

DAMIS.

Non, ne croyez pas cela.
(A l'exempt.)
Exécutez votre sentence.

LE CHEVALIER.

Mon oncle! quelle souffrance!

DUBOIS.

Monsieur, de l'indulgence.

DAMIS.

Exécutez votre sentence.

L'EXEMPT.

Monsieur, sans vous faire prier,
Conformez-vous à l'ordonnance.

LE NOTAIRE.

Monsieur, je viens vous marier,
Je mérite la préférence.

L'EXEMPT.

Venez, Monsieur.

LE NOTAIRE.

Signez, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Ah! quelle peine!

ENSEMBLE.

Soyez touché de sa peine.

DAMIS.

Non, votre prière est vaine.

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi d'avoir pu vous tromper.
Mon repentir est bien sincère.
Oui, désormais je ne veux m'occuper
Que du seul bonheur de vous plaire.

LUCINDE.

Pardonnez-lui d'avoir pu vous tromper.
Son repentir est bien sincère.

DAMIS.

Pour le prouver, il faut signer, Damis,
Sur ce contrat de mariage.

MARTON, à part, au Chevalier.

C'est son contrat de mariage.

LE CHEVALIER.

Mon oncle!

DAMIS.

Signez.

DUBOIS.

Quel dommage!
N'être que témoin à votre âge!

LE CHEVALIER.

Mon oncle!

DAMIS.

Signez.

LE CHEVALIER.

J'obéis.
Que faut-il faire encore?

DAMIS.

Embrasser votre femme.

ENSEMBLE.

Ma femme!
Sa femme!

DAMIS.

A votre tour, signez, Madame.
Vous hésitez.... Prononcez donc enfin;
(Au Chevalier.)
Ou la prison....

(A Lucinde.)

Ou donnez-lui la main.
De ces Messieurs, un seul est nécessaire.
Est-ce l'exempt?

LE CHEVALIER.

Ou le notaire?

ENSEMBLE.

En vain vous hésitez.
De ces Messieurs, un seul est nécessaire :
Est-ce l'exempt? ou le notaire?

L'EXEMPT, à Lucinde.

Faut-il rester?

LE NOTAIRE.

Faut-il rester?

LUCINDE, à l'Exempt.

Monsieur, partez.

CHŒUR.

Doux moment! bonheur suprême!
L'Amour brise { mes / ses } liens.
Il doit trop à ce qu'il aime
Je dois trop à ce que j'aime
Pour jamais briser les siens.

VAUDEVILLE.

DAMIS, au Chevalier.

De vos torts et de ma vengeance
Ne perdez point le souvenir.

Vos dettes, à ce que je pense,
Ont bien suffi pour vous punir.
Je pairai celles qui sont faites.
Mais, mon neveu, se marier,
C'est contracter encor des dettes,
Et c'est à vous à les payer.

LE CHEVALIER, à Damis et à Lucinde.

Rempli d'une double tendresse,
Je cherche en vain à l'exprimer.
Mon cœur, dans sa première ivresse,
Ne peut encor que vous aimer.
Trop heureux cent fois, si vous l'êtes,
Quand je veux vous apprécier;
Des deux côtés je vois des dettes,
Mais je promets de tout payer.

MARTON.

Bien des gens ont mis à la mode
L'heureux talent de s'endetter,
Et l'on trouve encor plus commode
Celui de ne pas s'acquitter.
Mais pour prix de quelques bluettes,
Messieurs, n'allez pas oublier,
Que, si l'auteur a fait des dettes,
Un coup de main peut les payer.

FIN DES DETTES.

LODOÏSKA,

DRAME EN TROIS ACTES,

MÊLÉ D'ARIETTES;

PAR DE JAURE,

MUSIQUE DE KREUTZER;

Représenté, pour la première fois, au Théâtre-Italien le 1er août 1791.

NOTICE

SUR DE JAURE.

Jean-Élie-Bedenc de Jaure, né en 1761, consacra toute sa vie à la culture des lettres, et obtint des succès dans la carrière dramatique. Il mourut le 5 octobre 1799; voilà tout ce que l'on sait de lui.

On lui a attribué à tort une comédie intitulée, *J'ai perdu mon procès*. Il a donné, savoir :

Au théâtre italien, *Les Époux Réunis*, comédie en un acte, 1789;

L'Époux Généreux, idem, 1790;

L'Incertitude Maternelle, comédie en un acte et en vers, 1790;

Louise et Volsan, comédie en trois actes et en prose, 1790;

Le Franc-Breton, comédie en un acte et en vers, 1791;

Le Nouveau d'Assas, trait critique en un acte et en prose, 1790;

L'Ombre de Mirabeau, comédie en un acte et en vers, 1791;

Werther et Charlotte, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, 1792;

Le Négociant de Boston, opéra en un acte, 1794, *en société avec M. d'Avrigny*;

Imogène, comédie en trois actes et en vers libres, mêlée d'ariettes, 1796;

La Dot de Suzette, opéra en un acte, 1798;

Au théâtre du Marais : *Les Époux Portugais*, comédie en trois actes, 1792;

Au théâtre Feydeau : *Les Quiproquos espagnols*, comédie en deux actes et en prose, mêlée d'ariettes, 1792:

A l'opéra : *Astyanax*, en trois actes, 1801.

De toutes ces pièces, il n'y a au plus que les deux que nous admettons dans notre collection qui soient dignes d'être lues, au moins quant aux opéras, les autres n'étant restées au répertoire de l'opéra-comique qu'à cause de la musique.

On sait que le sujet de Lodoïska est tiré du fameux roman de Faublas.

Nous ne donnons l'opéra de Montano qu'avec le troisième acte fait par Légouvé, le seul qui se joue aujourd'hui : il y en a un

autre de De Jaure, qui a été imprimé dans la collection de 1812, en 8 volumes in-18, mais nous ne l'avons pas cru assez bon pour devoir être placé ici. Il n'en est pas d'un auteur tel que De Jaure, comme de Racine, Corneille, Quinaut ou Voltaire, dont les variantes sont bonnes à recueillir.

Les opéras de De Jaure doivent être considérés comme les derniers de l'école de Favart et de Marmontel. Tous ceux qui ont paru depuis sont de la nouvelle école, qui certainement n'a pas surpassé la première.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE BOLESLAS.
LE PRINCE DE LUPAUSKI.
LE COMTE DE LOVINSKI.
LODOISKA, fille de Lupauski.
TITSIKAN.
ALBERT.
ADOLPHE.
UN ÉCUYER.
TARTARES.
SOLDATS.

LODOÏSKA,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une campagne déserte de la Pologne.

SCÈNE I.

TITSIKAN, TARTARES, CAPTIVES.

LES CAPTIVES.

Où nous conduisez-vous ?

LES TARTARES.

Venez, mes belles, suivez-nous ;
Nous vous ferons jouir du destin le plus doux.

LES CAPTIVES.

Vous nous avez ravis, barbares,
A nos pères, à nos époux.

LES TARTARES.

Sachez que les Tartares
Ne sont jamais barbares

Qu'envers leurs ennemis;
Mais des belles ils sont amis.

LES CAPTIVES.

Ah! rendez-nous à des { époux / pères } chéris.

LES TARTARES.

Ah! cessez de vous plaindre;
Vous n'avez rien à craindre.

TITSIKAN.

Ce château que voilà, quelqu'un de vous sait-il à qui il appartient?

UN TARTARE.

Au comte de Boleslas; on dit que c'est un des plus riches seigneurs de la Pologne.

TITSIKAN.

Tant mieux, le pillage de son château en sera meilleur; mais nous sommes en trop petit nombre pour tenter aujourd'hui un assaut. Demain...

UN TARTARE.

Il paraît bien fortifié; il contient peut-être beaucoup de monde.

TITSIKAN.

Avec du courage, on vient à bout de tout. Amis, conduisez ces captives dans le camp. Vous reviendrez aussitôt me rejoindre ici....

ici même; en attendant, je vais faire le tour du château (*Au Tartare.*) avec toi... je veux m'assurer de sa force et de sa situation.

SCÈNE II.

LOVINSKI, seul.

Voila plusieurs sentiers qui se croisent; voilà un château!... Arrêtons nous ici; oui, attendons en ce lieu mon fidèle Albert. Je lui ai dit que je suivrais toujours la route à droite; je crois que je ne m'en suis pas écarté. Ah! puisse-t-il m'apporter des nouvelles de ma Lodoïska!

ARIETTE.

Lodoïska, ma tendre amie;
Mon cœur ne peut perdre l'espoir
De te trouver, de te revoir.
Chaque jour embellie,
Chaque jour plus chérie,
Tu fesais mon bonheur.
Nous allions goûter la douceur
D'un hymen qui ferait le charme de ma vie.
Mais, hélas! mais, hélas!
Si je ne la retrouvais pas!
Si tant de peines
Étaient vaines!
Pour mon cœur

Quelle douleur !
Quelle douleur
Pour mon cœur,
Si Lodoïska m'est ravie !
Mais, ma fidèle amie,
Ce cœur ne peut perdre l'espoir
De te trouver, de te revoir.

SCÈNE III.

LOVINSKI, ALBERT.

LOVINSKI.

Eh bien ! Albert.

ALBERT.

Je me suis informé d'eux dans tous les environs ; je les ai dépeints ; on m'a dit qu'il était passé, il y a quelque tems, des voyageurs qui ressemblaient à peu près à ceux-là ; mais qu'on ne sait pas où ils sont allés.

LOVINSKI.

Ah ciel !

ALBERT.

Je ne vous conseille pas de vous arrêter plus long-tems de ces côtés-ci ; on dit qu'il y a des Tartares qui pillent et dévastent tout le pays.

LOVINSKI.

Je n'ai rien à démêler avec eux.

ALBERT.

Oui ; mais il pourraient bien vouloir démêler quelque chose avec nous.

LOVINSKI.

Est-ce que tu aurais peur?

ALBERT.

Je crois que non.

LOVINSKI.

Et, si on nous attaquait, est-ce que tu ne te défendrais pas ?

ALBERT.

Je ne me suis jamais trouvé dans une pareille occasion, je ne sais pas ce que je ferais : cependant... Mais, nous n'avons pas que les Tartares à craindre. Si nous étions rencontrés et reconnus par un parti de confédérés...

LOVINSKI.

Et qui pourrait soupçonner que le comte de Lovinski, qu'un des premiers palatins de la Pologne, voyage ainsi seul, et à pied ?

ALBERT.

Croyez-moi, retournons à Varsovie.

LOVINSKI.

A Varsovie ?... Ce n'est pas là que je trouverais ni elle, ni son père.

ALBERT.

Votre meilleur ami y occupe un trône, où votre suffrage a contribué à le placer; vous pourrez bien mieux par lui....

LOVINSKI.

Je ne doute pas de l'amitié du roi; mais la réclamer, ce serait rendre à jamais impossible ma réconciliation avec le père de Lodoïska. C'est en votant pour mon ami que j'ai perdu celle que j'aime; ce que j'ai fait, je le ferais encore; il n'est rien qu'on ne doive sacrifier, lorsqu'il sagit d'élever sur le trône un homme vertueux.

ALBERT.

Mais, si enfin...

LOVINSKI.

Ah! cher Albert, cet affreux instant où je la vis, peut-être pour la dernière fois, est toujours présent à mon esprit. J'arrivais chez son père, je venais engager ce vieillard opiniâtre et inflexible à se ranger enfin du parti de Poniatowski, d'un parti auquel m'enchaînaient l'amitié, l'honneur, l'amour de ma patrie; il était avec sa fille; il s'écrie en m'apercevant: Le voilà, ce perfide, qui nous sacrifie à son aveugle amitié. Traître, sors à l'instant de ce palais, ou je vais t'en faire arracher. A ces mots, qui m'outragent, j'oppose en vain la raison: son âge, mon amour pour sa fille,

tout enfin retenait mon bras; sans vouloir m'écouter, il tire son épée; sa fille éperdue se précipite entre nous; il s'arrête. Je te l'avais promise, me dit-il, tu ne la reverras plus. Ma présence ne fesant que l'irriter, je sortis: j'appris le lendemain qu'il était parti de Varsovie, et qu'il emmenait Lodoïska; mais je la chercherai jusqu'au bout de la terre; j'ai rempli mon devoir envers mon pays, envers l'amitié; Poniatowski est roi, je me dois maintenant à celle qui a reçu mon serment de m'unir à sa destinée; je me dois tout entier à l'amour et à Lodoïska.

ALBERT.

Et sans nuls indices, quelle route suivrez-vous?

LOVINSKI.

Toutes.

DUO.

ALBERT.

Ah! je crains pour votre vie!

LOVINSKI.

Eh! que m'importent les dangers?

ALBERT.

Si ces avides étrangers
Qui pillent notre patrie,
Allaient vous arracher la vie....

LOVINSKI.

Eh! que m'importent les dangers?
Eh! que m'importe la vie,
Si Lodoïska m'est ravie?
La retrouver, ou la mort.

ALBERT.

Ou la mort!

LOVINSKI

Si tu crains, quitte-moi; je suivrai seul mon sort.

ALBERT.

Non, non, je veux partager votre sort.
Si vous poursuivez ce voyage,
Si, malgré mes conseils, vous affrontez la mort,
Je sens que l'amitié me donne du courage,
Et je veux, oui, je veux partager votre sort.

LOVINSKI.

Non, quitte-moi: je suivrai seul mon sort;
Ou la retrouver, ou la mort.

ALBERT.

Non, non, je veux partager votre sort;
Moi, vous quitter! plutôt la mort!

SCÈNE IV.

LOVINSKI, ALBERT, TITSIKAN,

le tartare qui l'accompagne; TARTARES dans le fond.

QUATUOR.

TITSIKAN, UN TARTARE.

Deux Polonais tout seuls dans cette route!
S'ils venaient du château?

UN TARTARE.

Fesons-les prisonniers.

TITSIKAN.

Oui, nous saurons par eux le nombre des guerriers
Que ces remparts cachent sans doute.

LOVINSKI, ALBERT.

Ils examinent mon maintien;
Allons, mettons-nous en défense.

TITSIKAN, LE TARTARE.

Tuons-les, ne ménageons rien;
Tuons-les, s'ils font résistance.

LES TARTARES.

Rendez-vous,
Ou tombez sous nos coups.

(Après un combat, Lovinski désarme Titsikan; Albert désarme l'autre Tartare. Titsikan est renversé; Lovinski a un pied sur sa poitrine, et le sabre levé sur sa tête.

TITSIKAN.

Accorde-moi la vie.

LOVINSKI.

Je te l'accorde.

SCÈNE V.

LOVINSKI, ALBERT, TITSIKAN, TROUPES DE TARTARES.

LES TARTARES.

VENGEANCE, vengeance !

TITSIKAN, aux Tartares.

Amis, arrêtez, écoutez-moi : il est juste que j'imite sa générosité ; il a respecté mes jours, respectez les siens, ou j'abats la tête de celui d'entre vous qui oserait attenter à sa vie. (*A Lovinski.*) Brave polonais ! me voilà quitte avec toi. Tu viens d'éprouver qu'il est bon quelquefois d'épargner un ennemi vaincu ; j'ai tort de dire ennemi : je ne le suis ni de toi ni de la Pologne. Je profite de ses troubles ; je la désole, je la pille ; c'est mon métier de tartare. Mais dis-moi, es-tu de ce château ? en venais-tu quand je t'ai attaqué ?

LOVINSKI.

Non.

TITSIKAN.

Eh ! que viens-tu donc faire dans ces déserts ?

LOVINSKI.

La chercher ! Oui, il faut que je retrouve celle qui peut seule me faire aimer la vie.

TITSIKAN.

Est-ce que tu serais amoureux? nous autres, Tartares, nous ne le sommes jamais, quoique nous aimions beaucoup les femmes ; et nous nous en trouvons bien.

LOVINSKI.

Ah ! vous n'avez jamais vu Lodoïska.

TITSIKAN.

C'est vrai : elle est donc bien belle ? Eh ! où est-elle allée ?

LOVINSKI.

Si je le savais !

TITSIKAN.

Comment ! tu ne sais pas où elle est allée, et tu cours après elle ! est-ce qu'il n'y a pas d'autres femmes au monde ?

LOVINSKI.

Il n'y a pour moi que Lodoïska.

TITSIKAN.

Oh ! il y en a pour nous partout où nous

en trouvons. Écoute, je me sens de l'inclination pour toi : j'aime les braves gens de quelque nation qu'ils soient ; laisse-là ta maîtresse et suis-nous : oui, fais-toi tartare. Tu auras avec nous des Lodoïska tant que tu en voudras. Il n'y a rien de honteux à ce que je te propose. Nous ne fesons que ce qu'ont fait les conquérans les plus renommés, et souvent nous sommes plus humains qu'eux.

ARIETTE.

Comme moi, jadis Alexandre
Dépouillait, réduisait en cendre :
J'égale ce fier conquérant
En vaillance,
En clémence ;
On l'a surnommé grand,
Et l'on me traite de brigand !
Entre nous deux, je pense,
Voilà toute la différence.
En vrai Tartare
Je m'empare
De votre bien ;
Sans scrupule j'en fais le mien.
Mais aucun peuple de la terre
N'exerce l'hospitalité
Avec autant d'humanité ;
Il n'en est point qui mêle aux fureurs de la guerre
Autant de générosité.
En vrai guerrier, en vrai Tartare,

Sans scrupule, de votre bien
De force ou de gré je m'empare ;
Sans scrupule j'en fais le mien.
Le monde entier est ma famille ;
Ce que je n'ai pas, je le pille.
Vous n'avez point de trésor
Qui soudain ne m'appartienne,
Il n'est rien qui ne me convienne ;
Je prends votre argent, votre or,
Vos femmes, et surtout vos filles,
Quand elles me semblent gentilles.
Je bois votre meilleur vin,
Et j'ai toujours les armes à la main.

Allons, viens avec nous.

LOVINSKI.

Je suis sensible à ton offre, mais je ne puis en profiter.

TITSIKAN.

J'en suis fâché ; en ce cas, poursuis ta route. Mais voilà le jour qui est sur son déclin ; ne t'expose pas à voyager la nuit. Mes gens vont aller chacun à leur poste, je ne pourrais plus répondre d'eux. Ce château appartient au comte de Boleslas ; on ne doit refuser l'hospitalité à personne, encore moins à ses compatriotes. Dis-lui que tu as été attaqué par les Tartares, par Titsikan ; il aura sûrement entendu parler de moi ; demande-lui à passer la nuit dans son château, et

songe à en sortir demain matin; songes-y bien. Adieu, en t'attaquant j'ai fait mon métier; tu m'as vaincu, tu as fait ton devoir; je te pardonne, tu me pardonnes; embrassons-nous.

LOVINSKI.

Touche-là, en témoignage de mon estime.

AIR.

TITSIKAN.

Adieu, bonne nuit, bon voyage.
Vers ce château portez vos pas:
Puisses-tu retrouver celle dont les appas
Te font braver avec courage,
Et les dangers et le trépas!

CHŒUR.

Puissè-t-il retrouver celle dont les appas
Lui font braver, avec courage,
Et les dangers et le trépas!

LOVINSKI, à Albert.

A ce château, sans tarder davantage,
Allons, mon cher Albert, allons nous présenter;
Et demain, sans que rien puisse nous arrêter,
Nous reprendrons notre voyage.

TITSIKAN, aux Tartares.

A ce château, sans tarder davantage,
Il faut, demain matin, aussi nous présenter,
Quels que soient les périls qu'il nous faille affronter.

ENSEMBLE.

Adieu, bonne nuit, bon voyage.

LOVINSKI, TITSIKAN.

Ami, je n'oublirai jamais
Votre bon cœur, votre courage.

TITSIKAN, aux Tartares.

Ah! si vous rencontrez jamais
Ce brave et jeune Polonais,
Camarades, songez, songez, en le voyant,
Que c'est l'ami de Titsikan.

LOVINSKI, à Albert.

A ce château, sans tarder davantage,
Allons, mon cher Albert, allons nous présenter;
Et demain, sans que rien puisse nous arrêter,
Nous reprendrons notre voyage.

TITSIKAN, LES TARTARES.

A ce château, sans tarder davantage,
Il faut, demain matin, aussi nous présenter,
Quels que soient les périls qu'il nous faille affronter.

ENSEMBLE.

Adieu, bonne nuit, bon voyage.

SCÈNE VI.

LOVINSKI, ALBERT.

ALBERT.

Les braves gens que ces Tartares!

LOVINSKI.

C'est pourquoi tu voulais couper la tête à leur chef.

ALBERT.

Echauffé par le combat, je me suis laissé emporter ; on n'est pas toujours maître d'arrêter son courage.

LOVINSKI, regardant le château.

Comme tout cela est fermé et fortifié !

ALBERT.

Et cette tour? Comme elle est haute! c'est sûrement une prison, car toutes les fenêtres en sont grillées.

LOVINSKI.

En voilà une qui s'ouvre....

ALBERT.

Oui, tout là-haut.

LOVINSKI.

Paix, cachons-nous, écoutons, ne fesons point de bruit....

ALBERT.

On a jeté quelque chose.

LOVINSKI.

Vois ce que c'est.... Va vite. En effet, cette tour ne me paraît propre qu'à renfermer des prisonniers.

ALBERT.

C'est une tuile à laquelle un papier est attaché.

LOVINSKI.

Donne. Ah! grand Dieu! c'est d'elle.

ALBERT.

Ce serait d'elle? Ah! Dieu soit loué!

LOVINSKI, lisant.

« Qui que vous soyez qui trouverez cet écrit,
» Lodoïska de Lupauski vous supplie de le
» faire parvenir à son père; le traître Boleslas,
» au mépris de l'honneur et de l'hospitalité,
» m'enferme dans une prison affreuse, pour
» me forcer de répondre à son amour. »

Elle est là! Elle est là! Et je ne la verrais pas! Ah! perfide Boleslas! tu paieras cher une cruauté aussi noire; une prison renferme Lodoïska! Allons nous présenter à ce traître, sans différer un seul instant.

ALBERT.

Daignez vous modérer; tant d'émotion, si vous paraissiez si promptement devant lui, trahirait vos sentimens, détruirait vos espérances.

LOVINSKI.

Tu as raison; il faut que je me calme. Le saisissement, la douleur, la surprise... Ah! du moins je sais qu'elle respire, je sais où elle est; mais comment pénétrer jusqu'à elle! O

ma Lodoïska! comment parvenir à me faire entendre de toi sans danger? Le ciel m'inspirera sans doute: présentons-nous toujours à ce château; heureusement ce Boleslas ne m'a jamais vu. Écoute bien ce que je lui dirai... Mon amour, le salut de Lodoïska me donneront, je l'espère, la force de contraindre, en sa présence, ma colère et mon indignation. Écoute ce que je lui dirai, retiens-le bien, et ne le démens pas. Voilà tout ce que tu auras à faire.

ALBERT.

Comptez sur moi, comptez sur mon zèle, ma fidélité.

LOVINSKI.

On vient.

SCÈNE VII.

LOVINSKI, ALBERT, BOLESLAS, ADOLPHE.

BOLESLAS.

Que n'ai-je pu atteindre cette poignée de Tartares qu'on a vus ce soir autour de mon château! je leur aurais fait couper la tête à tous; et j'aurais fait attacher ces têtes à mes créneaux, pour épouvanter leurs pareils.

ADOLPHE.

Daignez, Monseigneur, ne pas vous exposer si souvent dans des sorties dangereuses.

BOLESLAS.

Tu connais ma fatale passion, la résistance que j'éprouve : c'est ce qui me rend furieux. Que n'ai-je pu assouvir ma rage dans le sang de ces Tartares !

LOVINSKI, à part.

C'est Boleslas, abordons-le.

BOLESLAS.

Que me veulent ces deux Polonais ? Qu'on les désarme, et qu'ils approchent ; qui êtes-vous ?

LOVINSKI.

Je suis un écuyer. Nous touchions au terme de notre voyage, quand nous avons été attaqués, dépouillés par des Tartares. Ils ne nous ont laissé que nos armes et la vie. Titsikan...

BOLESLAS.

Titsikan ! c'est à lui surtout que j'en veux : ce brigand ne cesse de dévaster mes terres, et d'enlever les femmes et les filles de mes vassaux. Eh ! où alliez-vous ?

LOVINSKI.

Au château de monseigneur le comte de Boleslas.

BOLESLAS.

C'est à lui que vous parlez. Et de quelle part venez-vous ?

LOVINSKI.

De la part du prince de Lupauski ; mais, si vous aviez la bonté de faire retirer votre suite, je dois ne parler qu'à vous seul.

BOLESLAS, montrant Adolphe.

Pour celui-ci, tu peux tout dire devant lui. Est-ce que tu n'as pas de lettres à me remettre ?

LOVINSKI.

Je vous ai dit que les Tartares m'ont dépouillé.

BOLESLAS.

Et tu ne sais pas ce qu'elles contenaient ?

LOVINSKI.

Je sais qu'il vous demandait des nouvelles de sa fille.

BOLESLAS.

Tu m'étonnes! pour t'avoir confié un secret de cette importance, il faut que ton maître soit bien imprudent.

LOVINSKI.

Pas plus que vous. (*Montrant Adolphe.*) N'avez-vous pas aussi un confident? Les grands seraient bien à plaindre s'ils ne pouvaient donner leur confiance à personne. Prévoyant sans doute que nous pourrions être dépouillés dans ces déserts, le prince m'a chargé de vous prévenir que le comte de Lo-

vinski parcourait la Pologne pour chercher Lodoïska, et qu'il viendrait sans doute dans ces cantons.

BOLESLAS.

Le connais-tu, ce Lovinski?

LOVINSKI.

Si je le connais!

BOLESLAS.

Comment est-il fait?

LOVINSKI.

Il est... de ma taille.

BOLESLAS.

Ah! si jamais il tombe dans mes mains!...

LOVINSKI, à part.

Le perfide! (*A Boleslas.*) Je crois aussi qu'il ne s'y exposerait pas sans de très-grands motifs.

BOLESLAS.

Où est à présent Lupauski?

LOVINSKI.

Comme il voyage pour rassembler des confédérés, nous ne pouvons vous dire positivement le lieu où il est dans ce moment... Mais vous le verrez sans doute bientôt lui-même...

BOLESLAS.

Tu dis qu'il viendra bientôt?

LOVINSKI, à part.

Comme il se trouble !

ALBERT, à part.

Cet homme a un regard qui me fait trembler.

BOLESLAS.

Écoute, je suis fâché de n'avoir que de mauvaises nouvelles à donner à ton maître : tu lui diras... que sa fille n'est plus ici...

LOVINSKI.

Comment, Seigneur... Lodoïska...

BOLESLAS.

N'est plus ici, te dis-je. Pour obliger Lupauski, je m'étais chargé, quoiqu'avec répugnance, de la garder dans mon château, afin de la soustraire aux poursuites de ce Lovinski... Il y a huit jours qu'elle s'est échappée.

ALBERT, à part.

Comme il ment !

LOVINSKI, à part.

Huit jours ! (*A Boleslas.*) Ainsi, Seigneur...

BOLESLAS.

Ainsi, je ne puis t'en donner des nouvelles. Elle aura sûrement été rejoindre son Lovinski à Varsovie, si toutefois les Tartares ne l'ont pas enlevée sur la route. Adieu ; porte cette réponse à ton maître.

LOVINSKI.

Ah! Seigneur, pourriez-vous nous laisser repartir à l'heure qu'il est? Daignez nous accorder un asile pour cette nuit: nous sommes épuisés de faim et de fatigue.

BOLESLAS.

Adieu, vous dis-je.

LOVINSKI.

Seigneur..... (*A part.*) Ah! ciel! il me refuse l'entrée de son château!

ALBERT, à part.

Il est homme à nous laisser coucher à la belle étoile.

BOLESLAS, à part à Adolphe.

Je me ravise; le refus de recevoir ces gens-là pourrait donner des soupçons à Lupauski: d'ailleurs il est essentiel que je me serve d'eux pour le détourner du dessein de revenir ici. (*A Lovinski.*) En effet, il est trop tard pour vous renvoyer actuellement; vous passerez la nuit dans mon château; je vous chargerai d'une lettre pour votre maître, qu'on vous remettra à la pointe du jour, et vous partirez aussitôt. Cette lettre est importante: cherchez avec soin Lupauski, et ne négligez rien pour la lui remettre le plus promptement possible.

LOVINSKI.

Vous serez obéi. (*A part.*) Ah! je pourrai peut-être la délivrer; je pourrai du moins la voir, l'entendre, je serai plus près d'elle....

BOLESLAS

Qu'avez-vous donc? pourquoi ce transport?

LOVINSKI.

Ah! Seigneur, un mouvement de joie est bien naturel, après s'être vu exposé aux dangers de passer la nuit dans ces déserts.

BOLESLAS, à part, à Adolphe.

Où mettrons-nous ces deux hommes?

ADOLPHE.

Dans cette chambre basse....

BOLESLAS.

Qui donne sur le parc?

ADOLPHE.

Les volets ferment à clé.

BOLESLAS.

C'est bien; conduisez-les au château.

SCÈNE VIII.

BOLESLAS, ADOLPHE, SOLDATS.

ADOLPHE.

Est-ce que vous ne songez pas à rentrer vous-même, Monseigneur?

BOLESLAS.

Écoute, cher Adolphe, je ne sais pourquoi j'éprouve ce soir un tourment, une agitation plus forte que toutes celles que j'ai ressenties; un pressentiment, ou heureux, ou funeste... Lodoïska pourrait-elle toujours être insensible à une passion qui ne m'a rendu barbare que par son excès même?

ADOLPHE.

Seigneur, vous avez feint la mort du comte de Lovinski....

BOLESLAS.

Ah! que n'est-il en mon pouvoir cet odieux rival!

ADOLPHE.

Espérez tout du tems et de l'effet de votre stratagême; mais songez, Seigneur, qu'il fait déjà bien obscur, et que la nuit...

BOLESLAS.

Ah! je ne puis, je ne veux songer qu'à Lodoïska.

AIR.

ADOLPHE.

Entendez-vous ces armes dont le bruit
Dans les montagnes retentit?
Ah! Seigneur, ce sont les Tartares!

BOLESLAS.

Les Tartares! les Tartares!

CHŒUR.

Oui, ce sont eux;
Ces brigands, ces barbares,
Sont encor près de ces lieux;
La nuit est déjà très-sombre;
Ils pourraient, contre nous,
Profiter de son ombre:
En vain nous braverions leurs piéges et leurs coups.

BOLESLAS.

Oui, j'y consens; allons, retirons-nous.

CHŒUR.

Dans le château, Seigneur, retirons-nous.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur du château de Boleslas.

SCÈNE I.

LODOISKA, sur la terrasse, ALBERT.

RÉCITATIF.

LODOISKA.

Comme l'air est tranquille et frais!
Dans l'univers maintenant tout sommeille;
Oui, tout repose, et moi, toujours je veille.
Mon cœur ne peut-il donc jamais
Avoir un seul instant de paix?
Pendant le jour je suis en butte
A la présence, aux transports menaçans
Du traître qui m'enferme et qui me persécute;
Je puis du moins, en ces momens,
Donner un libre cours à mes gémissemens.

ROMANCE.

La douce clarté de l'aurore
Va pénétrer dans cette tour;

N'est-ce que pour pleurer encore
Que mes yeux reverront le jour?
Tu fus constant à ton amie,
Cher Lovinski, jusqu'au trépas;
Faut-il avoir perdu la vie,
Si jeune encor, dans les combats!

Il ne fait pas encore jour. J'ai joui quelques instans des douceurs du sommeil qui me fuyait depuis si long-tems. Un songe avait même répandu dans mon ame une sérénité que le réveil a dissipée. O ciel! daigne m'accorder, daigne prolonger ces douces illusions! Hélas! les infortunés n'ont de bonheur qu'en songe. Ah! si quelque voyageur avait ramassé ce billet que j'ai laissé tomber hier au soir, de l'autre côté de cette tour. Faible espérance! Eh! mais... je crois... oui, j'entends marcher. Rentrons, jusqu'à ce qu'une entière solitude me permette de respirer en paix la fraîcheur du matin.

ALBERT.

Hein? est-ce vous? J'ai perdu mon maître dans l'obscurité; si je ne le retrouve pas, que vais-je devenir? Il a brisé les volets de nos fenêtres, qui étaient fermés à double tour; il aurait brisé les portes de l'enfer... Si l'on s'en aperçoit... Je crois que j'ai peur. Moi, qui étais si brave tantôt; moi, qui me battais si bien;... mais, pendant la nuit, contre des esprits... Je n'ose ni avancer ni reculer: si on

pouvait se donner du courage, que je m'en donnerais une bonne dose à l'heure qu'il est! Je vois partout des spectres, des fantômes.

SCÈNE II.

LOVINSKI, ALBERT.

LOVINSKI.

Tout dort encore dans ce séjour.

ALBERT.

Oui, excepté nous, qui serions bien mieux dans notre lit.

LOVINSKI.

Pourquoi m'as-tu suivi? que ne restais-tu?

ALBERT.

C'est que, quand je suis tout seul la nuit... j'ai peur de moi-même.

LOVINSKI.

Comment! tu as peur de l'obscurité, des fantômes, toi, qui combattais hier au soir si courageusement ces Tartares!

ALBERT.

Contre des vivans je me battrai tant qu'on voudra pendant le jour... mais contre des esprits!... Oh! c'est bien différent.

LOVINSKI.

Je n'ai rien découvert, rien, rien. Quoi! je partirai sans avoir vu, sans avoir dû moins entendu Lodoïska!

ALBERT.

Nous voilà bien avancés; s'être promené toute la nuit par le tems qu'il a fait, sans avoir rien découvert, sans avoir soupé, car on a oublié de nous en apporter, et c'est ce qui fait que j'ai encore plus de frayeur. Quand l'estomac est vide, on voit des choses extraordinaires.

LOVINSKI.

Elle est pourtant dans ce lieu; j'en ai la certitude, et je ne la verrais pas!

ALBERT.

Rentrons, il est tems, vous savez que dès la pointe du jour...

LOVINSKI.

Je ne sais quelle force secrète m'arrête, me retient ici.

ALBERT.

Rentrons vite; et tâchons qu'on ne s'aperçoive pas de ce que vous avez brisé les volets de cette chambre, où l'on nous avait enfermés.

LOVINSKI.

N'est-ce pas un mur que je vois à travers

les ténèbres ? c'est celui d'une tour. Ah ! si c'était... Grand Dieu ! exauce mon désir : elle répondrait à ma voix ; j'entendrais la sienne, et peut être...

ALBERT.

On vient.

LOVINSKI.

Que dis-tu ?

ALBERT.

On vient, vous dis-je.

LOVINSKI.

Oui, ce sont les pas de plusieurs hommes.

ALBERT.

Ah! ciel! ils viennent du côté où il nous faut entrer.

LOVINSKI.

Cachons-nous contre les murailles de cette tour, jusqu'à ce qu'ils soient passés.

SCÈNE III.

LOVINSKI, ALBERT, BOLESLAS, ADOLPHE, SOLDATS.

BOLESLAS, aux soldats.

Tenez-vous là, et gardez un profond silence : j'achèverai la ronde avec vous.

LOVINSKI, à part.

Le Comte, ici !

ALBERT, à part.

S'il ne s'en va pas bientôt, le jour nous fera découvrir.

ADOLPHE, à Boleslas.

Au lieu de la traiter avec tant de rigueur, n'auriez-vous donc pu l'obtenir de son père ?

BOLESLAS.

De son père ? il me la refuserait. Sa famille a donné des souverains à la Pologne. Tu connais l'orgueil, l'invincible opiniâtreté de ce vieillard ; il voudrait alors qu'elle sortît de ce château, et je ne la reverrais plus. Si je voulais y retenir Lodoïska malgré lui, il armerait ses vassaux, ses amis, il me ferait la guerre.

ADOLPHE.

Seigneur, vous savez que, d'un moment à l'autre, il peut venir réclamer sa fille.

BOLESLAS.

S'il revenait ! Ah, la violence de ma passion m'a emporté trop loin pour que je pusse reculer. Et la belle Lodoïska ! Quand je me présente devant elle, un morne et dédaigneux silence est tout ce que je recueille ; il irrite encore mon amour. Pour que ses yeux ne rencontrent pas les miens, tu sais qu'elle se tient exprès dans le lieu le plus ténébreux de cette tour.

LOVINSKI, à part.

De cette tour ? Ah ! mon cœur ne me trompait pas.

BOLESLAS.

Vers cette heure-ci, elle monte respirer la fraîcheur du matin sur cette terrasse grillée. Elle me croit enseveli dans le sommeil ; elle laisse échapper quelques gémissemens ; j'ai besoin de les entendre ; je viens les écouter, m'énivrer de ce plaisir, qui, tout barbare qu'il est, est le seul qui soulage mon cœur, le seul enfin que je puisse goûter.

SCÈNE IV.

LODOISKA, LOVINSKI, ALBERT, BOLESLAS, ADOLPHE, SOLDATS.

LODOISKA, à part.

Je n'entends plus aucun bruit,

BOLESLAS.

Paix! la voici.

LOVINSKI.

C'est elle; ah! je l'entends, c'est elle.

LODOISKA.

Lovinski! cher Lovinski! je ne te verrai donc plus! Un fer ennemi a donc percé son sein!

(Elle reprend la fin de sa romance.)

Tu fus constant à ton amie,
Cher Lovinski, jusqu'au trépas;
Faut-il avoir perdu la vie,
Si jeune encor, dans les combats!

BOLESLAS.

Adolphe, tu viens de l'entendre;
Enfin, elle croit qu'il est mort;
De sa voix le son doux et tendre
Me cause le plus vif transport.

LOVINSKI.

Ciel! ô ciel! que viens-je d'entendre?
Le barbare! Elle me croit mort.
Ah! que j'ai peine à me défendre
De faire éclater mon transport!

ALBERT.

Ciel! ô ciel! que viens-je d'entendre?
Le barbare! Elle vous croit mort.
Songez, songez à vous défendre
De faire éclater ce transport.

ADOLPHE.

Oui, Seigneur, je viens de l'entendre;
Enfin, elle croit qu'il est mort.
De sa voix le son doux et tendre
Doit causer le plus vif transport.

BOLESLAS, à part, à Adolphe.

N'entends-tu pas remuer auprès de la tour?

ADOLPHE.

Je n'ai entendu que les plaintes de la belle Lodoïska.

LODOISKA.

SUITE DE LA ROMANCE.

Ton rival odieux m'assure
Que c'est, hélas! la vérité;
Sa bouche, infidèle et parjure,
M'apprit ta mort par cruauté.

Au tombeau ta constante amie,
Cher Lovinski, te rejoindra;
A tes vœux elle fut ravie;
Dans peu la mort te la rendra.

BOLESLAS.

En vain, ô femme trop chérie,
Ta fierté me résistera;
Ou nous perdrons tous deux la vie,
Ou mon amour triomphera.

ADOLPHE.

Oui, cette beauté si chérie
Vainement vous résistera;
Elle embellira votre vie,
Et votre amour triomphera.

LOVINSKI.

Lodoïska, ma douce amie,
Non, non, rien ne m'arrêtera;
Le sort à mes vœux t'a ravie,
L'amour à mes vœux te rendra.

ALBERT.

Conservez-vous pour votre amie,
Seigneur, ce transport vous perdra;
Ah! n'exposez pas votre vie:
S'il vous entend, il vous tuera.

LODOISKA.

Mais, ô mon cher Lovinskî! si le traître Boleslas, accoutumé au mensonge, n'avait répandu le bruit de ta mort que pour me tromper!...

BOLESLAS, à part, à Adolphe.

Elle en doute encore.

LOVINSKI, à part, à Albert.

Ah! que ne puis-je la rassurer, me découvrir!...

ALBERT.

Seigneur, contenez-vous.

LODOISKA.

Mon cœur nourrit toujours cette douce espérance; cette nuit encore, cette nuit!... Ah! si l'on pouvait en croire un songe! Un écrit de ma main était tombé dans les tiennes; tu savais mon sort; tu bravais tout pour voler à mon secours. Cher et fidèle ami! entends l'expression de ma reconnaissance, de ma tendresse : hélas! je te parle comme si tu étais présent, je te vois comme si tu étais là. Ah! si tu vivais, si tu savais le séjour que j'habite, mon affreuse captivité, les projets d'un barbare.... tu me délivrerais d'une prison où m'a plongée ma constance pour toi, et où l'incertitude de ta mort soutient encore ma faible existence.

LOVINSKI.

Ah! que n'ai-je mes armes!

ALBERT.

Ah! Seigneur, vous vous perdrez, vous la perdrez.

BOLESLAS.

Je ne m'étais pas trompé, il y a quelqu'un au pied de la tour. (*A part à Adolphe.*) Cours, entraîne-la, enferme-la dans son cachot, qu'elle ne puisse rien entendre.

LODOÏSKA.

Viens, si tu vis encore, réalise mon songe; l'amour t'en donnera la force ou les moyens.

BOLESLAS, à Lovinski.

Vous êtes morts s'il vous échappe une parole.

LODOISKA.

Ah! cruels! que me voulez-vous encore? par pitié, terminez mon sort.

SCÈNE V.

BOLESLAS, LOVINSKI, ALBERT, ADOLPHE, SOLDATS.

BOLESLAS.

Ah! c'est vous, vils espions! qui vous a inspiré l'audace de briser les volets, les portes qui vous renfermaient? qui vous a dit que Lodoïska respirait dans cette tour? vous allez périr sous ses yeux.

LOVINSKI, à part.

Sous ses yeux!

ALBERT.

Ah! nous sommes perdus!

BOLESLAS.

Parlez, parlez; maintenant vous le pouvez; je vous l'ordonne.

ALBERT.

Monseigneur....

BOLESLAS.

C'est à lui que je m'adresse; c'est à lui de répondre.

LOVINSKI.

Puisque vous avez résolu de nous faire périr, à quoi bon vous instruire?

BOLESLAS.

Est-ce que tu ne crains pas la mort?

LOVINSKI.

Je ne la brave point, mais je ne la redoute pas.

BOLESLAS, à part.

Cette fierté m'est suspecte, elle n'est pas naturelle à un homme obscur; dissimulons cependant. (*A Lovinski.*) Oui, vous méritez tous deux de périr dans les plus affreux supplices; et, si je m'en croyais... Mais il est

pour vous un moyen d'échapper au trépas, c'est le seul; c'est de me dire la vérité. D'où saviez-vous que Lodoïska était encore dans mon château?

ALBERT, à part, à Lovinski.

Montrez le billet.

LOVINSKI, à part, à Albert.

Qu'oses-tu proposer?

ALBERT.

Vous la tuez, si elle vous voit périr; et c'est le seul moyen....

LOVINSKI.

Tu as raison.

BOLESLAS.

Ne cherchez point à m'abuser. D'où saviez-vous que Lodoïska était encore dans mon château?

LOVINSKI.

D'elle-même.

BOLESLAS.

D'elle-même!

LOVINSKI, lui présentant un billet.

Lisez.

BOLESLAS.

Un écrit tracé de sa main! jeté du haut de

ce donjon; eh! que prétendiez-vous en vous approchant du pied de cette tour? quel était votre dessein?

LOVINSKI.

Vous avez lu, et vous pourriez faire un crime à des serviteurs pleins de zèle et d'affection, de chercher à s'approcher de la fille de leur maître, qui languit dans une affreuse prison, de chercher à s'en faire entendre, à la rassurer, et à lui faire espérer le terme de sa captivité?

BOLESLAS, à part.

Mes soupçons étaient mal fondés; je vois que, malgré leur courage, ce sont des serviteurs de Lupauski, qui ont eu plus de zèle que de prudence: il faut les faire servir à mes desseins. (*A Lovinski.*) Je vous ai promis la vie; je n'y mets plus qu'une condition; songez à la remplir exactement; il y va de votre sort, du mien. La nouvelle de la mort du comte de Lovinski dans la bouche d'un rival a dû être suspecte à Lodoïska; elle n'en pourra plus douter quand elle l'entendra confirmer par des serviteurs de son père, par vous.

LOVINSKI, à part.

Ah! quelle épreuve!

ALBERT.

Ah! Monseigneur, nous ferons tout ce que vous voudrez.

LOVINSKI, à part.

Je la reverrai du moins encore une fois.

BOLESLAS.

Songez, songez bien que vous vous sauvez, en me servant; allez, je vous ferai avertir quand il sera tems de paraître devant elle. (*A Adolphe.*) Fais venir Lodoïska.

SCÈNE VI.

BOLESLAS.

Je triomphe.... le coup que je vais lui porter est terrible, mais il est nécessaire. On ne garde pas éternellement sa foi aux mânes d'un amant. Quand elle sera sûre que mon rival n'est plus, elle s'adoucira; oui, le tems, le désir de sa liberté, ma persévérance, mes soins, tout me dit que je vaincrai son opiniâtre résistance; tout me dit que je parviendrai enfin à la félicité où j'aspire.

SCÈNE VII.

LODOISKA, BOLESLAS, ADOLPHE,

BOLESLAS, à part.

Qu'elle est belle! son air triste et abattu lui prête encore des charmes. (*A Lodoiska.*)

Madame, il est en votre pouvoir de faire cesser vos tourmens, faites cesser les miens.... Ne romprez-vous jamais ce silence dédaigneux?

LODOISKA.

Est-ce que ma mort n'est pas encore décidée?

BOLESLAS.

Ah! votre vie est trop nécessaire à mon bonheur.

LODOISKA.

A votre bonheur? eh! quel est donc celui où votre cœur farouche prétend? La force peut-elle agir sur la volonté? De quel droit m'avez-vous enfermée dans cette tour? Mon père avait exigé seulement que vous ne me laissassiez point sortir de votre château; vous m'avez ôté les femmes qui me servaient; vous seul m'apportez ma subsistance; êtes-vous mon père, êtes-vous mon époux? Vous ne le serez jamais, non, jamais; c'est pour vous le déclarer encore que j'ai rompu le silence, pour la dernière fois.

BOLESLAS.

Ah! je le vois, Madame, c'est le doute que vous conservez encore de la mort du comte de Lovinski; c'est ce doute qui cause votre résistance et mon malheur; c'est lui qui nourrit

dans votre ame un espoir qu'il faut que j'y détruise. Oui, mon sort est de vous persécuter, en me tourmentant moi-même. Des hommes qui sont au service de votre père, et envoyés par lui, vont vous assurer enfin du trépas de mon rival.

LODOISKA.

Il était donc vrai ! il n'est plus... Ah ! qu'ils viennent, oui, qu'ils viennent ces hommes envoyés par mon père.

(Adolphe sort.)

DUO.

J'écouterai
Et je suivrai
Le désespoir qui me guide :
Oui, perfide,
Je les écouterai ;
Et de douleur je sens que j'en mourrai.

BOLESLAS, à part.

Ah ! je n'ai plus rien à craindre ;
Ma joie en ce moment a peine à se contraindre :
Plus de rival, je ne crains rien.
Enfin l'espoir dans son cœur va s'éteindre ;
Il se ranime dans le mien,
Se ranime dans le mien,
Oui, se ranime dans le mien.

LODOISKA.

Monstre féroce, ame cruelle,
Va, je saurai braver ton ardeur criminelle.

Je veux, oui, je veux m'assurer
De cette terrible nouvelle;
Et je veux ensuite expirer,
A tes yeux même expirer,
Oui, je veux, je veux expirer.

SCÈNE VIII.

LODOISKA, BOLESLAS, LOVINSKI, ADOLPHE, ALBERT.

LODOISKA.

Ciel! que vois-je? Lovinski?...

LOVINSKI.

N'est plus, Madame.

LODOISKA.

A peine je respire.

LOVINSKI.

Non, Madame, il n'est plus; et je viens de la part de votre père, pour vous confirmer cette nouvelle.

LODOISKA.

Ainsi... je ne puis donc plus espérer?... Et mon père?... sa santé... son voyage... apprenez-moi...

LOVINSKI.

Madame...

BOLESLAS.

Vous voyez que je ne vous avais pas trompée. (*A part.*) Elle a reçu ce coup avec plus de courage que je ne l'aurais cru. (*A Lodoiska.*) J'ose donc me flatter que bientôt, Madame, vous rendrez justice à mes sentimens, et que vous n'opposerez plus rien à mes désirs.

LODOISKA.

Seigneur... l'émotion, le sentiment bien naturel que je viens d'éprouver;... il ne m'est donc plus possible de douter de la mort de Lovinski!... Ah! du moins j'ose croire, j'aime à penser que, toujours présente à son cœur, à son esprit...

LOVINSKI.

Oui, Madame, je sais qu'il vous a toujours conservé la tendresse la plus vive, la plus ardente; qu'il s'exposait à tous les dangers pour vous retrouver: pour découvrir le séjour que vous habitiez, Lovinski aurait bravé la mort... qui est venue tout-à-coup le surprendre; oui, je sais qu'il l'aurait bravée mille fois, pour jouir un instant, un seul instant de votre présence.

BOLESLAS.

C'est assez; qu'on ne prononce plus devant moi le nom d'un rival dont la mémoire m'est odieuse. Ah! Madame, si quelque chose pouvait encore ajouter à ma haine pour lui, ce

seraient les maux que je vous ai fait souffrir. L'amour, la jalousie m'ont seuls rendu cruel; mais désormais ne craignez plus rien de moi; puisque mon rival n'est plus, ma fureur est éteinte; je me livre à la douce espérance d'attendrir enfin votre ame. Pardonnez, oubliez des cruautés dont j'ai souffert autant que vous, et que mon cœur désavoue. Ah! laissez-vous toucher par une passion, dont la violence doit rendre excusables les excès de barbarie dont elle fut la cause.

SCÈNE IX.

LODOISKA, BOLESLAS, LOVINSKI, ADOLPHE, ALBERT.

ADOLPHE.

Le prince de Lupauski, arrivé à l'instant dans le château, s'avance vers ce lieu.

BOLESLAS, à part.

Lupauski? ciel!

LODOISKA.

Mon père!...

LOVINSKI, à part.

Je suis découvert et perdu!

ALBERT, à part.

En voici bien d'une autre!

BOLESLAS.

A-t-il une nombreuse suite ?

ADOLPHE.

Il n'est suivi que d'un seul écuyer.

SCÈNE X.

LODOISKA, BOLESLAS, LOVINSKI, LUPAUSKI, ADOLPHE, ALBERT.

LODOISKA.

Ah ! mon père !

LUPAUSKI.

Viens, ma fille, Lodoïska ! que je te serre dans mes bras ! (*A Boleslas.*) Mon cher Comte, je n'espérais pas sitôt vous revoir ; mais j'ai rassemblé, en moins de tems que je ne l'aurais cru, tous les confédérés que nos frontières pouvaient fournir. Ah ! grand Dieu ! je ne me trompe pas ! Lovinski dans ce lieu !

BOLESLAS.

Lovinski !

LODOISKA.

Mon père...

LUPAUSKI.

Que dois-je penser ?

BOLESLAS.

Quoi ! cet homme est le comte de Lovinski?

LOVINSKI.

Oui, lui-même.

LUPAUSKI.

Eh ! comment a-t-il pu s'introduire dans votre château ?

BOLESLAS.

Il a eu l'audace de s'y annoncer comme un de vos serviteurs, envoyé par vous-même.

LOVINSKI.

Ta prudence nous avait désarmés ; que pouvions-nous contre toi et tes soldats ? L'artifice que tu me reproches, (si c'en est un que de chercher à délivrer ce qu'on aime des mains d'un barbare tel que toi,) cet artifice n'a rien qui ne soit digne d'un homme d'honneur ; opposer la ruse à la violence, c'est agir selon les droits de la justice, et venger ceux de l'humanité.

BOLESLAS.

Je t'en punirai cruellement, en te rendant témoin du bonheur de ton rival ; oui, Lupauski, je suis son rival ; je n'ai pu voir votre fille, la belle Lodoïska, sans que mon cœur lui rendît hommage ; et je ne doute pas que vous ne consentiez à m'unir avec elle. Mes

richesses, ma puissance, l'amitié qui nous lie....

LODOISKA.

Ah! mon père, vous ne savez pas à quel excès de barbarie son horrible passion a été capable de le porter. Le cruel! il avait osé m'emprisonner pour m'arracher un aveu que je lui refusais, et pour que j'obtinsse le vôtre en sa faveur. Plutôt mourir de la mort la plus affreuse que d'être jamais à ce barbare!

LUPAUSKI.

Quoi! vous aviez osé abuser à ce point des droits de l'hospitalité! Avez-vous pu oublier l'amitié qui nous a unis si long-tems? ah! n'achevez pas de détromper un père infortuné, qui fut votre ami, qui voudrait l'être encore. Mon cœur se fiait au vôtre. Cherchant un refuge pour ma fille, je l'ai amenée chez vous comme dans un sanctuaire inviolable; vous avez reçu de moi la plus grande marque d'estime que l'on puisse donner à son ami: soyez père un instant, et jugez si j'ai pu vous confier un dépôt plus cher et plus sacré.

BOLESLAS, à part.

Ces reproches me troublent.

LUPAUSKI.

Et après un tel attentat!... vous pourriez espérer! non, jamais vous n'obtiendrez sa main, ni l'un, ni l'autre.

LOVINSKI.

Ciel!

LODOISKA.

Mon père.

LUPAUSKI.

Suis-moi, ma fille, sortons à l'instant de ce château.

BOLESLAS.

Non, il faut me satisfaire, ou vous résoudre à ne plus sortir de ce lieu.

LUPAUSKI.

Revenez à vous-même.

BOLESLAS.

Il est trop tard.

LUPAUSKI.

Et qui peut vous aveugler ainsi?

BOLESLAS.

L'amour. Une fille, telle que la vôtre, est un trésor dont on ne doit confier la garde à personne.

AIR.

LOVINSKI.

Traître!

LUPAUSKI, LODOISKA.

Cruel!

BOLESLAS.

Il faut à mes vœux consentir,
Ou des cachots affreux vont tous vous engloutir.

LUPAUSKI, LODOISKA.

Ah! plutôt que d'y consentir,
Dans des cachots affreux j'aime mieux m'engloutir.

LOVINSKI.

Puisque rien ne peut le fléchir,
Du moins auprès de vous je veux vivre et mourir.

ALBERT.

Ah! si rien ne peut le fléchir,
De cet affreux château nous ne pourrons sortir.

LODOISKA.

Un hymen aussi malheureux
Peut-il avoir pour vous des charmes?
Ah! renoncez à cet hymen affreux;
Dont les tristes flambeaux s'éteindront dans mes larmes.

LOVINSKI.

A sa voix laissez-vous fléchir!

LUPAUSKI.

Ah! n'espérez pas le fléchir!

BOLESLAS.

A mes vœux il faut consentir;
Mon amour pour elle est extrême.

LUPAUSKI.

Ce serait une honte extrême.

LODOISKA.

Hélas! c'est lui que j'aime.

LOVINSKI.

Hélas! c'est moi qu'elle aime.

LODOISKA.

Si ce n'est pas pour mon bonheur,
Que ce soit du moins pour le vôtre :
Vous verriez avec trop d'horreur
Les larmes que mes yeux verseraient pour un autre.

LOVINSKI.

A sa voix laissez-vous fléchir.

LUPAUSKI.

Ah! n'espérez pas le fléchir.

BOLESLAS.

Non, n'espérez pas me fléchir;
A mes vœux il faut consentir.

LODOISKA.

Seigneur, j'embrasse vos genoux.

LUPAUSKI.

Ah! ma fille, que faites-vous?

LOVINSKI.

Ah! Madame, que faites-vous?

LOVINSKI, LUPAUSKI.

Ah! quelle honte extrême!

BOLESLAS.

Ah! c'est trop m'offenser!

LODOISKA.

Ah! peut-on jamais s'abaisser
En suppliant pour sauver ceux qu'on aime?

BOLESLAS.

Il faut à mes vœux consentir,
Ou des cachots affreux vont tous vous engloutir.

LUPAUSKI, LODOISKA.

Oui, plutôt que d'y consentir,
Dans des cachots affreux j'aime mieux m'engloutir.

LOVINSKI.

Puisque rien ne le peut fléchir,
Du moins auprès de vous je veux vivre et mourir.

ALBERT.

Ah! si rien ne le peut fléchir,
De cet affreux château nous ne pourrons sortir.

SCÈNE XI.

LODOISKA, BOLESLAS, LOVINSKI, LUPAUSKI, ADOLPHE, ALBERT, UN ÉCUYER, SOLDATS.

L'ÉCUYER.

Seigneur, une troupe ennemie
Escalade votre château.

BOLESLAS.

Une troupe ennemie
Escalade mon château!

LUPAUSKI, LOVINSKI, LODOISKA, ALBERT.

Une troupe ennemie
Escalade son château!

BOLESLAS.

Contre cette troupe hardie,
Soldats, allons tenter un triomphe nouveau.
Allons! allons! soldats, qu'on les sépare!

LODOISKA, LOVINSKI, LUPAUSKI, ALBERT.

Ah! cruel! ah! barbare!

BOLESLAS.

Que, jusqu'à mon retour,
De tous les quatre on me réponde.
Si la victoire me seconde,
J'aurai le prix de mon amour.

LODOISKA, LUPAUSKI, LOVINSKI, ALBERT.

Ah! ciel! quel est notre destin!
Qui nous délivrera de ce monstre inhumain?

BOLESLAS.

Nous aurons pour nous le destin;
Amis, marchons! marchons! le triomphe est certain.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une galerie du château.

SCÈNE I.

TARTARES.

CHŒUR.

Le sort pour nous se déclare :
Ils sont tombés sous nos coups.
Vive le nom tartare :
Allons, gai, réjouissons-nous.

SCÈNE II.

TITSIKAN, TARTARES.

TITSIKAN.

Eh bien ! camarades, je vous ai rendus maîtres d'un château ; ce n'est pas sans peine au moins. Ces gens-là se battaient comme des enragés. Leur avez-vous fait mettre bas les armes ?

UN TARTARE.

Oui; mais si tu avais entendu comme Boleslas murmurait en rendant son épée.

TITSIKAN.

C'est naturel, il est battu.

UN TARTARE.

Et tu les épargnes! Quelque jour tu auras à t'en repentir; tant d'imprudence...

TITSIKAN.

Paix. Ils sont désarmés. Et voudrais-tu donc que je fusse capable de faire égorger de sang-froid des hommes? Je veux qu'on dise que les Tartares entendent mieux le droit de la guerre que les peuples civilisés. Songeons plutôt au butin; il faut le partager loyalement entre nous; vous savez ce qu'il faut me réserver.

ARIETTE.

Pour votre général vainqueur,
Conservez le vin le meilleur;
Mettez à part aussi les filles
Qui paraîtront les plus gentilles.
Je partage entre eux mes momens;
Et cela fait passer le tems.

Quand par fois je me trouve las
De victoires et de combats,
Le vin m'excite à l'allégresse;
Puis une belle me caresse.

Je partage entre eux mes momens,
Et cela fait passer le tems.

Je bois de bon vin à longs traits,
Mais je ne m'énivre jamais;
Comme, sans être amoureux d'elle,
Je m'amuse avec une belle.
Je partage entre eux mes momens,
Et cela fait passer le tems.

SCÈNE III.

TITSIKAN, LODOISKA, LUPAUSKI, TARTARES.

LODOISKA, à un Tartare.

Ah! sauvez-nous, sauvez-nous, qui que vous soyez; arrachez-moi au pouvoir, aux cruautés du traître Boleslas! j'implore votre compassion, votre humanité.

LUPAUSKI, à part.

Ciel! ce sont des Tartares.

TITSIKAN.

Calmez-vous, la belle enfant; n'ayez point de frayeur. (*A part.*) Elle est charmante, et je la prends pour ma part du butin.

LUPAUSKI.

Ma fille, il faut mourir, ou être esclave.

LODOISKA.

Et pourraient-ils être plus inhumains que Boleslas? (*A Titsikan.*) Ah! si vous avez quelque pitié, quelque générosité, épargnez mon père, et un autre Polonais que Boleslas retient aussi captif.

TITSIKAN.

On me l'amènera, si on le trouve. J'aurai égard à votre recommandation, mais à charge de revanche; car j'attends aussi bien des choses de vous.

LODOISKA.

Ah! ma reconnaissance sera éternelle.

TITSIKAN.

Il n'en faut pas pour cela.

LODOISKA.

Si vous daignez me faire reconduire sur la route de Varsovie, avec mon père, et laisser la liberté à ce jeune Polonais...

TITSIKAN.

Est-ce que nous ne nous entendons pas? Quant à votre père et à ce Polonais dont vous parlez, si vous voulez qu'ils s'en aillent, j'y consens de tout mon cœur. Mais vous, ma belle, vous resterez avec nous. Oh! je connais trop bien le prix d'une si belle capture, pour la laisser échapper.

LUPAUSKI.

Qu'entends-je ?

LODOISKA.

Ciel !

TITSIKAN.

Oh ! vous ne savez pas ce que c'est que de suivre un Tartare. Les belles femmes n'ont jamais eu à se plaindre de nous. Quand vous le saurez, vous ne voudrez plus nous quitter.

LUPAUSKI.

Tartare, sais-tu quel est son rang, sa noblesse ?

TITSIKAN.

Que m'importe ? (*Montrant son sabre.*) Ma noblesse, la voilà. Dans le camp dont je suis le chef, elle sera princesse aussi, si je le veux.

LODOISKA, à Lupauski.

Ah ! mon père !...

LUPAUSKI.

Ah ! ma fille, quel sort est le nôtre !

SCÈNE IV.

TITSIKAN, LODOISKA, LUPAUSKI, LOVINSKI, ALBERT, TARTARES.

LOVINSKI.

Ah ! courageux Tartare! quel bonheur nous rassemble ?

TITSIKAN.

Quoi ! tu étais encore dans ce château ?

LOVINSKI.

Le cruel Boleslas nous y retenait tous ; et je te dois trois fois la vie, puisque tu as délivré Lodoïska et son père.

TITSIKAN.

Lodoïska ? celle dont tu m'as parlé ce matin? Eh ! où est-elle ?

LOVINSKI.

Elle est devant tes yeux.

TITSIKAN.

C'est elle qui est Lodoïska ?

LOVINSKI.

Elle-même.

TITSIKAN.

Tant pis pour toi, car elle me plaît.

LOVINSKI.

Cruel! je ne me repens pas d'avoir épargné tes jours ce matin; mais au lieu de t'acquitter envers moi, que ne m'as-tu ôté la vie, quand tu en as été le maître! Je n'aurais pu vivre sans la voir, sans être à elle; crois-tu que je survive à l'humiliant outrage que tu lui prépares? Ah! si j'avais des armes, je la vengerais, ou je périrais par tes mains.

TITSIKAN.

Ah! ah! ah! comme tu prends cela au sérieux! Je ne sais pas ce que c'est que l'amour qu'on a pour une femme, plutôt que pour une autre. Toutes celles qui sont belles font le même effet sur moi, et au métier que je fais, j'en manque rarement. Ainsi, puisqu'il n'y a qu'elle qui te plaise, je te la rends.

LODOISKA.

Ah! je respire.

LOVINSKI, embrassant Titsikan.

Homme généreux! achève ton ouvrage; obtiens le consentement de son père.

TITSIKAN.

Eh! mais cela va tout seul, puisque je te cède mes droits sur elle.

LODOISKA.

Mon père, ne lui faites pas un crime de son attachement pour l'ami qu'il a élevé sur

le trône; ne voyez que sa tendresse pour moi, qui l'a conduit dans ces déserts, à travers mille périls; ne songez qu'à la parole que vous lui aviez donnée, de lui accorder la main de votre fille; une promesse est toujours sacrée, et rien ne vous dispense de la vôtre.

LOVINSKI.

Ah! ne soyez pas inexorable.

LUPAUSKI.

Je ne veux rien entendre de toi; il ne te manquait plus que de te lier avec des brigands.

TITSIKAN.

Avec des brigands! Je punirais à l'instant ton orgueil et ton audace, et j'en suis le maître, car je suis le plus fort; mais tu es le père de Lodoïska, tu es malheureux, j'oublie ton injure, je ne me fâcherai point; et si tu consens à les unir, je vous rends tous libres. Voilà qu'elle est la vengeance d'un brigand tel que moi.

LUPAUSKI.

Qui ne craint point la mort peut supporter l'esclavage.

TITSIKAN.

Aimes-tu mieux que ta fille soit ma maîtresse?

LUPAUSKI.

Cruel Tartare? arrache-moi plutôt la vie.

TITSIKAN.

Et si je ne veux pas que tu meures ! Est-ce à mon prisonnier à me faire la loi ?

LOVINSKI.

Généreux Titsikan ! daignez vous modérer.

TITSIKAN.

Il lasserait la patience d'un favori du prophète.

SCÈNE V.

TITISIKAN, LODOISKA, LUPAUSKI, LOVINSKI, ALBERT, UN TARTARE.

LE TARTARE.

TITISKAN, nous sommes trahis ; le maître de ce château avait caché des armes dans un souterrain ; déja il a rassemblé ses gens.

ALBERT.

Ah ! pour cette fois-ci, nous n'en réchapperons pas.

LE TARTARE.

Je t'avais bien dit qu'ils abuseraient de la vie et de la liberté que tu leur avais laissées.

TITSIKAN.

Tais-toi, et viens combattre. Nous n'aurons que la peine de les vaincre une seconde fois.

LOVINSKI.

Fais-moi donner une arme ; que je défende ta cause et la mienne, que je défende la liberté de Lodoïska.

TITSIKAN.

Vous, Madame, je vais, pour votre sûreté, vous faire enfermer dans une des tours du château, avec votre père, pendant la durée du combat. Cela ne sera pas long.

LUPAUSKI.

Je ne veux rien te devoir.

TITSIKAN.

Eh ! je veux te sauver malgré toi. Quel diable d'homme ! comme il est entêté !

LODOISKA.

Mon père !

SCÈNE VI.

TITSIKAN, LOVINSKI, TARTARES.

AIR.

TITSIKAN.

Amis, partons,
Marchons au pillage, à la gloire !
Et remportons
Une double victoire.

CHŒUR.

Partons, partons,
Marchons au pillage, à la gloire,
Et remportons
Une double victoire.

SCÈNE VII.

TITSIKAN, LOVINSKI, BOLESLAS, TARTARES, SOLDATS.

(Après un combat où les Tartares sont poursuivis par les soldats de Boleslas.)

BOLESLAS.

O toi! dont la beauté suprême
Au milieu des combats occupe encor mon cœur,
Où te trouver dans ce désordre extrême?
Si je te perds, ô regrets! ô fureur!
Que m'importe d'être vainqueur!
Où te trouver? ô regrets! ô fureur!

LES SOLDATS, derrière la scène.

Ciel! ô ciel! quelle disgrâce!
Au nom du ciel, épargnez-nous!

LES TARTARES, derrière la scène.

Point de grâce, point de grâce!
Traîtres! expirez sous nos coups.

BOLESLAS.

Qu'entends-je? ô ciel! quelle disgrâce!
Allons, punissons leur audace,
Ou bien expirons sous leurs coups.

SCÈNE VIII.

TITSIKAN, LOVINSKI, BOLESLAS, ADOLPHE, SOLDATS, TARTARES.

ADOLPHE.

La victoire, Seigneur, trompe votre courage;
Les Tartares vainqueurs ont repris l'avantage.

BOLESLAS.

Suivez-moi, je veux encor
Tenter un dernier effort.

ADOLPHE.

Tâchez plutôt d'échapper à la mort.

BOLESLAS.

Non, non; mes jours sont à leur terme.
Eh bien! fuyez; que seul je périsse en ce lieu :
Oui, qu'ici l'on m'enferme,
Et partout qu'on mette le feu.

RÉCITATIF.

Amis, avant de fuir, allumez le salpêtre,
Tous les germes de feu sous ces murs conservés,
Qu'ils n'éclatent qu'après que vous serez sauvés.
Amis, rendez à votre maître
Ce dernier service. Allez.

SCÈNE IX.

BOLESLAS, LODOISKA, LUPAUSKI.

BOLESLAS.

AIR.

O murs que je n'ai pu défendre!
Brûlez, brûlez, réduisez-vous en cendre;
Brûlez, brûlez, consumez-vous.
Sous vos débris écrasez-nous;
Tombez, tombez, écrasez-nous.

LODOISKA, LUPAUSKI, aux fenêtres grillées d'une tour.

O ciel! dans cet affreux danger,
O ciel! daigne me protéger.

SCÈNE X.

BOLESLAS, LODOISKA, LOVINSKI, LUPAUSKI, TITSIKAN, TARTARES.

LUPAUSKI, LODOISKA.

Au secours! au secours!

LES TARTARES, à Lovinski et à Titsikan.

Arrêtez.

LOVINSKI.

Ouvrez les yeux, ma Lodoïska; ne craignez plus rien pour vos jours.

LODOISKA.

C'est par vous que je suis rendue à la vie; c'est par vous que mon père est sauvé. Ah! mon père, pourriez-vous refuser encore votre fille à celui qui a conservé vos jours et les miens?

LUPAUSKI.

Me croirais-tu assez ingrat? non, ma fille, puisse-t-il faire ton bonheur! puisses-tu faire long-tems le sien! oui, mes enfans, je consens à votre union.

TITSIKAN.

Je suis ravi de te voir enfin raisonnable. Pour Boleslas, il s'est puni lui-même, il s'est précipité dans les flammes.

CHŒUR.

Après de si malheureux jours,
Soyons / Soyez } heureux, ne cessons plus de l'être.
Que de { nos / vos } cœurs l'amour soit toujours maître!
Jurons / Jurez } de vous aimer toujours.

FIN DE LODOISKA.

MONTANO
ET STÉPHANIE,

DRAME EN TROIS ACTES,

MÊLÉ D'ARIETTES;

PAR DE JAURE,

MUSIQUE DE BERTON:

Représenté, pour la première fois, au Théâtre-Italien, le 11 avril 1799.

EVD

PERSONNAGES.

LÉONATI.
STÉPHANIE, fille de Léonati.
MONTANO.
ALTAMONT.
SALVATOR.
FABRICE.
CHEVALIERS.
SUIVANTES de Stéphanie.
PAYSANS, PAYSANNES.
SOLDATS.

MONTANO
ET STÉPHANIE,
DRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un parc et le château de Léonati.

SCÈNE I.

STÉPHANIE, SUIVANTES.

STÉPHANIE.

La belle soirée! quelle douce fraîcheur on respire! hâtons-nous d'achever notre ouvrage, ce nœud qui doit orner l'épée de mon père, cette écharpe qui doit parer Montano, au moment où nous confirmerons à l'autel le serment de nous aimer toujours.

AIR.

Oui, c'est demain que l'hyménée,
Cher Montano, va combler tous nos vœux.

Oui, c'est demain que les plus tendres nœuds
Vont unir notre destinée,
Mais pourquoi donc, en y songeant,
Mon cœur éprouve-t-il un trouble involontaire?
Pourquoi frémir de ce moment?
Devons-nous redouter l'objet qui sut nous plaire?
Des liens si chers et si doux
Ont obtenu l'aveu d'un père,
Et je ne puis douter du cœur de mon époux.
Non; bannissons ce trouble extrême
Qui veut s'emparer de mon cœur,
Je vais m'unir à ce que j'aime,
Je ne dois songer qu'au bonheur.
Oui, c'est demain que l'hyménée, etc.

Voilà notre ouvrage qui est fini; mais qu'entends-je?...

UNE SUIVANTE.

Ce sont les habitans de ce canton; ils ont appris que Mademoiselle se marie demain, ils viennent la féliciter.

SCÈNE II.

STÉPHANIE, PAYSANS, PAYSANNES, SUIVANTES.

CHŒUR.

Allons, présentons notre hommage
A l'innocence, à la beauté;

Partageons la félicité
De ceux dont la nôtre est l'ouvrage.
(A Stéphanie.)
Jeune et bonne demoiselle,
Recevez ces fleurs des champs,
Ce sont là les seuls présens
Que peut offrir notre zèle;
Mais ils sont du moins à vos yeux
L'emblême d'une ame pure.
Ah! votre cœur est, comme eux,
Un bienfait de la nature.

STÉPHANIE.

J'accepte avec plaisir les dons que vous m'offrez;
Aux dons les plus brillans ils seront préférés :
Demain ils seront ma parure.

SCÈNE III.

STÉPHANIE, MONTANO, PAYSANS, PAYSANNES, DOMESTIQUES, SUIVANTES.

MONTANO.

Recevez aussi ces présens,
Ah! recevez aussi l'hommage
Du plus fidèle des amans.

STÉPHANIE.

Cher Montano, tout me présage
Une félicité qui sera votre ouvrage.

LES PAYSANS.

Soyez à jamais heureux,

Jeunes amans, dont la tendresse
Va former les plus doux nœuds.
Qu'à combler tous vos vœux
Le ciel toujours s'empresse.

STÉPHANIE, aux paysans.

Et vous, soyez, demain, témoins de nos sermens.
Mes bons amis, votre présence
Nous portera bonheur dans de si doux momens.

MONTANO.

Oui, mes amis, votre présence
Nous portera bonheur dans de si doux momens.

LES PAYSANS.

Oui, nous serons témoins de vos sermens.

MONTANO.

Songez à mon impatience,
Et soyez prêts de grand matin.

LES PAYSANS.

Oui, nous serons demain
Levés de grand matin;
Le jour d'un si beau mariage,
Nous ne songerons qu'au plaisir;
Danser, chanter, nous divertir,
Ce sera notre seul ouvrage.
Oui, nous serons demain
Levés de grand matin.

SCÈNE IV.

STÉPHANIE, MONTANO.

MONTANO.

Ah! Stéphanie! voyez comme tout ce qui nous entoure est heureux du bonheur qui nous attend! et Léonati, votre respectable père! il m'a déjà nommé son fils; ma Stéphanie, nous embellirons la retraite de ce guerrier vertueux que chérit et qu'honore Syracuse; demain, les habitans de cette ville viendront en foule partager son ivresse: combien il sera surpris et charmé!

STÉPHANIE.

Oh! mon cher Montano!

MONTANO.

Il ne manque à ma joie que la présence d'Altamont, de cet ami si cher: faut-il que loin de nous, occupé à servir l'état, il ne puisse être témoin de notre hyménée! Ah! qu'il m'eût été doux de le voir sourire au bonheur que je vais goûter! Mais voici Léonati.

SCÈNE V.

STÉPHANIE, MONTANO, LÉONATI.

LÉONATI.

Que tout se ressente de ma joie ; que toutes les portes du château soient ouvertes demain dès la pointe du jour ; que l'abondance règne partout ; je veux que le pauvre soit admis ici comme le riche ; que le pauvre soit le mieux traité. Puisse le plus malheureux oublier ses peines dans les plaisirs d'une fête qui assure la félicité du reste de mes jours !

TRIO.

O mes enfans ! déjà mon cœur
Nage dans la plus douce ivresse ;
O mes enfans ! votre bonheur
Me rend le feu de ma jeunesse.

MONTANO, STÉPHANIE

Ah ! quel doux moment pour mon cœur !
Un père approuve { mon ivresse,
ma tendresse ;
Nous vous devons notre bonheur,
Nous vous rendrons votre jeunesse.

LÉONATI.

En vous aimant toujours vous comblerez mes vœux.

MONTANO, STÉPHANIE.

Ah! combien vous serez heureux!

LÉONATI, à Stéphanie.

Songe sans cesse que ton père
Te choisit un époux plein d'amour et d'honneur.

STÉPHANIE.

Ah! je sens tout le prix d'une faveur si chère,
D'un choix si doux et si flatteur.

LÉONATI.

Portrait d'une mère chérie,
Ma fille a ses traits, sa candeur,
Surtout sa modeste douceur:
Elle fait l'orgueil de ma vie.

MONTANO.

Elle fera bientôt l'orgueil de son époux.

LÉONATI.

Mes enfans, que l'indifférence,
Que le soupçon, la défiance
Jamais ne s'emparent de vous.

MONTANO, STÉPHANIE.

Jamais, jamais l'indifférence,
Le soupçon, ni la défiance
N'oseront approcher de nous.

LÉONATI.

Que toujours la délicatesse,
La confiance, la tendresse
Rendent vos nœuds encor plus doux.

MONTANO, STÉPHANIE.

Oui, toujours la délicatesse,
La confiance, la tendresse,
Rendront nos nœuds encor plus doux.

LÉONATI.

Ma fille, il est tems de rentrer; les premiers rayons de l'aurore doivent éclairer l'auguste cérémonie qui mettra le sceau à ton hymen : le soleil se couche dans tout son éclat; j'espère qu'il se lèvera demain sans nuages. Adieu, Montano, adieu, mon fils.

MONTANO.

A demain, Stéphanie.

STÉPHANIE.

Oui, à demain.

SCÈNE VI.

MONTANO.

Stéphanie! c'est la dernière fois que ces murs me sépareront de toi; demain tu es à moi... à moi pour jamais. Demain, que ce terme est encore long!

SCÈNE VII.

MONTANO, ALTAMONT.

ALTAMONT.

Montano!

MONTANO.

Altamont, c'est toi!

ALTAMONT.

Éloigné depuis long-tems de Syracuse, j'ai obtenu un congé qui me permet de revoir mon ami.

MONTANO.

Et je suis au comble de mes vœux! tu arrives à tems pour être témoin de mon bonheur!

ALTAMONT.

De ton bonheur?

MONTANO.

Conçois ma félicité; ce que le ciel a formé de plus aimable, des traits doux et charmans, un cœur naïf, une ame céleste, tel est l'objet auquel je vais m'unir; enfin, cher ami! j'épouse Stéphanie!...Mais, tu soupires, t'est-il arrivé quelque malheur?

ALTAMONT.

Non.

MONTANO.

Serais-tu menacé de quelque danger?

ALTAMONT.

Non.

MONTANO.

Tu me rassures.

ALTAMONT.

Montano... tu te maries demain?

MONTANO.

Sans doute. Pourquoi cette question?

ALTAMONT.

Ah! mon ami!

MONTANO.

Que veux-tu dire? Cacherais-tu quelque secret fatal?

ALTAMONT.

Il est vrai...

MONTANO.

S'agirait-il de moi? n'appréhende pas de m'ouvrir ton ame; je te le demande, je l'exige, au nom de l'amitié.

ALTAMONT.

Que ne puis-je à jamais cacher ce mystère affreux!

MONTANO.

Je veux le savoir : c'est tromper son ami que de lui taire, même ce qui peut l'affliger.

ALTAMONT.

Tu as raison ; mais qu'il m'en coûte de te réveiller, lorsque le rêve le plus doux te berce de ses illusions !

MONTANO.

Parle.

ALTAMONT.

Apprends tout, apprends que cette beauté que tu adores, qui va recevoir le titre de ton épouse...

MONTANO.

Qui ! Stéphanie !

ALTAMONT.

Te trahit.

MONTANO.

Stéphanie ! la vertu ! l'ingénuité même !

ALTAMONT.

Te trahit, te dis-je.

MONTANO.

Altamont !... si tout autre que toi eût osé faire outrage à Stéphanie, déjà ma juste fureur....

ALTAMONT.

Montano!

MONTANO.

On t'a trompé.

ALTAMONT.

Je le voudrais; mais c'est en vain que tu te flattes; on m'a dévoilé toutes les circonstances de cette noire intrigue; on m'a tout appris, excepté le nom de ton rival.

MONTANO.

Non, je ne puis te croire; non, Stéphanie ne saurait me trahir. Les preuves? où sont-elles? Songe qu'il faut les plus fortes pour accuser un sexe faible, qu'il est si aisé de calomnier.

ALTAMONT.

Les preuves?... Trouve-toi ici... ici même dans quelques instans; tu verras Stéphanie introduire un homme sur ce balcon.

MONTANO.

Un homme!

ALTAMONT.

Tu la verras s'enfermer avec lui, dans son appartement, cette nuit même qui précède le jour de tes noces.

MONTANO.

Dieu! si Stéphanie était capable de pousser jusqu'à ce point la dissimulation et la perfidie...

ALTAMONT.

Un juste mépris serait le châtiment de la coupable.

MONTANO.

Ami, quel trouble tu as jeté dans mon cœur!

ALTAMONT.

Point de faiblesse; des preuves trop évidentes ne tarderont point à dessiller tes yeux prévenus.

MONTANO.

O soupçon trop fatal!

ALTAMONT,

O malheur prévenu à tems! voilà ce que tu diras lorsque tu auras vu.

MONTANO.

Oui, je verrai, je m'éclaircirai; il y va de mon bonheur, de ma vie...

ALTAMONT.

Je serai près de toi.

MONTANO.

J'y compte; je veux que d'autres témoins encore puissent attester le crime ou la vertu de Stéphanie; je cours les rassembler.

ALTAMONT.

Va, tu me retrouveras ici.

MONTANO.

Ami, tu connais ce cœur impétueux; tu sais la violence de ses transports. Ah! si Stéphanie me trahit, si tant de perfidie est le prix de tant d'amour, frémis de mes fureurs! frémis de l'excès de ma rage! Mais non, elle m'aime, elle est dans l'âge de l'innocence; sa candeur, sa timidité, tout me rassure, tout me fait espérer qu'elle est encore vertueuse, qu'elle est encore digne de moi. Adieu, je reviens promptement.

SCÈNE VIII.

ALTAMONT.

Hymen cruel! hymen qui m'eût donné la mort! je parviendrai donc à te rompre? Qui, moi? Je brûle pour Stéphanie: tu l'ignores, Montano! tu l'ignoreras toujours, fatal ami! Je n'attendais que mon retour pour la demander à son père, tu m'as prévenu; je l'apprends, j'accours pour te la disputer, il n'est plus tems: le mariage est fixé à demain. Non, il ne s'accomplira pas.

RÉCITATIF.

Je n'ai plus à choisir, profitons des instans;
Le tems presse, s'envole, et la douleur m'entraîne.

La jalousie a rempli tous mes sens;
N'écoutons plus que sa rage inhumaine;
Eh! quoi, dans mon cruel transport,
Je serai sans pitié pour elle,
Si vertueuse et si belle!
Ah! mon cœur palpite avec effort;
Est-ce fureur, est-ce remord?
Je n'ai plus à choisir, il n'est plus d'espérance,
Plus d'espérance de bonheur.
Amour, haine, vengeance,
Venez, secondez ma fureur:

De mes tourments, de ma souffrance,
Egalez, s'il se peut, toute la violence;

Venez, secondez ma fureur! etc.

SCÈNE IX.

ALTAMONT, FABRICE.

ALTAMONT.

Eh bien! Fabrice, tout est-il préparé?

FABRICE.

Tout; une des femmes de Stéphanie est entièrement dans nos intérêts.

ALTAMONT.

Je puis donc être sûr?

FABRICE.

J'ai tout arrangé ; je l'ai quittée au moment où elle allait se revêtir des habits de sa maîtresse.

ALTAMONT.

Lui as-tu bien recommandé de s'ajuster de manière qu'a travers l'obscurité, on ne puisse s'apercevoir du stratagème ?

FABRICE.

N'ayez point d'inquiétude, c'est la même taille, le même air... il serait impossible de ne pas s'y méprendre.

ALTAMONT.

Cela est bien important !

FABRICE.

Convenez que je vous ai donné un bon conseil, que j'ai eu là une idée bien heureuse ; je vous vois ce matin affligé, désespéré, prêt à vous percer le cœur ; moi, je vous aime, j'ai pitié de vous... Il me vient tout-à-coup une idée lumineuse, je vous la communique, vous l'adoptez, elle vous rend le courage.... ne dois-je pas m'applaudir d'avoir sauvé la vie de mon maître ?

ALTAMONT.

Puisses-tu dire vrai !

FABRICE.

En tout cas, je suis assez puni de mon invention, puisque vous avez voulu que j'en fusse le principal auteur; le rôle d'homme à bonne fortune est souvent périlleux.

ALTAMONT.

Qu'as-tu à craindre?

FABRICE.

Et si le seigneur Montano... vous m'entendez?... Arrêtez-le à tems, au moins...

ALTAMONT.

Sois tranquille; mais j'entends du bruit, retire-toi, enfonce bien ton chapeau.

FABRICE.

Oui, Seigneur.

ALTAMONT.

Enveloppe-toi tout-à-fait dans ton manteau, songe à tout!

FABRICE.

Et vous, songez à ne pas me laisser dans l'embarras.

ALTAMONT.

On vient; sors vite.

SCÈNE X.

ALTAMONT, MONTANO, CHEVALIERS.

AIR.

MONTANO, LES CHEVALIERS.

Avançons en silence!
Surtout de la prudence!

MONTANO.

Altamont!

ALTAMONT.

Me voici.

MONTANO.

Amis, je ne puis croire encore
Que Stéphanie ait osé me trahir,
Qu'elle trompe à ce point un amant qui l'adore.

ALTAMONT.

Encor quelques momens, et tu vas t'éclaircir.
Mais avec calme, avec prudence,
Il faut t'assurer du forfait
De l'ingrate qui t'offense;
Point de transport indiscret.

CHŒUR.

C'est avec calme, etc.

MONTANO.

Ah! s'il est vrai qu'elle m'offense,
O douleur! ô regret!

ALTAMONT.

Silence!

CHŒUR.

Silence!

ALTAMONT.

Je vois un homme qui s'avance,
Enveloppé de son manteau.

CHŒUR.

Oui, vers le balcon il s'avance,
Enveloppé de son manteau.

MONTANO.

Mon cœur, plein d'un trouble nouveau,
Frémit d'impatience

CHŒUR.

Sous ces arbres cachons-nous.
(A Montano.)
Ah! surtout contenez-vous.

MONTANO.

Je n'entends rien encor, rien ne frappe ma vue.
(On entend un signal.)
O ciel! serait-ce le signal!

ALTAMONT, LES CHEVALIERS.

Oui, c'est sans doute le signal.

MONTANO.

De crainte mon ame est émue.
O moment trop fatal!

(Une fenêtre s'ouvre, une femme vient sur le balcon, jette une échelle de corde à Fabrice; celui-ci monte.)

ALTAMONT.

Am ! tu vois, c'est elle.

MONTANO.

Amis! est-ce bien elle?

CHŒUR.

Oui, Seigneur, oui, c'est elle.

ALTAMONT, LES CHEVALIERS.

Plus de doute, c'est elle!
On reconnaît encor, malgré l'obscurité,
L'habit que la perfide en ce jour a porté,
Plus de doute, elle est infidèle.

MONTANO.

Malheureux! vous allez périr!

ALTAMONT, LES CHEVALIERS.

Arrêtez, imprudent, sachez vous contenir.

MONTANO.

Non, je veux venger mon injure.
Il est donc vrai! mes yeux l'ont vu!
C'était-là ce cœur ingénu!
Je l'adorais; ah! la parjure!

ALTAMONT, LES CHEVALIERS.

Pour prix de sa trahison,
Vous devez, à la parjure,
Le mépris et l'abandon.

MONTANO.

Tremble! tremble, parjure!
Je n'écoute que ma fureur.
Trahir un cœur aussi sensible!

ALTAMONT, LES CHEVALIERS.

Viens, sors de ce lieu plein d'horreur;
Calme ton ame trop sensible.

MONTANO.

La vengeance la plus terrible
Signalera ma fureur.

ALTAMONT, LES CHEVALIERS.

Ah! calme ce transport terrible!
Sors de ce lieu plein d'horreur.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un vaste vestibule gothique.

—

SCÈNE I.

ALTAMONT, FABRICE.

FABRICE.

Eh ! pourquoi tant de trouble ? Tout n'a-t-il pas réussi au-delà de vos espérances ? J'ai remis, de votre part, à la suivante de Stéphanie, la somme convenue, je vous réponds d'elle comme de moi ; nul témoin ne déposera contre vous : que demandez-vous de plus?

ALTAMONT.

Eh! malheureux! aurais-je commis un crime sans en recueillir le fruit !

FABRICE.

Qu'est-il donc survenu ?

ALTAMONT.

Rien n'est changé aux préparatifs de ce fatal mariage.

FABRICE.

Comment! est-ce que le seigneur Montano?....

ALTAMONT.

Je ne sais plus que penser; nous l'avons reconduit chez lui; dans les premiers transports de sa fureur, il a voulu forcer le château, y joindre, y frapper la perfide; tout-à-coup changeant de dessein, il écrivait à Léonati; mais dans l'agitation où il est, peut-il suivre une idée? Il a voulu rester seul; je le quittais, il me rappelle pour me dire ces mots: je verrai jusqu'où se portera sa hardiesse. Ces paroles, mon crime, mon funeste amour, tout m'épouvante! effrayé, éperdu, j'allais, j'errais..... j'aperçois cette chapelle, elle était ouverte, j'entre.... c'est ici qu'ils devaient s'unir! Montano oserait-il encore épouser Stéphanie?

FABRICE.

Je ne puis le croire...

ALTAMONT.

Serais-je découvert?

FABRICE.

C'est impossible.

ALTAMONT.

L'heure approche; je suis dévoré d'amour

et de jalousie. Ce lieu ! il ajoute encore à mon trouble. Oui, cette vaste enceinte, ces voûtes élevées, retentissantes, tout impose à mon ame ; il me semble que je suis plus près de cet œil qui voit tout, et auquel les plus sombres replis du cœur ne peuvent échapper.

FABRICE.

Ah ! Seigneur ! je n'ai rien à me reprocher.

ALTAMONT.

Songe toujours à être discret ; si tu me trahis !....

FABRICE.

Comptez sur ma fidélité.

ALTAMONT.

Sortons ; mon cœur serré, oppressé, ne peut respirer ici.

FABRICE.

Un moment, Seigneur ! voici ce parent de Léonati, arrivé hier de Syracuse pour unir Montano et Stéphanie ; il pourra vous dire s'il est survenu quelque chose de nouveau.

SCÈNE II.

ALTAMONT, FABRICE, SALVATOR.

SALVATOR.

Quoi, c'est vous, seigneur Altamont ?

ALTAMONT.

Est-ce toujours ce matin qu'ils s'unissent ?

SALVATOR.

Oui, Seigneur ; déjà tout le monde est réveillé dans le château, et se dispose pour la fête.

ALTAMONT, à part.

Ah ! je vois tout, et combien je suis puni !

SALVATOR.

C'est, sans doute, le mariage de votre ami qui vous a fait devancer l'aurore et entrer dans ce lieu ? La belle matinée ! il semble que la nature ait pris soin de se parer pour augmenter encore le bonheur de ces jeunes époux.

ALTAMONT, à part.

Leur bonheur !

SALVATOR.

Que ces premiers rayons du jour sont doux et brillans ! Heureux celui dont l'ame est pure

comme eux ! heureux qui peut, en s'éveillant, descendre sans trouble dans son cœur !

ALTAMONT, à part.

Quelle terreur ces mots jettent dans le mien ! (*A Salvator.*) Souffrez que je vous quitte, je vais au-devant de mon ami..... (*A part.*) Heureux qui peut descendre sans trouble dans son cœur !

SCÈNE III.

SALVATOR, seul.

Oui, mon ame éprouve ce matin un ravissement inexprimable ! une joie céleste me pénètre.

ROMANCE.

Quand on fut toujours vertueux,
On aime à voir lever l'aurore.
A son aspect délicieux,
L'homme juste est plus calme encore.
Plus recueilli dans ce moment,
Il jouit d'une ivresse pure ;
Et rien pour lui n'est si touchant
Que le réveil de la nature.

Je vais encor combler les vœux
D'une tendre et sensible amante ;
A la main d'un amant heureux,
Je vais unir sa main tremblante.

L'attente d'un si beau moment
Me remplit d'une ivresse pure,
Et me rend encor plus touchant
Le doux réveil de la nature.

Les habitans du canton, ceux de Syracuse ne tarderont pas à remplir cette enceinte; déjà j'entends leurs cris tumultueux; allons nous préparer aux augustes fonctions que je dois remplir.

SCÈNE IV.

PAYSANS, PAYSANNES.

CHŒUR.

Ah! quelle ivresse!
Les plus beaux nœuds,
Par la tendresse,
Vont être formés à nos yeux;
Fesons éclater, jusqu'aux cieux,
Notre allégresse.

SCÈNE V.

STÉPHANIE, LÉONATI, CHEVALIERS, PAYSANS, PAYSANNES.

LÉONATI.

Ma fille, vous touchez à l'instant le plus important de votre vie! vous allez passer de

mes mains dans celles d'un époux vertueux et chéri ; les devoirs d'épouse vont remplacer ceux de fille ! mon pouvoir sur vous va cesser ; mais aimez-moi toujours, et songez que, s'il est un terme où s'arrête l'autorité d'un père, il n'en est point où s'arrête sa tendresse.

STÉPHANIE.

AIR.

O ! mon père, en cet instant,
Daignez bénir votre enfant,

LÉONATI.

Dieu juste, entends ma prière,
Exauce le vœu d'un père.
Verse tes dons précieux
Sur cette enfant qui m'est chère,
Et dont je suis glorieux.

CHŒUR.

Heureux père, jouis du bonheur de ta fille ;
Du tien il est le doux signal.
Comme la pudeur brille
Sur son front virginal !

SCÈNE VI.

STÉPHANIE, LÉONATI, MONTANO, ALTAMONT, SALVATOR, CHEVALIERS, PAYSANS, PAYSANNES.

LÉONATI.

Vertueux Salvator; approchez; hâtez-vous
D'unir ces jeunes époux.

SALVATOR, à Montano.

De mes mains, Seigneur, venez prendre
L'objet que vous sûtes choisir.
A cette épouse aimable et tendre
Consentez-vous à vous unir?

MONTANO, d'un ton ferme.

Non.

STÉPHANIE, LÉONATI, SALVATOR, LES PAYSANS, LES PAYSANNES.

Ciel!

MONTANO.

Telle est ma réponse.
Léonati, j'honore tes vertus,
Mais à ta fille je renonce;
Je le dois, nos nœuds sont rompus!

STÉPHANIE.

Qu'entends-je? hélas!

LÉONATI, à Montano.

Ah! quel outrage!

Ah! traître! en vain tu prétends
Déshonorer mes vieux ans.
Cette main, qu'affaiblit l'âge,
Peut encor trouver ton cœur:
Un si sanglant outrage,
De mon sang épuisé ranime la chaleur.

SUITE DE LÉONATI.

Secondons sa fureur!

SUITE DE MONTANO.

Craignez aussi notre fureur.

SALVATOR.

Insensés! qu'allez-vous faire?
Respectez ce sanctuaire!
Gardez-vous de l'ensanglanter!
(A Montano)
Et vous, à cet éclat extrême,
Parlez, qui vous a pu porter?
Expliquez-vous à l'instant même.

LES CHEVALIERS.

Oui, qu'il s'explique à l'instant même.

LÉONATI.

S'il ne s'explique à l'instant même,
Rien ne pourra nous arrêter.

MONTANO.

Oui, je parlerai..., je m'expliquerai; je croyais que la perfide se respecterait encore assez pour ne pas venir à l'autel; elle a eu cette audace... je ne ménage plus rien! Léo-

nati, Salvator, peuple, vous tous qui m'entendez, apprenez la perfidie la plus infâme! cette Stéphanie, qui porte un air si doux, si modeste, elle a trahi ses sermens, son honneur, et l'amant le plus tendre! Vous savez tous si je l'adorais! ah! j'aurais donné ma vie pour la trouver innocente, et je pleure encore d'amour en publiant son opprobre! il n'est que trop certain! sachez que la veille de son hymen, sachez que cette nuit même, l'infidèle a introduit un homme dans son appartement.

STÉPHANIE.

Où suis-je! est-ce Montano qui a parlé! ô mon Dieu! secourez-moi.

SALVATOR, à Montano

Seigneur, qu'avez-vous osé dire?

LÉONATI.

Qu'il le prouve; ou ma juste vengeance...

MONTANO.

J'atteste le ciel vengeur
Que mes yeux ont vu son crime.

STÉPHANIE.

J'atteste le ciel vengeur
Que je n'ai point commis de crime.

SALVATOR.

Ah! je crains que d'une erreur
Elle ne soit la victime.
Quel autre témoin?...

ALTAMONT, LES CHEVALIERS.

Non, ce n'est point une erreur :
Nous avons vu le crime :
Nous le jurons sur l'honneur.

LÉONATI.

Plus de doute ! ô honte ! ô douleur !

ENSEMBLE.

Oui, plus de doute, elle est coupable.

SALVATOR.

Je ne puis la croire coupable.

STÉPHANIE.

Hélas ! je ne suis point coupable.

LÉONTANI, MONTANO.

De tant de soins / De tant d'amour } ciel ! voilà donc le prix !

ENSEMBLE.

Sortons ; fuis cet objet coupable
Qui n'est digne que de mépris.

MONTANO.

Oui, fuyons cet objet coupable,
Qui n'est digne que de mépris.

ENSEMBLE.

Oui, plus de doute, elle est coupable,
Et n'est digne que de mépris.

LÉONATI.

O ciel ! quelle douleur accable
Mes sens par la honte interdits !

LES CHEVALIERS.

O ciel! quelle douleur accable
Ses sens par la honte interdits!

SALVATOR.

Je ne puis la croire coupable.
Mes sens demeurent interdits!

MONTANO, STÉPHANIE.

Non, non, je ne suis point coupable.
Arrêtez!... Hélas! tu me fuis.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

STÉPHANIE, LÉONATI, SALVATOR, PAYSANS, PAYSANNES.

STÉPHANIE.

Mon père!

LÉONATI.

Ote-toi de ma vue.
Fille indigne, je te maudis!

SCÈNE VIII.

STÉPHANIE, SALVATOR, PAYSANS, PAYSANNES.

STÉPHANIE.

Dieu! ce dernier coup me tue!

SALVATOR.

O Dieū puissant ! de sa colère
N'exauce pas le vœu cruel.

STÉPHANIE.

Il n'est plus tems. Votre bonté m'est chère ;
Mais mon cœur est, hélas ! frappé d'un coup mortel,
Il n'est plus tems, j'en mourrai.

ENSEMBLE.

Juste ciel !
Prends pitié de son sort, et rends-lui la lumière.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME. (*)

SCÈNE I.

MONTANO, LES CHEVALIERS.

MONTANO.

Mes amis, dois-je ajouter foi
Au bruit que partout on publie ?
Un tribunal s'élève, et contre Stéphanie ?
Elle ne fut jamais coupable qu'envers moi.

LES CHEVALIERS.

Elle est coupable envers la loi.
Oui, l'infidélité sur ces bords est punie.
Nous attestons qu'elle a trahi sa foi ;
Nous vengerons l'hymen et ton ignominie.

MONTANO.

Amis, quel peut être son sort ?
Un châtiment léger ?...

LES CHEVALIERS.

La mort !

(*) Ce troisième acte est de Legouvé.

MONTANO.

La mort !... Grâce ! grâce pour elle !
J'ignorais cette loi ; sans ma fatale erreur,
Quoique sa trahison dût causer ma fureur,
Ma bouche n'eût jamais accusé l'infidèle.
Grâce pour elle.

LES CHEVALIERS.

Point de grâce !... Son crime est trop noir, trop affreux !
Nous allons déposer...

MONTANO.

Épargnez Stéphanie ;
Si vos discours lui font ôter la vie,
Vous me rendrez encor plus malheureux.

LES CHEVALIERS.

Non, non ! point d'indulgence !

MONTANO.

Je l'aime encor...

LES CHEVALIERS.

Qu'elle perde le jour !

MONTANO.

Je l'aime encor...

LES CHEVALIERS.

L'honneur.

MONTANO.

L'amour !

LES CHEVALIERS.

Qu'elle meure !

MONTANO.

Écoutez la pitié.

LES CHEVALIERS.

La vengeance.
Nous ne voyons que votre offense.
Elle vous a trahi : qu'elle perde le jour.

SCÈNE II.

MONTANO.

Malgré mes prières et mes larmes, mes cruels amis vont déposer contre Stéphanie ; ils vont au tribunal, et bientôt peut-être..... Mais, hélas !... Il est trop vrai qu'elle m'a trahi !... Mais je l'adore encore, et son supplice est une idée que je ne puis supporter ; faut-il que sa mort soit mon ouvrage ! Ah ! malheureux Montano !

SCÈNE III.

MONTANO, SALVATOR.

MONTANO.

ROMANCE.

Infortuné ! j'ai commandé sa mort !
Sa mort, hélas ! lavera mon injure !

Mais, je le sens, j'aime encor la parjure,
Et, malgré moi, je pleure sur son sort.
Cruel objet de ma flamme trahie,
En te perdant, je vais perdre la vie!

Pour me venger, guidé par la fureur,
J'ai publié ton crime et mon offense;
Mais, je le sens, oui, malgré l'évidence,
L'amour encor te défend dans mon cœur!
Cruel objet, etc.

O toi, qui vois les tourmens de mon cœur,
Viens mettre un terme aux peines que j'endure;
Du même coup qui punit la parjure,
Finis les jours de son accusateur!
Cruel objet, etc.

C'est vous, digne Salvator!.... vous voyez le plus infortuné des hommes!

SALVATOR.

Vous pleurez maintenant, à la fureur succèdent les larmes.

MONTANO.

Oui, et les larmes les plus amères; Stéphanie va périr.

SALVATOR.

Vous l'avez voulu.

MONTANO.

Je ne connaissais pas cette cruelle loi.

SALVATOR.

Malheureuse Stéphanie !

MONTANO.

Que j'aime à vous voir cette pitié pour elle ! vous me comprendrez, vous, vous sentirez toutes les souffrances de cette ame déchirée ; mes amis ! ils me répondent honneur, quand je leur parle tendresse ! ils me répondent vengeance, quand je leur dis amour !... Vous ne leur ressemblez pas.... non, je sens que je suis près d'un cœur fait pour entendre le mien.

SALVATOR.

Vous m'intéressez, malheureux jeune homme.... Ne pouvez-vous pas, près de ses accusateurs...

MONTANO.

Je ne peux rien !.... les barbares brûlent de déposer contre elle.

SALVATOR.

Eh ! qui peut les animer à ce point contre cette infortnnée ?

MONTANO.

La vue de sa trahison.

SALVATOR.

De sa trahison ?

MONTANO.

Oui, ils en furent tous témoins.... et moi aussi ... Mes propres yeux.... Ah! Stéphanie! Stéphanie! réserviez-vous un prix aussi cruel au plus tendre amour!

SALVATOR.

Montano, je vous plains... que n'êtes-vous en état de m'entendre!

MONTANO.

Je vous écoute, Salvator.

SALVATOR.

Vous dites que vous avez été témoin de la trahison de Stéphanie?

MONTANO.

Sans doute.

SALVATOR.

Vous vous serez trompé, quelque erreur a séduit vos sens.

MONTANO.

Quelque erreur?

SALVATOR.

J'ai vu naître Stéphanie, j'ai vu se développer tous les sentimens de son cœur.

MONTANO.

Se pourrait-il?

SALVATOR.

C'était la candeur, la sensibilité même : on ne franchit pas si rapidement l'intervalle qui sépare le crime et la vertu.... Je vous le répète, vous vous serez trompé.

MONTANO.

Serai-je assez heureux pour qu'une apparence.... Ah ! Salvator, n'abuse pas de ma faiblesse.

SALVATOR.

En abuser !.... je ne veux que le triomphe de la vérité !

MONTANO.

Mais Altamont lui-même.

SALVATOR.

Altamont !.... êtes vous bien sûr de cet Altamont ?

MONTANO.

C'est mon ami.

SALVATOR.

Montano.... voulez-vous que je vous fasse part de mes soupçons ?

MONTANO.

Parlez, parlez, mon père.

SALVATOR.

Il y a ici une trame abominable; savez-vous

qui je soupçonne d'en être l'auteur ?.... Altamont.

MONTANO.

Altamont ! il est vrai que le premier il m'a donné des doutes sur Stéphanie ; mais pourquoi ?....

SALVATOR.

Pour vous punir d'en être aimé ; je le crois votre rival.

MONTANO.

Lui, mon rival !... ah ! s'il était vrai.

SALVATOR.

Je n'ai point de preuves, mais j'ai de fortes présomptions.

MONTANO.

Expliquez-vous.

SALVATOR.

Quand vous avez accusé Stéphanie, j'observais Altamont.

MONTANO.

Eh bien ?

SALVATOR.

Il a pâli.

MONTANO.

En effet, j'ai cru le voir.

SALVATOR.

Il n'a pas joint son serment à celui des autres chevaliers.

MONTANO.

En effet, je me le rappelle.

SALVATOR.

Enfin, de peur sans doute qu'une longue entrevue ne vous ramenât vers Stéphanie, il vous a entraîné hors du temple.

MONTANO.

En effet!... Je cours l'interroger; il faudra que les doutes que vous m'avez inspirés...

SALVATOR.

Je vous laisse pour connaître la vérité; vous vous sentez la force de vous modérer et de feindre?

MONTANO.

Ah! je me sens la force de tout faire pour m'assurer que Stéphanie n'est pas coupable.

SALVATOR.

Calme, prudence et adresse.

MONTANO.

Je suivrai votre conseil.... Ah! mon père! je savais bien que je trouverais en vous un consolateur.

SALVATOR.

Je retourne vers Stéphanie; puisse notre entretien la rendre à votre amour!

SCÈNE IV.

MONTANO.

Quelle incertitude il m'a laissée! Une amante!... un ami!... qui des deux m'a trahi? Se pourrait-il que sous le voile de l'amitié.... Il faudrait qu'Altamont fût un monstre!.... Cependant, s'il aime Stéphanie, il a été capable de tout. Oui, pourquoi cette nuit m'a-t-il arrêté quand je voulais percer le traître qui montait à ce balcon?... Une trame.... ce respectable prélat soupçonne qu'Altamont.... Mais quels moyens a-t-il pu employer?... J'ai bien vu Stéphanie elle-même recevoir.... je m'y perds.... Allons trouver Altamont.... le voici: il me semble en effet que je suis près d'un rival; observons-le bien.

SCÈNE V.

MONTANO, ALTAMONT.

ALTAMONT.

Mon cher Montano, c'est un ami qui vient te consoler.

MONTANO, à part.

Que ses regards me semblent faux! je ne les avais pas encore remarqués.

ALTAMONT.

Tu gardes le silence! n'as-tu rien à dire à l'amitié qui vient t'offrir son appui?

MONTANO.

J'en ai besoin, tu m'as porté un coup affreux.

ALTAMONT.

Sois homme, tu as eu le courage de confondre une perfide, aie celui de ne point t'affliger de sa mort.

MONTANO.

Elle n'est pas encore condamnée, Altamont.

ALTAMONT.

Elle va l'être. Le tribunal s'assemble, et ma déposition et celle des autres témoins....

MONTANO.

Mais n'arrive-t-il pas quelquefois qu'au

moment où le juge va prononcer la sentence, des clartés inattendues... (*A part.*) Il pâlit... O Stéphanie !

ALTAMONT.

Eh bien ?...

MONTANO.

Oui, des circonstances qu'on ne prévoyait pas, transforment le coupable en innocent, l'accusé en accusateur. (*A part.*) Son trouble augmente.

ALTAMONT.

Il est vrai ; mais ici la certitude....

MONTANO.

Altamont ?....

ALTAMONT.

Montano ?...

MONTANO.

Il se répand un bruit....

ALTAMONT.

Un bruit ?.... Quel est-il ?

MONTANO.

Qu'as-tu donc ? tu ne me paraîs pas tranquille.

ALTAMONT.

Puis-je l'être, quand je mène une femme à la mort ?

MONTANO.

Une femme à la mort! Et tout-à-l'heure tu m'engageais à voir périr tranquillement Stéphanie, que j'ai adorée.... et toi, à qui elle n'inspire aucun intérêt....

ALTAMONT.

Ah! sans doute, aucun.

MONTANO, à part.

Il l'aime!.... (*A Altamont.*) Comment se fait-il que tu te troubles?

ALTAMONT.

Je ne suis point troublé.

MONTANO.

Tu l'es, misérable, et je vois trop....

ALTAMONT.

Que vois-tu?

MONTANO.

Que tu aimes Stéphanie, et que tu m'as trompé.

ALTAMONT.

Moi?.....

MONTANO.

Toi-même! l'altération de ta voix, la pâleur de ton front, tout annonce un coupable.... Tu cherches vainement à te remettre, tes

efforts font éclater encore plus et ton indigne amour et ta lâche imposture !

ALTAMONT.

Montano; eh ! comment aurais-je pu....

MONTANO.

J'ignore quels moyens tu as employés, mais il est sûr que tu m'as joué indignement, et malheur.... Ciel ! quelle lumière soudaine vient me luire. Hier, il était nuit, quand sur ce balcon... N'est-il pas possible qu'une autre que Stéphanie.... Tu sors ; reste, reste malheureux, et réponds : était-ce bien Stéphanie ?

ALTAMONT.

Peux-tu m'interroger ainsi ?

MONTANO.

Est-ce bien Stéphanie ?

ALTAMONT.

Ne l'as-tu pas vue comme moi ! réfléchis donc. Quels indignes soupçons fais-tu éclater ! Est-ce là le prix de mon zèle ? J'apprends que tu vas conclure un mariage honteux, j'accours t'avertir ; je m'expose, pour ton seul intérêt, au ressentiment d'une famille puissante ! et, après tant de dévouement, tu me soupçonnes, tu me menaces, tu me traites en ennemi ! ma vengeance sera de te servir malgré toi, je connais le devoir d'un véritable ami, je le

remplirai jus qu'à la fin... Le tribunal s'assemble, je vais y déposer contre la parjure qui n'accepte ton nom que pour le déshonorer.

MONTANO.

Tu n'iras pas !

ALTAMONT.

Qui pourra m'arrêter ?

MONTANO.

Moi.

ALTAMONT.

Aveugle que tu es!

MONTANO.

Je ne souffrirai pas que tu flétrisses une seconde fois l'innocence! Puisque tu ne veux pas m'avouer la vérité, c'est dans ton infâme sang que je la chercherai ; je t'appelle au combat.

ALTAMONT.

Tu veux attaquer les jours d'un ami ?

MONTANO.

Les jours d'un traître!.... Tu hésites!.... Je ne dois pas m'en étonner, un imposteur fut toujours un lâche!

ALTAMONT.

Un lâche!.... ce mot me décide! j'accepte ton défi ; mais avant d'engager le combat, je

veux te donner la mort ! Écoute, tes soupçons sont tous vrais, j'adore Stéphanie ! furieux de ne point l'obtenir, j'ai voulu me venger et d'elle et de toi.

MONTANO.

Te venger, barbare !

ALTAMONT.

Connais tout : je t'ai fait voir une femme sur le balcon de Stéphanie, recevant un amant ; cette femme était une étrangère, revêtue de ses habits ; cet amant était gagné comme elle.... C'est là ce que j'ai voulu t'apprendre, mais ce que tu sauras, seul ; vainqueur ou vaincu, j'emporte mon secret avec moi, et Stéphanie n'en est pas moins condamnée. A présent, je suis prêt à te suivre au combat, j'y marche avec la certitude que jamais tu ne possèderas l'objet qui a pu brûler pour un autre que pour moi.

MONTANO.

Viens, viens, malheureux, recevoir le prix dû à tant d'atrocités !

ALTAMONT.

Je suis impatient de te déchirer !

MONTANO.

Viens que je m'abreuve de ton sang !

ALTAMONT.

Suis-moi.

MONTANO.

Marchons !

SCÈNE VI.

SALVATOR, STÉPHANIE, LÉONATI, GARDES.

DUO.

SALVATOR, à Stéphanie.

Jaime à vous voir cette constance.

STÉPHANIE.

Je meurs victime, hélas ! de rapports imposteurs ;
Mais je laisse le trouble à mes accusateurs.

SALVATOR.

Vous comptez sur le Dieu vengeur de l'innocence.

STÉPHANIE.

Montano me soupçonne, il me trahit, il fuit ;
Pourrais-je redouter l'arrêt qui me menace ?
Je voudrais que du moins mon père me fît grâce,
J'irais plus calme encor dans l'éternelle nuit.
Le voici ; mon aspect redouble sa colère.

LÉONATI.

L'ingrate, que j'aime toujours,
Elle a flétri mes derniers jours ;
Je rougis du doux nom de père.

SALVATOR, STÉPHANIE.

Le voici ; sur son front respire la colère.
Quelle erreur ! il pense toujours
Que j'ai / Qu'elle a } flétri ses derniers jours.
C'est à vous de me / C'est à moi de lui } rendre un père.

SALVATOR.

Léonati, calmez votre colère ;
Léonati, daignez tourner
Sur votre fille un regard moins sévère :
Elle va perdre la lumière ;
N'eût-elle pas commis un crime imaginaire?
L'exemple d'un Dieu même apprend à pardonner.

LÉONATI.

Ma fille, hélas! va perdre la lumière !
Où suis-je ? je ne puis contempler sa misère !
Nature, dans mon cœur, j'entends, j'entends ta voix :
Oui, le sang fait fuir la colère,
Je me rends à ses droits.
Stéphanie, ô fille toujours chère,
Innocente ou coupable, embrasse encor ton père.

LÉONATI, STÉPHANIE.

O doux retour! heureux momens !
O doux retour! ô sort prospère !

L'OFFICIER.

Madame, au tribunal, suivez-nous, il est tems.

SCÈNE VII.

STÉPHANIE, LÉONATI, SALVATOR, MONTANO, SOLDATS, PAYSANS, PAYSANNES.

MONTANO.

Arrêtez! arrêtez! elle est innocente!

STÉPHANIE.

Ciel!

SALVATOR.

Je l'avais prévu.

LÉONATI.

Ma fille est innocente!

MONTANO.

Oui, une femme gagnée à force d'or, et revêtue des habits de Stéphanie, un valet déguisé, les ombres de la nuit, les rapports d'un lâche et faux ami ont seuls causé ma fatale erreur; mais aux portes du trépas, la justice divine, prête à s'appesantir sur ce vil imposteur, a fait passer le remords dans son ame, et devant tout un peuple, attiré par le bruit de nos armes, il vient d'avouer son crime et de rendre l'honneur à Stéphanie; je l'ai vengée, Altamont n'est plus.

LÉONATI.

Altamont!

STÉPHANIE.

Ciel!

LÉONATI.

O ma fille!

SALVATOR.

Oh! divine Providence!

MONTANO.

Mais je n'en suis pas moins coupable à mes yeux, puisque j'ai pu douter un moment de votre amour; prononcez, j'attends mon arrêt à vos pieds.

[illegible]

Après cette erreur criminelle,
Suis-je encore digne de vous?

LÉONATI.

Ton cœur de ma main cruelle
Reçut les plus sensibles coups.

STÉPHANIE.

Vous m'avez rendu notre estime,
Montano me rend son amour;
Je veux oublier, sans retour,
L'erreur dont je fus la victime.

CHŒUR.

O cœur généreux!
O moment heureux!

Allons renouer les chaînes
Que rien ne pourra plus briser ;
Que l'amour efface les peines
Que son excès a pu causer.
Ah ! quelle ivresse !
Les plus heureux nœuds,
Par la tendresse
Vont être formés à nos yeux :
Fesons éclater jusqu'aux cieux
Notre allégresse.

FIN DE MONTANO ET STÉPHANIE.

LES

DEUX AVARES,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES,

PAR DE FENOUILLOT DE FALBAIRE,

MUSIQUE DE GRÉTRY;

Représentée, pour la première fois, au Théâtre Italien, le 6 décembre 1770.

NOTA. la notice sur Fenouillot se trouve dans le tome II des Drames du théâtre du second ordre du premier Répertoire.

PERSONNAGES.

GRIPON, } avares.
MARTIN, }

HENRIETTE, nièce de Gripon.
JÉROME, neveu de Martin.
MADELON, servante de Gripon.
ALI, premier janissaire.
MUSTAPHA, second janissaire.
OSMAN.
GARDES.

LES

DEUX AVARES,

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place publique de Smyrne.

SCÈNE I.

JÉROME, HENRIETTE, MADELON.

JÉROME, ouvrant sa fenêtre et toussant.

Hem! hem! hem!... Elle ne m'entend pas. Chantons.

AIRIETTE.

Du rossignol, pendant la nuit,
La voix réveille sa compagne;
L'amour que la gêne accompagne
A parler dans l'ombre est réduit.

RÉCITATIF.

Ecoutons... Je n'entends rien... Non.
Elle n'ouvre point sa fenêtre.

Henriette n'ose y paraître :
Ah ! Gripon, son oncle Gripon
Est sans doute dans la maison,
Ecoutons... non... voyons encor.
Essayons de chanter plus fort.

(Il chante.)

Du rossignol, pendant la nuit,
La voix réjouit sa compagne.

HENRIETTE, se mettant à la fenêtre avec Madelon.

L'amour que la gêne accompagne,
Met l'absence et l'ombre à profit.

JÉROME.

Henriette. Il n'y est donc pas ?

HENRIETTE.

Non, Jérôme. Et le vôtre ?

JÉROME.

Non plus. Il vient de sortir. Descendons. dans la place.

MADELON.

Chut, chut; voici quelqu'un. Monsieur Jérôme, c'est votre oncle Martin.

JÉROME, fermant sa fenêtre.

Retirons-nous : laissons-le passer.

MADELON.

Paix! Le voici.

SCÈNE II.

MARTIN, HENRIETTE, MADELON, à la fenêtre.

MARTIN.

Le diable emporte les nouvelles lanternes, et ceux qui les ont apportées de Paris à Smyrne !... Je ne quittai autrefois la France que pour pouvoir m'enrichir plus paisiblement chez les Turcs.... Il me semble que la police diabolique de ce pays-là me poursuive dans celui-ci..... On voit clair comme en plein midi. Il vaudrait presque autant qu'il n'y eût pas de nuit.... Ce sont d'ailleurs les janissaires qui font à présent la garde. Tout cela est embarrassant.... Par bonheur il est déjà tard, et ce quartier-ci n'est pas fréquenté. J'espère que je pourrai faire mon coup.... Ouais! Qu'est-ce qui vient-là ?

SCÈNE III.

MARTIN, GRIPON; HENRIETTE, MADELON, à la fenêtre.

MADELON.

Voici l'autre; voici Gripon. Allons, Mademoiselle, vite à l'ouvrage.

(Elles ferment la fenêtre.)

GRIPON.

Quel bonheur pour moi que ce jeune homme perde tant, et qu'il ait si besoin d'argent! Certainement cette perte-là va me porter un grand profit.

(Il entre chez lui.)

SCÈNE IV.

MARTIN, JÉROME, à la fenêtre.

MARTIN.

Voila le compère Gripon qui rentre chez lui bien tard!.... Reconnaissons d'abord les lieux... C'est donc là-dessous; c'est dans cette pyramide qu'on l'a enterré avec son or, ses diamans! O Martin, Martin, quel coup pour toi! Je vais enfin être assez riche, et je n'aurai

plus besoin de prêter de l'argent; cela donne trop d'inquiétudes.

ARIETTE.

Sans cesse auprès de mon trésor,
Je veux toujours, dans ma cassette,
Toujours, toujours garder mon or.
Je le garderai,
Je le compterai,
Je l'admirerai,
Je le baiserai;
D'une félicité parfaite
Enfin je jouirai.
Mahomet, en son paradis,
Pour les Turcs met les houris;
Il ne sera pas mon prophète.
De beaux sequins valent bien mieux
Qu'un joli pied, que de beaux yeux.
Il ne sera pas mon prophète.
Des sequins bien sonnans,
Des ducats trébuchans,
Un ciel tout d'argent,
M'auraient plus aisément
Fait croire à l'alcoran.

Sans cesse auprès de mon trésor, etc.

JÉROME.

Le bourreau ! il ne s'en ira pas.

MARTIN, examinant la pyramide.

Cela ne sera pas trop aisé à démolir. Il faudrait que quelqu'un m'aidât... Gripon....oui. C'est précisément le compagnon qu'il me faut.... C'est bien dit, Martin.... Mais... il voudra partager.... N'importe ; il faut sacrifier une moitié pour avoir l'autre. Bon ! le voici qui sort tout à propos.

SCÈNE V.

MARTIN, GRIPON ; JEROME, MADELON, à la fenêtre.

GRIPON.

En allant courir après le bien des autres, il ne faut pas oublier de mettre le sien à couvert. Allons vite.

MARTIN.

Holà ! compère Gripon ; un mot.

GRIPON.

Bonsoir ; je ne puis m'arrêter.

MARTIN, le retenant.

Un moment ; quelle affaire si pressée ?...

GRIPON.

Un jeune négociant, le fils de ce français qui vient de mourir... Il joue avec des marchands anglais. Il a tout perdu, il est sur le champ de bataille; je lui porte du secours, deux cents ducats.

MARTIN.

Et à quel intérêt?

GRIPON.

Ah! une misère; à deux pour cent.

MARTIN.

Vous êtes donc fou? A deux pour cent!

GRIPON.

Oui, mais.... c'est par heure.

MADELON.

Bon! ne voilà-t-il pas que l'autre l'a arrêté!

MARTIN.

Compère, j'ai à vous proposer quelque chose qui vaut bien mieux.... C'est sous cette pyramide, dans un caveau, qu'on a enterré hier le muphti.

GRIPON.

Eh bien! Dieu puisse avoir son ame!

MARTIN.

Et nous son argent! car vous saurez qu'à

GRIPON.

Un muphti !

MARTIN

Qui du vin était l'ennemi.

ENSEMBLE.

Prenons, prenons tout ce qu'il a,
Il n'est point de mal à cela.

JÉROME.

La peste soit de l'homme! je crois qu'il m'a vu.

GRIPON.

Ne viens-je pas d'apercevoir quelqu'un à cette fenêtre ?

MARTIN.

C'est peut-être mon neveu qui la fermait avant de se coucher. Au reste, j'en serai bientôt débarrassé tout-à-fait; je travaille à le faire enfermer.

GRIPON.

Tant mieux. Il est amoureux de ma nièce; nous devons, tous deux, empêcher que cela n'ait des suites : ils ne seraient pas plutôt mariés, qu'ils nous demanderaient compte de leur bien.

MARTIN.

Sans doute, et qu'ils voudraient avoir le nôtre; car voilà comme ils sont tous.

ARIETTE.

Nièces, neveux, race haïssable,
Cousins, parents, allez au diable.
Oh! les maudites gens!
Au diable soient tous les parens!
Voyez une chatte,
La patte en l'air et l'œil ardent,
Guetter la souris qui gratte.
Elle la guette doucement;
Elle la guette
Doucement, tout doucement;
Et, pour croquer la pauvre bête,
D'avance elle aiguise ses dents.
Ainsi les parens
Ne guettent que le moment
De sauter sur notre argent.

Nièces, neveux, race haïssable, etc.

GRIPON.

Vous avez raison; et il faut agir en conséquence.

MARTIN.

Ne nous arrêtons pas davantage: venez chez moi chercher les instrumens dont nous avons besoin.

GRIPON.

Allez toujours devant: une affaire ne doit

pas empêcher l'autre. Je vais porter mon argent au jeune homme : ce n'est qu'à deux pas ; je reviendrai tout de suite.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

HENRIETTE, MADELON ; JÉROME, sortant par la fenêtre.

DUO.

JÉROME, HENRIETTE.

Les voilà partis ;
Nos vœux sont remplis.
Ah ! quelle félicité !
Nous sommes en liberté.

HENRIETTE.

Cher Jérôme !

JÉROME.

Chère Henriette !

ENSEMBLE.

Ah ! que mon ame est satisfaite !
Je te voi ;
Je suis donc auprès de toi !

HENRIETTE.

Combien, hélas ! ma tendresse
Désirait ce doux moment !

JÉROME.

Contre mon sein je te presse,
Quel bonheur pour ton amant!
Vois mes transports.

HENRIETTE.

Je les partage.

JÉROME.

Ta voix m'enflamme.

HENRIETTE.

Amour m'engage.

ENSEMBLE.

Je vis pour toi, je suis ton bien:
Mon cœur vole au-devant du tien.

HENRIETTE.

Mon oncle a bien fermé la porte!
Dans sa poche il en tient la clé.

JÉROME.

Le mien aussi, le mien l'emporte;
Et chez nous, tout est grillé.

ENSEMBLE.

Vive Martin! vive Gripon!
Pour bien fermer leur maison.

HENRIETTE.

Cher Jérôme!

JÉROME.

Belle Henriette!

ENSEMBLE.

Ah! que mon ame est satisfaite!
Je te voi;
Je suis donc auprès de toi!

HENRIETTE.

Cher Jérôme!

JÉROME.

Chère Henriette!

HENRIETTE.

Ah! que mon ame est satisfaite!

ENSEMBLE.

Les voilà partis:
Nos vœux sont remplis.
Ah! quelle félicité!
Nous sommes en liberté.

HENRIETTE.

Cependant, s'ils allaient revenir?...

MADELON

Non, non, soyez tranquille; je ferai le guet. C'est moi que regarde à présent le soin de votre bonheur. Quand votre mère quitta la France pour venir à Smyrne, avec son mari et vos oncles, je l'y suivis par attachement pour vous. Elle vous a recommandée à moi en mourant; car vous n'aviez déjà plus de père, et je veux, en dépit des deux avares, faire réussir un mariage qu'elle-même avait projeté.

JÉROME.

Mais quand ce moment arrivera-t-il? Depuis le tems que nous l'attendons, que tu nous vois dans l'esclavage!

MADELON.

S'il n'était question que de vous en délivrer tous deux, il y a long-temps que nous serions en France. J'ai écrit à votre tante, et elle est prête à vous recevoir.

JÉROME.

Eh bien! que n'y allons-nous? Pourquoi différer?

MADELON, à Jérôme.

Pourquoi? Et ne nous faut-il pas de l'argent? Laisserais-je tout le bien d'Henriette, tous les effets de sa mère entre les mains de Gripon? Comment pourrions-nous l'en retirer ensuite? Non, mes enfans, il ne faut partir d'ici qu'avec armes et bagages. J'épie l'instant favorable il viendra peut-être; il viendra, et comptez sur moi: je saurai ne pas le laisser échapper.

HENRIETTE.

Ah! ma bonne!... Ah! mon cher Jérôme!... Qu'ils jouissent de notre bien; mais qu'ils nous laissent du moins la jouissance de notre cœur.

JÉRÔME.

Tour-à-tour la douleur et la colère me transportent. Je gémis de la contrainte où nous sommes; je maudis leur avarice. Oui, je les hais, je les déteste. Et toi, ma chère Henriette?

HENRIETTE.

Moi?

ARIETTE.

Plus de dépit, plus de tristesse;
Dès que je puis voler vers toi;
De Gripon je crains la faiblesse,
Et je chante quand je te voi.

Plus de dépit, plus de tristesse,
Dès que je puis voler vers toi.
Il se croit riche; ô le pauvre homme!
L'or et l'argent font tout son bien.
Moi, j'ai le cœur de Jérôme:
Mon trésor vaut mieux que le sien.

Plus de dépit, etc.

MADELON.

Rentrez, rentrez vite; voici Gripon qui revient.

HENRIETTE.

Ciel! mon oncle! je n'en puis plus de frayeur!

(Elles sortent.

JÉRÔME, rentrant par la fenêtre.

Gripon ! Gripon! Ah ! le maudit vieillard !

SCÈNE VII.

GRIPON; MADELON, JÉROME, à la fenêtre.

GRIPON, comptant par ses doigts.

Deux cents ducats, à deux pour cent par heure... Quatre ducats valent.. onze, vingt-deux, quarante-quatre... Or, ajoutant toujours l'intérêt de l'intérêt.. (*Il tire son barême de sa poche, le feuillette, et le regarde attentivement.*) C'est pour la seconde heure... quatre-vingt-huit livres... dix-sept sous... sept deniers... Pour la troisième... pour la... la... la... Pour la vingt-quatrième, c'est, d'intérêt seul, treize cent vingt-six livres... neuf sous... cinq deniers... Ainsi, le second jour, à midi, il me devra déjà quatre mille... six cents... cinquante-trois livres... huit deniers; et qu'il tarde encore deux semaines seulement à me les rendre, son magasin, ses vaisseaux, toute la succession du pére est à moi... Oh ! oui; c'est de l'argent bien placé.... Madelon ! Madelon !

MADELON, à la fenêtre.

Monsieur ?

GRIPON.

Descends-moi ici mon souper.

MADELON.

Est-ce votre souper de tous les jours ?

GRIPON.

Oui. Apporte aussi ce petit reste de vin de Chypre. (*A part.*) J'ai déja fait une assez bonne affaire, pour ne pas m'épargner une goutte de vin.

JÉRÔME.

Qu'est-ce qu'il marmotte là. Ecoutons.

GRIPON.

On a raison de dire qu'un bonheur ne va jamais seul. Je vais faire encore un bon coup avec le compère Martin.... Et lui, lui, il va avoir aussi deux aventures heureuses, enlever ce trésor, et faire enfermer son neveu.

JÉROME.

Comment ! me faire enfermer !

GRIPON.

Tout à-la-fois un trésor de plus, et un neveu de moins.... Ce sont deux trésors que cela !

JÉRÔME.

M'enfermer ! ah ! nous verrons ! j'y mettrai bon ordre.

MADELON, apportant un morceau de pain; une bouteille et une tasse.

Tenez, Monsieur.

GRIPON.

Que fait Henriette ?

MADELON.

Elle vous attendait; nous n'avons pas encore soupé.

GRIPON.

Eh bien ! allez vous coucher. (*A part.*) L'aubaine sera bonne : un muphti !

MADELON.

Vous ne rentrez donc pas encore ?

GRIPON.

Non.... (*A part.*) Ce n'est pas un gueux qu'un muphti !

MADELON.

Faudra-t-il vous attendre, ou laisserai-je la lampe allumée ?

GRIPON.

Non; soufflez-là. Je ne rentrerai pas cette nuit. (*A part.*) Le trésor d'un muphti ! cela doit être considérable !

MADELON.

Mais, Monsieur... C'est du vin aujourd'hui.

GRIPON.

Ah! je n'y songeais pas... (*A part.*) Nous trouverons des richesses... (*A Madelon, en lui rendant le reste du pain.*) Serrez cela pour demain. (*A part.*) Je crois déjà me voir au milieu de ces monceaux d'or, de ces tas de diamans, de bijoux. Ah! courons, courons vite.

(Il sort et oublie ses clés.)

SCÈNE VIII.

MADELON, seule.

Quoi! le voilà parti; et il a oublié!...Non, par ma foi, je ne me trompe pas... Monsieur Jérôme! Mademoiselle Henriette! revenez; descendez vite. Il faut qu'il lui trotte dans la cervelle quelque idée bien lucrative, pour lui avoir donné une telle distraction. Voilà la clé de sa chambre.... Celle-ci, c'est la clé de la porte de fer de son petit cabinet. Cette autre m'a bien la mine... oui, je la reconnais.

SCÈNE IX.

MADELON, HENRIETTE, JÉROME.

MADELON.

Arrivez, mes enfants, arrivez. Bonne nouvelle ; je crois que nous touchons au moment désiré. Gripon vient d'oublier ses clés à la porte ; je les tiens, les voilà. Voilà celle de l'armoire où sont tous les bijoux de votre mère ; j'y cours. Votre oncle a dit qu'il resterait toute la nuit dehors, mais il ne faut pas s'y fier. Pour plus de sûreté, restez là, mes enfants ; faites bien le guet : je rentre, et je ne reviendrai pas les mains vides.

(Elle rentre.)

SCÈNE X.

HENRIETTE, JÉROME.

JÉROME.

Ah ! ma chère Henriette, ma chère amie.... il était tems... Sais-tu que mon oncle a le projet de me faire enfermer?...Je ne suis pourtant pas fou, à moins que ce ne soit d'amour pour toi... Mais il sera bien habile s'il m'attrape... Enfin, tout va changer ; nous allons donc partir.

DUO.

HENRIETTE, JÉROME.

La douce espérance
Nous offre un destin enchanteur.
Nous allons en France
Jouir du vrai bonheur.

HENRIETTE.

Oui, l'Amour nous appelle.

JÉROME.

Pour nous que d'heureux jours!

HENRIETTE.

Me seras-tu fidèle?

JÉROME.

Je t'aimerai toujours.

ENSEMBLE.

Oui, l'Amour nous appelle.

HENRIETTE.

Suivons sa voix.

JÉROME.

Ses douces lois.

HENRIETTE.

Que notre ardeur.

JÉROME.

Que mon bonheur.

ENSEMBLE.

A chaque instant se renouvelle.

HENRIETTE.

Mais écoutons.... Ne vient-on pas?
J'entends quelqu'un là-bas.

JÉROME.

Approchons-nous, je verrai bien;
Calme-toi, ce n'est rien.
Bientôt un doux asile
T'assure un sort tranquille.

HENRIETTE.

La douce espérance
Nous offre un destin enchanteur.

ENSEMBLE.

Nous allons en France
Jouir du vrai bonheur.

SCÈNE XI.

HENRIETTE, JÉROME, MADELON.

MADELON.

Je les ai trouvés, je les ai trouvés, allons, mes enfans, réjouissez-vous; sauvons-nous.

HENRIETTE.

Mais, n'y a-t-il rien là qui soit à mon oncle? Souviens-toi que je ne veux pas....

MADELON.

N'ayez point d'inquiétude, c'est votre bien ? tous ces effets vous appartiennent... Ah ! j'ai encore oublié..... Tenez, prenez ce papier ; gardez bien tout cela. Je suis à vous dans l'instant.

SCÈNE XII.

JÉROME, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Ah! que de richesses!. . Viens t'asseoir ici ; arrangeons tout ; dépêchons-nous.

JÉROME.

Il faut d'abord mettre ce grand carton au fond du panier ; tiens, de ce côté là.

HENRIETTE.

Laisse-moi voir d'abord ce que c'est : des dentelles !

JÉROME.

Mets ce petit coffre dans le coin ; voilà la place de l'écrin.

HENRIETTE.

Ah ! Jérôme ! les beaux diamans ! Regarde ces bracelets, ces boucles d'oreilles.

JÉROME.

Combien j'aurais de joie à t'en voir parée! Mais, hâtons-nous. Allons, recouvre à présent le panier.

HENRIETTE.

Voilà qui est fait; tout est attaché, bien enveloppé.

JÉROME.

Que je te trouve belle!.... M'aimes-tu autant que je t'aime?

HENRIETTE.

Tu n'as pas besoin que je te réponde.

JÉROME.

J'ai un plaisir à te regarder!.... Tiens, quand tes yeux sont comme cela fixés sur les miens.... Si tu savais ce qui se passe dans mon cœur.... J'éprouve des transports.... Ah! ma chère Henriette! embrasse-moi; que nous allons être heureux!

HENRIETTE.

Mais, veux-tu bien ?.... (*Elle lève le bras pour repousser Jérôme, et lâche le panier qui tombe dans le puits.*) Ah, ciel! voilà le panier dans le puits!

SCÈNE XIII.

HENRIETTE, JÉROME, MADELON.

JÉRÔME.

Dans le puits !

MADELON, un carton sous son bras; et deux voiles à la main.

Le panier est dans le puits ?

HENRIETTE.

Ah ! Dieu ! quel étourdi !.... Voyez donc, avec ses folies, ses extravagances.... Voilà toujours....

JÉRÔME.

Je croyais que tu le tenais.... C'est dans ma joie.... dans mon transport....

MADELON.

Oui, la joie, son transport.... Ah ! les maudites gens, que les amans. Et puis intéressez-vous pour eux ! Nous voilà bien avancé à présent. Comment partir ? Que faire ? Que devenir ? Ah ! que je suis malheureuse ?

JÉRÔME.

Eh bien ! quoi ? Faut-il tant crier ? Pourquoi vous désespérer toutes deux ? Je vais descendre dans le puits.

MADELON.

Assurément, monsieur l'amoureux, vous y descendrez.

HENRIETTE.

Y penses-tu? Descendre dans ce puits? Non, je ne le veux pas.

MADELON.

Et que craignez-vous? Il n'est pas bien profond, il n'y a même plus d'eau depuis quelques jours; et Gripon ne rentrera que demain.

JÉRÔME.

Mais il n'y a point de corde.

MADELON.

Courons chercher la corde et le sceau qui sont au puits de notre maison. Aussi bien voici l'heure du guet; je crois qu'il va passer. Rentrons.

JÉROME.

Oui, je vous promets que rien ne sera perdu. Je vais venir retirer toutes ces richesses, et nous nous sauverons en France.

(Ils rentrent tous dans la maison de Gripon.)

SCÈNE XIV.

MARTIN, seul, portant deux marteaux et une lanterne.

N'AVANCEZ pas compère. Paix. J'entends... je vois le guet qui vient par l'autre rue. Retournons sur nos pas. Il est encore de trop bonne heure. Il faut attendre que la nuit soit plus avancée.

SCÈNE XV.

ALI, MUSTAPHA, OSMAN, GARDES.

CHŒUR.

LA garde passe, il est minuit.
Qu'on se retire, et plus de bruit.
La garde passe, et la voici.
Rentrez en diligence.
Obéissez, faites silence ;
C'est la loi du cadi,
Qu'on se retire, et plus de bruit.
La garde passe, il est minuit.
Plus de bruit, plus de bruit ;
Que tout se taise ici.
Rentrez chez vous en diligence.
Obéissez, faites silence ;
C'est la loi du cadi.

ALI.

Voyez comme tout est tranquille, depuis que c'est nous qui fesons la garde. Partageons-nous à présent. Osman, je te charge de finir la retraite. Traverse le quartier des Grecs; passe devant la grande mosquée; fais le tour du port, et reviens ici par la rue des Juifs. Allez avec lui, vous autres. Nous nous rassemblerons ensuite dans cette même place, et nous y resterons jusqu'au jour. Vous, suivez-moi. Retournons sans bruit sur nos pas. L'on ma dit qu'il y avait là bas un cabaret, où malgré la loi du prophète, on vendait du vin aux musulmans. Il faut y faire une visite, et s'il est bon, le confisquer à notre profit. Oh! il faut maintenir l'ordre et la police.

CHŒUR.

La garde passe, il est minuit, etc.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

GRIPON, seul.

Le compère Martin a raison de m'envoyer à la découverte, avant de tenter notre entreprise... Elle est dangereuse.... Mais la nuit est déja avancée.... tout est tranquille.... Le guet a passé... Personne ne viendra plus. Oui : nous pouvons à présent ouvrir cette pyramide, sans crainte d'être surpris. Retournons chercher le compère et tous nos instrumens.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

JÉROME, HENRIETTE, MADELON.

JÉROME.

Oui, notre fuite est sûre. Rien ne peut plus nous arrêter. Un vaisseau met demain à la voile : j'en connais le capitaine, et il nous recevra sur son bord.

HENRIETTE.

Quel bonheur, cependant, qu'aujourd'hui mon oncle reste toute la nuit dehors !

JÉROME.

Oui, nous serons déjà embarqués, et loin du port avant qu'il revienne. Ah ! qu'avec les richesses que je vais retirer du puits, nos destins seront doux en France ! C'est là, ma chère Henriette, c'est à Paris que les femmes sont heureuses. N'est-il pas vrai, Madelon ?

MADELON.

Oui, oui. Voilà qui est attaché. Tout est prêt.

JÉROME.

Allons, je vais descendre.

HENRIETTE.

Mais, au moins, n'y a-t-il pas de danger ?

MADELON.

Non, vous dis-je, le puits est à sec. Il n'y a point d'eau à présent.

TRIO.

HENRIETTE.

Tiens la corde, prends bien garde,
Je tremble, cher amant !

JÉROME.

L'Amour me prend

Sous sa sauve-garde.
Descendez-moi, ne craignez rien.

HENRIETTE.

Prends la corde, tiens-la bien.
La tiens-tu bien?

JÉROME.

Je la tiens bien.

MADELON.

Il la tient bien.
Hardiment; de l'assurance.

HENRIETTE.

Doucement; de la prudence.
Te tiens-tu bien?

MADELON.

Il se tient bien.

HENRIETTE.

Je ne le vois plus! hélas!

MADELON.

Tant mieux, tant mieux; ne craignez pas.
(A Henriette.)
Mais quel est votre effroi?

HENRIETTE, à Jérome.

Ah! prends bien garde à toi!

JÉROME, au fond du puits.

Ne sois plus inquiette,
Ma chère Henriette.

MADELON, à Jérome.

Notre panier.

JÉROME.

Bon.

MADELON.

Un gros paquet.

JÉROME

Bon.

MADELON.

Un mantelet.

JÉROME.

Bon.

MADELON.

Le grand carton;
Cherchez-le bien,
N'oubliez rien.

JÉROME.

J'ai le panier.

MADELON, sautant de joie.

Bon.

JÉROME.

J'ai le paquet.

MADEDON.

Bon.

JÉROME.

Le mantelet.

MADELON.

Bon.

JÉROME.

Le grand carton.
J'ai tout, ma foi.
Remontez-moi.

HENRIETTE.

Prends la corde : prends bien garde,
Je tremble, cher amant !

JÉROME.

L'Amour me prend
Sous sa sauve-garde.
Remontez-moi, ne craignez rien.

HENRIETTE.

Tiens la corde, tiens-la bien,
La tiens-tu bien ?

JÉROME.

Je la tiens bien.

MADELON.

Il la tient bien.
Hardiment ; de l'assurance.

HENRIETTE.

Doucement, de la prudence,
Te tiens-tu bien ?

MADELON.

Il se tient bien.

HENRIETTE.

Ah ! qu'est-ce que je vois ?

MADELON.

Vos oncles, je crois.

HENRIETTE, MADELON.

Ce sont eux ; je les vois.

JÉROME.

Remontez-moi.

HENRIETTE.

Ah ! Jérome, quel parti ?
Voici nos oncles : les voici.

JÉROME.

Remontez-moi, remontez-moi.

HENRIETTE.

Ils sont tout près. Tais-toi, tais-toi.

MADELON.

Quel embarras ! prenons la fuite.

HENRIETTE.

Ils sont tout près. Sauvons-nous vite.
(A Jérome.)
On reviendra. Tais-toi, tais-toi.

MADELON, à Henriette.

Rentrons, rentrons, je meurs d'effroi.
(Elles rentrent dans la maison, et ferment la porte.)

JÉROME.

Remontez-moi.

MARTIN.

Hein ?

JÉROME.

Remontez-moi.

SCÈNE III.

MARTIN, GRIPON; JÉROME, dans le puits; HENRIETTE, à la fenêtre; ALI, GARDES.

GRIPON.

Que dites-vous, compère?

MARTIN.

Moi, je ne dis rien. Je croyais que c'était vous qui aviez parlé.

GRIPON.

Non.... Cette échelle pèse en diable; et je suis éreinté.

MARTIN.

Ce n'est rien que cela; et, comme on dit, l'argent ne vient pas en dormant. Voyons d'abord comment nous nous y prendrons.

GRIPON.

C'est une seule pierre qui occupe toute cette face. Il sera plus aisé.....

MARTIN.

Prenez le marteau, sondez un peu.

GRIPON.

Eh bien ! cela résonne-t-il ?

MARTIN.

Oui, assurément, cela sonne creux. Voici l'entrée. Il faut faire sauter cette pierre-là.

GRIPON.

Il faut pourtant avouer que ces Turcs ont bien de l'esprit d'avoir imaginé de se faire enterrer ainsi avec toutes leurs richesses !

MARTIN.

Oui, cette mode-là vaut mieux que celle de leurs habits, qui sont d'une longueur, qui mangent une étoffe !... On en ferait quatre dans un. Aussi je n'ai jamais voulu me vêtir à leur manière.

GRIPON.

Ni moi non plus. Pour avoir du profit, il faut s'habiller à la française, et se faire enterrer à la turque.

DUO.

MARTIN, GRIPON.

Frappons, frappons à grands coups ;
Tout sommeille autour de nous.

Le mortier tombe à terre.
Je vois le joint de la pierre.
Allons, compère ; allons, compère :

Tous les trésors sont à nous.
Frappons, frappons à grands coups
Tout sommeille autour de nous.

GRIPON.

L'ouvrage est en bon train.

MARTIN.

L'ouvrage est en bon train

GRIPON.

Nous ôterons la pierre.

ENSEMBLE.

Elle s'ébranle enfin.

GRIPON.

Courage, compère.

MARTIN.

Courage, compère.

ENSEMBLE.

Courage, compère.

MARTIN.

Prenez la pince, apportez-la.

GRIPON.

Voilà la pince, la voilà.
Elle remue.

MARTIN, enfonçant la pince de son côté.

Elle viendra.

MARTIN, GRIPON.

Elle remue. Elle viendra.

Courage, compère.
Courage, compère.

MARTIN.

Poussez la pince; enfoncez-la.

GRIPON.

Voilà la pince, la voilà.
Elle remue.

MARTIN.

Elle viendra.

ENSEMBLE.

Soutenez bien, elle viendra.

GRIPON.

La voilà, la voilà.

MARTIN.

Gare aux jambes.

GRIPON.

La voilà.

ENSEMBLE.

Ah! compère, embrassons-nous.
Tout le trésor est à nous.
Un trésor! entendez-vous?
Nous l'avons; il est à nous.

MARTIN.

Ah! ma foi, nous voici bien avancés. Encore une grille! Voyons donc.

GRIPON.

Il faut qu'il y ait des richesses dans ce caveau, pour en avoir fermé l'entrée avec tant de soin.

MARTIN.

Nous en viendrons à bout. Voilà une coulisse, c'est une herse : sûrement elle se lève. Tenez ; que j'essaie.

GRIPON

Eh bien! cela va-t-il?

MARTIN.

Non, je ne suis pas assez fort. Venez m'aider.

GRIPON.

Allons ; fort de votre côté. Nous l'aurons.

MARTIN.

Je la soulève déjà un peu.

GRIPON.

Bon : la voici. Levons tout-à-fait.

GARDES, sans être vus.

Ah! qu'il est bon! qu'il est divin!
Vive le vin! vive le vin!

MARTIN.

Sauvons-nous. Voici quelqu'un.

GRIPON.

Ah ! compère ! allons-nous en.

MARTIN.

Non : paix. C'est quelque ivrogne qui passe. Approchons-nous pour mieux écouter.

(Ils avancent quelques pas, et s'enfuient de nouveau, dès que les janissaires recommencent à chanter.)

CHŒUR.

Ah ! qu'il est bon ! qu'il est divin !
Vive le vin ! vive le vin !

GRIPON.

Sauvons-nous, croyez-moi. Nous serons pris.

ALI, sans être vu.

Compagnons, voici bientôt l'heure de recommencer notre ronde. Allons, plus que cette bouteille, et nous emporterons les autres.

GRIPON.

N'entendez-vous pas?

MARTIN.

C'est vous dis-je, une bande d'ivrognes. De quoi avez-vous peur? On n'entend plus rien. Les voilà passés ; retournons.

GRIPON.

Il est vrai.... la besogne est si avancée!.... Ce serait grand dommage de ne pas achever.

MARTIN.

Allons, compère; cela va. Elle est assez haute. Il faut mettre quelque chose dessous.

GRIPON.

Tenez bien; j'y vais mettre une pince; lâchez à présent. Elle ne tombera pas.

MARTIN.

A merveille. Voyons à présent s'il est bien profond... Ah! il n'y aura pas besoin d'échelle: voilà un petit escalier.

GRIPON.

Tant mieux. Eh bien! descendez. Vous avez la lanterne.

MARTIN.

Oh! compère! prenez-la, et descendez vous-même.

GRIPON.

Non, par ma foi! j'ai trop de peur.

MARTIN.

Ce n'est pas que je sois absolument poltron; mais pourquoi moi, plutôt que vous?

GRIPON.

Pourquoi?..... C'est..... c'est parce que..... Voyons pourtant que j'examine si... Non; c'est inutile: je ne puis y descendre. Je serais mort avant d'être au bas de l'escalier.

MARTIN, prenant la lanterne.

Donne, donne-moi cela, poltron que tu

es ! je vais y aller, moi. Mais je t'avertis au moins que j'aurai la plus grosse part.

GRIPON.

Descendez toujours, compère : nous verrons cela après.

MARTIN.

Je commence pourtant à trembler aussi.... Mais toutes les richesses que je vais trouver... Cette idée me rassure. Descendons.

(Il descend.)

HENRIETTE, à la fenêtre.

Le pauvre Jérôme !... Ah ! les voilà encore.

GRIPON, sur le bord du caveau.

Eh bien ? Êtes-vous dans le fond ? Avez-vous beaucoup de choses ? Jetez-moi ce que vous trouvez.

MARTIN.

Je ne vois rien. Voilà seulement un manteau turc.

(Il jette un manteau.)

GRIPON.

Que diable me jette-t-il là ? Ne voilà-t-il pas une belle guenille? L'or, les diamans, voilà ce qu'il faut prendre.

MARTIN, jetant un bonnet.

Tenez, voilà encore un bonnet de muphti,

GRIPON.

Muphti toi-même ! Mais voyez un peu quel trésor ! Y pensez-vous ? Encore une fois ; l'or, les diamans, les bijoux !

MARTIN.

Il n'y en a point. Il n'y a plus rien.

GRIPON.

C'est que vous voulez tout garder. Ce sont-là de vos tours ; et je m'en doutais bien....

MARTIN.

Mais venez-y voir vous-même. Je vous jure, compère....

GRIPON.

Tais-toi, vilain fripon.

MARTIN.

Comment ! maudit usurier !

GRIPON.

Il te convient bien, malheureux renégat ! tu n'en es pas quitte, et je te....

MARTIN.

Je remonte, impertinent, maraud ; je remonte, et je vais t'assommer.

GRIPON, enfermant Martin.

Je me moque de toi. Tiens, reste-là, chien d'avare, maudit avare ! crève dans ce caveau.

MARTIN

Ah malheureux! je suis enfermé! Veux-tu bien, coquin!

(Il essaie de lever la herse.)

HENRIETTE, à la fenêtre.

Ils ne s'en vont pas!.... Hélas! Jérôme va donc mourir dans ce puits!

GRIPON.

Me tromper! me voler ainsi! me faire exposer à être pendu.... Et pour... Et pour.... Cela n'en valait-il pas bien la peine?

(Il jette le bonnet et la robe dans le puits.)

DUO.

MARTIN.

Mon cher monsieur Gripon;
Compère, ouvrez-moi donc.

GRIPON.

Non, non, maître fripon:
Il n'est plus de compère.

MARTIN.

Écoutez ma prière,
Mon cher monsieur Gripon!

GRIPON.

Non, non, maître fripon.

MARTIN.

Ouvrez-moi donc, hélas!

GRIPON.

Non, non, tu ne sortiras pas.

MARTIN.

Monsieur Gripon!

GRIPON.

Maître fripon!

MARTIN.

Monsieur Gripon!
Compère, ouvrez-moi donc!

GRIPON.

Maître fripon!
Non, non, tu ne sortiras pas.

MARTIN.

Ouvrez-moi-donc, hélas!

ALI, sans être vu.

Qui va là? Qui va là?

MARTIN, GRIPON.

C'est le guet; le voilà.

MARTIN.

Ah! je me désespère!
C'est le guet, compère!

GRIPON.

Moi, je ne le crains guère.
Non, non, maître fripon.

MARTIN.

Mon cher monsieur Gripon!

LES GARDES, sans être vus.

Qui va là? Qui va là?

MARTIN.

Compère, ouvrez moi-donc.

LES GARDES.

Qui va là? Qui va là?

MARTIN.

Mon cher monsieur Gripon!

GRIPON.

Non, non, maître fripon;
Il n'est plus de compère.

MARTIN.

Monsieur Gripon!
Ouvrez-moi donc, compère.

GRIPON.

Tu n'en sortiras pas.

MARTIN.

Ouvrez-moi donc, hélas!

Malheureux! veux-tu bien venir?

GRIPON.

Ah ciel! mes clés! je ne les ai pas! qu'en ai-je fait! Et voici qu'on vient.

MARTIN.

Je te jure que je vais crier. Je dirai tout.

GRIPON.

Garde-t'en bien, compère! Nous serions

pendus tous deux. Cache ta lanterne ; cache-toi. Je t'ouvrirai après.

MARTIN.

Mais au moins tu me promets....

GRIPON.

Oui, oui. Mais mes clés!.... On vient. Voilà les janissaires. Sauvons-nous par l'autre rue. En voilà encore. Ils sont partagés. Je suis pris de tous les côtés. Montons vite à cette échelle, c'est ma dernière ressource. Je me tapirai dans l'enfoncement de cette fenêtre. Peut-être ils ne me verront pas.

SCÈNE IV.

GRIPON, sur la fenêtre; MARTIN, dans le caveau; JÉROME, dans le puits; ALI, MUSTAPHA, OSMAN, GARDES.

CHŒUR.

Ah! qu'il est bon! qu'il est divin!
Vive le vin! vive le vin!

ALI.

ARIETTE.

Ma foi, que Mahomet en gronde:
De ses menaces je me ris.
A tous les prophètes du monde
Je préfère ce vin exquis.

L'alcoran n'est qu'un grimoire;
Je n'y crois plus, et je veux boire
A la santé des houris,
A la santé des muphtis.

CHŒUR.

Ah! qu'il est bon! qu'il est divin!
Vive le vin! vive le vin!

ALI.

Cependant il me brûle; ce diable de vin m'a mis le feu dans le corps.

MUSTAPHA.

Et à moi aussi. Mais voici un puits. Tirons de l'eau : cela nous désaltèrera.

ALI.

C'est bien dit. Tiens, Mustapha, la corde est déjà dedans. Tirons ensemble.

MUSTAPHA, regardant vers la pyramide.

Mais.., mais.... ne vois-je pas une lueur sortir de cette pyramide! Je crois qu'on a fait un trou.

ALI.

Cette eau là pèse en diable.

MUSTAPHA.

Mais regarde donc là-bas je vois....

ALI.

Tirons, tirons toujours : tu te moques de nous avec tes visions. C'est parce qu'on

a enterré là un muphti. N'as-tu pas peur qu'il ne revienne te manger ? Eh bien ! voyez-vous quelque chose ? Pour moi, je verrais le diable, que je m'en soucierais comme de....

SCÈNE V.

GRIPON, sur la fenêtre ; MARTIN, dans le caveau ; JÉROME, ALI, MUSTAPHA, OSMAN, GARDES.

JÉROME, d'une voix troublée.

Me voici, marauds, me voici.

TOUS.

C'est le diable ! c'est le diable !

ALI.

Vin maudit ! Mahomet nous punit.

OSMAN.

C'est le diable ! sauvons-nous vite. C'est le diable.

SCÈNE VI.

JÉROME, GRIPON, sur la fenêtre; MARTIN, dans le caveau; HENRIETTE, MADELON.

JÉROME.

Voila des drôles à qui je viens de faire une belle peur.

GRIPON.

Ah! je vais tomber de frayeur. Quelle figure!

JÉROME.

Henriette, Madelon, venez; c'est moi, c'est moi.

MADELON, sans être vue.

C'est la voix de Jérôme. Mademoiselle, courons vite.

GRIPON.

Henriette! Est-ce qu'il la connaît? Mais tâchons de descendre. Ah ciel! l'échelle! l'échelle! ils l'ont fait tomber! et le cadi va venir.

HENRIETTE, sortant avec précipitation.

Est-ce donc toi, mon cher Jér... ah! ah ah!

MADELON.

Ah ! ah ! ah !

JÉROME.

Arrêtez, arrêtez donc, ne criez pas. De quoi avez-vous peur? Regardez. C'est Jérôme.

GRIPON.

Comment ! C'est Jérôme !

MARTIN.

C'est mon neveu ; il pourra m'aider à sortir d'ici.

HENRIETTE, à Jérôme.

Ah! quelle frayeur tu m'as causée ! Comme te voilà fait ! par quelle aventure ? De quelle manière es-tu sorti de ce puits ?

JÉROME.

Je ne sais qui est-ce qui s'est avisé d'y jeter ces habits : je te conterai tout. Mais ne perdons point de tems

MARTIN.

Jérôme.

GRIPON.

Henriette.

HENRIETTE.

Ah, ciel ! Voici nos oncles ! Les forces me manquent ! Je succombe.

MADELON, JÉROME.

Sauvons-nous, sauvons-nous.

MARTIN.

Jérôme, Jérôme, viens donc à mon secours; ne crains rien.

GRIPON.

Demeure; n'aie pas peur..... Henriette! Madelon! Ah! je tremble qu'on ne vienne.

MADELON.

Ah, ah, ah, ah! Remettez-vous; ne craignez pas.

MARTIN.

A moi, à moi.

MADELON.

Et celui-ci encore! Hi, hi, hi, hi. Voyez ici, hi, hi, hi, hi. Regardez là, ha, ha, ha, ha.

GRIPON.

Ma chere nièce. Henriette, Madelon, ne m'abandonnez pas! Les janissaires sont peut-être allés avertir le cadi. Venez m'aider à me sauver.

MARTIN.

Jérôme, mon cher ami, tire-moi d'ici, je t'en conjure, prends pitié de ton pauvre oncle! Je suis perdu, si la garde arrive.

HENRIETTE.

Oui. Dussions-nous être encore leurs victimes, courons les délivrer.

MADELON

Arrêtez. Il faut auparavant qu'ils promettent de vous rendre votre liberté et votre bien, et de consentir à notre départ pour la France; sans quoi je vais moi-même chercher le cadi.

MARTIN, GRIPON.

Oui, oui, je le veux bien. Je consens à tout.

JÉROME.

Mais point de trahison, au moins. Vous nous tiendrez parole.

MARTIN, GRIPON.

Oui, oui, oui.

MADELON.

Il le faudra bien. Ils signeront tout-à-l'heure la promesse qu'ils vous font; où, sur-le-champ, au cadi. (*Montrant le souterrain ouvert.*) Voilà qui déposera contre eux.

GRIPON.

Mais, dépêchez-vous..... je suis dans une frayeur..... si on allait venir....

MARTIN.

Ah! ciel! Levez vite cette grille, je vous

aiderai de mon côté.... Le cadi, les janissaires.... ce serait fait de moi, si l'on me surprenait ici.

GRIPON.

Grâce au ciel ! je respire.

MARTIN.

Me voici donc hors de danger.... (*A Gripon.*) Compère... nous qui comptions si fort nous enrichir cette nuit.

GRIPON, à Martin.

C'est toi qui es cause, avec ton muphti, ton maudit trésor.....

VAUDEVILLE.

MARTIN, à Gripon.

De tous nos projets,
Il ne nous reste que la peine.

GRIPON.

Pour moi, si jamais
Je me retrouve à telle aubaine...

MARTIN.

Ah ! j'y renonce de bon coeur.

GRIPON.

J'en suis encor transi de peur.

MARTIN.

Nous le voyons : qui trop désire,

De tout son bien
Souvent ne garde rien.

GRIPON.

Cette leçon doit nous suffire:
Il est pour nous
Un bien plus doux,
Dont nous sommes jaloux.

MARTIN, au public.

Nous l'aurons, ce trésor si rare,
Messieurs, si vous applaudissez.
De ce bien chacun est avare,
Et jamais ne dit : C'est assez.

CHŒUR.

Nous l'aurons, ce trésor si rare, etc.

FIN DES DEUX AVARES.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages

RICHARD-CŒUR-DE-LION, drame en trois actes, par Sedaine. 1

VARIANTES de Richard. 63

LES DETTES, comédie en deux actes, par Forgeot. 99

NOTICE sur De Jaure. 161

LODOISKA, drame en trois actes, par De Jaure. 165

MONTANO, ET STÉPHANIE, drame en trois actes, par le même. 235

LES DEUX AVARES, comédie en deux actes, par Fénouillot de Falbaire. 293

FIN DE LA TABLE.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇAIS.

59.

SENLIS,
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

OPÉRAS-COMIQUES EN PROSE.—TOME IV.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.
1822.

LES

DEUX CHASSEURS

ET

LA LAITIÈRE,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE D'ARIETTES;

PAR ANSEAUME,

MUSIQUE DE DUNI,

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Italien, le 21 juillet 1763.

NOTICE

SUR ANSEAUME.

Anseaume (.....), né à Paris vers 1720, entra dans sa jeunesse chez les Pères de la Doctrine chrétienne; mais il quitta bientôt cette congrégation, et fut successivement maître de pension et garçon tapissier.

Il contribua à la naissance de l'Opéra-Comique, dont il fut sous-directeur, de 1753 à 1757; mais il retomba jusqu'à l'emploi de souffleur, de 1758 à 1761. C'est l'habitude de voir et de lire des pièces de théâtre qui lui donna l'idée d'en composer.

Après la réunion de l'Opéra-Comique et du Théâtre-Italien, il fut secrétaire-répétiteur et encore souffleur de la troupe, et s'y rendit utile de plusieurs manières. Il composa les complimens de clôture de 1763 à 1778. Il mourut en juillet 1784. Voici la liste de ses ouvrages :

Le Monde renversé, opéra-comique de Lesage et d'Orneval, qu'il mit tout en vaudevilles, 1753.

Le Chinois poli en France, 1754.

Bertholde à la ville, 1754.

Les Amans trompés, 1756.

Le Peintre amoureux de son modèle, 1757.

La Fausse Aventurière (avec Marcouville), 1757.

Le Docteur Sangrado (avec un anonyme), 1758.

Le Médecin de l'amour, 1758.

Cendrillon, 1759.

L'Ivrogne corrigé, 1759.

Le Soldat magicien, 1760. (Le plan de cette pièce est de Serrières.)

L'Ile des Fous (avec un anonyme), 1760.

Mazet, 1761.

Le Milicien, 1763.

Les Deux Chasseurs et la Laitière, 1763.

L'École de la jeunesse, ou *le Barneveldt français*, 1765.

Ces seize pièces ont été réunies en 1766, sous le titre de *Théâtre de M. Anseaume*, et forment 3 vol. in-8°.

On a encore de cet auteur :

La Vengeance de Melpomène, prologue, 1753.

Les Épreuves de l'Amour, 1759.

Les Précautions inutiles (avec M. Achard), 1760.

La Nouvelle troupe, 1760.

Le Dépit généreux (avec M. Quétant), 1761.

Le Procès des Ariettes et des Vaudevilles (avec Favart), 1761.

La Clochette, 1766.

Le Tableau parlant, 1769.

Le Maître d'école (avec Marcouville), 1760.

La Ressource comique, ou *la Pièce à deux acteurs*, 1772.

La Coquette de village, 1771.

Le Rendez-vous bien employé, 1774.

Le Retour de tendresse, 1777.

Zémire et Mélinde.

Il a retouché *le Poirier* et *la Veuve indécise*, opéras-comiques de Vadé.

Les seules pièces qui soient restées au théâtre, et que nous donnons dans notre collection, sont *les Deux Chasseurs* et *le Tableau parlant.*

Le théâtre d'Anseaume a été recueilli en 1766, en 3 vol. in-12.

PERSONNAGES.

GUILLOT, }
COLAS, } pauvres paysans.
PERRETTE, jeune laitière.

LES

DEUX CHASSEURS

ET

LA LAITIÈRE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

Le théâtre représente une forêt épaisse.

COLAS, seul.

ARIETTE.

Je suis percé jusqu'aux os.
Toute la nuit sur le dos,
J'ai reçu vent, grêle et pluie.
Je suis gelé, morfondu;
J'ai le corps brisé, rompu :
Ah! quelle chienne de vie!
De la peine que j'endure
Quand verrai-je donc la fin?
La nuit, coucher sur la dure,
Et, le jour, mourir de faim!
Un maudit ours que je guette

M'expose à ce triste sort;
Mais j'ai ma vengeance prête :
Si je l'attrape, il est mort.

Je suis percé jusqu'aux os.
Toute la nuit sur le dos,
J'ai reçu vent, grêle et pluie;
Ah! quelle chienne de vie!

(Il appelle.)

Eh! Guillot, Guillot... Il n'est pas encore arrivé! Chien de paresseux! Il m'avait promis d'être ici avant le jour... Comme me voilà fait!.. Eh! Guillot... Je parie qu'il dort encore; ah! je m'en vais... Mais notre ours... Attendons.... C'est ici sa fuite ordinaire: s'il vénait... comme je lui... (*Il couche en joue.*) Mais Guillot... Oh! Guillot ne viendra pas. Il faut l'aller chercher.

SCÈNE II.

COLAS, GUILLOT

COLAS, apercevant Guillot.

Ah! te voilà enfin: il est bien tems!

GUILLOT.

Parbleu, tu es bien pressé!

COLAS.

Tu ne l'es guère toi; voilà une belle heure pour venir à l'affût!

GUILLOT.

Nous avons plus de tems qu'il n'en faut.

COLAS.

Oui, pour ne rien faire qui vaille.

GUILLOT.

Ah! te voilà encore aveo tes craintes, oiseau de mauvaise augure!

COLAS.

Tu en parles bien à ton aise; mais si tu avais passé la nuit comme moi, exposé aux injures de l'air...

GUILLOT.

Ce n'est rien, ce n'est rien; ça se séchera.

COLAS.

Eh bien! allons nous mettre en quête.

GUILLOT.

Oui, quête, quête: pour moi, je vais t'attendre ici. (*Il s'assied, et tire de son havresac des provisions. Colas les voyant, s'assied aussi.*) Eh bien! va donc. . . . .

COLAS.

Tout-à-l'heure, tout-à-l'heure.

GUILLOT.

Tu étais si pressé!

COLAS.

Oh! nous avons le tems. (*Il prend la bou-*

teille.) Qu'est-ce que c'est que ça? du rogomme?

GUILLOT.

Non, c'est du vin. J'en ai fait une petite provision pour toute la journée.

COLAS.

Bien, bien.

GUILLOT.

ARIETTE.

Tant qu'il me reste
Le moindre espoir,
Le sort le plus funeste
Ne saurait m'émouvoir.
Toujours leste,
Toujours preste,
Dans l'état le plus fâcheux,
Je n'en suis pas moins joyeux.
Nul souci ne me tourmente :
Je ne vois dans l'avenir
Que du plaisir;
Et sitôt qu'il se présente,
Je suis prompt à le saisir.

COLAS.

Ah! mordi, j'avais besoin de ça.

GUILLOT.

Eh bien! es-tu encore fâché?

COLAS, tendant la tasse.

Oui, donne-moi à boire.

GUILLOT.

Diable ! voilà une rancune bien tenace ! (*Colas boit.*) Doucement, doucement donc : du train dont tu y vas, nous n'aurons pas de quoi dîner.

COLAS, se frottant les lèvres avec la main.

Ma foi, c'est qu'il est bon. Où as-tu fait cette trouvaille-là ?

GUILLOT.

C'est Gros-Pierre qui m'en a cédé un quartaut.

COLAS.

Comment cela ? Tu as donc reçu de l'argent ?

GUILLOT.

De qui ?

COLAS.

Eh !... de ce marchand qui nous doit donner dix pistoles de la peau de l'ours que nous tuerons.

GUILLOT.

Non, pas encore : mais Gros-Pierre m'a fait crédit.

COLAS.

En a-t-il encore beaucoup comme ça ?

(Il se verse du vin.)

GUILLOT.

S'il en a! douze bonnes demi-queues, qui font plaisir à voir.

COLAS.

Ça suffit. Il me revient cinquante francs, comme tu sais, pour ma part.

GUILLOT.

Cela est vrai.

COLAS.

Eh bien! Gros-Pierre en touchera quelque chose, et je mettrai dans ma cave une bonne pièce... Ahi! ahi!

GUILLOT.

Qu'as-tu donc?

(Ici paraît l'ours.)

COLAS.

La pièce s'enfuit... Ahi! ahi!

GUILLOT.

Qu'as-tu donc?

COLAS, tremblant.

Mon vin répand; tiens donc, regarde.

GUILLOT.

Quoi! tu trembles! eh bien! c'est l'ours.

COLAS.

Eh! oui, vraiment, c'est lui.

GUILLOT.

Allons, allons, du cœur; voilà notre fortune qui s'avance.

COLAS.

(L'ours entre.)

Elle a pris un vilain masque.

GUILLOT.

Il est beau, au moins, cet ours-là; considère, considère un peu.

COLAS.

Je le vois, je le vois.

GUILLOT.

Tu trembles?

COLAS.

Ah! que non: prends, prends ton fusil.

GUILLOT.

Il n'est pas chargé: le tien l'est; tire.

COLAS, couchant en joue.

Le voilà; tiens, le voilà.

GUILLOT, chargeant son fusil.

Allons donc.

COLAS.

Va toi-même.

GUILLOT.

La main ferme donc.

COLAS.

C'est que le matin, comme ça, j'ai les doigts gourds.

GUILLOT.

Pars donc.

COLAS.

Ma poudre est humide.

GUILLOT.

Mets-en d'autre.

COLAS.

Et toi qui parles, tu ne fais rien.

GUILLOT, ayant chargé son fusil.

J'y suis, j'y suis ; ôte-toi de là, laisse-moi faire.

(Ici l'ours disparaît.)

COLAS.

Oui, tu en feras de belles !

GUILLOT, met en joue.

Où diable est-il ?

COLAS.

Tais-toi, tais-toi.

GUILLOT, en allant dessus.

Tais-toi, toi-même ; je le tiens. Il est trop loin, je ne pourrai plus l'atteindre ; foin de moi !

COLAS.

Le voilà manqué. Ce sera pour une autre fois.

DUO.

GUILLOT.

Eh bien! Colas?

COLAS.

Eh bien! Guillot?

ENSEMBLE.

Tu ne dis mot;
Non; mais j'enrage.

GUILLOT.

L'ours est-il mort?

COLAS.

Non, pas encor.

ENSEMBLE.

Ah! quel dommage!
Il était là, nous le tenions!
Jamais nous ne retrouverons
Moment plus favorable.

COLAS.

L'ours est-il mort?

GUILLOT.

Tais-toi, butor.
Il était là.

Je le sais bien.

ENSEMBLE.

Ah! / Oui, } pour un rien,
J'enverrais tout au diable.

GUILLOT.

Comment! tu perds courage?

COLAS.

Non, morgué : je suis piqué au jeu ; je veux courir après : ne t'embarrasse pas.

(Il sort du côté opposé à celui de l'ours.)

GUILLOT.

Mais ce n'est pas par là qu'il est allé ; c'est par ici.

COLAS.

Je vais l'attendre du côté de sa tanière.

GUILLOT.

Tu sais où elle est ?

COLAS.

Oui, je l'ai vue hier... de loin, comme il y rentrait.

GUILLOT.

Va donc : moi je reste ici en cas que l'ours repasse.

COLAS.

Et moi, je vais le détourner, pendant que les voies sont bonnes.

GUILLOT.

Je me tiendrai prêt au premier coup de sifflet.

COLAS.

C'est bien dit. (*Il va et revient.*) Écoute,

Guillot; si tu le vois, amuse-le jusqu'à mon retour : je veux avoir la gloire de le tuer.

GUILLOT.

Oui, oui; si tu veux même, je te l'enverrai.

SCÈNE III.

GUILLOT.

Oui, oui, cours, attrape; il t'attendra. Qu'il est maladroit, ce Colas! Sans lui, nous le tenions... Que faire ici, moi? Je m'enrhume... Si cependant l'ours venait... Oui... En attendant, fumons une pipe; ça me réchauffera, et ça m'éclaircira la vue.

(Il pose son fusil contre un arbre, prend son briquet, et allume sa pipe.)

ARIETTE.

Le briquet frappe la pierre,
Le feu pétille à l'instant;
L'amadou aussitôt prend.
C'est à peu près la manière
Dont l'Amour, pour un garçon,
Enflamme un jeune tendron.

Le cœur a beau se défendre,
Fût-il aussi dur qu'un roc,
L'amour, dès le premier choc,
Sait l'obliger à se rendre.
D'un caillou tirer du feu,
Pour l'Amour ce n'est qu'un jeu.

Quand je pense à Colas, je ne saurais m'empêcher de rire. (*Il s'arrête pour fumer, et à chaque pause il crache.*) Il tremblait comme la feuille... C'est, ma foi, une belle bête que cet ours-là... Il vaut trente pistoles comme un liard, et nous l'avons donné pour dix! c'est un marché de dupe, en vérité. La, la, patience; nous regagnerons cela sur un autre... Mais j'aperçois une femme à travers le bois. Elle vient de ce côté.... Bon, tant mieux. Si j'allais faire ici d'une pierre deux coups.

(Il ôte sa pipe de sa bouche, la nettoie, et la serre dans son gousset.)

SCÈNE IV.

GUILLOT, PERRETTE.

PERRETTE, le pot au lait sur la tête.

ARIETTE.

Voilà, voilà la petite laitière,
Qui veut acheter de son lait?
L'autre jour, avec Colinet,
Assise au bord de la rivière,
Nous fesions ensemble un bouquet,
Et d'une gentille manière;
Nous mêlions la rose à l'œillet,
Voilà, voilà la petite laitière, etc.

Nous mêlions la rose à l'œillet,
Et mainte autre fleur printannière ;
Il s'en saisit quand il fut fait,
En me disant : Tiens ; ma bergère ;
Veux-tu l'avoir à ton corset ?
Voilà, voilà la petite laitière, etc.

Veux-tu l'avoir à ton corset ?
Ne fais donc plus tant la sévère ;
Donne un baiser à Colinet.
J'eus beau montrer de la colère ;
Malgré moi le marché fut fait.
Voilà, voilà la petite laitière, etc.

(Pendant l'ariette, Guillot salue Perrette, qui lui répond d'un petit air de mépris.)

GUILLOT.

Serviteur, mademoiselle Perrette.

PERRETTE.

Ah ! ah ! bonjour, M. Guillot. Que me voulez-vous ?

GUILLOT.

Est-ce que vous ne vous reposez pas un peu ?

PERRETTE.

Non, non.

GUILLOT.

Un moment, vous êtes bien pressée ! et où allez-vous donc comme ça si matin ?

PERRETTE.

Où je vais? Au marché, vendre mon lait.

(Elle pose son pot à terre.)

GUILLOT.

Vendre son lait! la petite friponne! et... est-il bon, votre lait? Voulez-vous que j'en goûte?

PERRETTE.

Vraiment, vraiment! ce n'est pas pour votre bec.

GUILLOT.

Oh! dame, excusez, mademoiselle Perrette : c'est que vous êtes si ragoûtante, que vous me donnez envie d'en boire.

PERRETTE.

Oui-dà!

GUILLOT.

En vérité, vous êtes plus blanche que votre lait; mais vous n'êtes pas si douce, à beaucoup près. (*A part.*) Tatigoi! qu'elle est drôle! (*Haut.*) Ah! si c'était-là l'ours que nous guettons, jarnombille, nous ne le tuerions pas; nous tâcherions de l'apprivoiser, et nous lui ferions faire de jolis petits tours.

PERRETTE.

Vous guettez un ours! eh! mais vraiment, vous en avez tout l'air.

GUILLOT.

Oui, nous le guettons... et nous le prendrons, j'en suis sûr. La rencontre que je fais d'un si joli minois m'en donne la certitude.

ARIETTE.

Si vous trouvez dans la plaine,
Me disait certain chasseur,
Vieille femme ou procureur,
Mon ami, mauvaise aubaine,
Tout cela porte malheur;
Mais quand une belle brune
A vos yeux viendra s'offrir,
Signe de bonne fortune,
De bonheur et de plaisir.
Je vois déjà s'accomplir
Le proverbe du chasseur :
Dans vos yeux est le bonheur,
Dans les miens est le plaisir.

PERRETTE.

C'est bien galant, au moins, ce que vous me dites là. Je voudrais bien vous répondre sur le même ton : mais, par malheur, je ne sais pas faire de complimens.

GUILLOT.

Ce ne sont pas des complimens que je vous demande, c'est de l'amour.

PERRETTE.

De l'amour !... pour vous ?

GUILLOT.

Oui, pour moi.

PERRETTE.

Je suis votre servante, M. Guillot; mais je n'en ai point à vous donner.

GUILLOT.

Ne faites point la fière; vous ne me connaissez pas encore; mais regardez-moi bien; vous verrez un luron qui en a déniché plus d'une.

ARIETTE.

Quand je trouve à l'écart,
Une gente fillette,
Je suis comme un renard
Qui guette la poulette.
Sans crainte, sans pitié,
Soudain je fais main-basse;
Il faut, quoi qu'elle fasse,
Que j'en tire aile ou pié.

PERRETTE.

Telle qu'une perdrix,
Qui feint d'être blessée,
Pour sauver ses petits
D'une mort assurée;
J'amorce le galant,
Je consens à l'entendre;
Quand il croit me surprendre,
Je m'échappe à l'instant.

ENSEMBLE.

Le renard est méchant :
La perdrix a beau faire,
Il vous la happera,
Et puis la croque, croque,
Et puis la croquera.

La perdrix est légère,
Le renard a beau faire ;
Elle l'amusera,
Et puis s'envole, vole,
Et puis s'envolera.

PERRETTE.

Tenez, Guillot, je crois que vous croquez plus de mensonges que de poulettes.

GUILLOT.

Laissez-moi faire, si je vous prends une fois dans mes filets...

PERRETTE.

Ah ! qu'on ne m'amorce pas ainsi !

GUILLOT.

C'est qu'en vérité je serais bien fâché de manquer une si jolie proie. Tenez, parlons sérieusement, vous me revenez fort, et si vous vouliez...

PERRETTE.

Eh bien !

GUILLOT.

Eh bien ! vous seriez ma femme.

PERRETTE.

Ah, ah, ah, la femme d'un braconnier !

GUILLOT.

Braconnier, dà!

PERRETTE.

Eh bien! d'un chasseur, passe... Le beau mari que j'aurais là!

GUILLOT.

Comment! comment! que me manque-t-il donc?

PERRETTE, le regardant, et touchant ses habits d'un air de mépris.

Mais... tout, à ce qu'il me paraît.

GUILLOT.

Ça? c'est mon habit de chasse.

PERRETTE.

Vous y allez donc tous les jours!

GUILLOT.

Et puis, vous ne savez pas une chose!

PERRETTE.

Quoi?

GUILLOT.

Je vais faire fortune...

PERRETTE.

Comment cela?

GUILLOT.

La peau de l'ours que nous allons tuer est

vendue; et, en la livrant, c'est cinquante francs qui me reviennent aussi bien qu'à Colas mon compagnon.

PERRETTE.

Cinquante francs, voilà grand'chose!

GUILLOT.

Et qu'avez-vous donc, vous, pour faire tant la renchérie?

PERRETTE.

Ce que j'ai? Ah! vraiment, ce que j'ai! (*Elle montre son pot au lait.*) Et cela donc?

GUILLOT.

Eh bien! quoi! c'est un pot.

PERRETTE.

Eh! oui; mais ce qui est dedans?

GUILLOT.

Eh bien! c'est du lait. Il n'y en a pas pour cinq pistoles, peut-être.

PERRETTE.

Non; mais il m'en vaudra bien d'autres, j'espère. Je ne le donnerais pas pour toutes les peaux d'ours du monde; pas même pour la vôtre. Tenez, écoutez.

ARIETTE.

Voici tout mon projet:
De l'argent de mon lait,

J'achète une centaine
D'œufs que je fais couver.
Les poulets vont sans peine,
Sous mes yeux s'élever.
Il me semble déjà.
Ah! ah! ah! ah!
Que je vois tout cela.

L'argent qui m'en viendra
Bientôt me donnera
Une jeune brebis
Qui fera des petits;
Et pour le renouveau,
Je me forme un troupeau.
Il me semble déja,
Ah! ah! ah! ah!
Que je vois tout cela.

J'y joindrai des chevaux,
Des vaches et des veaux;
Moi-même dans la plaine
Chaque jour je les mène.
Je les y vois bondir,
Quel plaisir! quel plaisir!
Il me semble déjà,
Ah! ah! ah! ah!
Que je vois tout cela.

Oui, j'aurai des petits,
Des poulets, des brebis,
Des agneaux,
Des chevreaux,
Des vaches et des veaux.

Il me semble déjà,
Ah! ah! ah!
Que je vois tout cela.

GUILLOT.

Oh! si vous le prenez ainsi, de l'argent de notre ours....

PERRETTE.

Mais votre ours! votre ours! vous ne le tenez pas; et moi, je tiens mon lait. (*Elle prend son pot, et le pose sur sa tête.*) Et vous savez le proverbe. Adieu, Guillot; quand vous pourrez m'en offrir autant, nous parlerons d'affaire. Adieu, adieu, bonne chasse; mais surtout prenez garde de tirer votre poudre aux moineaux.

(Elle sort en chantant.)

Il me semble déjà,
Ah! ah! ah! ah!
Que je tiens tout cela.

SCÈNE V.

GUILLOT.

La petite masque se moque de moi; mais... comme elle est intéressée, prévoyante! ce serait un trésor dans un ménage, qu'une petite femme comme ça. Il est vrai que ma parure n'est pas fort engageante; mais, une fois

l'ours mort, elle n'y regardera pas de si près. Il vient un tems où tous ces petits loups-là deviennent moutons.

Jeune fille à cet âge
Est rétive et sauvage.
Aussitôt qu'on la touche;
Avec un air farouche;
Eh! mais, eh! mais, Monsieur,
Ménagez ma pudeur...
Vous me faites rougir,
Voulez-vous bien finir?...
Mais quand l'Amour vainqueur
Enfin parle à son cœur,
Vous la trouvez charmante,
Docile, prévenante;
C'est une jeune chatte,
Qui folâtre toujours;
Et qui, dès qu'on la flatte;
Fait patte de velours.

SCÈNE VI.

GUILLOT, COLAS, accourant.

COLAS, dans la coulisse.

Eh! Guillot, sauve-toi, sauve-toi; à mon secours, l'ours me poursuit.

GUILLOT.

Ah! nous sommes perdus!

(Il grimpe sur un arbre.)

COLAS, court sur le théâtre.

Ciel! que devenir?

(Il tâche de monter sur un autre arbre, et ne le peut pas.)

GUILLOT, montant.

Il va nous dévorer.

(Ici l'ours entre, en poursuivant le paysan.)

COLAS, voyant entrer l'ours, se jette à terre.

Ah! je suis mort!

GUILLOT, sur l'arbre.

A moi! à moi! au secours! Hé, Pierre! Guillaume! Blaise! au secours! ah! mon pauvre Colas!

(L'ours court à Colas, le tourne de côté et d'autre, le quitte pour flairer le pied de l'arbre où est Guillot, revient à Colas, et s'en va en secouant la tête.)

Ne remue pas. Tiens ton haleine, fais le mort. Il vient à moi, le glouton! il ne fera qu'un repas de nous deux.

(Il s'accroupit tant qu'il peut sur l'arbre.)

Colas! Colas! il retourne à toi, prends garde. Personne ne vient pour nous secourir... (*L'ours s'en va.*) Mais... il s'en va.

(Il descend de l'arbre jusqu'au milieu, et remonte tout de suite.)

S'il allait revenir!... Non, non, il tourne vers les grands forts. (*Il descend.*) Colas, allons donc, l'ours est parti.

COLAS, levant un peu la tête.

Ouf!

(Ils se regardent d'un air piteux en silence, et tournent de tems en tems les yeux par derrière.)

GUILLOT.

Lève-toi donc.

COLAS.

Je n'en puis plus.

GUILLOT.

Eh bien! cher compagnon!

COLAS.

Oui, compagnon de malheur... Le diable s'en mêle, je crois... Ne revient-il pas? Je tremble...

GUILLOT.

Oh! que non, va; il est bien loin.

COLAS.

Pas trop, pas trop.

GUILLOT.

Comment?

COLAS.

Il ne peut plus aller.

GUILLOT.

Quoi! tu l'aurais blessé?

COLAS.

Sans doute. Tu ne vois pas qu'il courait au feu ?

GUILLOT.

Tout de bon ? Eh bien, il est à nous, je t'en réponds.

COLAS.

Il est à toi, si tu veux; car, pour moi, je ne m'en mêle plus.

GUILLOT.

Soit; nous l'aurons, je t'en donne ma parole... Tu l'as blessé ?

COLAS.

Et oui, je te dis.

GUILLOT.

C'est bon, c'est bon. Je vais chercher tous les mâtins du village; ils l'auront bientôt mis à bas; je t'assure que je n'en laisse pas ma part aux chiens.

COLAS.

Va, si tu veux; pour moi je reste ici.

(Guillot sort avec son fusil.)

SCÈNE VII.

COLAS.

Adieu, Guillot. Je peux lui dire adieu; car s'il en revient.... Il faut avouer que je l'ai échappé belle. Ah! maudit ours! va... s'il n'y a que moi qui le tue, il vivra long-tems.... Crainte de malheur, mettons-nous en sûreté... sur un arbre? Oui! il y monterait tout comme moi; la fatigue m'accable, et si le pied venait à me manquer... votre serviteur... (*Remarquant la masure.*) Ah! parbleu, voici bien mon affaire. Cela n'est pas trop haut, et j'y serai plus à mon aise. Portons-y toutes nos provisions. (*Il prend la bouteille qui était restée à terre.*) Et vienne l'ennemi quand il voudra, il trouvera à qui parler. (*Il monte.*) Est-elle solide? (*Une pierre tombe.*) Pas trop. (*Il s'excite à monter.*) Haut, haut. (*Son chapeau tombe.*) Ah! m'y voilà. (*Il se couche le long du toit.*) Ma foi, ceci vaut mon li.. (*Il se met sur son séant.*) A merveille. (*Il secoue la bouteille.*) Y en a-t-il encore? Oui, oui; buvons un coup pour nous désennuyer.

ARIETTE.

Bannis l'effroi
Qui me tourmente;
Liqueur charmante,

Console-moi ;
Un doigt de vin, pris à propos,
Est un remède à tous les maux.
C'est l'antidote du chagrin :
Ça ravigotte,
Ça met en train.
Quand j'en bois,
Je me crois cent fois
Plus heureux qu'un roi.
Un doigt de vin, pris à propos,
Est un remède à tous les maux.

(Il balbutie ce qui suit du ton d'un homme ivre qui s'endort.)

Ma foi, Guillot... est garçon prévoyant... Il n'y a plus rien... je ne sais pas ce que j'ai, mais la tête me tourne... Ah!... la peur... la fatigue... le vin... oui... Guillot, je te plains... Et mon argent?... Ah! c'est dit... nous partagerons comme frères... parce que... enfin... c'est juste...

SCÈNE VIII.

COLAS, sur la masure, PERRETTE, pleurant, et tenant l'anse de son pot.

PERRETTE.

Que je suis malheureuse! Ma mère... Eh! ma mère... qu'est-ce qu'elle dira?... Je n'oserai jamais retourner à la maison.

ARIETTE.

Hélas! j'ai répandu mon lait;
Ah! Perrette, pauvre Perrette,
Cher pot au lait, cher pot au lait,
Par toi ma fortune était faite.
En vain, Perrette se flattait;
Elle a cassé son pot au lait.
Frivole espérance,
Dont mon cœur se berçait!
Je n'ai plus que l'anse
De mon pot au lait.
Adieu poussins, adieu poulettes,
Adieu mes vaches et mes veaux,
Adieu béliers, adieu chevreaux,
Adieu mes chères brebiettes.
Pauvres petits infortunés,
Vous êtes morts avant que d'être nés.

J'aperçois Guillot; je me suis moqué de lui tantôt. S'il me voit, il prendra sa revanche... Mais... comme il est agité!... Il a l'air furieux.... Peut-être lui est-il arrivé quelque malheur. Cachons-nous ici pour entendre ce que c'est.

(Elle se cache derrière la membrure.)

SCÈNE IX.

COLAS, endormi, PERRETTE, cachée, GUILLOT.

GUILLOT.

Je suis tout essoufflé; je n'en puis plus. Chien de métier! peste d'ours! je suis tout en guenilles; j'ai laissé la moitié de mes jambes et de mes hardes à travers les broussailles... Colas!... Eh! Colas! Ah! l'ours l'a avalé, il a mangé les chiens, il m'a pensé manger, il mangerait le diable... V'là qu'est fini... Je n'ai plus de ressource, il faut mourir... Eh! qu'est-ce que je fais au monde!... Oui : avant qu'il soit peu, ne faut-il pas mourir de faim?... Mourir de faim pendant qu'il y a tant de façons plus courtes! Ah! dans la fureur où je suis, si j'avais mon fusil... La bandoulière me reste... c'est toujours quelque chose. Allons, allons; n'en fesons pas à deux fois.

(Il prend un morceau de bois sur la membrure, et tâche de l'enfoncer dans la masure. Les coups qu'il donne font tomber sur lui le mur, et Colas qui dormait dessus.)

ENSEMBLE.

COLAS.

Je tombe, je tombe...
Soutenez-moi...
Ahi, ahi, ahi, ahi.
Aidez-moi. (*Bis.*)
Je suis fracassé...
Maudite chaumière!...
Je suis meurtri...
(Il pleure.)
Hi, hi, hi, hi.
Quel triste sort!

GUILLOT.

La masure, la masure,
Tombe sur moi...
Ahi, ahi, ahi, ahi....
Soutiens-moi. (*Bis.*)
J'ai le bras cassé!...
Maudite chaumière!...
Je suis meurtri...
Hi, hi, hi, hi.
Quel triste sort!

PERRETTE.

Quelle aventure!
La masure,
Est à bas. Ah! ah! ah! ah!
La masure est à bas.
Il voulait mourir,
Et ne peut souffrir
Blessure légère.
(Elle rit.)
Hi, hi, hi, hi.
Ah! pauvres gens,
Je vous plains fort.

PERRETTE.

Eh bien! Guillot, ta fortune, où est-elle?

GUILLOT.

Tu vois, Perrette, je ne puis réussir à rien, pas même à me pendre.

COLAS.

Mes pauvres cinquante francs!

GUILLOT, à Perrette.

Prends donc pitié d'un pauvre malheureux! Épouse-moi par charité, quand je ne te servirais qu'à garder les moutons que tu auras...

PERRETTE, soupirant.

Mes moutons? Ils sont bien loin.... Va, Guillot, je ne suis pas plus chanceuse que toi... mon pot au lait...

GUILLOT.

Eh bien?

PERRETTE, ramassant le tesson.

Tiens, le voilà.

GUILLOT.

Il est cassé! nous voilà donc but à but. Tu n'as rien, je n'ai rien non plus. Pardi, mettons ce rien-là ensemble; peut-être en ferons-nous quelque chose.

COLAS.

Mes pauvres cinquante francs!

GUILLOT.

Tais-toi donc, toi; tu pleures toujours. (*A Perrette.*) Tu ne dis rien, Perrette! Tiens, vois-tu? je suis bon diable. Accepte la proposition, tu n'en seras pas fâchée.

PERRETTE.

ARRETTE.

Tu promets de me rendre heureuse,
Tu l'espères; mais, par malheur,
Je vois que l'espoir est trompeur;
Et telle épreuve est dangereuse.
Tout amant qui brusque son choix,
Tôt ou tard reconnaît sa faute;
On s'expose à compter deux fois,
Quand on veut compter sans son hôte.

COLAS.

Ah! c'est bien vrai, ça.

GUILLOT.

De quoi te mêles-tu? laisse-nous tranquilles.

COLAS.

C'est ce que me disait tantôt quelqu'un qui n'a jamais menti.

GUILLOT.

Quel est ce quelqu'un? Car tu fais toujours l'olibrius, toi.

COLAS.

Qui ?

GUILLOT.

Oui.

COLAS.

L'ours.

GUILLOT.

L'ours ! l'ours t'a parlé ? En voici bien d'une autre.

COLAS.

Oui, oui, il m'a parlé ; il m'a parlé tantôt, dans le tuyau de l'oreille, encore.

PERETTE.

Eh bien ! cela doit être curieux, par exemple.

GUILLOT.

Voilà de beaux contes ! Et qu'est-ce qu'il t'a dit ?

COLAS.

Ah ! ah ! quelque chose dont je me souviendrai long-tems.

VAUDEVILLE.

J'étais gissant à cette place,
Et je tremblais de tout mon cœur.

Pour aujourd'hui je te fais grâce,
M'a-t-il dit, calme ta frayeur :
Mais va-t'en dire à ton confrère,
Qu'un fol espoir trompe toujours;
Et ne vendez la peau de l'ours,
Qu'après l'avoir couché par terre.

CHŒUR.

Ainsi le sort,
Un tems nous beroe,
Puis nous renverse ;
L'ours n'a pas tort.

GUILLOT.

Nous avons manqué notre affaire,
Mais il faut prendre son parti.
Je n'oublirai jamais, j'espère,
La leçon que je prends ici :
Adieu donc, gentille laitière ;
Allez rire à présent de l'ours.
Quant à moi, je rirai toujours
Du pot au lait versé par terre.

PERRETTE.

Sans nous moquer les uns des autres,
Gagnons chacun notre logis.
Mes projets valaient bien les vôtres,
Et sont de même évanouis.
Ils n'ont produit que de l'eau claire;
Un fol espoir trompe toujours.
Ne vendez plus la peau de l'ours,
Qu'après l'avoir couché par terre.

COLAS.

Sur l'espoir d'un riche héritage,
L'ardent Damis comptait déjà;
Il fit faire un leste équipage;
Bijoux, habits, et cætera.
Un médecin du vieux grand-père,
Par malice, sauva les jours:
Ne comptons sur la peau de l'ours,
Qu'après l'avoir couché par terre.

Un intrigant dans l'indigence
Bâtit mille projets divers;
Il veut mettre toute la France,
Pour l'enrichir en ports de mer;
Sur un intérêt dans l'affaire,
Il emprunte, il trouve crédit:
Mais un beau matin, tout est dit,
Le pot au lait verse par terre.

PERRETTE.

Sur la vertu la plus austère,
Un époux fonde son bonheur;
Il croit que sa femme préfère
Aux faux plaisirs son cher honneur.
Pauvres maris, n'y comptez guère!
Un amant s'empare du cœur;
La tête tourne, et par malheur,
Voilà le pot au lait par terre.

Sur le produit de son ouvrage,
Un pauvre auteur compte payer.
Il en fait déjà le partage

A maint avide créancier;
Mais dans le creuset du parterre
S'évanouissent ses trésors :
La pièce tombe, et c'est alors
Le pot au lait versé par terre.

FIN DES DEUX CHASSEURS ET LA LAITIÈRE.

L'AMOUREUX
DE QUINZE ANS,

OU

LA DOUBLE FÊTE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES,

PAR LAUJON,

MUSIQUE DE MARTINI.

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Italien, le 18 avril 1771.

NOTICE

SUR LAUJON.

Pierre LAUJON naquit à Paris le 13 janvier 1727. Son père était procureur et très-estimé au barreau; mais le goût du théâtre, et le succès de quelques chansons l'en éloignèrent. Une parodie *d'Armide*, qui réussit, l'engagea décidément dans la carrière dramatique. Sa pièce de *Daphnis et Chloé* lui valut les recherches des personnages d'un rang et d'un esprit distingués. Il ne tarda pas à être attaché à quelque grand, et le comte de Clermont, qui l'employa comme secrétaire de son cabinet, lui donna ensuite le titre de secrétaire de ses commandemens. Laujon, heureux dans ses affaires, ayant suivi ce prince à l'armée, obtint la croix de Saint-Louis sans avoir fait aucun service, et seulement en qualité de commissaire des guerres, dont il n'exerça pas même les fonctions.

A la mort du comte de Clermont, en 1770, Laujon devint secrétaire des commandemens

du duc de Bourbon. Alors il fut chargé de toutes les fêtes de Chantilly. Sa facilité pour en varier le cadre était extrême. Il excellait surtout à parodier sur-le-champ des airs qui se refusaient aux paroles les plus heureusement arrangées. Laujon avait une vertu bien rare; il n'était point jaloux des talens des autres, et jouissait avec satisfaction de leurs succès.

Il perdit toute sa fortune après l'émigration des princes, se vit dépouillé de pensions et de traitemens, et fut réduit à vendre sa bibliothèque. Quoique dans un état voisin de la misère, il ne perdit rien de sa gaîté; il ne cessait de chanter. Une petite rente fesait subsister sa famille. Il fut, nommé en 1807, membre de l'Institut, à la place de M. Portalis, à qui il ressemblait fort peu pour la tournure d'esprit. Lorsqu'il fut présenté, comme nouvel académicien à Buonaparte, il perdit entièrement la mémoire, ne put répondre aux questions que lui fesait l'Empereur, et il fut si interdit qu'il oublia jusqu'à son propre nom. Quoiqu'il eût passé sa vie avec les grands, il était timide et facile à troubler.

Il s'éteignit doucement à l'âge de 84 ans, le 14 janvier 1811. Comme chansonnier, c'est l'un des plus corrects, des plus élégans, et des plus gracieux que nous ayons jamais eus.

Sa chanson, *Mais Monseigneur n'ayez pas peur*, est son chef-d'œuvre.

Il a donné à l'Opéra :

Daphnis et Chloé, en 1747.

Églé, ballet, en 1751.

Sylvie, en 1766.

Ismène et Isménie, en 1770.

Au théâtre Italien :

Armide, parodie, en 1762.

L'Amoureux de quinze ans, en 1771, à l'occasion du mariage de M. le duc de Bourbon.

Le Fermier cru sourd ou les Méfiances, en 1772.

Azor et Thémire; la Journée galante; la Fille, la Femme et la Veuve; Matroco, en 1778.

Le Poëte supposé, en 1782.

La Nouvelle École des Mères; l'École de l'Amitié, etc.

Et aux Français :

L'Inconséquent, en 1777.

Le Couvent, en 1790.

Sur le théâtre de Rouen :

Le Juif Bienfesant.

Tous ses opéras eurent du succès, mais on en joue peu aujourd'hui.

« Laujon, selon La Harpe, n'était qu'un

» bel esprit de société, chansonnier de table,
» composant de petites fêtes pour de grands
» princes, et de petits vers dans de grandes
» occasions. » Mais La Harpe eût peut-être bien voulu pouvoir en faire autant lui-même.

Laujon chanta et rima toute sa vie, non-seulement pour le plaisir des autres, mais pour son propre bonheur, ce qui est bien rare. Ses vers sont, en général, bien faits et harmonieux; mais ce qui le distingue plus particulièrement, c'est qu'il traite le sentiment d'une manière qui consiste moins dans des paroles doucereuses que dans une certaine chaleur de sensibilité qui ajoute au charme de l'expression.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS, père de Lindor.
LINDOR.
LE BARON, père d'Hélène.
HÉLÈNE.
JACINTE, gouvernante d'Hélène.
M. DUPUIS, précepteur de Lindor.
LE MAGISTER.
LA NOURRICE de Lindor.
THOMAS, paysan.
BABET, jeune paysanne.
PAYSANS ET PAYSANNES de la terre du Marquis.
PAYSANS et PAYSANNES de la terre du Baron.
MÉNESTRIERS.
UN MAÎTRE D'HÔTEL du Marquis.
UN DOMESTIQUE du Marquis.

La scène se passe dans le château du Marquis.

L'AMOUREUX
DE QUINZE ANS,
OU
LA DOUBLE FÊTE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un vestibule orné.

SCÈNE I.

LE PRÉCEPTEUR, LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE.

Mais, dites-moi donc, Monsieur, à l'âge de Mademoiselle Hélène... A dix-huit ans.... Ne s'occuper que du couvent!

LE PRÉCEPTEUR.

Eh mais! à l'âge du jeune Lindor.... A quinze ans enfin, ne rêver qu'au mariage!

TOUS DEUX.

Je n'en parle pas de sang-froid.

LE PRÉCEPTEUR.

Tant de goût pour le mariage!
Mais à quinze ans!

LA GOUVERNANTE.

Tel dégoût pour le mariage;
Mais à son âge!
Tel dégoût pour le mariage!

TOUS DEUX.

Dites-moi si cela se croit.

Tant de goût pour le mariage!
Et chaque jour ce goût s'accroît:
Oui, j'en ris de bon cœur:
Pauvre précepteur!

Chaque jour ce dégoût s'accroît:
Cela m'impatiente:
Oui, j'en suis en fureur:
Pauvre gouvernante!

LA GOUVERNANTE.

Eh vraiment! il n'y a qu'à en rire pour vous; mais pour moi!

LE PRÉCEPTEUR.

Je conçois que cela vous afflige.

LA GOUVERNANTE.

Ah! Monsieur, si cela m'afflige! Vous pouvez en juger; après les soins que je me suis donnés...

LE PRÉCEPTEUR.

Et qui ont tourné à votre satisfaction assurément.

LA GOUVERNANTE, prenant l'air plus gai, vivement.

Personne ne peut mieux les apprécier que vous; car votre pupille...

LE PRÉCEPTEUR, d'un ton de satisfaction.

Ma foi...

LA GOUVERNANTE.

Oh! il est charmant.

LE PRÉCEPTEUR.

Comme votre pupille.

LA GOUVERNANTE, avec joie.

Oh! c'est la vérité, il faut en convenir.... Vous ne sauriez croire, Monsieur, le plaisir que j'ai de causer avec vous.

LE PRÉCEPTEUR.

C'est que nous sommes tous deux dans les mêmes principes... bien attachés à nos élèves.

LA GOUVERNANTE.

Je vous dirai qu'Hélène n'entend jamais parler tranquillement de tous les talens que Lindor vous doit.

LE PRÉCEPTEUR.

C'est ce que j'ai remarqué.

LA GOUVERNANTE.

Elle ne conçoit pas que la différence d'âge n'en admette point dans les progrès.

LE PRÉCEPTEUR.

I.

Son esprit est précoce en tout;
Ses progrès sont, comme son goût,
Bien au-dessus de son âge;
Ce goût vif, dont je ne dis rien,
L'anime encor plus à l'ouvrage :
On rit d'un mal d'où naît un bien.

II.

En moi, soit qu'il craigne un censeur,
Sur ce grand secret de son cœur,
Son confident, c'est son père.
Il sait tout; moi, je ne vois rien,
Que la tendresse qui l'éclaire;
Je ris d'un mal qui mène au bien.

LA GOUVERNANTE.

D'ailleurs, Lindor n'a que quinze ans, au lieu qu'Hélène en a dix-huit. Et quand une éducation vous fait honneur dans le monde...

LE PRÉCEPTEUR.

Oh! c'est cruel.

LA GOUVERNANTE, abondant dans son sens.

Ce n'est pas ma gloire personnelle que je

regarde; mais la douleur que cela doit faire au père, qui est le meilleur homme, le plus digne homme du monde, comme vous savez; la franchise même, et qui a besoin de toute sa gaîté naturelle, pour résister au chagrin que cela lui fait.

LE PRÉCEPTEUR.

Il est vrai que M. le Baron...

LA GOUVERNANTE.

Comment, Monsieur! Seigneur de cette belle Terre, où nous nous sommes vus l'année passée, et qui n'est qu'à un pas de celle-ci; n'ayant d'enfant qu'une fille, qu'il couve des yeux, et qui refuse tous les partis qu'on lui présente: plus on s'obstine à lui en parler, plus elle tient pour le couvent. Pour moi, je sais bien que je n'ai pas de goût pour la retraite; mais en vérité... oui, Monsieur, je crois que je l'y suivrais... c'est que j'aime tant ma chère Hélène!

LE PRÉCEPTEUR.

Eh! Madame, si vous ne l'aviez aimée, son éducation s'en ressentirait.

LA GOUVERNANTE.

Oh! vous avez bien raison.

On ne peut élever l'enfance,
Pour peu qu'il en coûte à l'aimer;
Jeune cœur qu'on se plaît à former,
Nous attache plus qu'on ne pense.

Avec douceur,
Mais sans faiblesse,
Contre l'humeur,
Lutter sans cesse;
C'est un tourment, un vrai tourment,
Si la tendresse
A la maîtresse,
N'offre un attrait... ne sert d'aimant.

TOUS DEUX.

On ne peut élever l'enfance,
Pour peu qu'il en coûte à l'aimer,
Jeune cœur, etc.

LE PRÉCEPTEUR.

Quand la raison
Vient avec l'âge,
Que la leçon
Plaît davantage!
Le succès suit, le maître dit:
« Prenons courage...
» C'est mon ouvrage
» Qu'on applaudit. »

TOUS DEUX.

On ne peut élever l'enfance, etc.

LE PRÉCEPTEUR.

Allez, allez, croyez que les plaisirs qu'on cherche ici à procurer à Hélène, la distrairont peu-à-peu de ces idées sombres.

LA GOUVERNANTE.

Il est vrai que je regarde comme un bonheur que monsieur son père l'ait amenée chez monsieur le Marquis ; elle y paraît plus gaie : mais... toujours un fond de rêverie...

LE PRÉCEPTEUR.

Qui se dissipera... A propos, n'est-ce pas aujourd'hui la fête de monsieur le Baron ?

LA GOUVERNANTE, souriant.

Oui ; mais c'est aussi celle de monsieur le Marquis... Pourquoi cette question ?

LE PRÉCEPTEUR, souriant.

C'est que j'imagine que cela répandra dans le château un peu plus de gaîté.

LA GOUVERNANTE.

Comment ! est-ce que vous sauriez ?...

LE PRÉCEPTEUR.

Est-ce que Lindor s'occupe d'autre chose depuis quelques jours ?

LA GOUVERNANTE.

Je ne le croyais pas dans la confidence d'Hélène.

LE PRÉCEPTEUR.

C'est Hélène et son père qui ne doivent pas être dans la sienne.

LA GOUVERNANTE.

Je ne vous entends pas.

LE PRÉCEPTEUR.

C'est une espèce de fête, un divertissement.

LA GOUVERNANTE.

Oui ; mais il ne faut pas que monsieur le Marquis ni son fils en sachent rien... Attendez donc: je vois que vous cherchez à me faire jaser, et j'en dis trop; aussi-bien, voici Hélène; laissez-nous, je vous prie.

(Il sort.)

SCÈNE II.

HÉLÈNE, LA GOUVERNANTE.

HÉLÈNE.

Eh ! ma bonne, à quoi vous amusez-vous? je vous cherche partout.

LA GOUVERNANTE.

Ma foi, Mademoiselle, je crois notre secret découvert; on a parlé de fête.

HÉLÈNE.

Ah ! ma bonne ! vous aurez jasé.

LA GOUVERNANTE.

Moi ! jaser, Mademoiselle ! Ah !... Mais

vous-même, ne vous serez vous point trahie? Lindor...

HÉLÈNE.

Lindor, ma bonne?... Dans un petit divertissement du moment, que je prépare à monsieur le Marquis, et que je dois bien à la manière honnête dont il nous reçoit, je me serais bien gardée de mettre son fils dans ma confidence.

LA GOUVERNANTE.

Cela étant, j'ai bien fait de ne rien dire à M. Dupuis, qui, nous voyant l'air un peu occupé, cherchait, en effet, à me faire jaser; mais votre secret était en bonnes mains.

HÉLÈNE.

A la bonne heure; car le plaisir de ces petites fêtes n'est que dans la surprise; et vous savez que, pour la ménager, je n'ai pris pour acteurs que les paysans de la terre de mon père: mais voyez un peu s'ils arrivent, et vous m'avertirez.

LA GOUVERNANTE.

Ils arriveront, ils sauront leurs rôles; soyez tranquille... Je suis si contente, quand je vous vois quelques momens de gaîté, que... Enfin, ma chère Hélène, j'y vais.

SCÈNE III.

HÉLÈNE.

Ah! qu'elle serait rassurée, si elle pouvait lire dans mon cœur! Le goût que j'affecte pour la retraite intimide et retient Lindor sur l'aveu qu'il ne cherche qu'à me faire; il empêche mon père de me parler de mariage: je sens que je l'afflige; mais aussi que nous serions heureux!... Il n'a point de meilleur ami que le Marquis... Voir l'hymen resserrer entre eux les liens de l'amitié, quel bonheur! Ah! Lindor, que n'avez-vous mon âge!

Oui, je partage votre ardeur:
Oui, Lindor, pour vous je soupire;
Mais je garderai dans mon cœur
L'aveu que le vôtre désire.

Nous n'avons sur notre bonheur
D'obstacle que votre jeunesse;
Mais elle excuse la rigueur
Dont vos yeux m'accusent sans cesse.
Oui, etc.

Plus je vous vois, et plus je sens
Que l'esprit et que les talens,
A tout âge, ont droit de séduire:
L'amour m'en peint tous les appas;

Mais ce n'est que pas à pas,
Qu'au bonheur il peut nous conduire.
Oui, etc.

Jacinthe ne revient point!... Nos gens doivent être arrivés... cela m'impatiente... Elle sait la peine que j'ai eue à déterminer mon père à aller à la chasse... et cela, pour veiller avec plus de liberté à mon petit projet... Et je gage qu'elle s'amuse... Non, en vérité.... Ah! je vois le Marquis et son fils: allons vite trouver ma bonne.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, LINDOR.

LE MARQUIS.

Dis-moi donc, mon fils; qu'est-ce que c'est que ces paysans qui te cherchaient? Il me semble que j'ai vu des violons...

LINDOR.

Eh! mais, mon père, vous oubliez que c'est aujourd'hui votre fête; ils venaient savoir à quelle heure on danserait au château; mais ce n'est pas là ce qui vous intéresse: dès que je vous parle mariage, vous cherchez toujours à détourner la conversation.

Le mariage est fait pour moi.

LE MARQUIS, feignant d'abonder dans son sens.

Plus j'y songe, et plus je le croi.

LINDOR.

Vous plaisantez, mon père.

LE MARQUIS.

Moi?

LINDOR.

Vous.

LE MARQUIS.

Moi?

LINDOR.

Vous.

LE MARQUIS. { Eh! je le voi.
Eh! non, ma foi.

Sur quoi?

LINDOR.

Sur quoi?

Je vous connais.

LE MARQUIS.

Puis-je mieux faire?

Je dis, je pense comme toi.

LINDOR.

Vous plaisantez, mon père.
Cela me désespère.
Le mariage est fait pour moi.

LE MARQUIS.

Plus j'y songe, et plus je le croi.

Mais tu serais bien étonné, si je te prouvais que je m'en occupe plus sérieusement que tu ne penses ?

LINDOR.

Vous, mon père?

LE MARQUIS.

J'ai trois ou quatre partis en vue.

LINDOR, avec vivacité.

Eh bien ! ne vous le disais-je pas ? Vous en avez en vue trois ou quatre, afin de ne vous décider sur aucun...

Enfin vous me l'avez promis,
C'est un fait... ma mémoire est bonne :
Voulez-vous tromper votre fils,
Vous qui n'avez trompé personne ?...
Avec la parole d'un père,
On est bien fort, on est bien fort.

(Caressant son père.)

Un bon cœur, à qui j'aime à plaire,
A mes yeux ne peut avoir tort.

(Le Marquis veut l'interrompre, Lindor continue, et comme s'il lui coupait la parole.)

Un moment, daignez le permettre;

Tout n'est pas dit... Dans chaque lettre
Que j'ai de vous,
Voyez, lisez ces mots si doux.
(Il lit sur plusieurs lettres ce qui suit.)

« Mon fils, mets-toi vîte en état de secon-
» der ton père.... Songe à t'avancer, mon
» cher fils; songe que je n'attends que cela
» pour te marier.... »

Dans toutes, c'est même langage,
Toujours l'espoir du mariage...
Sur cet espoir que vous fondiez,
Vous m'encouragiez,
Vous le savez, vous exigiez
Travaux, progrès....
Ardeur... succès?...
Et quand tous vos vœux sont remplis...
Et quand mes travaux sont finis...
Et quand mes succès sont suivis...
Vous changeriez d'avis?
(D'un ton patelin.)
Non, non... Enfin, vous me l'avez promis, etc.

LE MARQUIS.

Eh! crois-tu, dis-moi, que je te destine au célibat?

LINDOR.

Je crois... que vous vous occupez de toute autre chose que de me tenir parole.

LE MARQUIS.

Mais.... tu veux que je m'occupe de te choisir une femme, et je n'ai pas encore congédié ton précepteur.

LINDOR.

Mon précepteur?... Il n'y a qu'à le garder pour mes enfans.

LE MARQUIS.

C'est songer à tout : mais n'en as-tu pas encore un peu besoin pour toi-même?

LINDOR.

Ne sais-je pas tout ce que vous m'avez fait apprendre?

Je sais le latin assez bien.

LE MARQUIS, d'un ton d'ironie.

Assez bien? Passe.

LINDOR.

Passe?

LE MARQUIS.

Passe.

LINDOR.

Vous croyez me faire une grâce?

LE MARQUIS.

Passe.

LINDOR.

Passe?

ENS. { On dirait que je ne sais rien.
LE MARQUIS.
Non, tu sais tout, et j'en convien.

LINDOR.

Je sais latin, géométrie.

LE MARQUIS.

Géométrie?

LINDOR.

Géométrie,
Fable, histoire, et géographie;

ENS. { Et, selon vous, je ne sais rien.
LE MARQUIS.
Non, tu sais tout, et j'en convien.

LINDOR, en riant.

Et ma mémoire,
Sans m'en faire accroire,
Me sert assez bien.

LE MARQUIS.

Que trop bien.

LINDOR, en riant.

Passe.

LE MARQUIS.

Passe?

LINDOR.

Passe?

Vous ne me faites point de grâce,
Vous oubliez, et je retien...

Près de vous quel sort est le mien!
L'air modeste ne gagne rien.

LE MARQUIS.

L'air modeste ne gâte rien.

Mais modestie à part, tu ne me parles que de ton esprit : je veux qu'il soit formé.... Et ton cœur ?

LINDOR.

Mon cœur ?.... Ah ! si j'osais...

LE MARQUIS.

Comment ?

LINDOR.

Enfin... il se formera sur le vôtre.

LE MARQUIS, en souriant.

Oh ! tu veux me gagner ; tu me fais des complimens.

LINDOR.

Qui ne me réussissent guère.

LE MARQUIS, d'un ton un peu plus sérieux.

Je vais te faire voir que j'ai meilleure opinion de ton esprit, que tu ne penses, en entrant avec toi dans des détails qui seraient au-dessus de ton âge, si je te connaissais moins.

LINDOR, vivement et avec un peu d'impatience.

Mon âge ?

LE MARQUIS.

Écoute.

Je suis seigneur de ce village;
Un jour il sera ton partage.
Sais-tu tout ce qu'il faut savoir
Pour ton bonheur et ton devoir?
Je te parle en père :
Mais, si je t'éclaire,
Je suis heureux; c'est mon espoir...

Avec complaisance,
Adoucir le poids
De l'obéissance;
Par la bienfesance,
Lier à ses droits
La reconnaissance;
Rendre à ses valets
Le travail facile;
Viser à l'utile,
En fixant la paix;
Avec un voisin difficile,
Avec un fermier trop habile,
Éviter plaintes et procès...

De tout bon seigneur de village,
Tels sont les travaux et les vœux :
Ces soins sont-ils faits pour ton âge?...
Et, pour couronner son ouvrage,
Rendre ses habitans heureux!...

Tu sais tout; et moi, pour leur bien,

Tiens, je crois que je ne sais rien,
Quand chaque aurore
M'éclaire encore
Sur leur bonheur et sur le mien.
Oui, chaque aurore
M'instruit encore,
Pour leur bonheur et pour le mien.

LINDOR.

C'est-à-dire, qu'il faudrait que j'attendisse encore tranquillement quinze ou seize ans, n'est-ce pas?

LE MARQUIS.

Oh! non, non; tu vas voir que je suis plus raisonnable. Je t'ai dit que j'avais plusieurs partis en vue; il en est un sur lequel je me déciderais assez volontiers, en ce que l'âge, le caractère, la figure, tout semble s'y réunir.... Tu connais la jeune Lise?

LINDOR.

La jeune Lise?

LE MARQUIS.

Eh! oui, la fille du marquis de Clainville, mon voisin et mon ami.

LINDOR.

La jeune Lise, qui n'a que onze ans?

LE MARQUIS, vivement.

Tu n'en as que quinze; son caractère pro-

met, sa figure est charmante; et en vous laissant, pour vous connaître et vous aimer, trois ou quatre ans...

LINDOR.

Trois ou quatre ans, mon père?

LE MARQUIS, vivement.

Tu l'aimes peut-être déjà?

LINDOR.

Ah! si j'osais vous parler de mon choix, vous le trouveriez bien plus raisonnable.

LE MARQUIS, cherchant à pénétrer son secret.

Ah! ah! tu as fait un choix? Eh bien! voyons.

LINDOR.

Oui, j'irai vous dire mon secret, pour que vous en abusiez?

LE MARQUIS, feignant de s'en aller.

Eh bien! ne me le dis pas, je ne suis pas pressé.

LINDOR, l'arrêtant et avec impatience.

Eh! mais, mon père, vous ne me laissez pas seulement le tems de vous répondre.

LE MARQUIS.

Tu veux garder ton secret? je te le laisse.

LINDOR, caressant son père, vivement.

Mais, non..... Tenez, mon père, si l'objet de mon choix réunissait tous les talens qu'on peut désirer, la figure la plus aimable, un caractère adorable... aimant son père, comme je vous aime?

LE MARQUIS, avec finesse.

Je dirais que ce portrait ressemble fort à Hélène.

LINDOR, avec embarras.

Je ne vous dis pas que ce soit elle.

LE MARQUIS.

Vraiment, je te crois trop raisonnable..... Tu te chercherais toi-même des obstacles; tu connais son éloignement pour le mariage.

LINDOR, embarrassé.

Mais avant de vous dire son nom, répondez-moi, mon père : si l'objet de mon choix, enfin justifiait le portrait que je viens de vous en faire... Que diriez-vous?

LE MARQUIS, cherchant à pénétrer son secret.

Je dirais qu'il faut commencer par savoir si tu lui plais.

LINDOR, avec embarras.

Mais... si je parvenais à lui plaire?

LE MARQUIS, très-vivement.

Écoute donc... j'entends des chevaux dans la cour du château; c'est sûrement le Baron qui revient de la chasse.

(Il sort.)

LINDOR.

Eh! mon père, vous ne m'en faites jamais d'autres.

SCÈNE V.

LINDOR.

Monsieur le Baron!.... Monsieur le Baron aime la chasse; le tems est beau, il n'est pas homme à revenir si tôt. (*Avec impatience.*) Oh!.... mon père ne veut pas me marier.... c'est singulier... Il a une adresse pour savoir tout ce qu'il veut de moi.... J'ai pensé vingt fois lui nommer Hélène..... mais attendons pour lui en parler. (*Avec satisfaction.*) Oh! oui; si j'étais une fois sûr du cœur d'Hélène... (*Très-vivement.*) C'est aujourd'hui la fête de son père; elle ne se doute pas que je le sais. (*Avec la plus grande joie.*) Je suis sûr de mes acteurs..... Oh! cela ira bien. Hélène a tant d'esprit; elle se doutera bien qu'elle est le véritable objet de toutes les peines que je me suis données.... Cela préparera mieux l'aveu

que je veux lui faire... (*Avec dépit.*) Ah! pourquoi ne suis-je timide que devant elle?

Qu'il est cruel de n'avoir que quinze ans!
Que je m'en veux de ma jeunesse!
Age qui formez les talens,
N'êtes-vous rien pour la tendresse?

Aimable objet qui m'avez su charmer,
Si ma jeunesse effarouche mon père,
Il suffirait de vous nommer,
Pour lui prouver que la raison m'éclaire.

Qu'il est cruel, etc.

Mais mon père avait raison! Voici monsieur le Baron.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LE BARON, en habit de chasse, LINDOR.

LE MARQUIS.

Eh! mais, mon cher Baron, vous voilà de retour de bonne heure!

LE BARON, avec gaîté.

Mon ami, il faut être de société à la campagne.

LE MARQUIS.

Mais vous êtes-vous amusé ?

LE BARON.

Si je me suis amusé ?

ENSEMBLE.

LE MARQUIS ET LINDOR.

C'est un plaisir, en aimant cette chasse,
De chasser avec nos bassets.

LINDOR, d'un ton capable.

Je crois, quelque chose qu'on fasse,

LE MARQUIS.

Tu crois, quelque chose qu'on fasse,
Qu'on n'en a point d'aussi parfaits.

LE BARON.

Ah ! quel plaisir, ah ! l'agréable chasse !
Les braves chiens que vos bassets !
Ma foi, quelque chose qu'on fasse :
L'on n'en a point d'aussi parfaits.

LINDOR.

La bonne voix qu'a Mustaraut !

LE MARQUIS.

Et quelle quête a Fanfaraut !

LE BARON.

Mais vous avez un Murmuraut !

LE MARQUIS ET LINDOR.

Oh ! Murmuraut ! oh ! Murmuraut !

LE BARON.

Quel chien !

LE MARQUIS ET LINDOR.

Bon chien.

TOUS TROIS.

Ah! comme il chasse!

LE BARON.

Avec lui jamais de défaut :
Gardez-le bien.

LE MARQUIS.

C'est de la race
Du vieux commandeur d'Egrivaut.

TOUS TROIS.

Ah! quel plaisir, etc.

LE BARON.

Et votre grand piqueur normand.

LE MARQUIS ET LINDOR.

N'est-il pas vrai qu'il est plaisant ?

LE BARON.

Peut-on ne pas rire,
Quand on l'entend dire :
« Où qu'ça va, mes valets,
» Où qu'ça va ?
» Et ahi, et ahi, c'est là
» Qu'il a
» Verdendaillé dans l'z ozerets.

LE MARQUIS ET LINDOR.

Oui, c'est son ton, c'est sa manière.

LE BARON.

« Quêté sur la taupinière. »

LE MARQUIS ET LINDOR.

Oui, c'est son ton, c'est sa manière.

LE BARON.

Toujours criant,
Sifflant, chantant,
A chaque instant : « Aucoute, aucoute, »
Et l'on est sûr, dès qu'on entend
» Vlan ;..» qu'un renard passe à la route;
Murmurant l'y mène à l'instant.

TOUS TROIS.

Ah! quel plaisir, etc.

LE BARON, à Lindor.

Mais j'ai une petite querelle à te faire : pourquoi n'es-tu pas venu à la chasse ? Tu m'avais dit que tu l'aimais à la fureur.

LE MARQUIS.

Il n'est pas fort constant dans ses goûts.

LINDOR, avec impatience.

Courage, mon père ! comme si vous ne saviez pas le contraire.

LE MARQUIS, d'un ton ironique.

Je ne t'en fais pas de reproches; il y a nom-

bre de petites inconséquences que je te passe, parce qu'elles sont attachées à ton âge.

LINDOR, avec impatience.

Mon âge! toujours mon âge! Eh! mais, mon père, j'ai quinze ans... Et quel âge, s'il vous plaît, avait le Cid?...

LE MARQUIS, en l'interrompant.

Oh!

LE BARON.

Défendez-vous, mon ami. (*A part, et au Marquis.*) Il est charmant.

LE MARQUIS, à son fils.

Tu vas me chercher...

LINDOR.

Eh bien! eh bien!... dans un genre différent... Tenez, vous me le disiez encore hier... Cet auteur anglais... Ah! Pope, n'avait-il pas composé à seize ans ses Églogues, qui le firent nommer le Virgile de l'Angleterre? Et à en juger par mon cœur, je parierais bien qu'Ovide n'avait pas seize ans quand il composa son Art d'Aimer.

LE MARQUIS.

Comment? vous avez lu...

LE BARON; au Marquis.

Eh! laisse-le donc dire. (*A Lindor.*) Mon cher ami, je t'assure, moi, que je te trouve fort avancé.

LINDOR, avec humeur.

Eh! Monsieur, c'est ce que mon père ne veut jamais croire.

LE BARON.

Mais, tu viens de citer si à propos l'Art d'Aimer. (*A demi confidence.*) Est-ce que tu aurais quelque inclination?

LE MARQUIS, vivement.

Oh! Baron, brisons là-dessus.

LINDOR, avec impatience.

Eh! mon Dieu, mon père, n'ayez pas peur, je ne parlerai point; quoique, si j'étais moins discret, je défierais monsieur le Baron de désapprouver mon choix.

LE BARON, vivement.

Eh! mais; Marquis, vous le chagrinez. (*A Lindor.*) Je veux que tu me mettes dans ta confidence; et je te promets, moi, de faire entendre raison à ton père.

LE MARQUIS.

Cela sera difficile.

LE BARON.

Mais, voici ma fille. (*A Lindor.*) Changeons de conversation; celle-ci ne l'amuserait pas.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, HÉLÈNE.

LE BARON.

Bonjour, ma fille.

HÉLÈNE.

Comment vous portez-vous, mon père?

LE BARON.

Très-bien, mon enfant.

HÉLÈNE.

Avez-vous fait bonne chasse?

LE BARON.

Très-bonne.

HÉLÈNE.

Je comptais que vous ne reviendriez que ce soir.

LE BARON.

Je te dirai tout franc que l'appétit m'a gagné.

HÉLÈNE.

Aussi, vient-on de me dire que l'on servait.

LE MARQUIS.

Allons donc nous mettre à table.

LE BARON.

Vous me dispensez donc de faire toilette.

LINDOR.

Eh ! Monsieur, ne sera-t-il pas assez tems après dîner?

LE BARON.

C'est que je vous vois plus parés qu'à votre ordinaire.

LE MARQUIS.

Je vous dirai que c'est aujourd'hui ma fête; et mes habitans viennent.... dansent...

LE BARON, vivement.

Votre fête! Eh! mais, c'est la mienne aussi; vous m'y faites songer.

LE MARQUIS.

Double raison de gaîté.... Mais, tenez, on vient nous avertir qu'on a servi.

LE BARON.

Allons, ma fille, donne-moi le bras, mon enfant; plus de mélancolie! aujourd'hui, surtout. Je t'ai promis (*D'un ton de bonté.*) que je ne te parlerai plus de mariage; ne me parle plus de couvent.

LE MARQUIS.

Ne parlons que de dîner.

LE BARON.

Volontiers, car j'ai une faim de chasseur; c'est tout dire.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente des jardins agréables.

SCÈNE I.

LE MARQUIS, LE PRÉCEPTEUR.

LE PRÉCEPTEUR.

Oui, Monsieur, c'est la fête de monsieur le Baron qui occupe si fort monsieur votre fils : je suis dans sa confidence, enfin ; mais ce qu'il ne m'a pas dit, et que vous devinez sûrement, comme moi, c'est que mademoiselle Hélène est le véritable objet de tous les soins qu'il rend à monsieur son père.

LE MARQUIS, rêveur.

Eh ! je ne suis pas à m'en apercevoir.

LE PRÉCEPTEUR.

Monsieur, c'est une tête bien vive.... dans laquelle l'amour fait bien des progrès.

LE MARQUIS, toujours rêveur.

Vous avez raison.

LE PRÉCEPTEUR, cherchant à lire dans les yeux du Marquis.

Hum, hum; ce qui doit bien vous donner autant à rêver, c'est que je crois que ses soins ne déplaisent point du tout à mademoiselle Hélène.

LE MARQUIS, vivement.

Bon!

LE PRÉCEPTEUR.

Bon!... Je vous étonnerais donc bien, si je vous disais que la surprise que monsieur votre fils ménage à monsieur le Baron ne sera peut-être pas la seule dont vous jouirez.

LE MARQUIS.

Comment?....

LE PRÉCEPTEUR.

Oh! c'est notre secret: il est, d'ailleurs, inutile de vous en prévenir; car vous le saurez dans un moment.

LE MARQUIS, le pressant.

Mais enfin?....

LE PRÉCEPTEUR, interrompant vivement.

Enfin, Monsieur... songez qu'il ne faut pas que monsieur votre fils nous trouve ensemble: il est allé dans le village rassembler ses acteurs.

LE MARQUIS.

Comment, ses acteurs?

LE PRÉCEPTEUR.

Eh! oui, vos paysans qui lui en servent; sa bonne nourrice, entre autres...

LE MARQUIS.

Elle joue un rôle?

LE PRÉCEPTEUR, avec impatience.

Oui, Monsieur... Mais je crains que Lindor n'arrive.

LE MARQUIS.

Un mot... Ce qu'il a fait est-il joli!

LE PRÉCEPTEUR, avec un peu d'impatience, et en souriant.

Vous le verrez.

LE MARQUIS, lui souriant.

Vous n'y avez pas nui?

LE PRÉCEPTEUR.

Oh! l'idée est de lui... J'ai bien usé un peu de mes droits de maître.

LE MARQUIS, souriant.

Ah! j'entends.

LE PRÉCEPTEUR.

Non; pour faire parler les paysans leur langage, et voilà tout... Mais par grâce...

(Il le presse de sortir.)

LE MARQUIS, avec une tendre inquiétude.

Enfin, ce qu'il a fait est joli?.... Vous êtes content de lui?...

LE PRÉCEPTEUR, le reconduisant.

Eh! Monsieur, votre cœur ne se dément jamais.

(Le Marquis sort.)

SCÈNE II.

LE PRÉCEPTEUR.

LINDOR m'a dit de l'attendre... Il tarde bien! Ah! le voici...

SCÈNE III.

LE PRÉCEPTEUR, LINDOR.

LINDOR, arrive en courant, avec joie.

MONSIEUR Dupuis... Les voilà, les voilà... ils me suivent... ils savent leur rôle, mon cher maître... Ah! s'ils pouvaient le dire comme ils viennent de le répéter devant moi!... Oh! ça, je leur ai recommandé de ne pas dire que c'était de moi... gardez-moi bien le secret.

LE PRÉCEPTEUR.

Eh ! votre joie vous décèle déjà.

LINDOR, avec vivacité.

Oh ! je me contiendrai... Je vais rejoindre la compagnie : le Baron est sûrement habillé... Les voilà. (*Revenant sur ses pas.*) La musique sera notre signal.

LE PRÉCEPTEUR, souriant.

Oui.

LINDOR.

Quand je l'entendrai, je ferai descendre tout le monde.

(Il rentre.)

LE PRÉCEPTEUR.

Allez, allez.

SCÈNE IV.

LE PRÉCEPTEUR, LA BONNE.

LA BONNE, avec vitesse.

Nos acteurs sont arrivés.

LE PRÉCEPTEUR.

Allez promptement les joindre.... Voilà les nôtres qui arrivent.

LA BONNE.

J'y cours.

LE PRÉCEPTEUR.

Songez que nous commençons.

LA BONNE.

Eh! vraiment oui, au grand regret d'Hélène, qui m'a grondée; mais qui consent à notre arrangement.

(Elle s'en va.)

LE PRÉCEPTEUR.

Cela n'en fera que mieux : allez, cela fera deux surprises pour une.

SCÈNE V.

LE PRÉCEPTEUR, LA NOURRICE, THOMAS, et autres paysans, acteurs de la fête.

LA NOURRICE.

Nous voilà... Oh! M. Dupuis... vous varrez; oh! vous varrez.

LA NOURRICE ET LES PAYSANS, à l'envi l'un de l'autre.

Je savons tertous notre affaire.

LE PRÉCEPTEUR.

Plus bas!

LA NOURRICE ET LES PAYSANS, se disant l'un à l'autre.

Plus bas!... Vous s'rais content de nous.
Y a tant de plaisir à ben faire,
Pour quenqu'un que j'aimons tertous;...
Ça f'ra ben aise le cher père...

UN PAYSAN.

De voir son fils...

LA NOURRICE.

Ce cher enfant!...
Que j'ons nourri...

UN AUTRE PAYSAN.

Qu'est si charmant...

UN AUTRE PAYSAN.

Qu'a tant d'esprit...

LA NOURRICE.

Qui cherche à plaire...

TOUS.

Au bon seigneur que j'aimons tant.

LA NOURRICE ET TOUS LES PAYSANS l'un après l'autre.

(Voyant arriver la bonne.)

Paix! v'là quenqu'un... Paix! c'est Man'zell' la bonne,
Cach' ton bouquet, cach' ton bouquet.

LE PRÉCEPTEUR.

Elle sait tout.

LES PAYSANS.

Elle est au fait?

LA BONNE, au précepteur.

ENS.

Mes gens sont prêts.

LES PAYSANS.

Elle est au fait... L'affaire est bonne :

(A la bonne.)

Puisque vous êtes du secret,
Je savons tertous notre affaire.

LE PRÉCEPTEUR.

Plus bas !

LES PAYSANS, l'un après l'autre...

Plus bas !... Vous s'rais content de nous.

ENS.

LES PAYSANS.

Y a tant de plaisir à ben faire,
Pour quenqu'un que j'aimons tertous.

LA BONNE.

Tant d'ardeur doit vous satisfaire :
C'est chez vous tout comme chez nous.

LE PRÉCEPTEUR.

Qu'attendez-vous, pour commencer?

LES PAYSANS.

Les ménétriers, qui commencent.... Ah ! bon... tenez, je les vois qui s'avançont.

LE PRÉCEPTEUR.

Commencez quand il vous plaira.

SCÈNE VI.

LES PAYSANS, LES MÉNÉTRIERS.

LES PAYSANS, aux Ménétriers.

Arrivez donc; mettez-vous là : vous, là : moi, là : nous y voilà : oui, l'on nous a placés comme ça...

LA NOURRICE, indiquant la place que doit occuper le Baron.

Songez que c'est-là qu'il sera.

LES PAYSANS.

Nous savons ça, nous savons ça.

(Les Ménétriers jouent une marche; pendant laquelle le salon s'ouvre; alors, les musiciens mènent la marche : les paysans vont prendre la compagnie, pour la conduire et la placer; savoir, le Baron d'un côté, ayant sa fille auprès de lui et la gouvernante; de l'autre, le Marquis, son fils et monsieur Dupuis.)

SCÈNE VII.

TOUS LES ACTEURS, PAYSANS ET PAYSANNES.

LA NOURRICE, à Thomas.

T'es dans tes atours?

THOMAS.

Toi d'même.

LA NOURRICE.

Moi d'même.

LES AUTRES.

Nous d'même.

THOMAS.

Dam, te v'là brave à l'extrême.

LA NOURRICE.

Toi d'même.

LES AUTRES.

Nous d'même.

LA NOURRICE.

C'est qu'on vient fêter
Queut'zun qu'on aime,
Que j'voulons chanter.

THOMAS.

Moi d'même;
Pour lui j'ons fait
Un biau bouquet.

LA NOURRICE.

Moi d'même.
Pour lui j'ons fait
Faire un couplet.

THOMAS.

Moi d'même;

J'ons là ma chanson.

LA NOURRICE.

Pardin', moi d'même,
J'la sais tout du long.

THOMAS.

Pardin', moi d'même.

LA NOURRICE.

Dam', ça dit beaucoup.

THOMAS.

Moi d'même.

LA NOURRICE.

Mais ça n'dit pas tout.

THOMAS.

Moi d'même.

LE BARON.

Très-bien, nourrice; et vous de même, maître Thomas.

THOMAS.

Oh! Monseigneur, je savons ben que.... Dam,... on a un petit brin.... vous entendez ben... mais on n'est pas stylé à ça.... ce qui fait qu'on n'est pas dans l'accoutumance de ces choses-là : au demeurant, pour el cœur!... oh! ça...

LE BARON.

Tout y est... comment! quand vous seriez des acteurs de profession...

THOMAS.

Ah!

LA NOURRICE, à part, à Lindor.

J'n'avons pas manqué, comme vous voyais.

LINDOR, lui fesant signe de ne le pas regarder.

Eh bien!

LE BARON, riant.

Ah! voilà l'auteur.

LINDOR, embarrassé.

Je ne dis pas cela... mais ce n'est pas là tout, sûrement?

THOMAS.

Je savons ben; mais v'là que j'y venons: est-ce qui gnia pas les bouquets, donc?

I.

THOMAS.

Que j'avions d'impatience
D'vous fleurir ici tertous!
Rien qu'en y songeant d'avance,
(Ils donnent leurs bouquets.)

Ta la la la la la la la la,
J'avions du plaisir chez nous.

II.

LA NOURRICE.

J'voulions tous vous dir' queut'chose.
J'crois qu'l'ardeur de vous fleurir
Attachait à chaque rose,
Ta la la la, etc.
Plus d'plaisir à la cueillir.

III.

THOMAS.

Vous prouver comme on vous aime,
C'était ben aisé pour nous,
Quand not' jeun' Monsieur lui-même,
Ta la la la la, etc.
Nous en baill' l'exemple à tous.

IV.

LA NOURRICE, montrant le Marquis.

C't' amiquié lui vient d'famille.

THOMAS.

On verrait aussi clair, ça....

LA NOURRICE.

Qu'les grâces d'Man'zell' vot' fille,
Ta la la la la, etc.

TOUS DEUX.

Et la gaîté d'son papa.

LE BARON.

De mieux en mieux, mes enfans.

HÉLÈNE.

C'est charmant; de l'esprit, de la naïveté, de la gaîté...

LE BARON, au Marquis.

Mon ami, si j'étais chez moi, mes habitans vous le rendraient... (*Les voyant arriver.*) Les voilà!... (*A Hélène, avec joie et surprise.*) Ah! tiens... Mais, voyons, voyons...

(Les paysans qu'Hélène emploie comme acteurs, entrent alors sur une marche, ayant le magister à leur tête.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE MAGISTER, BABET, paysans et paysannes de la terre du Baron.

LE MAGISTER ET BABET, alternativement.

C'est ben fort pour nous,
Mais c'est doux pour vous,
De voir un magister
Qui se donne l'air
De faire un couplet,
Tout comme en ont fait
(Saluant les autres paysans qui le leur rendent.)
Tant de Messieurs d'esprit,
Qui n'ont pas tout dit.

Oser faire
Son affaire,
De vous faire un compliment !
Quoiqu'indigne,
S'mettre en ligne
Pour ça, dans l'instant
Qu'il vous en vient tant ;

C'est ben fort pour nous, etc.

Mais à quoi sert un cœur ?
A guetter, Monseigneur,
Le jour où l'on sait que l'on vous fête.

Qu'on soit bête,
Mais honnête !....
L'esprit ç'nest qu'du sel ;
Le cœur, c'est tout miel...

C'est ben fort, etc.

LE BARON, avec joie, au Marquis.

Bien attaqué, bien défendu, notre ami.

LE MARQUIS.

C'est la vérité ; on ne peut pas mieux, monsieur le Magister.

LINDOR.

Et je ne vous conseille pas de quitter votre muse.

LE MAGISTER.

Muse! Je ne connais pas ça... Non, non, vous n'y êtes pas.

LE MARQUIS.

Je ne demande pas de qui cela vient.

LE BARON.

Du cœur de ma fille, qui a prévenu le mien. Tu paies mes dettes, ma chère enfant! Va, va, ta reconnaissance vaut bien la mienne.

LE MAGISTER.

Je n'vous ons pas nommée, toujours, Man'zelle.

BABET, ou la paysanne.

Oh! quand on nous défend queut'chose.... surtout Man'zelle...

HÉLÈNE.

Oui, Babet, vous gardez très-bien mon secret.

LE MAGISTER.

Mais, ce n'est pas l'tout.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

I.

LE MAGISTER.

(Ils donnent leurs bouquets.)

Ah! ah! ah! v'là tous nos bouquets,
Qu'on vous présente
Par paquets.
Y a bien des mains qui les ont faits;
Car chacun, j'm'en vante,
A mis sa fleur dans le bouquet;
Son mot dans l'couplet.

II.

BABET.

Ah! ah! ah! drès l'fin point du jour,
Gnia pas d'parterre
D'alentour.
Que j'n'ayons cueilli tour-à-tour;
Gnia pas d'jardinière,
Qui, pour vous fleurir en ce jour,
N'eût volé l'amour.

III.

BABET.

Ah! ah! ah! disait l'magister;
Vous voulez plaire,
V'là qu'est clair:
Mais ç'n'est pas l'tout d'chanter sur l'air,
Et d'être sincère;
Il faut encor en avoir l'air,
Disait l'magister.

LE MARQUIS, aux acteurs.

Tout au mieux, en vérité... (*A Hélène.*) et d'un esprit, d'une gaîté qui m'enchantent.

LE BARON, avec joie.

Ma foi, très-bien.

LA BONNE, pleurant.

Oh! très-bien...

LE BARON.

Qu'est-ce que vous avez donc?

LA BONNE.

Ma foi, Monsieur, je pleure de joie.

LE BARON.

Je conçois cela... (*A Hélène.*) Tiens, tu ne saurais croire le plaisir que tu me fais... et notre petite Babet?

LE MARQUIS.

Une grâce charmante à ce qu'elle dit.

BABET.

Ah! Monseigneur est bien bon... cela allait bien mieux ce matin.... Je recommencerais bien; mais c'est que j'avons encor queut'chose à dire.

(Des paysans apportent des berceaux, sur lesquels sont des devises.)

LE MARQUIS.

Oui ! remettons-nous donc à nos places.

LINDOR, apercevant les berceaux.

Ah ! mon père, regardez donc... c'est charmant !

HÉLÈNE.

Il vous sied bien de me faire des complimens !

LE MARQUIS, voyant changer les fleurs en devises.

Ah ! des devises !

LE BARON, tirant sa loupe.

Voyons, lisons...

HÉLÈNE.

Je vais vous en éviter la peine.

« Le zèle a choisi chaque fleur,
» Le plaisir conduit son ouvrage :
» Simplicité dans notre hommage,
» Sincérité dans notre cœur ;
» De leur accord tout est l'image. »

LE BARON, LE MARQUIS, HÉLÈNE, LINDOR ET LES PAYSANS.

De leur accord tout est l'image.

LE MARQUIS.

Ma foi, mon cher Baron...

C'est chez vous,
Qu'on a cueilli les bouquets les plus doux.

LE BARON.

C'est chez vous,
Et je n'en suis point jaloux.

LES PAYSANS, les uns aux autres.

C'est chez vous, etc.

LE MARQUIS.

Ah! que mon cœur est flatté!

LE BARON.

Et le mien est enchanté.
Quel jour!

LE MARQUIS.

Qu'il a d'attraits!
Esprit, gaîté, tout séduit...

LE BARON.

Mais...

TOUS DEUX.

C'est chez vous.
Qu'on a choisi les bouquets les plus doux;
C'est chez vous,
Et je n'en suis point jaloux.

LES PAYSANS, les uns aux autres.

C'est chez vous, etc.

HÉLÈNE, à la bonne.

Et les rubans?

LINDOR, au précepteur.

Et mon petit marchand ?

M. DUPUIS, l'apercevant.

Ah !...

(On aperçoit sous les berceaux un petit marchand avec des Paysannes qui portent des corbeilles garnies de rubans que l'on distribue aux Paysans et Paysannes.)

LE BARON.

Ah ! ah ! une foire ?...

LE PRÉCEPTEUR.

On veut donner des rubans aux acteurs de la fête. (*Aux Paysans.*) Allons, prenez, mes enfans. Oh ! il n'y a pas de choix ; ils sont tous d'une même couleur.

LA BONNE.

La joie est la même dans les deux troupes ; il ne faut point de différence dans ce qui la désigne.

LE BARON.

Très-bien vu, très-bien.

LA BONNE.

Mais, écoutez ceci :

(Elle marque plus d'attention à ce couplet.)

UNE JEUNE PAYSANNE.

J'venons fêter vot' seigneur ;

V'là-t-il pas qu'vous fêtez l'nôtre :
J'voulons tous peindre not' cœur :
V'là-t-il pas que j'peignons l'vôtre.

LA NOURRICE.

Ici j'ons mêmes douceurs,
De l'un et de l'autre maître ;
L'amitié n'y doit paraître,
Que sous les mêmes couleurs.

LA BONNE, au Marquis et au Baron.

Petite dispute douce de village à village, sur l'attachement... l'amitié... C'est un couplet que nous nous sommes permis, M. Dupuis et moi.

LE MARQUIS.

Très-bien, Madame.

LINDOR, au Baron.

Mais, voici une petite boutique, où je crois que l'on a quelque chose à vous offrir.

(Le petit Marchand donne un verre à facettes au Baron.)

LE BARON.

A moi? Ah! une lunette d'approche.

LE PAYSAN.

Monseigneur, c'est une lorgnette pour voir vingt fois la même chose : c'est quasiment fait pour notre amitié.

LE BARON.

Ah !... un verre à facettes... et des vers ! Lisons :

(Il lit.)

« Ce verre a l'heureux avantage
» De multiplier les plaisirs,
» En répétant cent fois l'image
» De ce qui flatte nos désirs :
» Servez-vous-en pour voir le zèle,
» Que nous avons à vous fêter ;
» Vous verrez qu'il se renouvelle
» A force de se répéter.

(Au Marquis, avec joie.)

Vous jouissez, Marquis.

LE MARQUIS, regardant M. Dupuis.

M. Dupuis... hum... C'est de lui ?

LE PRÉCEPTEUR.

Vous seriez bien fâché que cela n'en fût pas.

LINDOR, avec humeur.

Mon père ne veut pas croire que je puisse rien faire de bien.

HÉLÈNE, avec un peu d'humeur.

Réellement, Monsieur le Marquis, vous êtes impatientant.

LINDOR.

Oh ! je suis fait à cela.

LE BARON.

Je garde ton présent et tes vers.

LINDOR, à Hélène.

J'espère que Mademoiselle voudra bien aussi accepter des tablettes que le petit marchand lui offre.

HÉLÈNE.

Mais, ce n'est point ma fête.

LE BARON.

Prends, ma fille, prends... (*Feuilletant les tablettes.*) Mais voyons cependant... voilà des vers !...

LINDOR.

Je vais vous les lire.

(A Hélène.)

« Par ce petit présent l'amitié vous rappelle,
» Qu'il est doux de s'occuper d'elle ;
» Il ne nous sert de rien, nous pouvons vous l'offrir ;
» Car le plaisir que vous nous faites
» A tous les cœurs se fait si bien sentir
» Qu'on n'a pas besoin de tablettes,
» Pour en garder le souvenir.
» Mais à vous attacher au séjour où vous êtes,
» Quand nos cœurs trouvent tant d'appas,
» Hélène, ne nous dites pas :
» Rayez cela de vos tablettes. »

HÉLÈNE, prenant les tablettes.

Certainement, je ne vous le dirai pas.... Elles sont très-jolies... mais beaucoup moins que les vers.

LE BARON, au Marquis.

Mais, convenez donc que c'est charmant... Vous écoutez cela d'un sang-froid qui me glace.

LE MARQUIS.

Bon!... M. Dupuis veut que je croie...

HÉLÈNE, en examinant les tablettes, fait partir un ressort qui découvre un papier qu'elles renferment.

Ah!... (*Avec joie et surprise.*) Ce n'est pas tout!

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est?

HÉLÈNE.

Il y avait un secret dans ces tablettes que j'ai découvert, sans m'en douter; et voici sûrement encore quelques nouveaux traits de l'esprit de Lindor.

LINDOR, avec précipitation.

Non, non, ne lisez pas... ce sera sûrement l'adresse du marchand.

LE BARON, tirant la lettre des mains de sa fille.

Ne lui rends pas, donne...

LINDOR.

Eh ! non, Monsieur, ne lisez pas.

LE BARON.

Modestie d'auteur, dont je ne suis pas dupe.

LE MARQUIS, au Précepteur.

Qu'est-ce que c'est donc ?

M. DUPUIS.

En honneur, je n'en sais rien.

LE BARON, à Lindor.

Non, tu n'auras pas tes vers... Je ne veux rien perdre de tout ce que tu as fait.

(Il lit.)

MADEMOISELLE.

« C'est bien hardi, ce que je vais vous » dire ; mais si je ne vous le dis pas, il faudra donc que je souffre toujours ; et en » vérité, je n'en ai plus la force ; car il y a » plus d'un an que je vous aime...

(A Lindor.)

C'est de la prose, tu as raison....

(Il continue.)

» Et tenez, Mademoiselle, jugez-en sur » l'impatience que j'ai de me marier. Serais-je » si impatient si ce n'était pour être avec vous ? » toujours avec vous? Quand je songe que c'est » toute la vie !... Combien je serais heureux,

» et heureux de vous rendre heureuse! car vous
» le seriez; je connais bien mon cœur. Aimez-
» moi donc, Mademoiselle, et dites-moi une
» fois, je vous aime. C'est sitôt dit... et cela
» me ferait tant de plaisir!.... Mais, par
» grâce, que tout ceci soit à l'insu de votre
» Bonne... »

LE MARQUIS, à Lindor.

A l'insu!...

LE BARON, continuant.

» Et surtout, de Monsieur votre père....

LE MARQUIS, regardant son fils d'un œil sévère.

Monsieur!...

LE BARON, continue.

» Le mien lui dit si souvent que je suis
» jeune, que peut-être il le persuaderait, et
» que je serais perdu, car, en vérité, je n'ai
» pas la force d'attendre. »

« J'ai l'honneur d'être, avec l'amour le
» plus tendre et le plus profond respect,

» Mademoiselle,

» Votre très-humble, très-
» obéissant serviteur et
» fidèle amant,

LINDOR. »

LE MARQUIS.

A l'insu... Vous êtes bien osé !..

LINDOR.

Mon père !

LE MARQUIS, d'un ton sévère.

Allez dans votre chambre, Monsieur, et n'en sortez pas sans mon ordre.

LINDOR.

Ah ! je suis perdu...

LE MARQUIS, bas au Précepteur.

Suivez-le, M. Dupuis.

SCÈNE IX.

LE BARON, LE MARQUIS, LA GOUVERNANTE, LA NOURRICE, ET LES PAYSANS.

LE BARON, à sa fille.

Eh ! le trait est un peu léger.

HÉLÈNE, avec embarras.

Un peu léger.

LA GOUVERNANTE.

Mais très-léger.

LE BARON.

Mais c'est l'âge qu'il faut juger :

LE MARQUIS.

Non ; c'est l'esprit qu'il faut juger.
Pardonnez-lui.

LE BARON.

Croyez...

LE MARQUIS.

Jugez de mes alarmes.

HÉLÈNE.

A regret je vois vos alarmes.

LES PAYSANS.

Pardonnez-lui.

LE MARQUIS, aux paysans.

Laissez...

LES PAYSANS.

Voyez nos larmes.

LA NOURRICE AVEC LES PAYSANS.

Man'zelle est faite pour charmer.
Est-ce un si grand mal que d'aimer ?

(A Hélène.)

ENSEMBLE. Parlez pour lui.
HÉLÈNE.
Je ne le puis.

LE MARQUIS.

Laissez, bonne nourrice.

LES PAYSANS.

ENS.
Il ne voit rien de si gentil;
Queu si grand tort Lindor a-t-il?

LA NOURRICE.

Il ne voit rien de si gentil;
Queu si grand tort l'enfant a-t-il?

ENSEMBLE.
Mon bon seigneur!

HÉLÈNE ET LA BONNE.

Qu'elle a bon cœur!

LE MARQUIS, à la nourrice.

Oui, je vous rends justice.

LA NOURRICE, au Marquis.

Son tartagême est si plaisant,
Ya tant d'esprit, convenez-en...

LE MARQUIS.

Vous pleurez... belle Hélène.

HÉLÈNE, cherchant à cacher ses larmes.

(A part.)

Moi, Monsieur?... Quelle gêne!

LA NOURRICE.

Quel tourment! Quelle peine.

LE BARON.

Eh! le trait est un peu léger.

HÉLÈNE, avec embarras.

Un peu léger...

LA BONNE.

Mais très-léger.

LE BARON, d'un ton de bonté.

Mais c'est l'âge qu'il faut juger.

LE MARQUIS.

Eh ! c'est l'esprit qu'il faut juger.

TOUS LES PAYSANS.

De la douceur...

LE MARQUIS.

Serait faiblesse.
Le danger presse...
Tant d'ardeur...

LES PAYSANS.

Et tant de jeunesse !

LE MARQUIS.

Puis-je trop user de rigueur ?

LE BARON, aux paysans.

ENS. Je n'ose blâmer sa rigueur.

LA NOURRICE ET LES PAYSANS.

L'amour, qui vient, sans qu'on y pense,
S'en va souvent tout comme il est venu.
(Au Marquis.)
Moins de rigueur...

LE MARQUIS.

De l'indulgence !
Non, non, c'est un point résolu.

LE BARON, HÉLÈNE, piquée, ET LA BONNE.

ENS. { Eh ! non ; c'est un point résolu.
LES PAYSANS.
Allons ; c'est un point résolu. }

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un salon terminé par une galerie.

SCÈNE I.

LE MARQUIS, LA NOURRICE.

LA NOURRICE, en pleurant.

Oui, Monseigneur, j'ons là sa lettre :
Mais sans votre aveu, Monseigneur,
Je n'ons pas voulu la remettre.
Croyais que, si j'avons bon cœur,
Je n'en avons pas moins d'honneur.

Je lui disions : « c'est nous commettre... »
Il m'adoucissait en pleurant...
Il pleurait tout en écrivant...
Je promettions... sans lui promettre...
Car le serre-cœur est bien grand,
Quand on voit pleurer son enfant.

Oui, Monseigneur, etc.

LE MARQUIS.

Eh ! quel tems Lindor a-t-il donc pris, pour écrire encore à Hélène ?

LA NOURRICE.

Pendant que j'étais avec lui pour le consoler, comme vous l'aviez permis; vous avez fait appeler M. Dupuis, et not' jeune Monsieur à pris ce tems pour écrire la lettre à man'zelle Hélène, et me la donner vite, avant que M. Dupuis fût arrivé.

LE MARQUIS.

Donnez-la-moi.

LA NOURRICE, lui présentant la lettre.

Mon bon Seigneur, vous allais l'ouvrir?

LE MARQUIS.

Mais non... (*A part.*) je songe... Bonne femme, gardez cette lettre, et n'en parlez point... Je consentirai peut-être que vous la rendiez à Hélène, devant son père, ou sa bonne, s'entend: retirez-vous, et allez, m'attendre chez moi jusqu'à ce que j'aie parlé au Baron qui ne tardera pas à me joindre.

(La Nourrice sort.)

SCÈNE II.

LE MARQUIS.

Mon fils se désole.... tant d'amour à son âge!. Il y a plus d'un an qu'il a la tête prise...

C'est ma faute. J'aurais dû ne pas traiter si légèrement une impression qu'il sera, je crois, bien difficile de détruire... Mais Hélène!... Hélène a plus que de l'amitié pour Lindor. M. Dupuis l'avait bien jugé; et, quoique j'aie feint vis-à-vis de lui de n'en rien croire, cette petite fête réciproque... Les éloges réitérés de Lindor... Oui, oui, suivons mon projet. Mais voici le Baron.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE MARQUIS.

Je ne sais, Baron, quelles excuses vous faire.

LE BARON.

Eh! Marquis, si c'est pour cela que vous vouliez me parler, vous devez croire que je ne regarde ce qui s'est passé, que comme une étourderie de jeune homme qui n'en a pas senti les conséquences.

LE MARQUIS.

Mais sûrement vous les sentez comme moi?

LE BARON.

Franchement j'aurais autant aimé que cette

scène n'eût pas eu tant de témoins : mais le mal est fait; d'ailleurs Lindor est dans un âge qui excuse tout. Oh! s'il avait seulement l'âge de ma fille.

LE MARQUIS.

Il serait inexcusable... Mais... je serais peut-être moins embarrassé.

LE BARON.

Eh! mon ami, il en serait plus à plaindre... L'éloignement que ma fille a pour le mariage...

LE MARQUIS.

Hum, hum...

LE BARON.

Comment?

LE MARQUIS, le regardant avec embarras.

Mon cher Baron... tenez... mais je n'oserai jamais...

LE BARON.

Je ne vous conçois point; quel embarras!

LE MARQUIS.

C'est qu'en effet la confidence est délicate.

LE BARON.

J'en sentirai mieux le prix.

LE MARQUIS, tendrement.

Il y va de mon bonheur.

LE BARON.

Et vous hésitez? vis-à-vis de moi? Eh! Marquis, devrais-je avoir besoin de vous rassurer? ne suis-je pas votre ami?

LE MARQUIS.

Oui, vous l'êtes; et ce titre seul m'encourage et m'excuse.

LE BARON, avec un peu d'impatience.

Enfin?

LE MARQUIS, tendrement.

Mon cher Baron, vous êtes père...

LE BARON, avec plus d'impatience.

Je le sais bien.

LE MARQUIS.

Vous pardonnerez bien à un père aussi tendre de chercher des consolations?

LE BARON.

Eh! au fait; au fait... par pitié pour moi.

LE MARQUIS.

Ah!... j'y viens. Me permettez-vous de vous demander si vous êtes bien sûr d'avoir lu dans le cœur d'Hélène?

LE BARON.

Eh! mon cher Marquis, je vous l'ai dit cent fois : ses sentimens ne me sont que trop connus. Je n'ai d'objet que son bonheur; rien ne manquerait au mien, si elle voulait se marier : chaque parti que je propose semble renouveler en elle le goût de la retraite, qu'elle eût déjà satisfait, si elle n'était combattue par l'amertume qu'elle répandrait sur ma vie.

LE MARQUIS.

Un moment, un moment..... si ses refus avaient un objet?

LE BARON.

Je le saurais.

LE MARQUIS.

Mais écoutez-moi, mon cher Baron; vous m'avez dit (et chaque jour me l'a prouvé), qu'elle se plaisait ici plus que partout ailleurs.

LE BARON.

C'est vrai. Mais vous êtes mon ami; je me plais chez vous, et l'attachement que ma fille a pour moi, lui fait partager le plaisir que j'y trouve.

LE MARQUIS.

La gaîté de complaisance et de réflexion est

bien froide ; celle d'Hélène me paraît bien naturelle... Pardonnez... mais... je crois que mon fils n'y contribue pas peu.

LE BARON, vivement.

Comment ! est-ce qu'elle l'aimerait ?...

LE MARQUIS.

Mais jugez-en.

Si je le gronde quelquefois,
Sur des riens.... qui blessent un père,
Hélène souffre... Je la vois
Rougir, l'excuser la première ;
Pour donner le tort au censeur,
Pour m'amener à la douceur,
L'adresse d'Hélène est extrême...
Que fait-on de plus, quand on aime ?

En ces lieux elle a l'air content...
Elle y parle moins de retraite ;
Si Lindor s'absente, à l'instant
Hélène est rêveuse, distraite ;
S'il paraît, on voit fuir l'ennui,
La gaîté revient avec lui.
Hélène enfin n'est plus la même...

ENSEMBLE.

LE BARON.

Eh ! mais, Marquis.

LE MARQUIS.

Eh ! mais, Baron,

Vous pourriez bien avoir raison.

TOUS DEUX.

Que fait-on de plus, quand on aime?

LE MARQUIS, d'un ton plus rassuré.

Hélène nous déguise encor
Un feu que j'ai cru reconnaître;
Son cœur lui parle pour Lindor,
Dont l'âge l'alarme peut-être...
Lui dit-on qu'il n'a que quinze ans?
« Jugez, dit-elle, ses talens;
» C'est l'esprit, c'est la raison même.»

TOUS DEUX.

Que dit-on de plus, quand on aime?

LE BARON, rêveur.

En effet, plus j'y songe.

LE MARQUIS.

Mais tenez, n'y eût-il que cette petite fête, l'objet de mon fils, en nous la donnant.....

LE BARON, vivement.

Était clair.

LE MARQUIS.

Celui d'Hélène.

LE BARON, rêveur.

Ne me le paraît pas moins.

LE MARQUIS, plus affirmativement et vivement.

Même objet, mêmes sentimens; l'amour

a tout conduit; et tantôt, si vous y avez pris garde, l'étourderie de Lindor...

LE BARON, vivement.

A paru l'affecter.

LE MARQUIS, vivement.

La déconcerter; ne prenons pas le change.

LE BARON.

Elle a rougi...

LE MARQUIS.

Et pleuré.... et un aveu qui gêne une femme, peut la faire rougir, mais ne la fait pas pleurer. Tenez, j'y vois clair: l'étourderie a excité la rougeur; mais croyez que l'étourdi a fait couler les larmes.

LE BARON.

Vous avez raison, Marquis.

LE MARQUIS.

Mais me pardonnerez-vous?

LE BARON, avec joie et très-vivement.

Quoi! de m'éclairer sur mon bonheur?

LE MARQUIS, vivement et avec transport.

Votre bonheur? Vous consentiriez donc à faire le mien?

LE BARON, transporté de joie.

Si j'y consentirais? Et vous prévenez ma demande. Songez donc... je suis dans une joie... Ah! mon ami, il est aimé.... tout me le dit... Peignez-vous donc bien ma satisfaction.... et vous la ressentez comme moi: pardon... mais voyez donc quelle différence! ma fille rendue au vœu de sa famille, à ma tendresse, à la vôtre; car elle l'aura.

LE MARQUIS.

Elle l'aura? dites donc qu'elle l'a déjà.

LE BARON, dans la plus grande joie.

Eh! oui, oui, oui.

TOUS DEUX, avec transport, et se serrant mutuellement dans leurs bras.

Ah! mon ami! c'est un rayon d'espoir,
Mais qu'il me plaît!... mais qu'il me flatte!
Comme vous je dois l'entrevoir,
Lindor n'aime point une ingrate.

Il est aimé, tout doit nous le prouver:
Qu'à son secours l'amitié vole;
Est-ce à la nature à rêver,
Plus que l'amour qui la console?

Ah! mon ami, etc.

S'il est jeune, l'amour l'éclaire;
Pour guide encore il a nos yeux;

Et l'on sait tout, quand on sait plaire.
Ces chers enfans! serrons leurs nœuds :
Tout nous en presse,
Raison, tendresse,
Nature, Amour, tout est pour eux,
Et notre cœur nous dit sans cesse :
Quel objet plus cher à nos vœux,
Que de voir nos enfans heureux!

Ah! mon ami, etc.

LE BARON, très-vivement.

Occupons-nous donc des moyens les plus prompts de faire le bonheur de ces chers enfans.

LE MARQUIS.

Le point essentiel, et qui n'est pas le moins difficile, serait de tirer adroitement d'Hélène le secret qu'elle nous cache.

LE BARON.

Et vraiment oui, de l'amener à en faire l'aveu.

LE MARQUIS.

Le hasard vient de nous servir.

LE BARON.

Comment?

LE MARQUIS.

Vous savez que j'ai consigné mon fils dans sa chambre. Il a profité de l'absence de M. Dupuis pour écrire à Hélène.

LE BARON, avec joie.

Elle ne m'en a rien dit, mon ami.

LE MARQUIS, vivement.

Elle n'a point reçu la lettre : écoutez. Sa bonne nourrice, à qui j'avais permis de le voir, s'est chargée, par tendresse, de sa commission, et attend ma permission pour l'exécuter... Si je fesais remettre cette lettre à Hélène devant vous ?... L'impression qu'elle ferait sur elle...

LE BARON.

Pourrait amener ce que nous cherchons... Comme la tendresse nous sert et nous éclaire !

LE MARQUIS.

Voici Hélène et sa bonne, je vous laisse. Amenez le moment, je saurai le saisir.

(Il sort.)

LE BARON.

Écoutez. Je congédierai la Bonne, ce sera votre signal... La voici. modérons notre joie, et tâchons de nous contenir.

SCÈNE IV.

LE BARON, HÉLÈNE, LA BONNE.

LE BARON, jouant l'air embarrassé.

Eh bien! ma fille, te voilà rêveuse.

HÉLÈNE, presque les larmes aux yeux.

Mais, mon père... mais quelle fête!
L'on s'occupe d'amusemens,
A la gaîté chacun se prête;
Et dans les plus heureux momens,
L'Amour vient changer en tourmens
Tous les plaisirs que l'on apprête.

Chacun murmure, on pleure, on plaint
Un cœur si jeune et si sensible;
Son père affecte un air paisible,
Et laisse voir tout ce qu'il craint
D'un cœur trop jeune et trop sensible....
Vous-même avez l'air plus contraint.

LE BARON.

Moi?

HÉLÈNE.

Vous... l'air moins tendre, mon père,
Jusqu'à ma Bonne...

LA BONNE.

Moi!

HÉLÈNE.

Vous.

LA BONNE.

Moi,

ENS.
Que votre douleur désespère!

LE BARON.

Mais ta douleur nous désespère.

HÉLÈNE, sans les écouter.

Mais je le sens, mais je le voi.

LE BARON.

Ma chère enfant, mais calme toi.

HÉLÈNE.

Mais, mon père... mais, etc.

LE BARON.

Eh! mais, ma chère Hélène, je t'ai amenée chez mon ami, pour t'y procurer des amusemens; si tu n'y trouves que de la tristesse, partons.

LA BONNE, vivement.

Ce serait le plus sûr; je le disais à Mademoiselle.

HÉLÈNE, avec impatience.

Eh! ma Bonne, je le sais; mais vous ne songez qu'à moi: et mon père? (*Avec un*

peu d'aigreur,) vous voulez donc l'exposer à se brouiller avec son ami?

LA BONNE, toute troublée.

Moi, Mademoiselle, je ne veux rien.

LE BARON.

Elle a raison.

HÉLÈNE.

Comment? Un départ aussi brusque affligerait le Marquis, et aggraverait les torts de son fils.

LE BARON, très-vivement.

Oh! s'il n'était question que du fils...

HÉLÈNE, avec embarras.

Eh! sans doute...

LE BARON.

Ce n'est pas qu'il ne soit intéressant.

HÉLÈNE.

Oui.... mais il me semble que ce serait prouver que nous regardons comme une offense, ce qui dans le fond n'est...

LE BARON.

Qu'une étourderie.

HÉLÈNE, avec douceur.

Oh!.,. une imprudence.

LA BONNE, avec aigreur.

Imprudence!.... oh! oui... mais il faut rendre justice à monsieur le Marquis; rien de mieux que la sévérité dont il a usé.

LE BARON.

Eh bien! Madame, je ne suis point de votre avis : il fallait tourner en plaisanterie ce qui s'est passé, au lieu qu'en prenant le ton grave, (*Feignant d'abonder dans le sens de sa fille.*) il nous forçait de l'imiter, nous embarrassait même!... n'est-ce pas ma fille?

HÉLÈNE, se radoucissant.

Assurément, mon père... qu'après cela, il eût pris son fils en particulier, qu'il lui eût fait sentir son tort; c'était à sa place : il se le devait, il nous le devait même; mais devant ses paysans, devant les vôtres, une mortification publique....

LA BONNE, plus doucement.

Mais l'imprudence l'était.

LE BARON.

Est-ce la faute de Lindor, si son secret a échappé? Il y avait mis tout le mystère nécessaire.

LA BONNE.

Ce qui le rend plus coupable, Monsieur...

comment! une lettre, une déclaration en forme?

HÉLÈNE, avec humeur.

Eh bien!...

LE BARON.

Le Marquis a eu tort, surtout, aimant tendrement son fils, et connaissant sa sensibilité... Aussi cela doit te servir de leçon.

HÉLÈNE.

A moi, mon père?

LE BARON.

Eh! oui; tu ne parlais que de l'esprit de Lindor, de ses talens...

HÉLÈNE, avec trouble.

Eh bien, mon père?

LE BARON.

Et souvent même, quand il était présent...

LA BONNE, très-vivement.

Monsieur, j'ai été tentée vingt fois d'en prévenir Mademoiselle.

HÉLÈNE.

Comment, ma Bonne!...

LE BARON.

Écoute donc, nous ne voulons pas te fâcher.

HÉLÈNE.

Mais ai-je fait autre chose que ce que vous fesiez vous-même ?

LE BARON.

Oh ! c'est différent.

LA BONNE.

Très-différent..... Les éloges de ce qu'on aime flattent.... Une jeune tête prend pour le suffrage du cœur, ce qui n'est que celui de l'esprit.

HÉLÈNE, avec impatience.

Le cœur... l'esprit... Eh ! ma bonne !...

LE BARON, à la Bonne.

Laissez-nous.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

LE BARON, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Que d'alarmes pour un aveu !
Quels propos, pour un simple éloge !
Souffrez que je vous interroge :
Pour vous ma peine est-elle un jeu ?...

Parlez, mon père,
Que faut-il faire?...
Que d'alarmes pour un aveu!

Pour un objet qu'on plaint, qu'on aime,
J'écoute un instant la pitié...,
Et pour rassurer l'amitié,
Je consulte votre cœur même...
Faut-il partir? Partons.
Faut-il rester? Restons.
Mais dissipez mon trouble extrême.

Que d'alarmes, etc.

LE BARON, tendrement.

Eh bien! pardon, ma chère enfant, j'ai tort; d'autant que je parierais que la sévérité du père aura ramené l'esprit du fils.

HÉLÈNE, avec embarras.

Eh! sans doute, cela se peut.

LE BARON, voyant arriver la nourrice.

D'ailleurs, entre nous, je ne puis lui savoir mauvais gré à un certain point de te trouver aimable. Mais!..... Que voulez-vous, nourrice?

SCÈNE VI.

LA NOURRICE, LE BARON, HÉLÈNE.

LA NOURRICE, en pleurant.

Monsieur..... c'est que notre jeune Monsieur... Oh! cela vous ferait pitié!... il pleure, pleure.... Oh! mais, c'est que faut voir ca... Allez, Mam'zelle, il paraît bien fâché de tout ce qu'il a fait.

LE BARON, à part, à Hélène.

Je te le disais bien...

HÉLÈNE.

Il est fâché de ce qui s'est passé?

LA NOURRICE.

Fâché!... qu'il en pleure, et que je ne sais pas comment il pouvait y voir à vous écrire cette lettre, qu'il m'a enchargée de vous apporter de sa part.

HÉLÈNE.

Une lettre?..... Je ne puis, ni ne dois la recevoir.

LE BARON, feignant de l'approuver.

Il est vrai que... (*A part à Hélène.*) Ah! cependant, il reconnaît sa faute, dit-on; il te

prie sûrement de le réconcilier avec son père... (*Hélène a l'air d'hésiter.*) Donnez, la bonne... laissez-nous, et dites-lui que je me charge de lui répondre.

(La nourrice sort.)

SCÈNE VII.

LE BARON, HÉLÈNE.

LE BARON.

Voyons un peu comment il s'y prendra pour s'excuser... tiens, lis...

HÉLÈNE.

Mais, mon père...

LE BARON.

Lis.... bon....

HÉLÈNE, lit la lettre d'une voix tremblante, et le Baron marque de moment en moment la joie intérieure qu'il ressent de son trouble.

« Ah ! Mademoiselle, quelle affreuse situa-
» tion ! qu'il est douloureux, quand on a mon
» cœur, d'être humilié devant ce qu'on aime,
» et de l'être par tout ce que nous devons res-
» pecter ! Vous êtes bien osé, m'a dit mon
» père ! S'il savait aussi ce qu'il m'en a coûté,...
» combien il faut de courage pour risquer une
» démarche qui décide en un instant du bon-
» heur ou du malheur de ma vie !...

(S'interrompant.)

Mais, mon père, si vous acheviez?...

LE BARON.

Tu lis si bien.

HÉLÈNE, avec plus de trouble.

Où en étais-je?

LE BARON.

Au malheur de sa vie.

HÉLÈNE, continue.

» Malheur de ma vie.... M'abandonnerez-
» vous à tout mon désespoir, quand il ne faut
» qu'un mot de vous pour obtenir mon pardon
» de mon père, pour m'empêcher d'être perdu
» pour lui?... Oui, Mademoiselle, perdu pour
» lui; je me connais; je pleure, je me désole...
» je suis dans un état, que je ne sais comment
» je fais pour y tenir. La seule chose qui me
» calme un peu, c'est de me dire : Elle sait,
» au moins, que je l'aime, que je l'aimerai
» toujours. Mais avec cela, charmante Hélène,
» si votre amour ne justifie le mien; si vous
» me refusez enfin pour votre mari.... C'est
» comme si vous me disiez : meurs, je le
» veux... Je vous assure que vous seriez bien
» vite obéie.

» Réponse, belle Hélène, par grâce, par
» pitié; je vous assure que cela presse : songez
» que les momens sont bien longs quand on

» souffre, et qu'enfin il n'en faut qu'un pour
» mourir. »

(Elle rend la lettre à son père, sans le regarder, et se détourne pour cacher ses larmes.)

LE BARON, reprenant la lettre et considérant sa fille.

Tu gardes le silence... et tu pleures?

HÉLÈNE.

Mon père!...

LE BARON.

Ton père! Eh! ce nom seul t'accuse de rigueur.
Est-il en toi de laisser à mon cœur
Un juste reproche à te faire?

HÉLÈNE.

Hélas!...

LE BARON, en reproche tendre et animé.

Tu n'oses donc m'avouer ton ardeur?...
Cet aveu manque à mon bonheur,
Et ton silence le diffère!

(Le Marquis arrive sur la fin de cette scène.)

HÉLÈNE.

Épargnez-moi, je m'accuse à vos yeux.

LE BARON, tendrement.

Était-ce à l'amour à t'apprendre
A te défier d'un cœur tendre
Dont ton ardeur comble les vœux?

ENSEMBLE.

HÉLÈNE, tombant à ses genoux.

Pardon, cent fois pardon; je m'accuse à vos yeux.

LE BARON, la relevant.

Mais dis-moi donc : { Lindor a su me plaire.
HÉLÈNE. { Oui, Lindor m'a su plaire.

Mais.

LE BARON.

Quoi?

HÉLÈNE.

Mais, je craignais.

SCÈNE VIII.

LE BARON, HÉLÈNE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, à Hélène.

De me voir trop heureux?

HÉLÈNE, avec surprise, apercevant le Marquis.

O ciel!

ENSEMBLE. { Il m'écoutait... mon père.

LE BARON.

Il t'écoutait?

LE MARQUIS, d'un ton de bonté.

Oui j'écoutais.

ENSEMBLE. { Belle Hélène, pardon!...

LE BARON, avec ironie.

Comment, pardon!...

(Avec ironie.)

Mais le tour est affreux !
Guetter un cœur qui s'obstine à se taire,
Quand on veut couronner ses feux !

HÉLÈNE, déconcertée.

J'ignorais...

LE BARON, montrant le Marquis.

Qu'il fût là ?...

HÉLÈNE.

Mais...

LE BARON.

Le tour est affreux.

LE MARQUIS, au Baron.

ENSEMBLE.

Eh mais ! laissez...

HÉLÈNE, à son père.

Eh mais ! cessez...

LE BARON.

Rougis, gronde-moi, si tu veux.

HÉLÈNE, avec moins d'embarras.

Oui, j'aime, et n'en fais plus mystère.

LE BARON.

Mais dis-lui donc : Lindor a su me plaire.

HÉLÈNE.

Eh ! mais ! il m'écoutait, mon père.

LE BARON, insistant davantage.

Mais dis-lui donc : { Lindor a su me plaire.
HÉLÈNE. { Oui, Lindor m'a su plaire ;

ENSEMBLE.

J'en fais l'aveu,

LE MARQUIS, transporté.

Heureux aveu !

LE BARON, d'un ton de plaisanterie.

Après l'aveu, rougis, gronde-moi, si tu peux.

TOUS TROIS.

Plus de contrainte, plus d'alarmes,
Pressons des momens précieux.
De l'amitié, l'amour sèche les larmes ;
Que de leur doux accord l'hymen forme les nœuds.

LE BARON.

Mon ami, allez donc vite délivrer notre prisonnier ; ce n'est plus à vous à disposer de sa liberté, c'est à Hélène.

LE MARQUIS.

Aussi, j'attends ses ordres.

LE BARON, avec ironie.

Tu le veux bien, n'est-ce pas, ma fille ?

HÉLÈNE, riant.

Oui, mon père.

LE MARQUIS.

Holà ! quelqu'un.... faites descendre mon fils, et dites-lui qu'il vienne me parler.

HÉLÈNE.

Mais, Monsieur, vous ne lui annoncez pas son pardon.

LE BARON, en riant.

C'est une douceur que nous voulons te laisser.... Mais regarde-nous donc, on dirait que tu rougis de nous rendre heureux.

HÉLÈNE.

Non, mon père, j'ai votre aveu pour dire qu'on ne doit point rougir d'aimer ce que tout le monde trouve aimable.

LE BARON, riant au Marquis.

Nous l'avons pourtant amenée là, mon ami!... Et la seconde lettre de Lindor.... (*Il la lui donne.*) Elle a eu tout l'effet que vous en attendiez.

HÉLÈNE.

Quoi!... Monsieur?...

LE BARON.

Était, ainsi que moi, dans la confidence de cette lettre.

HÉLÈNE.

Ah! mon père...

LE BARON.

Tu n'as pas voulu me charger de faire ton

bonheur, il a bien fallu que j'en prisse la peine moi-même.

LE MARQUIS, reprenant le ton grave.

Voici Lindor.

SCÈNE IX.

TOUS LES ACTEURS.

LE MARQUIS.

Approchez, mon fils..... Connaissez-vous cette lettre ?

LINDOR, tombant aux genoux de son père, en pleurant.

Oui, mon père... Mais, tenez, c'est comme si vous aviez lu dans mon cœur... Que voulez-vous?... Enfin, voyez-la. (*Montrant Hélène.*) Oui, mon père, si elle n'a pitié de moi... Si je ne vous attendris pas, belle Hélène, j'en mourrai... C'est sûr, vous le verrez.

LE BARON.

Eh! que diable, mon ami, vous le faites languir, et il va me faire pleurer, moi.... Abrégeons, j'aime mieux qu'il meure de joie que de tristesse. Viens, mon cher Lindor, embrasse-moi; lis ta grâce dans les yeux d'Hélène, et dans les miens, le plaisir que j'ai de t'annoncer que je te la donne pour femme.

LINDOR, avec transport.

Que dites-vous, Monsieur?... Mon père!... Quoi! charmante Hélène!...

HÉLÈNE.

Oui, Lindor, je n'en dédirai pas mon père.

LINDOR, à ses genoux.

Est-il possible?

LINDOR.	LES AUTRES ACTEURS.
Ah! quel plaisir Vient me saisir!	Même plaisir Vient nous saisir.

LINDOR.

Ah! Monsieur!... ah! mon père!... ah, trop aimable Hélène!...
Votre cœur partage mes feux!

HÉLÉNE.

Oui, mon cœur partage vos feux.

LES DEUX PÈRES.

Oui, son cœur partage tes feux.

LA NOURRICE, LA BONNE, LE PRÉCEPTEUR ET LES PAYSANS qui arrivent sur la fin de cette scène.

Quoi! son cœur partage vos feux!

TOUS.

Que l'hymen { nous / vous } enchaîne :

L'un par l'autre { soyons / soyez } heureux.

THOMAS, au Marquis.

Oh! ca, Monseigneur, quand vous étiais triste, je n'pouvions pas être gais; vous vlà tertous en joie, vlà not' gaîté qui ne demande qu'à revenir...

LE MAGISTER.

Nos jeunes filles ne demandont qu'à chanter, danser....

BABET.

Vous le parmettez, Monseigneur?...

LE MARQUIS.

Oui, mes enfans.

LE PAYSAN.

J'allons donc nous en donner tant qu'à des noces.

DIVERTISSEMENT DE PAYSANS ET PAYSANNES.

RONDE RÉPÉTÉE PAR LES PAYSANS.

I.

LE MAGISTER.

Note d'moiselle a dit oui;

La v'là donc Madame !
La vlà donc Madame !
Note d'moiselle a dit oui ;
La vlà donc Madame !
J'en suis réjoui.
Le marié tout satisfait,
Dit : « vlà donc ma femme !
» La vlà donc ma femme !
Le marié nous satisfait :
On lit dans son ame
Queu bien ça lui fait.

II.

BABET.

Un mariage où gnia que l'bien,
C'est pas bon système,
C'est pas bon système ;
Un mariage où gnia que l'bien,
C'est pas l'bon système,
Ça n'va jamais bien.
Gnia pas d'bien qui soit meilleur
Quel' queuqu'un qu'on aime,
Quel' queuqu'un qu'on aime ;
Gnia pas d'bien qui soit meilleur,
Que d'bailler de d'même
Un cœur pour un cœur.

III.

THOMAS.

Quand on est ben amoureux,
Ah ! qu'on est ben aise !

Ah! qu'on est ben aise!
Quand on est ben amoureux,
Ah! qu'on est ben aise
De se voir heureux!
On a d's enfans à tous deux,
Et tout ça vous baise,
Et tout ça vous baise :
On a d's enfans à tous deux,
Ça fait qu'on est aise,
Mêm' quand on est vieux.

FIN DE L'AMOUREUX DE QUINZE ANS.

L'ERREUR
D'UN MOMENT,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE D'ARIETTES,

PAR MONVEL,

MUSIQUE DE DEZÈDE,

Représentée, pour la première fois au Théâtre Italien, le 14 juin 1773.

NOTICE

SUR MONVEL.

Jacques-Marie Boutet de Monvel, naquit à Lunéville en 1745. Son père était comédien, et jouait en province les rôles à manteaux. Il fit de bonnes études, et débuta aux Français en 1770; mais il n'y fut reçu qu'en 1772. Il doubla d'abord Molé, et quoiqu'il fût loin d'avoir le brillant de ce grand acteur, il se fit remarquer de bonne heure par une grande intelligence, surtout dans la tragédie, où il mettait plus d'art et de chaleur que les chefs d'emplois eux-mêmes. Il élevait les rôles secondaires, qu'il remplissait, à la hauteur des premiers rôles, et il se fit remarquer surtout dans celui du jeune bramine de la *Veuve du Malabar*.

S'étant rendu à Stockholm, il fut employé par le roi de Suède, en qualité de lecteur et de premier comédien. Le climat étant trop froid pour lui, il revint en France où il fit représenter les *Amours de Bayard*. Lors de la

scission qui eut lieu dans la troupe du Théâtre-Français à cause des opinions politiques, il alla jouer au théâtre de la République. Les rôles où il se fit la réputation la plus brillante, furent ceux qu' il joua sur la fin de sa carrière théâtrale dans les emplois de pères nobles, entre autres dans ceux d'*Auguste*, de *Burrhus*, de *Fénélon*, de l'*Abbé de l'Épée*, du *Curé* de Mélanie, etc. Retiré du théâtre en 1806, il mourut le 13 février 1811.

Monvel fut un des plus grands acteurs qui aient jamais paru, et s'il eût eu un extérieur d'un peu d'apparence, il eût surpassé les Baron et les Lekain; à la mort de celui-ci il réclama son emploi. Mademoiselle Clairon disait à propos de lui : « On annonce Achille, » Horace, un héros quelconque qui vient de » gagner une bataille en combattant presque » seul contre des ennemis formidables, ou » bien, un prince si charmant que la plus » grande princesse lui sacrifie, sans regret, son » trône et sa vie, et l'on voit arriver un petit » homme fluet, sans force et sans organe : » que devient alors l'illusion ? » Cependant Monvel était parvenu à vaincre la nature, et à faire oublier ce qu'il n'avait pas. Démosthènes aussi, eut des difficultés physiques très-grandes à surmonter. Doué d'une sensi-

bilité profonde, personne ne poussa plus loin que lui l'étude approfondie de la valeur des mots, qui est la clef de la déclamation. La perte de toutes ses dents nuisit beaucoup à sa diction, et lorsqu'il se retira du théâtre il avait aussi perdu la mémoire.

Considéré comme auteur, il n'a pas eu à beaucoup près la même supériorité. Cependant, il s'est distingué en cette qualité, et celui qui a fait l'*Amant Bourru* ne saurait être confondu dans la foule des écrivains du troisième ordre: nos grands maîtres même n'eussent pas désavoué cette pièce. Il a également bien réussi dans le drame, et sa Clémentine est une des bonnes pièces du genre.

Mais c'est surtout dans l'opéra-comique, que ses talens, comme poëte et auteur dramatique, se sont le plus manifestés. *Blaise et Babet, Philippe et Georgette*, etc., font partie des chefs-d'œuvre du répertoire de ce théâtre.

Molé et lui étaient devenus ennemis jurés; mais, lors de la première représentation de l'*Amant Bourru*, dont le succès fut dû principalement au jeu de son adversaire, le public les demanda tous deux à grands cris. Les deux rivaux enthousiasmés se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre, et scellèrent aux acclamations des spectateurs, non moins enthou-

siasmés, une réconciliation qui ne fut plus rompue. On rapporte qu'au moment où l'un des personnages de cette jolie pièce venait de dire, *c'est aujourd'hui que l'on juge mon procès*, quelqu'un cria du fond de la salle, *il est gagné*, que tout le public répéta ces mots, et que la reine Marie-Antoinette, présente à la représentation, daigna elle-même applaudir.

On a de Monvel, outre les pièces qui figurent dans notre recueil : *les Victimes Cloitrées*, drame joué en 1791, où se trouvent des situations fortes, mais dont le sujet était tout-à-fait de circonstance;

La Main de Fer, comédie en 5 actes, en prose, 1794;

Mathilde, drame en 5 actes, en prose, 1799;

Le Charbonnier, comédie en 4 actes, 1780;

L'heureuse Indiscrétion, comédie en 1 acte, en vers, 1789;

Le Potier de Terre, comédie en 3 actes et en prose, 1791;

Le Stratagême découvert, opéra en 2 actes 1773;

Le Porteur de Chaise, parodie mêlée de chant, 1778;

Le Chêne Patriotique, *Agnès et Olivier*, *Roméo et Juliette*, *Urgande*, le *Général Suc-*

dois, *Sargines*, *Raoul*, les *Trois Fermiers* et *Julie*, tous opéras, dont les uns sans action, et les autres larmoyans, sont remplis de déclamation et qui sont au-dessous de beaucoup de mélodrames d'aujourd'hui. En outre, il a laissé des poésies fugitives inédites, et un roman historique intitulé, *Frédégonde et Brunehaut.*

Il était membre de l'Institut et professeur au Conservatoire, et il a laissé un fils qui cultive la poésie.

Mais le principal titre sans doute que Monvel ait a notre reconnaissance c'est d'avoir donné le jour à l'une des plus charmantes actrices qui aient jusqu'à présent embelli la scène française. Mademoiselle Mars cadette, sa fille, qui fait aujourd'hui nos délices, jouit depuis long-tems d'une célébrité qui ne lui laisse rien à envier à celle de son père et dont le souvenir sera bien plus durable encore Chacun des spectateurs qu'elle enchante peut dire après l'avoir vue jouer comme Voltaire disait d'une dame dont il était charmé :

Que j'ai goûté le plaisir de l'entendre !
Que j'ai senti le danger de la voir !

PERSONNAGES.

SAINT-ALME, mari de Julie.
JULIE, femme de Saint-Alme,
CATAU, paysanne.
LUCAS, mari de Catau.
LOUISON, femme-de-chambre de Julie.
LA FLEUR, valet-de-chambre de Saint-Alme.

La scène se passe dans la chaumière de Lucas et de Catau.

L'ERREUR

D'UN MOMENT,

OU

LA SUITE DE JULIE;

COMÉDIE EN UN ACTE.

SCÈNE I.

Catau est assise, travaille, et berce avec le pied un petit enfant couché dans un berceau.

—

CATAU.

CHANSONNETTE.

Faut d'la vartu, pas trop n'en faut;
L'excès partout est un défaut.
Alix était la femme à Blaise,
Blaise était itou son mari;
Près d'elle, il était tout de braise;

Elle avait toujours l'air transi.
Faut d'la vartu, etc.

Alix disait, j'sis vartueuse;
Des galans j' m'en défendous bien.
Blaise disait, t'es ben heureuse,
Et, pourtant, ne jurons de rien.
Faut d'la vartu, etc.

Un jour, la nuit, la v'là qui rêve
Qu'un drôle en veut à son honneur:
Tout en courroux, la v'là qui s'lève
Et tombe su' Blais' de tout son cœur.
Faut d'la vartu, etc.

En s'éveillant, excuse, dit-elle,
Si je t'avons un peu frotté:
Mais j'té prouve, à coups d'escabelle,
Jusqu'où va ma fidélité.
Faut d'la vartu, etc.

J' rêvais qu'on voulait m' faire outrage.
Eh ben! dit Blaise, le grand malheur!
Par la jarni, n'sois plus si sage;
Et mais, voyez, queu chien d'honneur!
Faut d'la vartu, etc.

(Elle lève le rideau qui couvre le berceau.)

Il est bian endormi. Allons, faut apprêtais l'déjeunais d'Lucas... C'pauv'cher homme! de d'puis l'point du jour, il est d'bout. Voyons queulle heure es'qu'il est au soleil... (*Elle*

regarde par la fenêtre.) Faut qu'i soit huit heures... I r'viendra biantôt... (*Elle fait un saut de joie.*) Le v'là qui va r'venir? (*Elle ouvre une armoire.*) Ous' donc qu'est l'lait... Ah! le v'là.... Il aimera p't'et' mieux du fruit?... V'là du pain et du fruit... (*Elle se tourne du côte de la porte.*) Lucas! Lucas! r'vians bian vite, et j't'en prie, j'meurs et d' faim et d'envie de t'voir... (*On entend chanter dans le lointain.*) Ah! jarni, l'cœur me bat... Comme i' bat... C'eq c'est li... J'l'entends.... I chante.... I n'ia q'li qui chante comm' ça. (*Elle va pour courir à la fenêtre et s'arrête.*) Eh du vin! A quoi c'donc qu'j'ai la tête?... Il aura chaud, c'pauvre cher homme, faut bian un sou d'vin. (*Elle prend dans l'armoire une bouteille recouverte d'osier.*)

SCÈNE II.

LUCAS, CATAU.

CATAU, courant à bras ouverts au-devant de Lucas.

Ah! te v'là...

LUCAS, l'embrassant.

Oui, morgué, me v'là et toi aussi... Nous v'là tous deux. M'semb' q't'es plus jolie encore d'puis c'matin... R'bais'moi...

CATAU.

Oh! tant q'tu voudras

LUCAS, montrant du doigt le berceau de son fils.

Et ce p'tit gas... Com'es' qui s'porte.

CATAU.

Bian, fort bian, i dort.

LUÇAS, soulevant le rideau qui le couvre.

Et d'un bon sommeil encor. Tians, r'garde; m'est avis qu'i rêve à queuq' chose de drôle, car i rit.

CATAU, en riant.

T'es aussi enfant q'li...., Allons, vians, laisse-le... (*Lucas baise son fils.*) Vians donc, tu l'réveilleras...

LUCAS.

N'gronde pas, ma p'tite femme, j't'aime et d'tout mon cœur...Comment v'là le déjeunais tout prêt?... Gnia q'toi pour penser à tout.

CATAU.

Et si, je n'pense qu'à toi.

LUCAS, se mettant à table.

Es' q'tu vas m'laisser là tout seul comme un pauvr' abandonné?

CATAU, s'asseyant.

Ça n' s'rait pas mauvais... J't'ons attendu dà, j'n'ons d'appétit qu'avec toi.

LUCAS, lui donnant du fruit.

Tians, ma p'tite Catau.

CATAU.

Marci... as-tu été au châtiau c'matin?

LUCAS.

Non... Pourquoi?

CATAU.

Pour rian... M. de Saint-Alme viant s'promener souvent par ici... Q't'en semb'?

LUCAS.

D'puis queuq' tems, il y viant plus que d'couteume, c'est vrai.

CATAU.

Madame n'y viant pas si souvent q'li.

LUCAS.

Dam' c'est qu'alle n'aime pas la promenade autant q'son mari... Et pis sa santé n'est pas encore bian farme.... I gnia pas long-tems qu'aile a baillé à M. de Saint-Alme un p'tit poupon qu'morgué presque aussi genti que l'nôtre.

CATAU, en soupirant.

C'te bonne mam'zelle Julie!...

LUCAS.

T'as l'air ed' la plaindre?... Alle est aussi heureuse eq' nous, alle a épousé c' qu' alle aimait.

CATAU.

J'l'ai vue dimanche au châtiau, alle avait l'air bian triste.

LUCAS.

Bah! t'as rêvé ça.

CATAU.

Je m' sis p't' et' trompée.

LUCAS.

Je n' sommes pas tristes, nous.

CATAU.

Oh! jarni, j' n'engendrons pas d' mélancolie... J' n'avons encor eu d'purs deux ans que j'sommes mariés d'aut' peine... Et c'est la plus sensib'! q'la mort d' mon pauvre père...

LUCAS.

Ah! çà, veux-tu bian n' pas penser à ça? i gnia pas de r'mède et ça t'rend malade toutefois q't'y songes... Ma p'tite Catau... Ma p'tite femme.... Allons, allons.... Tians, chantons; ça chassera l' nuage qui viant d'passer.

CATAU.

Je l'veux bian... Quoiq' tu veux chanter? C'tella q' j'ons apprise du maît' d'hôtel de M. de Saint-Alme?

CATAU.

Va... Tu sais bian que j' ne r'cule jamais.

CHANSON.

LUCAS.

Sentir avec ardeur,
Flamme discrète,
C'est le bonheur
Du cœur.
Entends-tu, brunette,
L'écho qui répète :
Sentir avec ardeur, etc.

CATAU.

Annette répond à cela,
Oui dà, oui dà,
Ça s' dit comm' ça.
Mais l'amour ne s'en tient pas là :
Il va,
Grand pas,
On n' l'arrêt' pas.
Une voix secrète,
Tout bas me répète, etc.

LUCAS.

Pour prix de son tourment,

L'espoir de plaire,
Rend un amant
Content.
Tu peux, sans mystère,
Souffrir que j'espère;
Puisque, dans son tourment,
L'espoir, etc.

CATAU.

Annette répond à cela,
Oui dà,
Oui dà,
Ça s' dit com' ça.
Mais l'amour, quand on en est là,
S'en va
Grand pas,
Et ne r'vient pas.
Une voix secrète,
Tout bas me répète :
Oui dà,
Oui dà, etc.

LUCAS.

Heureux de son lien,
L'amant qui presse,
Quand il est bien,
S'y tient.
J'aimerai sans cesse,
Ma belle maîtresse :
Puisque, dans son lien, etc.

DUO.

CATAU.

Elle ne dit mot à cela.

LUCAS.

Oui dà?

CATAU.

Oui dà?

LUCAS.

Ça s' fait com' ça :
On se défend envain de ça.

CATAU.

J' sens ça.

LUCAS.

Bon ça.

ENSEMBLE.

Faut en v'nir là.
Une voix secrète,
Tout bas me répète :
Oui dà, oui dà,
On se défend envain de ça :
Sans ça
Rien n'va :
Faut en venir là.

CATAU.

(Après le duo, Lucas se lève et Catau l'arrête par le bras.)

Où q' tu vas? Aux champs?

LUCAS

Non, j'n'irons que c't'après midi... j' vas cheux Mathurin.

CATAU,

Quoi faire?

LUCAS.

Tu n'sais donc pas que l' feu a pris cette nuit à la grande métairie qu'est à deux portées d'fusil d' not' village...

CATAU.

Bon!

LUCAS,

Oui, i f'sait du vent, et la grange de ç'pauvre Mathurin, qu'est tout auprès, n'est plus qu'un monceau d'cendres; ça li fait tort, car i n'est pas riche: j'vas li offrir l'argent qu'j'ons r'tiré d'nos foins.

CATAU, serrant son mari entre ses bras.

Ah! Lucas!

LUCAS.

Eh! non, morgué, c'est tout simp'; es' qu'i n'faut pas s'aider?

CATAU.

Va, not' homme... va... faut t'dépêcher.

LUCAS, fouillant dans l'armoire, et prenant une bourse de cuir.

V'là not' trésor.

CATAU.

Il est bian p'tit.

LUCAS.

Ma fine, c'est à-peu-près tout ç'que j'avons... mais il en vianra d'autre. Adieu, not' femme.

CATAU.

Adieu, Lucas. N'tarde pas.

SCÈNE III.

CATAU.

Oh! j'sis bian sûr qu'i r'vianra l'plutôt qu'i pourra. (*Elle range tout ce qu'elle avait apprêté pour le déjeûner.*) I sait bian que je sis ici toute seule... Toute seule! Oh! nenni dà! (*En montrant le berceau.*) Et mon p'tit marmot donc? Est-ç' que ne v'là pas compagnie?

ARIETTE.

Dans mon cœur
Un doux frémissement s'élève au nom de mère:
Ah! Lucas, je t'ai rendu père,

Et je sens bien que je te suis plus chère
Depuis ce bonheur.

Que de soins! mais qu'ils sont touchans!
Il faut les prendre avec constance :
Le ciel mit notre récompense
Dans l'amitié de nos enfans.

Dans mon cœur, etc.

SCÈNE IV.

CATAU, LA FLEUR.

LA FLEUR.

Bonjour, Madame Catau.

CATAU.

Vot' sarvante, M. d'la Fleur. Queu bon vent vous amène envars ici ?

LA FLEUR.

Monsieur le Comte, notre maître, n'est pas venu au hameau ce matin ?

CATAU.

Monsieu d'Saint-Alme ?

LA FLEUR.

Et qui donc ?

CATAU.

Vous l'cherchais ?

LA FLEUR.

C'est que je sais bien qu'il se promène le matin, et qu'il aime ce côté-ci.

CATAU.

Oui... l'voisinage ed'la forêt... les abres.... el' feuillage.... les p'tits oiseaux.... C'est drôle... c'est genti... tout ça invite.

LA FLEUR.

Oh! l'on a bientôt vu les arbres, le feuillage, les petits oiseaux, cela n'est pas long... Mais ce village a je ne sais quoi d'agréable, de champêtre, qui plaît à monsieur le Comte. Il aime principalement votre chaumière.

CATAU.

I nous fait l'honneur d'y v'nir queuqu'fois.

LA FLEUR.

Elle lui rappelle, dit-il, un souvenir...

CATAU.

I s'y r'souviant d' mon pauvre père.

LA FLEUR.

De maître Michaut?...

CATAU.

Ç'n'est pas pour nous r'hausser; mais c'est à li que M. d'Saint-Alme est redevab' ed' tout son bonheur.

LA FLEUR.

Nous ne parlons pas de ça.

CATAU.

Mais j'en parle, moi ; et monsieur le Comte s'en r'souviant bian, li.

LA FLEUR.

Sans doute... C'est particulier, le plaisir qu'a M. de Saint-Alme à s'entretenir avec vous, madame Catau.

CATAU.

C'est bian d'l'honneur pour moi.

LA FLEUR.

Mais avez-vous bien compris tout ce qu'il vous a dit ?

CATAU.

Autant qu'eun' bonne villageoise comme moi peut comprenre el' langage que parlont les gros monsieux ; car, voyez-vous, M. d'la Fleur, j'sais ça, moi ; Lucas m'a mis dans l'secret. I gnia à la ville tout plein d'grands mots qui n'disont rian, dont l'z'honnêtes gens s' sarvont pour n'êt' pas entendus, et qu'on paie en ripostant par ed' belles paroles qui ne signifient pas davantage, si ben qu'après la d'mande et la réponse, on n' s'est rian dit.

LA FLEUR.

Monsieur le Comte a cependant le talent

d'être intelligible. Mais il prétend que votre aspect lui impose; vous avez un certain air.....

CATAU.

Oh! j'sis toute bonne : et d'vant Monseigneur je m'mainquiens dans l'respect.

LA FLEUR.

Le respect ne vaut pas le diable, il est froid comme la glace. Le respect! c'est la mort du plaisir; et voilà pourquoi vous n'entendez pas tout ce que vous dit monsieur le Comte.

CATAU.

Ç'n'est pas ma faute si j'sis bornée.

LA FLEUR.

Madame Catau, avez-vous jamais lu quelques livres?

CATAU.

Un peu, mais pas guères; car j'n'avons pas biaucoup l'tems d'lire, et les liv' que j'avons n'sont pas récréatifs.

LA FLEUR.

Et sur le papier volant. .. là.... de ces choses qui sont écrites... à la main... sur le papier... En avez-vous lu?

CATAU.

Comme des chansons, pas vrai? Oui.....

Lucas m'en rapporte ed' la ville; i l's'écrit lui-même, ça fait que j'les déchiffrons d'tout not' cœur.

LA FLEUR, lui présentant un billet doux plié selon l'usage.

Eh bien! déchiffrez cela.

CATAU, prenant le poulet, et l'examinant en riant.

Qu'euqu' c'est que ce p'tit tortillon-là?....

LA FLEUR,

C'est un billet de M. de Saint-Alme, lisez, lisez: adieu.

(La Fleur s'enfuit précipitamment, ferme la porte après lui; Catau le rappelle, ouvre la porte, et lui crie:)

CATAU.

M. d'la Fleur... M. d'la Fleur... je n'veux pas d'vot' papier d'écriture... M. d'la Fleur...

SCÈNE V.

CATAU,

Il est déjà bien loin... Ah! c'est donc tout de bon!

ARIETTE.

Non, disais-je toujours,
Non, c'est lui faire outrage.

Si tendre amant n'est point mari volage;
Il ne saurait trahir sa femme et ses amours.

Dans notre ardeur
Quelle différence!
Lucas ne pense
Qu'à faire mon bonheur.
L'hymen n'a point changé son tendre cœur;
Je suis sûre de sa constance.

SCÈNE VI.

LUCAS, CATAU.

LUCAS, avec un reste de saisissement, et comme quelqu'un qui a pleuré de joie.

Je r'vians d'cheux Mathurin, j'lons trouvé, j'l'y ons parlé, j'ons baclé not' affaire.

CATAU.

Ça li a fait plaisir, n'es' pas?

LUCAS.

Et à moi donc? Tians, j'en ons encore les larmes aux yeux. L'maît' d'la farme est, comme tu sais, un homme dur et avare; Mathurin a été se j'ter à ses pieds, i' li a conté son malheur; el' méchant n'a voulu rian entendre; i li a dit que c'était sa faute;

et qui n'li f'rait point d'grâce, qu'i fallait qu'i payât ou qu'i disît pourquoi. Ç'pauv' Mathurin est r'venu chez li l'cœur déchiré; j'y sis arrivé un moment après. J'ons trouvé sa femme qui l'tenait embrassé et qui sanglotait qu'ça f' sait pitié. Leux trois p'tits enfans étiont là qui pleuriont itou d'voir pleurer leux père et leux mère. N'faut pas s'chagriner, leux ai-je fait; t'nez, mes amis, v'là l'argent d'nos foins, sarvez-vous-en; vous me l'rendrez l'année prochaine, si la récolte est bonne. Ç'pauv' Mathurin, semblait quasi que je l'ressucitais; i n'disait rian, mais son visage erluisait de joie, maugré qu'i pleurât toujours. La femme es' tenait coite, les enfans me r'gardaient avec des yeux... avec des yeux qui t'auriont fait envie. Je n'sonnions mot ni l'z'uns, ni l'z' autres... et v'là qu'tout d'un coup y s'sont l'vés par ensemble et s'sont j'tés sus moi, le mari à mon cou, la femme sus mes deux mains, les enfans à mes jambes qui serriont d'toutes leux forces, en criant tretous... Lûcas! Lûcas!... i n'en pouviont pas, dire plus, tant y pleuriont d'satisfaction; et jn' ons pas eu la force ed parler davantage, car j'avions l'cœur oppressé du témoignage ed leux joie et du plaisir d'en êt' la cause.

CATAU.

Parguenne, ej'crois bian qu'ça t'a touché: tu contes ça ed'magnière que j'sis tout émue.

Lucas, faut que ç'soit un grand bien d'rendre sarvice; d'y penser seulement ça fait plaisir... A propos, j'ons eu cune belle visite pendant qu't'étais dehors.

LUCAS.

Et d'qui?

CATAU.

D'M. d'la Fleur, l'valet-de-chambre d'monsieu l'Comte. Oh! c'est un garçon bian serviab' aussi, que ç'M. d'la Fleur.

LUCAS.

Queu sarvice es' qui t'a donc rendu?

CATAU.

Quians, v'là un p'tit morceau d'écriture qui te l'dira.

LUCAS.

Jarnigué! comm' ç'est affistolé. N'an s'est donné bian du mal à chiffonnais ç'papier-là. Tu ne l'as donc pas lu?

CATAU.

J'ons queuque doutance de ç'qui renfarme; faut que je l'lisions ensemble.

LUCAS.

Voyons donc pour voir ç' qu' all' chante, ç' t'écriture-là... Oh, oh! gnia pas d'seing;

c'est d'queuqu'un qui n'dit rian d'bon, car i n'se nomme pas.

CATAU.

N'faut pas charcher l'queuqu'un bian loin. C'est d'M. d'Saint-Alme.

LUCAS.

Ah! v'là du nouviau, par exemp'... Lis toi-même... c'est toi qu'ça r'garde.

DUO.

(Catau s'arrête en rougissant aux derniers mots de chaque phrase. Lucas les lit pardessus l'épaule de sa femme.)

CATAU.

Votre beauté, jeune et tendre...

LUCAS.

Catau,

CATAU.

Doit plaire à tout le monde.
Vainement je cherche à la ronde,
Vous êtes l'objet

LUCAS.

Le plus beau.

CATAU.

Auprès de vous mon respect est extrême;
Je veux vous dire mon secret,
Je soupire et reste muet.
Il faut enfin parler... C'est vous... c'est vous...

LUCAS.

Que j'aime.

CATAU.

Par un doux et juste retour
Couronnez...

LUCAS.

Ma vive tendresse.

CATAU.

De mes biens devenez maîtresse,
Et payez l'amour...

LUCAS.

Par l'amour...
Et je souffrirai cet outrage ?
Non ; je n'écoute que ma rage.

CATAU.

Ah ! Lucas ! Lucas ! calme-toi.

LUCAS.

Non, je veux... j'irai... laisse-moi.
Je souffrirais un tel outrage !
Non, qu'il craigne tout de ma rage.

CATAU.

Ne pourrai-je apaiser ta rage ?...
Non, méprisons un tel outrage.

CATAU, effrayée.

Lucas !

LUCAS

J'sis un fou... mais j't'aime... ça m'a été se isib'. N'crains rien, va, je n'f'rons pas d'extravagance; j'sis trop sûr ed'toi. C'est un étourdi, c'est un eçarvelé; j'sis un homme droit, t'es eune honnête femme, je l'ferons rougir jusqu'au fond d'l'ame, d'avoir voulu nous d's'honorer tous deux. Ach'vons ce beau chef-d'œuvre.

(Il prend la lettre des mains de Catau, et lit :)

Pour vous convaincre de ma flamme,
J'aurais besoin d'un moment d'entretien.
On peint de vive voix le trouble de son ame,
Mais on ne l'écrit jamais bien.
La Fleur est un garçon fidèle;
Si vous n'osez vous fier à son zèle,
Pour lui dire en quel lieu, comment je puis vous voir,
Vous écrivez, je le sais; une lettre
Peut, jusque dans mes mains, aisément se remettre
Et détruire à jamais, ou combler mon espoir.
Adieu, chère Catau. Songez, je vous supplie,
Que je puis tout pour vous, que j'aime avec ardeur;
Puisse, pour moi, l'amour disposer votre cœur,
Comme il a mis en vous le bonheur de ma vie.

V'là qu'est bian écrit. C'est tant seulement dommage d'imaginais d'si belles choses, pour tourmenter l'z'aut' et s'd's'honorer lui-même. S'i m'venait jamais l'esprit d'êt' aussi corrompu qu'ça; si j'prenais jamais du papier et

eune pleume pour griffonner eun' pareille scélératesse, j'souhaitons, morgué, q'ma main sèche comm' el' figuier q'j'ons coupé hier.

CATAU.

Que ferons-je, Lucas? v'là qu'est fini d'abord, i'va m'parsécuter ; et quand la rage du désespoir li prendra, quoi qu'i n'fra pas pour se venger?

LUCAS.

N'faut pas perdre el'sang-froid, et j'nous chagrinons mal-à-propos; i gnia à parier, qu'c' n'est qu'eun p'tite fantaisie. Ces gens-là avont souvent l'cœur moins chaud q'la tête. M. d'Saint-Alme a des sentimens d'honneur, j'li en ons vu du moins. On n'chang' pas com'ça en eun tour ed' main. I gnia d'la r'source avec li... faut li réponde.

CATAU.

Tu t'gausses ed'moi.

LUCAS.

Faut li répond' amicalement, n'rian dir' qui le rebute, t'comporter envars li avec honnêteté et douceur, et m'laisser l'soin du reste; d'queuq'façon q'ça torne, j'ons l'bon droit d'not' côté, j'pouvons aller tête levée, j'n'avons rian à craindre. Allons, boute-toi-

là ; v'là du papier, eun' pleum' et d'l'encre... écris.

CATAU.

Mais, queuq'tu veux donc qu'j'écrive? J'nons rian à dire.

LUCAS.

Si fait bian, moi... mais faut me contraindre.... jarni ! pourquoi faut-i qu'il y ait des gens qui ayont l'droit d'tout faire et d'tout dire ?

(Lucas dicte.)

Monsieur,

« J'ons lu, tant bian q'mal...

CATAU, écrivant et répétant les derniers mots.

» Tant bian que mal...

LUCAS.

» L'papier q'M. d'la Fleur m'a baillé d'vout' » part....

CATAU.

» D'vout' part....

LUCAS.

» J'n'y ons rian compris du tout...

CATAU, s'interrompant.

Je n'pis pas met'ça : j'lons compris d'bout en bout, Lucas, ça s'rait mentir.

LUCAS.

C'est nécessaire queuq' fois, ma p'tite femme. Gnia tout plein d'choses dans l'monde, qu'on est obligé d'accouter, et qu'i faut avoir l'air de n'pas comprenre.

CATAU.

Lucas... j'apprends toujours qu'euq'chose avec toi.

LUCAS.

» J'ons vu d'sus c'papier q'vous m'aimez...

CATAU.

Eh mais, Lucas! si j'ons bian d'viné ca, l'reste va d'suite.

LUCAS, appuyant.

» J'ons vu d'sus c'papier q'vous m'aimez,
» queu bonté à vous! vous devez un jour êt'
» not' maître, et c'est eun grand bonheur pour
» nous, qui sommes vos vassaux, d'avoir eun'
» p'tite part dans l'amiquié d'eun aussi ma-
» gnifique seigneur.

CATAU.

J'sis déroutée, i n'parle pas d'amiquié; c'est d'l'amour qu'i jette en avant.

LUCAS.

T'es eune brave femme. I gnia à parier que s'i t'connaissait bian, i' n'aurait pour toi que d'lamiquié, et qui n' te parlerait point

d'amour. Faut li répondre sur ce qui devrait t'dire, et non pas sur ce qu'i t'dit.

» J'ons, en revanch' de s'tamiquié q'vous » nous portais, Monsieur, pour vous et pour » tout ce qui vous appartient, eun respect, » eun' soumission et eun' tendresse, ni pus » ni moins comme je les aurions pour nos » père et mère.

CATAU.

» Père et mère.

LUCAS.

» Faut q'vous ayez quèuq' chose de bien » intéressant à m'dire, pisque vous voulais » m'parler en particulier, autant que je peux » comprenre, et j'crois que j'serons en com- » modité d'ça, d'sus les midi eun' heure; not' » homme s'ra aux champs...

CATAU, vivement.

Tu ne s'ras pas là, Lucas?

LUCAS.

Si fait,... et quand j'n'y s'rais pas, ma p'tit' Catau, j's'rais tranquille. » Not' homme s'ra » aux champs, et ça m'baillera l'loisir d'vous » asseurer de vive voix que j'si bian r'con- » naissante ed' vos bontés, Monsieur, et vot' » servante très-humb' et très-respectueuse,

» CATAU, femme de Lucas. »

CATAU.

Pourquoi met' ça? il le sait bian.

LUCAS.

Non; il l'oublie et devrait s'en r'souvenir. Donn', j'vas plier l'papier; ça n' s'ra pas si bian chiffonné q'sa lettre, mais ça n' fait rian : qu'es' qui la port'ra c'te lettre?...

(Il regarde par la fenêtre.)

Jarni, es' que j'aurions la barlue? V'là Madame Julie et sa femme-de-chambre.

CATAU.

Madame Julie et mademoiselle Louison? Par ma fine, es'sont-elles..... alles renvoient leux domestiques...

LUCAS.

Alles prenont le ch'min d'traverse qui vient droit ici; alles ont queuq' doutance de c'qui s'passe; all' venont cheux nous pour y surprenre M. de Saint-Alme : va prier un des enfans de Mathurin d'porter ça à Monsieur d'la Fleur. J'reste ici, je r'cevrons not' monde; je n'sis pas fâché d'l'événement, i m'sarvira.

CATAU.

J'vas cheux Mathurin... i gnia pas loin d'ici au châtiau; ça s'ra biantôt fait.

SCÈNE VII.

LUCAS.

N'FAUT pas avoir l'air de s'douter de rian... (*Il prend des branches d'osier, et s'occupe à les tresser.*) Chantons; ça aura l'air plus naturel.

CHANSON.

Guillot un jour trouva Lisette
Au milieu d'un bocage épais;
Je te rencontre enfin seulette,
Et mes vœux seront satisfaits.
Donne-moi, lui dit-il, bergère,
Ou laisse-moi prendre un baiser;
De mes feux c'est le doux salaire,
Tu ne peux me le refuser.

All' ne v'nont pas!

Un baiser n'est que politesse,
On ne refuse pas cela.
Je cède au désir qui te presse;
Tiens, lui dit-elle, le voilà :
C'est l'usage qui me l'ordonne.
L'usage! dit-il, eh bien! soit.
Ce baiser, c'est lui qui le donne;
Mais c'est l'amour qui le reçoit.

A quoi diable es'qu'a' s'amusont.

Embrasse-moi, je t'en supplie,
Reprit le berger aussitôt,
Quoi! déjà mon baiser s'oublie,
Répondit Lisette à Guillot!
Ma brunette peux-tu le croire?
Non, la méprise me confond.
C'est bien te prouver ma mémoire,
Que t'en demander un second.

SCÈNE VIII.

JULIE, LOUISON, LUCAS.

LOUISON, demi-bas à Julie.

Il n'y a que Lucas..... sa femme n'y est point.

JULIE.

Bonjour, Lucas.

LUCAS.

Ah!... vout' sarviteur, madame la Comtesse; je n'vous voyais pas, vous m'avais surpris.

LOUISON.

Où donc est madame Catau?

LUCAS.

Not' femme ? oh ! par ma fine, j'n'en sais rian ; all' est queuqu' part dans la forêt : p't'êt' qu'all' ramasse du gland, p't'êt' qu'all' fait queuqu' fagot... P't'êt' ci, p't'êt ça. Dam'... es' sont l's'affaires du ménage, j'ny bout' pas l'nez.

LOUISON, bas à Julie.

Les affaires du ménage ! Le pauvre homme! il est dans la bonne foi.

JULIE.

Y a-t-il long-tems qu'elle est sortie, votre femme ?

LUCAS.

Du d'puis que j'sis rentré.

LOUISON.

Depuis une heure et demie, aux environs ?

LUCAS.

Quand j'sis occupé, l'tems s'passe, je ne compte pas l's'heures.

JULIE.

Vous n'avez pas vu le valet-de-chambre de M. de Saint-Alme ?

LUCAS.

Non, Madame ; j'nons pas eu c't'honneur-là.

LOUISON, bas à Julie.

La femme n'en dirait pas autant.

JULIE, bas à Louison.

Je suis cependant bien sûre qu'il est venu ici.

LOUISON, de même.

Et moi donc! J'ai vu Monsieur lui donner la lettre, à ce malheureux La Fleur; j'ai pensé la lui arracher, et le souffleter d'importance.

JULIE, de même.

C'est un rendez-vous qu'il lui demandait. Elle a accepté l'entrevue... Ils sont peut-être à présent ensemble...

LOUISON, bas et avec vivacité

Sortons, Madame; parcourons .... Mais comment les trouver dans un bois qui ne finit point? Jarni, si je les rencontrais! je respecte monsieur le Comte, mais madame Catau aurait affaire à moi.

JULIE, bas à Louison.

Retournons au château. Nos perquisitions seraient inutiles, et qui sait ce qui résulterait d'un éclat...! Adieu, Lucas. (*Bas à Louison.*) Il ne faut lui rien dire; il est tranquille.... Je ferais son malheur sans remédier à mes peines.... (*Haut.*) Adieu, mon pauvre Lucas.

LOUISON, d'un air bien compâtissant.

Adieu, mon pauvre ami.

LUCAS, les arrêtant, et se mettant entre elles.

Ah! ça, j'vous ai laissées l'eun' et l'aut' vous chuchoter aux oreilles tant qu'vous avais voulu. N'faut déranger parsonne, et j'savons vivre. Mais vous avais du chagrin; vous êt' venu' ici pour queuqu' chose, vous vous en r'tournez pas pus avancée que quand vous êtes venue'; v's'en avais la mort dans l'ame, et j'veux, morgué, êt' le médecin d'vot' maladie.

JULIE, ne pouvant plus retenir ses larmes.

Ah! mon pauvre Lucas!

LUCAS.

Vous pleurais... Tant mieux... N'vous gênais pas... Pleurez d'tout vot' cœur, ça soulage. Quand vous aurais fini, vous m'direz la cause ed' vot' chagrin.

JULIE.

ARIETTE.

Un ingrat fait couler mes larmes,
Et ce volage est mon époux.
A d'autres yeux, à d'autres charmes
Il rend l'hommage le plus doux.
Hélas je sens que je l'adore!
Ma flamme augmente chaque jour,

Pourquoi faut-il qu'on aime encore,
Quand on n'inspire plus d'amour?

LUCAS.

Ça vous étonne? Gnia rien d'pus simp'. L'eau qui tumbe ed' c'te montagne qu'est au milieu d'la forêt, coul'rait bian douc'ment sur un gravier tout uni. All' rencontre ed' gros cailloux, ed'vieux troncs d'arbres qui li bouchont l'passage; all' écume, all' gronde, all' veut êt' pus forte que les rochers qui la r'quiennent; c'est un torrent qui brise, qui renvarse, qui entraîne avec fracas tout c'qui l'gêne, et v'là c'que c'est qu' l'amour : doux et tranquill' comm' un p'tit ruisseau quand tout va à sa fantaisie; tarrib' et fougueux comme un torrent quand la jalousie l'dépite.

JULIE.

Tu as raison; je suis la plus malheureuse des femmes.

LUCAS.

Et j'ai d'viné à l'air ed' compassion dont vous me r'gardiais, qu'vous m'croyais l'plus malheureux des hommes. Mais i gnia rian d' désespéré. Écoutez-moi. Vous m'avais demandé si not' femme était sortie de d'puis long-tems? Non, all' sortait quand vous êt' entré'; all' est allée cheux Mathurin, et all' va r'venir; soyais tranquille de c' côté-là.

Monsieur d'la Fleur est v'nu, il a parlé à Catau... Oui... i li a remis eun' lettre... et c'te lettre est d'monsieur d'Saint-Alme.... J'l'ons lue.... all' est bian tornée, et douce.... Ah! douce!.... J'y ons répondu.... Oui, moi.... moi....

JULIE.

Que disait la lettre de M. de Saint-Alme?

LUCAS.

Je n' m'en souvians plus... J'oublie si vite c'qui n'fait pas honneur aux gens q'j'aime. I gnia tant seul'ment d'sus c'papier, qu'i veut parler seul à seul avec ma femme... I li parlera.

LOUISON.

Il lui parlera?

LUCAS.

Pourquoi pas? j'vous parle bian, moi. Mais sur la fin d'la conversation je m'bout'rai en tiers, car enfin c'est bian l'moins qu'on m' consult' pour un fait où j'ai queuq' intérêt.

LOUISON.

Comment, Lucas! tu ne vois pas que ta femme....

LUCAS.

Et nannin, nannin, Catau aime toujours son Lucas..... Je n' s'rais, morgué, pas si tranquille, si j'n'en étais bian sûr.

JULIE.

Que n'en puis-je dire autant? Mais depuis un mois, la froideur, l'indifférence de M. de Saint-Alme ne m'ont que trop convaincue de mon malheur. J'ai fait épier sa conduite, j'ai fait suivre ses pas; j'ai su qu'il venait fréquemment ici; Louison qu'il ne croyait pas si près l'a vu ce matin donner une lettre à son valet-de-chambre; elle a entendu prononcer le nom de ta femme, et je n'ai plus douté de mon infortune.

LUCAS.

Vous n'en avais plus douté? Vous n'connaissez donc pas Catau, vous ne me connaissais donc pas? J' sommes de pauvres gens; mais j'ons d' l'honneur et l' cœur sensib'. J' n'ons jamais pu voir souffrir personne. Qu'un malheureux vianne anvars nous, tant q'j'ons d'l'argent, il est à li. S'il est plus riche eq' nous et qu'i gniait que son cœur en souffrance, j' l'aidons de nos conseils; et ventreguenne, ils sont tous bons, car c'est la nature qui nous les donne.

SCÈNE IX.

CATAU, LUCAS, JULIE, LOUISON.

CATAU.

Le v'là, le v'là... V'là M. d'Saint-Alme! I m'suit... Madame...

LUCAS.

Déjà?... Parle... Parle.

CATAU.

L' fils d'Mathurin l'a rencontré à deux cents pas d'ici... I viant...

LUCAS.

Décampons par c'te porte-ci...All' mène au p'tit sentier... J' vous expliq'rai c' qu'i faudra faire... Vous pleurais, ces larmes-là sont de douleur; dans un moment vous pleurerez d' joie.

CATAU.

Mais qu'es' qui faut que j' fasse, moi...

LUCAS.

Ah! morgué, le v'là... J'n'ons pas l'tems..

tâche de l'quitter.... Viens nous r'joindre.... J'te l' dirai...

(Ils sortent.)

CATAU.

N't'éloigne pas, au moins?

LUCAS.

Non, non, n'aie pas peur.

SCÈNE X.

CATAU, SAINT-ALME.

CATAU.

N'FAUT pas mentir, el' cœur me bat...Faut q'j'aimions bian ces gens-là pour nous bailler tant de tintoin.

SAINT-ALME, entrant.

J'accours, ma chère Catau... J'ai reçu votre billet....

CATAU.

Lucas n'fait que d'sortir... I pourrait r'venir sur ses pas... J'vous quitte un moment... Pour voir d'queu côté es' qu'i torne et j'r'vians vous r'joindre, quand gniaura plus rian à craindre.

SCÈNE XI.

SAINT-ALME.

Je n'en saurais douter, elle est sensible à ma tendresse... Je n'aurais pas osé me flatter d'être sitôt heureux.

ARIETTE.

Je triomphe! Amour! et son ame
Se rend enfin à mon ardeur.
Non rien n'égale mon bonheur,
Si ce n'est l'excès de ma flamme.

RÉCITATIF.

Quand le devoir cède aux plaisirs,
Quel trouble secret nous agite!
Il parle en vain, l'Amour s'irrite;
On ne sent plus que ses désirs.

Je triomphe, etc.

SCÈNE XII.

SAINT-ALME, CATAU.

SAINT-ALME.

Il est donc bien lôin, et nous n'avons rien à appréhender ?

CATAU.

Je sis à présent sans inquiétude.

SAINT-ALME.

Souffrez, belle Catau, que je vous remercie de votre lettre obligeante. Je ne puis vous exprimer à quel point j'en suis enchanté.

CATAU.

Vous êtes bian bon, i gnia pas d' quoi.

SAINT-ALME.

Je craignais que le billet que vous a remis La Fleur n'effarouchât votre timidité; j'appréhendais que vous ne le montrassiez à votre mari.

CATAU.

Je m' sis comporté' comm' il fallait.

SAINT-ALME.

Aussi ma reconnaissance et ma joie n'ont

point de bornes.... Mais, ma chère Catau.... avez-vous bien compris toutes les expressions de mon billet?

CATAU.

J' crois q' oui.

SAINT-ALME.

Pourquoi donc dans votre réponse ne me parlez-vous que de l'amitié que j'ai pour vous? Ah! Catau, dans ma lettre n'avez-vous vu que de l'amitié?

CATAU.

C'est beaucoup plus que je n' mérite, monsieur le Comte.

SAINT-ALME.

Vous méritez d'inspirer tous les sentimens les plus tendres, et l'amour le plus violent; c'est celui qui m'anime pour vous... Je vous aime, je vous adore...Eh bien!...m'entendez-vous à présent?

CATAU.

C'est plus clair que l' jour.

SAINT-ALME.

A quel sort dois-je m'attendre?

CATAU.

Vous m'embarassais...I faut répondre, et je n' sais queument m'y prendre.

SAINT-ALME.

Vous ne savez... Ah! *je vous aime*, coûte-t-il tant à dire?

CATAU.

Monsieur, j'ons un mari à qui je l' dis, et vous eun' femme à qui vous d'vais l' dire.

SAINT-ALME.

Ne parlons pas de cela.

CATAU.

I gnia deux ans qu'au vis-à-vis de Mam'selle Julie, c' mot-là vous était si doux à prononcer!

SAINT-ALME.

Je n'en disconviens pas.

CATAU.

Vous avais oublié com' vous vous y preniais pour le dir' à vot' femme, et queu garant es' que j'aurions q' dans six mois vous n' l'oublieriais pas aussi pour moi?

SAINT-ALME.

Tout: votre beauté, la douceur, l'égalité de votre caractère, mon amour enfin dont la violence a surmonté celle de mes remords.

CATAU.

Vous avais des r'mords? accoutez-les, accoutez-les; c'est le ciel qui vous les envoie.

SAINT-ALME.

Il n'est plus tems.

CATAU.

Il l'est toujours... T'nais, M. d'Saint-Alme, j'gag' q'vot' prope cœur est eun grimoire pour vous... Gnia tant d' confusion dans c' pauvre cœur q'vous n'y voyais goutte, avouais-le.

Premièrement d'abord, gnia eun' p'tite fantaisie qui vous dit comme ça honteusement, à voix basse : aime Catau, alle est drolette, tâche de li plaire : n'est-i pas vrai? Ensuite un bon et honnête restant d' tendresse qui vous dit, d'eun' aut' part : c'te malheureus' femme qui a pour toi tant d'amiquié, d'amour, qu'est ta femme après tout, et qui vaut mieux q' ta p'tit' villageoise; qu'es' qui l'aim'ra pour toi? et par d'sus tout ça, l' remords qui crie : t'as juré d'vant Dieu et d'vant l'z hommes q' tu serais fidèle à ta moiquié, all' le mérite; all' a juré comme toi, all' quiant sa promesse; mais, vis-à-vis d' toi, gnia sarmant qui tienne, tu t'en moques, t'es un parjure, un faussaire, un méchant, un... n'est-i pas vrai que v'là leux conversations, et com' ej' crions tous à-la-fois, vous n' savais auquel entendre?

SAINT-ALME.

Je suis moins coupable que vous ne vous l'imaginez..... M. de Marsanges, oui, le père

de ma femme, est la cause de tout. Est-ce à mon âge, à vingt-quatre ans, qu'il convient de se séquestrer dans une terre, de s'engloutir dans un vieux château? j'avoue que je n'ai point eu assez de vertu pour résister au dégoût, à l'ennui qu'une vie aussi insipide a répandu sur mes jours : tout ce qui m'environne, s'est ressenti de mon chagrin : tout m'est devenu à charge, et...

CATAU.

Mais enfin queu r'med' es' que j' puis apportais à vot' mal?

SAINT-ALME.

Je vais vous l'expliquer.... Je vous aime, ma chère Catau, et je veux faire votre fortune.

CATAU.

Ma fortune!

SAINT-ALME.

J'ai déjà pressenti mon beau-père, et je crois qu'il consentira sans peine à me laisser faire un voyage à Paris : ma femme m'y suivra, mais ce n'est qu'un faible obstacle.

CATAU.

Eh bian, Monsieur?

SAINT-ALME.

Vous partirez quelque tems après nous, et vous viendrez...

CATAU.

A Paris ? et Lucas ?

SAINT-ALME.

Il ne tiendra qu'à vous de lui faire autant de bien que vous voudrez.

CATAU.

I n' s'ra donc pas du voyage ?

SAINT-ALME.

Non, sans doute; il ne faut pas même qu'il sache ce que vous serez devenue : vous partirez secrètement. J'aurai soin que ma femme, que Lucas, que personne du canton ne puisse soupçonner la route que vous aurez prise.

CATAU.

Après ?

SAINT-ALME.

Une fois à Paris... l'équipage le plus brillant, les domestiques les mieux faits, la maison la plus opulente.... les habits.... les diamans... les bijoux...

CATAU.

Oui, tout cela est bian éblouissant, gnia d'

quoi, sans doute en perdre la raison, et je n' dis pas qu'à ma place...

SAINT-ALME.

Ah! Catau, je t'entends.

CATAU.

Quoi donc?

SAINT-ALME.

Cette perspective, mes bienfaits... et mon amour, ont attendri ton cœur, tu te rends, et ce baiser est le serment qui nous lie.

CATAU.

Que faites-vous?

SCÈNE XIII.

LUCAS, CATAU, SAINT-ALME.

TRIO.

LUCAS.

T'EMBRASSER malgré toi!

SAINT-ALME.

Eh! calmez votre effroi.

CATAU.

Je suis, je suis tou' hors de moi.

SAINT-ALME.

Mais c'est une enfance.

CATAU.

Je n'ai d'autre défense,
Que mon innocence.

LUCAS.

Lui ravir un baiser,
N'est point l'offenser ?

SAINT-ALME.

En quoi donc un baiser,
Peut-il vous offenser ?

CATAU.

Vous deviez le penser :
Oui, oui, c'est m'offenser.

SAINT-ALME.

Eh ! mais en vérité, Lucas, je ne vous comprends point, je lui disais adieu ; je voulais l'embrasser, rien de plus simple, rien de moins suspect.

LUCAS.

Vot' adieu, Monsieur, n'est pas c' qui m' chagreine ; mais j'sais à quoi m'en t'nir. Vous n'venais si souvent vous prom'ner de c' côté-

ci, que parc' que vous avais queuqu' dessein, et j'lâche el' mot, queuq' dessein malhonnête.

SAINT-ALME.

Lucas!

LUCAS.

Vous êt' mon maît', je l'sais; je n'sis qu'un pauv' paysan, vot' vassal; j'vous dois l'respect, j'vous l'porte; mais je n'vous dois point ma femme; et, morgué, vous n'l'aurez point.

SAINT-ALME.

Mais tu extravagues. Qui te dit que je songe à ta femme?... La voilà... m'accuse-t-elle?...

LUCAS, tirant de sa poche la lettre de Saint-Alme.

Vous vous accusais vous-même: v'là la lett' qu'vous li avais écrite, et qu'all' a remise ent' mes mains sans vouloir la lire, tant all' craignait d'y voir la parfidie qu'alle contiant.

SAINT-ALME.

Ah! Catau, qu'avez-vous fait?

CATAU.

Mon d'voir, Monsieur.

SAINT-ALME.

Rendez-moi cette lettre... rendez-la-moi... ou craignez...

LUCAS.

La voilà... Mais, écoutez-moi.

SAINT-ALME.

Que veux-tu ?

LUCAS.

Vous rapp'ler à vous-même ; écoutez-moi, écoutez-moi, Monsieur : i vous souviant de cet honnêt' bûcheron, dont j'ai épousé la fille ? La v'là, all' fait mon bonheur, et, si j'puis, toute ma vie je f'rai l'sien. Il est mort, c'bon père, d'qui j'tiens tout ; je l'pleurerons tant que j' vivrons. Il était pauvre pendant sa vie, et pauvres il nous a laissés après sa mort. Mais il nous a dit avant d'mourir... Mon fils, mon cher Lucas.... ma Catau, ma bien-aimée, j' n'ai que l'souvenir d'eun' bonne conduite à vous laisser ; j'vous ai baillé un bon exempl' tant qu'j'ons vécu, v'là tout vot' héritage, sarvez-vous-en. J'noublierons jamais ces dergnières paroles, (*En montrant son cœur.*) Elles sont là... Ce sera l'héritage de nos enfans.... Jamais je n'charcherons eun' forteune qui nous ferait rougir quand j'l'aurions trouvée... V'là nos sentimens. D'savoue-moi, Catau, si ta conscience te l'permet.

CATAU.

Te d'savouer ! Plutôt mourir !

LUCAS.

V'là donc not' façon d'penser, monsieur le Comte... et v'là la vôt' : vous avais adoré...

SAINT-ALME.

Ta témérité me confond... Malheureux! ne crains-tu point...)

LUCAS.

Je n'crains rien... Vous me rendais justice au fond de l'ame. Vous avais adoré.... (c'est vot' tarme... j'm'en r'souvians...) c'te même femme qu'vous abandonnais si outrageusement aujourd'hui; alle a tout fait pour vous; on vous la r'fusait, on voulait la bailler à un plus riche eq' vous; all' n'a pas balancé, all' a fui d'la maison paternelle. J'vous connaissions à peine. Vous êtes venus tous deux cheux not' père, i' vous a r'cueillis... C'n'est pas un r'proche; je l'ferions comm' lui pour vous, si vous en aviais encore besoin. Je vous ons tous r'conduits au châtiau d'Marsanges, vous savais combien on y était fâché contre vous: j'ons tant fait par not' zèle, par nos artifices, par nos larmes, qu'jons attendri l'père ed' vot' femme; il a r'connu son tort; vous êtes dev'nu le mari d'vot' maîtresse, j'en sommes la cause. Vous nous disiais alors: jamais, jamais, mes bons amis, je n'pourrai m'acquitter envers vous.... Et v'là not' récompense!.... O Michaut! vous n'êtes plus! vous êtes trop heureux! vous seriais mort ed' douleur! c't'ingratitude là vous eût tué!

SAINT-ALME.

Laissez-moi... laissez-moi...

LUCAS.

Non, Monsieur, vous m'écouterais... il y va d'vot' bonheur et du nôtre.... J'vous aimons, j'vous respectons.... Not' dessein n'est pas d'vous offenser... Mais voyais, si vous eussiez réussi dans c'que vous désiriais, voyais tous les malheurs que vous auriais causés. V'là, Monsieur, v'là l'fruit du plus tendre amour; v'là mon fils, v'là l'sien; je l'ons reçu d'la nature pour êt' la joie, l'espérance de not' jeune âge, pour qui d'vînt l'appui, la consolation d'not' vieillesse. J'n'ons qu' li, i n'a qu'nous. Si vous aviais séduit ma femme, si all' m'avait abandonné, j'en s'rais mort ed' désespoir, j'n'aurais pas vécu un moment après la perte ed' mon honneur, après la perte ed' tout c'que j'aime au monde. En r'nonçant à la vartu, all' eût r'noncé à tous ses d'voirs, all' eût oublié qu'all' était mère; et ce malheureux, cet innocent, qui n'a pas d'mandé à naître, s'fût trouvé seul, sans amis, sans parens, sans secours.

CATAU, se jetant sur le berceau.

Ah! jamais, jamais; mon fils!...

LUCAS.

Et vot' femme, Monsieur, all' sait votre changement; all' languit dans la peine, all' périt dans l'chagrin; n'croyais pas qu'sa santé résiste à tout c'que vot' infidélité li fait souf-

frir; all' mourra d'douleur, et c'est alors que vous connaîtrais c'que vous avais pardu.... Mais, Monsieur, vous êtes père aussi, vous avais un fils, vous l'aimais.... Que li répondrais-vous, à cet enfant si chéri, quand i vous d'mandera sa mère?... I faudra donc li dire... all' n'est plus; all' m'aimait plus qu'sa vie, j'nai point eu piquié de sa tendresse.... j'lai trahie, abandonnée; all' est morte, mon fils, et si tu n'as pus d'mère, c'est à moi seul qu'i faut le r'procher.

SAINT-ALME.

Qu'allais-je faire!... Ah! malheureux! qu'ai-je fait?

LUCAS.

Vous vous attendrissais!... Vous êtes bon père... Ah! vous serais encore bon époux...

SAINT-ALME.

Je la perdrais!... Je causerais sa mort! Chère épouse!... chère Julie!...

LUCAS ET CATAU.

La v'là.

SAINT-ALME.

Dieu! Julie!

JULIE.

Je viens te demander ma grâce...

SAINT-ALME.

C'est à tes pieds que j'implore la mienne... O la plus vertueuse des femmes! Vois ma douleur et mes remords : j'ai pu t'offenser, j'ai pu concevoir l'idée de te trahir! toi, que j'ai tant aimée, toi que j'aime, et que j'aimerai jusqu'au tombeau!... Ma femme, mon amie, mon amante, pardonne-moi, pardonne; c'est un moment d'erreur... je l'expierai par l'amour le plus tendre, par un amour qui ne finira qu'avec ma vie.

JULIE.

Eh! mon ami! doutes-tu de mon cœur? Il est... il sera toujours à toi.

SAINT-ALME.

O ma chère Julie!... Mes amis, mon crime me rend si méprisable à mes yeux, que je n'ose les lever sur vous.

LUCAS.

Méprisab', quand on se r'pent!

CATAU.

Méprisab', quand on porte un cœur sensib'!

LUCAS.

Quand on est bon père!

CATAU.

Quand on est bon mari!

LUCAS.

On gagne à faillir comm' ça. Le remords apprend l'prix d'la vartu.

SAINT-ALME.

Ah! soyons tous heureux!

JULIE.

Oui, soyons-le à jamais... Je me charge de votre fortune; vivez tranquilles, sans craindre désormais la pauvreté... et nous, partons dès demain pour Paris... Ne crois pas que ce soit l'effet de la plus légère défiance... mais j'ai tout entendu, et je te rends justice : ce n'est point à ton âge qu'il convient de végéter obscurément dans le fond d'une terre... Mon père ne me refusera point; nous partirons....

SAINT-ALME.

O ma femme! O ma plus tendre amie!

JULIE.

Va, je la suis, et la serai toujours.

FIN DE L'ERREUR D'UN MOMENT.

BLAISE ET BABET,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES,

PAR MONVEL,

MUSIQUE DE DEZÈDE.

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre-Italien, le 30 juin 1783.

PERSONNAGES.

M. DE BELVAL, seigneur du lieu.
BLAISE, fils de Delorme et amant de Babet.
JACQUES, fils de Mathurin.
DELORME, fermier.
MATHURIN DES VIGNES, fermier de M. de Belval.
LOUIS, mari de Louise.
BABET, fille de Jacques.
ALIX, femme de Jacques.
LOUISE, fille de Jacques.
LE TABELLION.
JEANNETTE.
LUCAS.
PLUSIEURS PAYSANS ET PAYSANNES.

La scène est dans un village de la Bretagne.

BLAISE ET BABET,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un paysage; à droite est la maison de Jacques; à gauche, vis-à-vis de la porte, est un petit bosquet, où se trouvent une table et quelques chaises; Babet y est assise, et fait des bouquets, qu'elle met dans une corbeille. L'aurore commence à paraître. A côté de la porte de Jacques est un petit banc de pierre.

SCÈNE I.

BABET.

On a ben raison d'dire que l'amour est un bon réveil-matin... Et c'est ben pis, quand à ct'amour-là, i'se mêle un ptit brin d'jalousie. On n'dort pus...on s'agite... on est toujours... Ah mon Dieu! mon Dieu! i'n' fait pas encore jour... et j'ai eu le tems d' dégarnir not' jardin, mais de l' dégarnir... qu'on n'y trouve-

rait pas tant seulement une tulipe... Et tout ce tintouin-là, qu'est-ce qui me le baille? c'est Blaise... Ah! j'ai ben du chagrin! stapendant j' crois, sans vanité, que j' sis pus jolie qu' sa Lisette... Mais j' n'y veux pus songer, ça m' fâcherait trop... Achevons nos bouquets... C'est demain la fête à mon grand-papa... j'la lui souhaiterons tretous aujourd'hui... Personne que moi de la maison n'y a pensé... V'là des bouquets pour tout l'mond... En f'rai-je un pour Blaise?... Pauvre Babet!... tu te consultes... et tu en meurs d'envie... Allons... fais, fais... c'est un ptit moment de plaisir, il faut en profiter.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

C'est pour toi que je les arrange;
Cher Blaise, reçois de Babet
Et la rose et la fleur d'orange,
Et le jasmin et le muguet.
N'imite pas la fleur nouvelle,
Dont l'éclat ne brille qu'un jour,
Que ta flamme soit éternelle;
Pour moi ma vie est mon amour.

DEUXIÈME COUPLET.

Si je cessais d'être la même,
Si mon teint perdait sa fraîcheur,
Ne vois que ma tendresse extrême;

Ne me juge que sur mon cœur.
Souviens-toi que la fleur nouvelle
Ne vit et ne brille qu'un jour,
Mais que ma flamme est éternelle,
Pour moi, ma vie est mon amour.

Le méchant! Hier au soir il m'avait tant promis qu'au point du jour, i' s'rait sous mes f'nêtres! Voyez comme il arrive!... J'entends du bruit... Je crois qu' c'est li... Eh ben! j'aurai ma revanche... Tu m'as fait attendre... attends à ton tour... Tu me fais endêver... endêve, endêve.

(Elle ramasse les bouquets et le reste des fleurs, remet le tout précipitamment dans la corbeille, rentre chez elle, et ferme brusquement la porte.)

SCÈNE II.

BLAISE, seul, arrivant tout essouflé, et s'essuyant le front.

Babet?.. Babet?.. Bah! C'était ben la peine de courir si fort... de se mettre hors d'haleine... Moi qui avais si peur d' la faire attendre... Elle dort encore... I' n'est pas étonnant qu'all' n' soit pas éveillée... Stapendant je n' dors pas, moi... Et m'est avis qu'i' n' fait pas pus jour pour moi, qu' pour elle... Et m' v'là... C'te p'tite ingrate!... P't-être qu'à présent all' pense à Nicolas... Hier pendant pus

d'une demie heure all' a jasé avec li. J' faisions semblant d' causer avec Lisette, et j' prêtions l'oreille d' leur côté tant que j' pouvions... I' n' m'a pas été possible de rien entendre... Ah! j'ai ben du souci.

(Il fait quelques pas du côté de la porte.)

Écoutons... J'n'entends rien.... Faut l'appeler.

ARIETTE.

Babet... c'est moi;
Réveille-toi...
Babet, Babet, c'est ton amant fidèle.
Réponds-moi donc, viens, c'est moi qui t'appelle.
Drès l'point du jour, j'vieus tout courant
Pour t'apporter ce biau ruban.
Il est d'la couleur qui t'plaît tant.
Si t'fait plaisir, j'en s'rai ben aise;
Viens le r'cevoir des mains de Blaise.
Tu n'viens pas, et vlà l'jour,
J' n'aurons pas l' tems d' parler d'amour.

All' n'paraît pas... Ah! que j's'rais en colère, si je n'l'aimais pas tant!... Mam'selle Babet... Mam'selle Babet... vous êtes ben jolie... Mais si vous n'venez pas bentôt.... Blaise s'en ira... Oui, j'vas m'en aller... C'est dit... j'vas m'en aller.

(Il va s'asseoir sur un banc de pierre qui est à côté de la porte et sous la fenêtre.)

Quand all' s'éveillera, all' ouvrira sa f'nêtre... Ouvre, ouvre... Il n'est pus tems, Blaise est en allé.

(Babet ouvre tout doucement le volet de sa fenêtre.)

All' s'ra ben attrapée... Mais je l'serai aussi, moi; c'est ce qui me fâche.

(Babet lui jette une fleur; il ne fait pas semblant de s'en apercevoir.)

Ah! la v'là à la parfin.

SCÈNE III.

BABET, BLAISE.

BABET.

Blaise!

BLAISE.

Oh! gn'y a pus d'Blaise pour vous, Mam'selle.

BABET.

Est-ce qu'il n'm'entend pas? M'est avis pourtant que j'crie assez haut... Blaise?

BLAISE.

Non morguenne, je n'levr'ai pas la tête... quoiqu' j'en ai ben envie.

(Babet se retire; Blaise, après un instant de contrainte, lève doucement la tête.)

All' a fermé la f'nêtre ?... C'est perdre biantôt patience... et après ça, all' dira qu'all' m'aime.

(Il se retourne; aperçoit Babet à côté de lui; il a un mouvement de joie, mais tout de suite il reprend l'air piqué.)

Pardienne, Mam'selle, c'est ben joli.... Vous m'donnais rendez-vous hier au soir... Il y a une heure que j'sis ici... Une bonne heure que j'crie, Babet, Babet... Enfin une heure que j'mégosille... sans q'ça me profite de la moindre chose.

BABET, d'un air assez indifférent.

Faut croire, Monsieu, que je n'vous ons pas entendu.

BLAISE.

J'ons stapendant crié assez fort; et si j'n'avions pas eu peur de réveiller ton père et ta mère, j'aurions encore crié ben autrement.

BABET.

Dam'!... faut ben q'chacun ait son tour.... Quand on m'fait attendre, j'prends ma revanche... Oh! je n'sis pas ingrate, moi.

BLAISE.

Et moi aussi, Mam'selle, j'prends ma revanche. D'abord... soyez sûre que j'sis ben fâché, ben en colère contre vous, et tenez... Je n'sais pas comment vous m'avez trouvé encore ici; car j'crois que j'm'étais en allé.

BABET.

Vous auriez tout aussi ben fait, Monsieu; car je n'm'aperçois tant seulement pas qu'vous y êtes.

BLAISE, voyant le bouquet que Babet tient caché sous son tablier.

Qu'es'qu'c'est que c'bouquet-là, Mam'selle?

BABET, retirant le bouquet de dessous son tablier.

C'est un bouquet, Monsieu.

BLAISE.

Il est d'bon matin pour en recevoir ou pour en donner.

BABET.

Gn'ya bon matin qui tienne, quand les choses font plaisir.

(Elle voit le ruban qui sort de la poche de Blaise.)

Pourriais-vous m'dire quoiq'c'est qu'c'ruban-là, Monsieu?

BLAISE.

C'est un ruban, Mam'selle.

BABET.

I'm'paraît qu'pour en donner ou pour en r'cevoir, le bon matin n'vous fait rien.

BLAISE.

Mais, com'vous dites, quand les choses font plaisir, l'heure n'y fait rien.

BABET.

Il est d'une jolie couleur... Le mettrez-vous à vot' chapiau... ou bien si j'aurons le plaisir de l'voir sur la tête de Lisette ?

BLAISE.

Il est d'taille l'bouquet... Nicolas l'port'ra à sa boutonnière... où j'aurons la satisfaction de l'voir à votre côté ?

BABET.

Mais v'là l'jour v'nu tout-à-fait. V'là l'heure où les filles du village mènent leurs troupeaux dans la prairie. Lisette y s'ra ; m'est avis qu'vous n'êtes pas ben ici, Monsieu.

BLAISE.

J'pense com'vous, Mam'selle.

(Ils marchent comme pour s'en aller, et se trouvent l'un à côté de l'autre au milieu du théâtre.)

DUO.

BLAISE, soupire.

Ah!

BABET soupire.

Ah!

BLAISE.

Vous qui m'aviez fait serment

De m'aimer tendrement.
Vous devenez infidèle.

BABET.

Vous qui me juriez si souvent
De m'aimer constamment,
A vos yeux Babet n'est plus belle.

BLAISE.

Non, Babet, tu n'es plus belle.

BABET.

Je n' sis plus belle!
Allez, perfide amant.

BLAISE.

Blaise, un perfide amant!

BABET.

Portez donc le ruban bien vite.

BLAISE.

Nicolas attend le bouquet.

BABET.

Mais allez donc bien vite.

BLAISE.

Oh! j' vous entends, mam'sel' Babet.
Il vous tarde que je vous quitte.
Adieu, adieu, mam'sel' Babet.

BABET.

Vous restez! que dira Lisette?

BLAISE.

Verriez-vous venir Nicolas?

BABET.

Ah ! s'il v'nait, que j's'rais satisfaite !

BLAISE.

Eh ben, Mam'sel', moi je m'en vas.

TOUS DEUX.

Cœur infidèle, cœur volage,
Ne vous gênez pas davantage.

BLAISE.

Babet, vous pleurez.

BABET.

C'est que j'n'y pense pas.
Mais vous pleurez aussi.

BLAISE.

C'est que j'm'en vas.

BABET.

Lisette a donc pour vous bien des appas?

BLAISE.

Et vous, n'aimiez-vous pas
Monsieur Nicolas?

BABET.

Je l'aimions d'si bon coutage !

BLAISE.

Adieu donc, mon mariage.

ENSEMBLE.

Cœur infidèle, cœur volage,

Ne vous gênez pas davantage.
Cœur infidèle, cœur volage,
Ne vous gênez pas davantage.

BABET.

V'là l'bouquet, cœur infidèle.

BLAISE.

V'là l'ruban, cœur endurci.
(A part.)
Il était, il était pour elle.

BABET.

Je ne l'avais fait que pour lui.

TOUS DEUX.

Cœur infidèle, cœur volage,
Ne vous gênez pas davantage.

SCÈNE IV.

BABET.

Va, méchant, va, je n't'aime plus... j'sens ça ; car j'sis d'une colère... Si j'les rencontre jamais, lui et c'té p'tite Lisette... je n'sais pas c'que leu f'rai.

(Elle ouvre la porte de la ferme, et reprend la corbeille)

J'm'en vas serrer tout ça.

(Elle regarde de tout côté, comme si elle cherchait une place pour déposer la corbeille.)

Qui est-ce qui aurait dit ça de lui?... Eh ben! autant c'en s'rait si j'étais sa femme... Ous' que j'vais donc avec c'te corbeille?... Il m'a si fort par troublée, que je n'sais pu c'que j'fais.

(Elle pose la corbeille à terre, et regarde le bouquet, objet de la dispute, qu'elle a toujours tenu à la main.)

Le voilà c'maudit bouquet.

(Elle s'attendrit.)

Je l'avais fait pour toi.

(Elle le jette dans la corbeille avec dépit.)

Tu n'l'auras pas.

(Elle regarde le bouquet, le reprend, sa voix est étouffée par les sanglots, et à la fin du couplet, elle rejette le bouquet dans la corbeille.)

Il n'y a pas une fleur là-dedans qui n' m'ait fait penser à toi... Va donner ton ruban, tu n'auras pas mon bouquet... J' n'en f'rai pus pour toi... j' n'en f'rai pus de ma vie... j' t'aimais... eh ben, je n' t'aime plus... j' te hais; j' te déteste; je n' s'rai pas ta femme... tu n' s'ras pas mon mari... Peut-être que j'en mourrai d' chagrin... tant mieux... j' varrons comm' tu prendras ça.

SCÈNE V.

ALIX, BABET.

ALIX.

Eh ben, p'tite fille, quoi que vous faites donc là ? Qué qu' c'est donc qu' tout c' tapage de fleurs ? Ah ! mon Dieu ! que d' bouquets !... Eh mais !... quand ce s'rait pour une noce... Quel étalage ! Queu confusion ! Ah ! j' m'aperçois ben qu' ma pauv' Louise n'est pus ici... C'est c't'elle là qui me ressemble, qui a d' l'ordre... Eh ben ! Mam'selle, parl'rez-vous ?... Me direz-vous c' que tout ça signifie ? A cinq heures du matin, avant qu'i gn'yait personne de levé !.... All' n' parl'ra pas au moins, all' n' parl'ra pas

BABET.

Mais, ma Mère, comment voulais-vous que j' parle ? Vous parlais toujours.

ALIX.

C'te p'tite impertinente ! J' parle toujours ! j' parle toujours ! Est-ce que tu voudrais faire comm' ton père ? M'empêcher de parler ? Heim ? j' voudrais voir ça.. Paix, Mam'selle, paix ; veux-tu ben te taire ?

BABET.

Eh mais, je n' dis rien.

ALIX.

Ça ne fait rien, tais-toi toujours !... Eh ben ! pourrons-je ti savoir à quoi qu' tout ça doit sarvir ?

BABET.

Mais, ma mère; vous avez donc oublié...

ALIX.

Oublié ! oublié ! Moi ? Est-ce que j'oublie queuque chose ? Qu'est-ce que j'ai oublié, p'tite raisonneuse ?

BABET.

Et la fête à mon grand papa ?

ALIX.

Heim ?

BABET.

De qui est-ce la fête demain ?

ALIX.

Ah ! mon Dieu ! j' crois qu' t'as raison.... Eh ! oui, t'as raison, mon enfant ; viens, que j' t'embrasse.... Le 15 de juillet.... c'est demain la fête de c' bon papa... Eh ben ! j' n'y avais pas pensé... c'est qu' j'ai tant d'affaires... car, Dieu merci, ton père, toi, toute c'te maison, vous me baillez un tintouin ; une

peine... faut avoir une tête comme la mienne pour y t'nir... Ce pauv' cher homme! Queu plaisir il aura de r'cevoir nos bouquets! Ah! j' li baillerai l' mien de ben bon cœur.

BABET.

Mon père l'a oubliée aussi.

ALIX.

Ton père? Ah! pardine, je l'crois ben... Si je n' pensais pas à tout, moi... Ton père, ton père!... Eh! mais, Babet, qu'as-tu donc? T'as l'air triste, t'as les yeux rouges... t'as pleuré, mon enfant.

BABET.

Oui, ma mère, j'ai pleuré.

ALIX.

Et pourquoi?

BABET.

C'est Blaise qui en est cause.

ALIX.

Comment donc? Conte-moi ça, ma p tite Babet, conte-moi ça.

BABET.

Vous saurais donc, ma mère, qu'hier au soir...

ALIX.

Eh mon Dieu! c'est tout simple... J' de-

vine, j' devine... Gn'ya toujours du grabuge entre les amoureux... mais on s' rac'mode.

BABET.

Non, ma mère, j' sis fâchée pour toute ma vie.

ALIX.

C'est donc ben sérieux?

BABET.

Oh! oui, et je n' veux pus m' marier.

ALIX.

Prends garde à c' que tu dis là, au moins.

BABET.

J' veux rester fille.

ALIX.

Ça n'est pas possible.

BABET.

J'en fais serment.

ALIX.

Mam'selle, i' n' faut jamais promettre c' qui n' dépend pas d' soi de t'nir.

BABET.

Blaise est un perfide... Il en conte à Lisette.

ALIX.

Et d'où sais-tu ça?

BABET.

J' l'ai vu de mes propres yeux.

ALIX.

Ah ! le p'tit scélérat !

BABET.

Et pas pus tard qu'hier... Tenez, ma mère...

CHANSON.

I.

Lise chantait dans la prairie,
En fesant paître son troupeau :
Blaise à sa voix bientôt marie
Les doux sons de son chalumeau.
Le fripon suivit la coquette ;
Il la suivit jusqu'au hameau,
En essayant sur sa musette
La chanson que chantait Lisette.

II.

En s'en retournant au village,
Elle lui jeta son bouquet.
Il le refusa ; mais je gage,
Pour le remettre à son corset.
Il le rendit à la coquette,
L'attacha d'un air satisfait,
Et répéta sur sa musette
La chanson que chantait Lisette ?

III.

Le soir on dansa sur l'herbette ;

(Delorme s'approche d'Alix et de Babet. Alix a l'air fort en colère. Babet a l'air piqué. De tems en tems, elle regarde en dessous le petit Blaise, qui s'avance lentement, et dont le maintien est fort embarrassé.)

Bonjour, voisine, vot' sarviteur. Eh ben! comment ça va-t-i aujourd'hui? C'te santé, comment la gouvernais-vous?

ALIX.

Faut-il l' demander? Parguenne, j' crois que j' n'ai pas l'air malade. J' sis encore d'âge à m' ben porter; et j' f'rai ensorte qu' ça dure long-tems... Comment je m' porte!

DELORME, à part.

I' m' paraît qu'all' n'a encore grondé parsonne d'aujourd'hui; j' sis arrivé au bon moment.

ALIX.

M. D'lorme, faut que je vous dise que vot' fils...

DELORME.

J' viens vous en parler, et vous dire que vot' fille...

ALIX.

Babet n'a rien d'caché pour moi; all' m'a tout dit, c'te pauvre enfant.

DELORME.

C'est com'cheux nous, il m'a tout conté, le pauv' garçon.

ALIX.

N'faut pas vous imaginer, après tout c'que j'sais de ce ptit libartin-là, que j'li baillerai ma fille en mariage.

DELORME.

J'aimerais mieux, jarnigué, moi-même épouser Babet, que d'souffrir que mon fils devienne son mari.

ALIX.

J'vous la baillerais plutôt cent fois, que d'permettre qu'all' fût un moment la femme de c'p'tit vaurien-là.

DELORME.

J'laissons l'champ libre à M. Nicolas; et s'il le faut, j'dans'rons à sa noce; n'est-ce pas, mon ami?

BLAISE.

Je n'ai pas envie d'danser, mon père.

ALIX.

Il peut épouser mademoiselle Lisette, quand il lui plaira; j'irons chercher les ménétriers, pas vraï, Babet?

BABET.

Je n'sais pas ous' qu'il y en à, ma mère.

DELORME.

J'vous rends vot' parole.

ALIX.

Et moi, la vôtre.

DELORME.

J'resterons toujours amis quoiq'ça.

ALIX.

Pardine, c'est tout simple, est-ce vot' faute à vous, s'ils cessont d's'aimer?

DELORME.

Touchez-là, ma voisine.

ALIX.

De grand cœur, mon voisin.

DELORME.

Et q'nos jeunes gens en fassions autant. A toi, Blaise; t'es l'garçon, c'est à toi d'faire les premiers pas.

ALIX.

Ne r'cule pas, ma fille; il y va d'ton honneur.

DELORME.

Dis avec moi... Mam'selle...

BLAISE.

Mam'selle.

ALIX.

Répète c'que j'vas dire... Monsieu...

BABET.

Monsieu.

DELORME.

Je n'vous aime pus.

BLAISE.

Je n'pourrai jamais dire ça, mon père; j'sis trop en colère.

ALIX.

Je n'songe pas pus à vous que si vous n'étiez pus au monde.

BABET.

Ah! j'sis trop fâchée pour pouvoir dire ça, ma mère.

DELORME.

Et n'vous avisez pas d'changer d'sentimens, à présent q'tout est fini.

ALIX.

Quand bien même i'reviendrait tourner autour de toi, j'te défends d'li répondre jamais un mot d'douceur.

DELORME.

All' aura beau te faire les doux yeux : j't'ordonne d'oublier qu'all' a dû être ta femme.

ALIX.

Qu'est-ce qu'i' dit donc avec ses doux yeux ? Parguienne, il est bon, M. Delorme; on f'ra les doux yeux à son fils... On n'veut rien d'li ni d'vous. Vous êtes un impertinent, un vieux fou; c'est moi qui vous l'dis, moi, moi.... Allons, p'tit libartin, décampez, et que je ne vous voie jamais ici, ou... vous aurez affaire à moi... Les doux yeux!...J'sis dans une colère.. Et vous, pourquoi restez-vous là ? Je n'veux pas q'vous y soyez. Allez là dedans, Mam'selle, et tout-à-l'heure.

(Babet sort en pleurant.)

BLAISE.

Mon père...

DELORME.

Va-t'en, va-t'en... Eh ! là, là, voisine, n'vous échauffais pas tant, ça dérangerait c'te belle santé.

SCÈNE VII.

JACQUES, DELORME, ALIX.

JACQUES.

ALIX. (*Sans être vu.*) Babet, Alix... (*Paraissant.*) Ous' qu'all' sont donc fourrées ?.... Ah ! vous v'là ? Gn'y a une heure que j'crie comme un sourd ; est-ce que vous n'm'entendiais pas ?... C'est toi, Compère ? Tant mieux, j'déjeûn'rons ensemble. Sois l'ben venu.

DELORME.

Oui, j'sis arrivé à tems pour me faire gronder.

JACQUES.

Eh ben ! tu m'as sauvé ça. All' s'est levée avant moi ; t'es le premier qu'all' a rencontré, t'es le premier qu'all' a grondé ; c'est tout simple, une autre fois j'aurai mon tour... Oh ! c'est une femme qui a de l'ordre ; rien d'pardu avec elle, tout se r'trouve.

ALIX.

Faut conv'nir que j'sis un esprit ben difficile, une humeur ben incommode, une femme avec qui on ne saurait vivre.

JACQUES.

Et non, morgué, je n'dis pas ça. Gny a

près d'quarante ans que j'sis au monde, quoiqu'i'gn'y en ait que dix-neuf que tu sois ma femme :... tu m'grondes; mais je n'm'en porte pas pus mal : tu m'boudes; mais je n'en perds pas l'appétit; et, pourvu q'ça dure encore une cinquantaine d'années com'ça, j'te laissons tes coudées franches.

ARIETTE.

Ah l'bon tems! quand tout le long du jour
Nous nous fesions l'amour!
Ah! la friponne!
Comm'all' fesait la bonne!
Mais à présent,
C'est un peu différent.
Toujours grondant, toujours criant,
Contrariant; déraisonnant;
All' vous sourit, all' vous tracasse;
All' vous boude, all' vous embrasse;
C'est un mouton,
C'est un démon.
Mais malgré ça, j'fesons bon ménage;
Pourquoi cela? c'est que j'nous aimons bian.
Quand je l'entends gronder, crier, faire tapage,
Tout cela ne me fait rian.
Quand on le veut, femme s'apaise.
J'ai le secret d'la rendr' bien aise.
C'est en multipliant les tendresses,
C'est en multipliant les caresses,
Qu'on met sa femme à la raison,
Qu'on a la paix dans sa maison.

ALIX.

N'écoutais pas ça, M. Delorme... Fi! q'c'est vilain de révéler com'ça les secrets du ménage!... Mais c'est pas d'ça dont i's'agit : gn'y a queuqué chose de ben pus important sur l'tapis : Babet reste fille.

JACQUES.

Ah! ah! c'est fort, ça.

DELORME.

Et Blaise reste garçon.

JACQUES.

Ah ça, plaisantais-vous?

DELORME.

Non morgué, tout est rompu... et chacun d'son côté peut faire l'choix qui lui plaira. T'entends ben ça, compère!

(Il fait des signes à Jacques.)

JACQUES.

Comment! Blaise et Babet..... Et non, je n'entends pas.

DELORME, continuant de faire des signes.

Comment! tu n'connois pas qu'ils s'aimiont, et qu'ils n's'aimiont pus? Cependant, c'est ben facile à comprendre.

(Il fait encore un signe.)

JACQUES.

Ah! oui, oui... J'comprends à présent... Eh

ben ! v'là qu'est donc dit ?... not femme, sais-tu si not' bon père est levé ? Faut aller li dire bonjour ; et pis, nous déjeun'rons.

ALIX.

Je n'sais pas s'il est éveillé ; mais nos bouquets sont prêts toujours.

JACQUES.

Des bouquets ! et pourquoi ?

ALIX.

Queu quantième est-ce que j'tenons aujourd'hui ? Et queu fête est-ce demain ?

JACQUES.

Ah jarni ! tu m'y fais penser ; c'est celle de not' père.

DELORME.

Morgué oui, c'est sa fête. Mais n'faut pas croire qui gn'y ait q'vous qui y ayez songé. En venant ici, j'ons trouvé une bande de jeunes gens... Ce soir... vous varrez.

JACQUES.

Femme, faut des ménétriers... Q'j'allons nous en donner !

ALIX.

Et moi donc ? Com' j'allons danser ! Com' j'allons nous trémousser !... Compère, j'vous retiens, vous s'rez mon m'neux ; vous n'êtes

pas com' lui, un grand indolent, qu'un rien fatigue. Vive Alix! ni travail, ni tracas, ni peines, rien n'la rebute... Mais aussi l'plaisir... Oh dame! quand i' s'présente, j'en laisse pas ma part aux autres... (*A Jacques.*) Ah! t'auras beau dire... Mais laisse-moi donc, ma femme, j'sis las..... Oh! faudra q'tu danses, et tu dans'ras.

JACQUES.

Eh ben! ma femme, j'dans'rons. Compère, j'nous r'laierons... S'ras-tu contente?

ALIX.

Ah! v'là not' bon papa.

SCÈNE VIII.

MATHURIN, DELORME, JACQUES, ALIX.

JACQUES.

Vous vlà habillé de bonne heure, mon père! Ous' que vous avez donc été?

DELORME.

Bonjour, M. Mathurin.

MATHURIN. (Il les embrasse.)

Bonjour, mes amis; je viens de chez le tabellion.

JACQUES.

De chez le tabellion ! Et pourquoi si matin !

MATHURIN.

C'est que j'ons reçu hier au soir une lettre de M. de Belval.

LES TROIS AUTRES.

De not' bon maître ?

MATHURIN.

Eh oui ; la v'là, et j'allons la lire en déjeûnant.

JACQUES.

Allons, femme, apporte-nous à déjeûner; apporte deux bouteilles.

MATHURIN.

Apportes-en trois, ma fille, et du bon ; il en faut aux vieillards.

SCÈNE IX.

MATHURIN, DELORME, JACQUES.

MATHURIN.

Et ous' qu'est donc ma p'tite Babet ?... et le p'tit Blaise ?

JACQUES.

Ma fi, j'n'en sais rien.

DELORME.

Ils sont chacun dans un coin à s'désespérer..... Ils sont brouillés..... Le mariage est rompu.

MATHURIN.

Bah! Et pourquoi ça?

DELORME.

J'n'en sais rien, ni eux non pus. Alix est ben en colère contre mon fils, et all' n'sait pas non pus pourquoi; mais all' va toujours son train, com' si all' avait d'bonnes raisons.

MATHURIN.

Et toi, Jacot, tu n'devines pas c'qui les chagrine, ces pauvres enfans?

JACQUES.

Non, ma foi; Delorme m'a fait signe, et j'ai dit com' lui.

DELORME.

Gn'y a d'la jalousie sur jeu; ça f'rait le tourment d'leur vie, si on n'y mettait ordre; et, pour les guérir, faut les laisser souffrir un peu.

MATHURIN.

Sont-ils ben furieux l'un contre l'autre?

DELORME.

Oh ! furieux !

MATHURIN.

Disent-ils qui n's'aimiont pus ?

DELORME.

Sans doute.

MATHURIN.

Bon ! avant la fin du jour ils s'ront raccommodés.

SCÈNE X.

ALIX, MATHURIN, DELORME, JACQUES.

ALIX, suivie d'un garçon qui tient des verres, des bouteilles, etc.

V'LA le déjeûné.

MATHURIN.

Allons, mes amis, asseyons-nous sous c'te feuillée... buvons et lisons.

DELORME.

Jarni ! la bonne matinée ! d'bon vin, et une lettre de M. de Belval.

JACQUES.

Buvons et lisons.

ALIX.

J'parie que j'devine c'qu'il nous écrit.... j'gage q'c'est au sujet... Écoutons, écoutons... paix, paix, paix, tout l'monde.

MATHURIN, ouvrant la lettre. Il a mis des lunettes pendant qu'Alix parlait.

Voyons. (*Il lit.*) « Mon cher Mathurin, » mon bon et vieux ami, j'ai une excellente » nouvelle à vous annoncer. Comme vous » m'aimez, je suis sûr que vous partagerez ma » joie. Je viens de gagner le procès que j'avais » perdu, et dont j'avais appelé. Je rentre dans » tous mes biens, et je jouirai doublement » de ma fortune, puisque je puis m'acquitter » envers vous, et vous témoigner ma recon- » naissance. »

DELORME.

Tant mieux qu'il ait gagné son procès.

TOUS.

Tant mieux.

MATHURIN.

Mais pourquoi parle-t-il de reconnaissance?

JACQUES.

C'est nous qui l'y en d'vons, morgué, d'avoir ben voulu nous permettre de li être utile.

ALIX.

Sans doute; mais c'te préférence-là nous était ben due, je crois.

MATHURIN.

Un moment, un moment, mon Alix. (*Il lit.*) « Ce que j'attends de vous, mes chers » amis, c'est que vous m'aidiez à célébrer cet » heureux événement. Vous recevrez avec ma » lettre, douze mille francs, que mon valet-» de-chambre vous comptera : vous en distri-» buerez six aux pauvres habitans chargés de » famille, et que leur travail nourrit à peine : » vous choisirez ensuite six des jeunes filles » du village, les plus honnêtes, un pareil » nombre de garçons, sages et laborieux ; » vous les marierez ensemble, et vous leur » donnerez, par portions égales, les autres » six mille francs. »

ALIX.

Je choisirai les filles, moi ; ça me regarde. Il n'y en a pas une dans tout l'village dont je n'sache la conduite sur l'bout de mon doigt. Ah ! queu satisfaction !

MATHURIN.

Laisse-moi donc achever, ma fille. (*Il lit.*) « Mais j'exige que ce soit Blaise et Babet qui » conduisent à l'autel les nouveaux mariés, et » que ce soit par eux que commence la céré-

» monie ; et, pour dot, je leur donne deux
» années du revenu de la terre dont vous êtes
» fermier. »

DELORME.

Le bon Seigneur !

ALIX.

Vous trouvais ça, M. D'lorme ?... Eh ben ! ces deux années de r'venu-là ne s'ront pas plus pour vot' libartin d'fils, que ma Babet : c'est une affaire finie q'ça.

MATHURIN.

Allons, ma fille, allons ; ne t'fâche pas.

ALIX.

Me fâcher ! aujourd'hui ! ça n'est pas possible, cher père.

MATHURIN.

Tant mieux, mon Alix, tant mieux. (*Il lit.*)
« Vous me verrez peut être plus tôt que vous
» ne pensez. Adieu, bon vieillard. Pierre,
» Jacques, Alix, Louis et Louise, aimez tou-
» jours celui qui sera toute sa vie votre ami.
» LE COMTE DE BELVAL. »

TOUS.

Ah ! quel maître ! quel bon maître !

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, BLAISE.

BLAISE.

Mon père, mon père, v'là Monseigneur... v'là tout le village.

ALIX, elle arrange sa coiffure.

Déjà !... Ah ! mon Dieu, mon Dieu !... Babet.... Babet.... Eh ! allons donc.... v'là Monseigneur.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, M. DE BELVAL, PAYSANS ET PAYSANNES.

CHŒUR DE VILLAGEOIS.

Que chacun de nous s'empresse
D' r'cevoir not' bon seigneur.
Je somm' tretous dans l'allégresse ;
Je le r'voyons ; ah ! quel bonheur !
En nous comblant de ses bienfaits,
Il rend tous nos vœux satisfaits.
Pour ses enfans, que ferait-il davantage ?
A le r'garder en per' tout nous engage.

Il vient combler tous nos souhaits.
Qu'il vive à jamais.

LES JEUNES FILLES ET LES JEUNES GARÇONS.

Je vous r'mercions, not' bon seigneur,
De nous mettre en ménage ;
Toujours d'la paix et du bonheur
Chez nous s'verra l'image.
Viv' not' seigneur, qui vient combler tous nos souhaits !
Qu'il vive à jamais.

M. DE BELVAL.

Mes chers amis, je suis bien sensible à l'amitié que vous me témoignez ; mais ne me parlez point de reconnaissance ; je suis assez payé de ce que je fais pour vous, si vous me regardez toujours comme votre père et votre meilleur ami.

JACQUES.

Ah ! Monseigneur, faudrait être ben ingrat pour ne pas vous aimer.

ALIX.

Certainement ; et tout l' monde pense de même dans l' village ; pour moi d'abord, Monseigneur, moi, quand j' pensons tant seulement à vous... le cœur me bat... me bat.... Ah ! jugez c' que c'est quand j'avons l'honneur d' vous voir... Oh ! dam ! i' gn'ya pas de joie com' ça.

M. DE BELVAL.

Ma chère Alix, je suis bien aise de vous voir autant d'attachement pour moi.

BLAISE, à part.

La perfide! all' n' me r'gard'ra pas, non.

BABET, à part.

Voyons s'il fait les yeux doux à Lisette.

M. DE BELVAL.

Mais Pierre, Louis et Louise, je ne les vois point.

JACQUES.

Ils habitent à présent la ferme de Mathurin.

ALIX.

J' m'en vas vous conter ça, not' bon Seigneur... Vous sentez ben qu'à l'âge de not' père, il li faut tous nos soins... et j' nous en acquittons... Oh! dam! de tout not' cœur; et, pour que rien n' li manque, j' l'avons prié de v'nir demeurer avec nous; c' qui fait qu'à présent c'est mon frère Pierre, Louis et ma Louise qui font valoir la ferme que vous aviez confiée à Mathurin. Il y a six mois qu'ils y sont, et vous voyez ben que v'là la cause pourquoi i' n' sont pas ici.

JACQUES.

Mais, not' femme, Monseigneur l' sait ben, j' venons de li dire.

ALIX.

Monseigneur l' sait ? J' parie qu' non.... N'est-ce pas, Monseigneur, qu' vous n' savez pas que j' sis grand'-mère ?

M. DE BELVAL.

Non, je ne le savais pas.

ALIX, à Jacques.

Tu vois ben que j'avais raison..... (*A M. de Belval.*) Eh ! vraiment oui, j' sis grand-mère. Il y a six semaines que ma Louise nous a baillé un joli p'tit marmot, à qui j'apprendrons d' bonne heure à vous aimer, ni pus ni moins que j' fesons nous-mêmes.

M. DE BELVAL.

Je vous remercie, dame Alix, et je vous fais mon compliment, mes amis : je vois avec grand plaisir s'augmenter une famille d'honnêtes gens. Pour vous, ma petite Babet, je me souviens de ce que je vous ai promis. Blaise et vous, vous serez à la tête des filles et des garçons, et vous serez mariés les premiers. Vous vous aimez bien, et vous ferez un couple charmant.

BABET.

Ah ! Monseigneur...

M. DE BELVAL.

Qu'avez-vous, mon enfant ?

BLAISE.

Ah ! si j'osais...

ALIX.

Ne t' flatte pas d'ça, p'tit vaurien. Jamais, non, jamais tu n' l'épouseras; et j' vas dire à Monseigneur qu'tu n'es qu'un libartin... Oh !.. Tu verras, tu verras, tu verras com' je t'arrangerai.

BLAISE.

Eh ben ! vous verrez aussi.

ALIX.

Tu raisonnes, je crois.

DELORME.

Paix donc, Monseigneur est là.

M. DE BELVAL.

Ma chère Alix, modérez-vous, je vous en prie. Vous affligez ce pauvre garçon.

ALIX.

Vous ne savez pas de quoi il est capable, Monseigneur; et si je vous disais...

M. DE BELVAL.

Vous me le direz dans un autre moment... Mes amis... Allons tous chez M. le bailli, pour les six mariages que l'on fera ce soir. Ensuite, vous me suivrez au château, où nous ne penserons qu'à nous réjouir. Vous partagez ma joie, je veux partager vos plaisirs; et, pour consoler ceux qui ne seront pas choisis, je leur promets qu'ils auront leur tour l'année prochaine.

TOUS.

Ah ! le bon maître.

(Ils sortent tous, en chantant une partie du chœur qui est à l'entrée du Seigneur.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'avenue du château de Belval. On voit le château dans le fond.

SCÈNE I.

M. DE BELVAL, JACQUES ET MATHURIN.

M. DE BELVAL.

J'ÉTAIS impatient de me trouver seul avec vous, mes bons amis... Le Bailli, tous les habitans du village m'ont entouré pendant le chemin, et je n'ai pu me résoudre à les affliger en me séparant d'eux.

JACQUES.

Être auprès de vous, Monseigneur, est un si grand bonheur !...

MATHURIN.

Ils vous aiment tant !

M. DE BELVAL.

Ils sont au château ; profitons de ce moment de liberté, et parlons de ce qui nous

regarde; c'est un soin trop cher à mon cœur pour le différer davantage... Il y a un an que dans ma détresse votre généreuse amitié vint à mon secours. Votre famille et vous, mes bons amis, vous m'offrîtes à genoux et me forçâtes de prendre un bien acquis à la sueur de votre front, et le fruit de soixante ans de travaux... Je prétends m'acquitter... m'acquitter, mes amis, mais non me dégager du tribut de reconnaissance que m'imposa votre générosité, et que mon cœur vous paiera jusqu'à mon dernier soupir... Voilà, en bons papiers, la somme que vous m'avez prêtée.

MATHURIN, avec attendrissement.

Eh! Monseigneur, qui vous presse de nous rendre?

JACQUES, avec attendrissement.

Not' père a raison, qui vous presse?

M. DE BELVAL.

Je le puis, mes amis; ma fortune est rétablie; le gain de mon procès me rend encore plus riche que je ne l'ai jamais été... (*A Jacques.*) Acceptez en outre cette faible preuve de mon amitié.

MATHURIN.

Eh! notre bon maître, gardez ces biens pour quelques malheureux; il y en a tant dans le monde qui n'ont pas le bonheur d'être vos vassaux!

M. DE BELVAL.

Dans mes malheurs, quand j'acceptai vos secours, ne vous trouvâtes-vous pas heureux?

JACQUES.

Ce fut le plus biau jour de notre vie.

M. DE BELVAL.

Ne me privez donc pas aujourd'hui du même plaisir... C'est la dot de Louise. Vous voyez que c'est encore une dette dont j'ai bien tardé à m'acquitter.

JACQUES ET MATHURIN.

Ah not' maître! not' bon maître!...

M. DE BELVAL.

Mes bons amis!... Mais dites-moi donc ce qui est arrivé à ma chère Babet; bien loin d'avoir sa gaîté ordinaire, le bonheur des autres semble l'affliger.

JACQUES.

Monseigneur a trop de bonté; ça ne mérite pas son attention.

M. DE BELVAL.

Pardonnez-moi, mon ami... Je n'aime point à voir de la peine à personne, et surtout à ceux à qui je m'intéresse. Je veux faire cesser les chagrins de Babet, si cela dépend de moi.

MATHURIN.

Eh ben, Jacques, il faut tout dire à not' bon maître, puisqu'il le permet.

JACQUES.

C'est qu'all' est brouillée avec Blaise.

M. DE BELVAL.

Brouillée!... Et pourquoi?

JACQUES.

La v'là, Monseigneur, la v'là; i' n'faut pas parler d'ça devant elle.

M. DE BELVAL.

Cependant je veux tout savoir.... (*Bas.*) Suivez-moi.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, BABET.

(Elle arrive tout doucement. Elle s'approche de son père, et le tire par l'habit.)

BABET.

Mon père, mon père, écoutez-moi, je vous en prie.

JACQUES.

Je n'peux pas à présent, mon enfant; faut q'j'allions avec M. de Belval.

BABET.

Tant pis, mon père; car c'est ben pressé.

JACQUES.

Ah! c'est différent... Eh ben, attends-moi ici... Je tâcherai de m'échapper dans un p'tit moment.

BABET.

Q'ça soit donc bentôt, mon père; car, encore une fois, c'est ben pressé.

JACQUES.

Eh! ben... Eh! ben, je n'tar'drai pas.

SCÈNE III.

BABET.

Pauvre Babet!.... Pauvre Babet!.... Qui m'aurait dit hier que M. de Belval viendrait aujourd'hui, et tout exprès pour marier six jeunes filles? Qui m'aurait dit que Blaise et moi j'devions les mener, et q'ça devait commencer par nous?... Ah! si j'avions pu nous en douter, je n'li aurions pas cherché querelle c'matin... Quand j'pense à tout ça... Et ma mère donc... Oh! elle est ben terrible, ma mère!... Comm' elle a traité ce pauvr' garçon! et devant tout l'monde encore!... Aussi ça m'a fait une peine... Il n'a pas r'gardé Lisette une

seule fois... J'ons ben pris garde... Si mon cher Blaise n'était pas coupable!... s'il m'aimait toujours!... ah! s'il v'nait se rac'moder, j'aurais grand plaisir à li pardonner..

ROMANCE.

Entends ma voix;
Viens, cher amant, mon cœur t'appelle.
Entends ma voix;
Babet chérit tes lois.
Plains mes tourmens:
Je fus jalouse, et non rebelle.
J'ai trop long-tems
Caché mes sentimens.
Trahirais-tu l'amour,
Quand j'y cède à mon tour?
Entends ma voix;
Babet chérit tes lois.

Quand on veut se contraindre,
L'amour fait tant souffrir!
Mon cœur qui sait mal feindre,
Sait mieux sentir.
Peut-être que le tien
A deviné le mien:
Mais peut-on ne rien craindre,
En aimant bien!

Entends ma voix;
Viens, cher amant, etc.

SCÈNE IV.

JACQUES, BABET.

(Babet est absorbée.)

JACQUES.

Eh ben, mon enfant, que m'veux-tu ?

BABET, revenant de sa rêverie.

Ah ! vous v'là, mon père ?

JACQUES.

J'n'ons pas pu quitter M. de Belval plus tôt... Voyons... qu'as-tu à m'conter ?... Ta mère t'a grondée, je parie.

BABET.

Grondée, mon père ?... C'est ben pis vraiment. All' ne veut pus que j'pense à Blaise.

JACQUES.

Gn'ya pas de mal à ça. Vous êtes brouillés; tout est rompu.

BABET.

Comment ! tout est rompu ?

JACQUES, fesant semblant de se fâcher.

Et t'as ben fait, ma fille.... Un p'tit libertin...

BABET.

C'est ma mère qui l'appelle comm'ça.

JACQUES.

Un impartinent qui plante-là ma Babet, et qui est ben gentille.

BABET.

C'est-i'ben sûr, mon père ?

JACQUES.

Et ça pour aimer une Lisette.... qui n'te vaut pas.

BABET.

Et d'où savez-vous ça, mon père !

JACQUES.

D'où je le sais ?... C'est ta mère qui m'l'a dit, et elle tient ça d'une personne...

BABET.

Mais, mon père, c'te personne-là p't'-être en aura dit pus qu'i' n'y en a.

JACQUES.

Oh que non ! c'est un queuqu'un qui n'se trompe jamais

BABET.

Ce queuqu'un-là n'aime pas M. Blaise, sûrement.

JACQUES.

Ah! je ne sais pas pour à c't'heure.

BABET, commençant à s'impatienter.

Et n'peut-on pas savoir qui c'te personne... qui n'se trompe jamais?

JACQUES.

Oui dà; c'est une fille de not' village... Une fille fort raisonnable.

BABET, s'impatiente tout-à-fait.

Mais son nom, mon père?

JACQUES.

Son nom? Et! parguenne, c'est Babet des Vignes... La connais-tu?

BABET, d'un air honteux.

Ah! mon père...

JACQUES, un peu ironiquement.

Eh ben?... qu'as-tu?... tu pleures?... Est-ce que c'te Babet en a pus dit qu'il n'y en avait?

BABET.

J'crois qu'oui.

JACQUES, d'un ton ferme.

Comment donc? Est-ce qu'il n'y avait pas des preuves de c'qu'all' disait?

BABET.

J'crois q'non.

JACQUES, fesant semblant d'être fâché.

En ce cas, elle a tort... i'n'faut pas brouiller comm'ça les familles, sans être ben sûr de son fait... (*En badinant.*) Eh ! ben ? te vlà ben honteuse !... Tu n'oses lever les yeux ?

BABET.

Mon père... Ah ! mon père...

JACQUES.

Viens, ma p'tite Babet... viens... Je n'veux pas t'gronder ; t'as assez d' chagrin... Mais, en bon père, qui t'aime ben, je veux te faire sentir que tu t'es fait ben du mal par ta faute.

DUO DIALOGUÉ.

BABET.

D'un dépit jaloux,
Ah ! je sis ben guérie.
Qu'il soit mon époux,
C'est ma plus douce envie,

ENSEMBLE.
Vous n'savez pas tout mon chagrin.
Monseigneur avait le dessein
De me voir à la tête
De la fête qu'on apprête ;
Il n's'ra pas tems demain.
Sentez-vous ben tout mon chagrin ?

JACQUES.

S'il est ton époux,
Je crains ta jalousie.
Un dépit jaloux
Fait les maux de la vie.

ENSEMBLE.

Quel était donc ce dessein?
A la tête
De la fête!
Je sens fort bien
Tout ton chagrin.

(A la fin du duo, M. de Belval revient avec Mathurin.)

SCÈNE V.

BABET, JACQUES, M. DE BELVAL, MATHURIN.

(M. de Belval paraît derrière les personnages.)

JACQUES.

Tranquillise-toi, ma chère enfant, je te promets d'en parler à not' bon maître.

BABET.

Ah! oui, mon père, je vous en prie; n'y a q'lui qui puisse arranger tout ça.... car ma mère...

M. DE BELVAL.

Cette pauvre Babet!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, ALIX.

ALIX.

MONSEIGNEUR, je vous cherchons partout. J'ai exécuté vos ordres. Ah dame! faut voir... Et je me flatte que je n'ai pas perdu de tems, car tout est prêt... Aussi, quand je m'mêle de queuque chose... Vous m'connaissez, Monseigneur.

M. DE BELVAL.

Oui, ma chère Alix, je sais que vous êtes très-entendue, que vous avez du goût, et surtout une tête excellente; c'est pourquoi je vous ai priée de vous charger de tout le détail de la fête.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE TABELLION, DELORME, BLAISE ET TOUT LE VILLAGE.

LE TABELLION.

MONSEIGNEUR, les contrats sont faits, et nous attendons vos ordres pour les signatures.

M. DE BELVAL.

Nous les signerons ce soir.... Pour Blaise et Babet... je suis bien fâché qu'ils me privent du plaisir de les unir ensemble : mais, puisqu'ils ont cessé de s'aimer, il n'y faut plus penser.

(Il parle bas à Mathurin.)

JACQUES, à Alix.

Not' femme... Et les ménétriers, y as-tu songé ?

ALIX.

Ah ! je l'ai oublié... C'est q'j'ai tant d'tracas...

JACQUES.

Eh ! ben, va donc, va donc vite.

ALIX.

J'y cours.

(Elle sort.)

JACQUES, en souriant, et bas à Delorme.

La v'là partie, nous en voilà débarrassés : j'n'avons pus rien à craindre.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, hors ALIX.

LUCAS.

M. BLAISE, j'vous remercions ben d'm'avoir rac'modé avec Lisette; sans vous, je n'serions pas mariés, et j'nous souviendrons toujours que j'vous devons ça.

BABET, bas.

Il n'aimait pas Lisette !... J'm'en doutais.

JEANNETTE.

Et moi donc, sans mademoiselle Babet, j'boudrions encore Nicolas.

(Pendant ce petit dialogue, M. de Belval cause avec Mathurin, et regarde en souriant Blaise et Babet, qui paraissent fort affectés.)

BLAISE.

Monseigneur, si vous avez la bonté de m'écouter, vous me sauverez la vie.

(Dès que Blaise a parlé, il tourne le dos, comme s'il voulait faire penser qu'il n'a rien dit à M. de Belval.)

M. DE BELVAL.

Tu as donc quelque chose de bien important à me dire !... Je suis à toi dans un instant.

BABET.

Monseigneur, c'est fait de moi, si vous ne daignez pas m'entendre.

M. DE BELVAL.

C'est donc bien sérieux ?...Tout-à-l'heure, mon enfant.

DELORME.

Ayez pitié d'lui, not' bon maître... Il se désespère, le pauvre garçon.

M. DE BELVAL, bas à Delorme.

Emmène tout le monde, et tu ramèneras ton fils quand je te ferai signe.

(Delorme emmène tout le monde.)

SCÈNE IX.

MATHURIN, BABET, M. DE BELVAL.

(Babet est un peu écartée.)

M. DE BELVAL.

Mon ami, ils sentent leur faute; il ne faut pas les laisser souffrir davantage.

MATHURIN.

Quoi! Monseigneur, vous avez la bonté de descendre...

M. DE BELVAL.

Babet t'appartient. Blaise est un honnête garçon, et, quand il s'agit de faire des heureux, on ne doit rougir que d'en manquer l'occasion.

MATHURIN, sort.

Ah ! le brave homme !

M. DE BELVAL.

Eh bien ! ma chère Babet... Pourquoi donc cette timidité !... Je suis l'ami de toute ta famille... Allons, allons, rassure-toi... Qu'as-tu à me dire ?

BABET.

Monseigneur, puisque vous avez tant de bonté... D'abord... vous savez que j'sis brouillée avec Blaise.

M. DE BELVAL.

Je le sais.

BABET.

Vous savez... par après qu'not' mariage est rompu.

M. DE BELVAL

On me l'a dit.

BABET.

Et vous a-t-on dit aussi que j'aimais Blaise de tout mon cœur ?

M. DE BELVAL.

Oui.... Mais tu ne l'aimes plus; car, ce matin, tu l'as assuré à tes parens.

BABET.

Je le croyais.

M. DE BELVAL.

Est-ce qu'il n'en est rien ?

BABET.

Non vraiment; car, depuis q'ma mère m'a défendu de penser à lui, je l'aime encore davantage.

M. DE BELVAL.

Mais pourquoi donc as-tu dit le contraire !

BABET.

J'n'en sais rien.

M. DE BELVAL.

Quel sujet vous a brouillés ?

BABET.

J'n'en sais rien.

M. DE BELVAL.

Sur quoi est venue votre dispute ?

BABET.

J'n'en sais rien.

M. DE BELVAL.

Voilà qui est fort clair... Et tu voudrais sans doute te racommoder avec lui ?

BABET.

Monseigneur, j'voudrais q'ce fût lui qui s'raccommodât avec moi.

M. DE BELVAL.

Ah ! c'est dans l'ordre... Retire-toi pour un instant. Je me charge de tout... et je ménagerai ton amour-propre.

BABET.

Grand merci, Monseigneur... Ah ! (*En voyant Blaise.*) le v'là qui voudrait vous parler.. J'allons par là bas... S'il y a de bonnes nouvelles... vous n'aurez qu'à me regarder... et tout de suite je me trouverai auprès de vous... comme par hasard.

(Elle sort.)

M. DE BELVAL.

Comme par hasard... Son petit orgueil est d'une ingénuité !...

SCÈNE X.

M. DE BELVAL, BLAISE.

BLAISE.

Monseigneur !

M. DE BELVAL.

Eh bien ! mon ami, que puis-je faire pour toi ?

BLAISE.

Babet vient d'vous parler.

M. DE BELVAL.

Oui.

BLAISE.

Si all' vous a dit qu'all' n'm'aimait plus... n'm'en dites rien, je vous en prie, ça m'f'rait mourir de chagrin.

M. DE BELVAL.

Est-ce que tu aurais encore de l'amour pour elle ?

BLAISE.

Eh ! vraiment oui, Monseigneur.

M. DE BELVAL.

Cela vient donc de te reprendre subitement ?

BLAISE.

Ça n'm'a pas quitté.

M. DE BELVAL.

Mais pourquoi as-tu dit si haut que tu ne l'aimais plus ?

BLAISE.

Parce que je n'voulais pas avoir l'air d'aimer tout seul. Tenez, Monseigneur, voyez si j'ai tort. Babet me dit hier au soir : Blaise, ne manque pas demain de v'nir au point du jour ; j' t'attendrons, et j'te dirons queuque chose qui t'f'ra ben plaisir... Vous croyez ben, Monseigneur, que j'n'y ons pas manqué.

M. DE BELVAL.

Oh ! je n'en doute pas. Eh bien ?

BLAISE.

Eh bien, j'accours, j'arrive tout hors d'haleine, je r'garde de tous côtés... point de Babet. J'appelle... j'attends... point de Babet. V là que l'chagrin m'prend, et que j'veux m'en aller.

M. DE BELVAL.

Et tu es parti ?

BLAISE.

Non, Monseigneur ; je me suis assis sous sa fenêtre.

M. DE BELVAL.

Ah ! et Babet est-elle venue ?

BLAISE.

Elle est venue pour me gronder de ce qu'elle s'était fait attendre.

M. DE BELVAL.

Elle t'a grondée pour cela !

BLAISE.

Ah ! mon Dieu oui. Et puis elle tenait dans sa main un bouquet ; j'voulus savoir quoiqu' c'était que c'bouquet : elle ne voulut pas me le dire. Moi, je lui montris ce ruban qui était pour elle ; mais je n'voulus pas l'dire non plus. Elle s'est fâchée ; moi, je me suis mis en colère ; elle a pleuré, et moi aussi. Et voilà comme nous sommes brouillés.

M. DE BELVAL.

Voilà ce qui s'appelle un sujet de dispute fort bien expliqué ; un bouquet... un ruban... Cela est très-grave au moins : cependant... cela pourra s'arranger.

BLAISE.

Très-sûrement, je n'ai pas tort... Mais s'il faut pour nous rac'moder... convenir qu'all' a raison... je n'demande pas mieux, Monseigneur, j'ai plus d'amour que d'orgueil.

(M. de Belval fait signe à Mathurin d'amener Babet.)

M. DE BELVAL.

C'est bien, mon ami ; c'est au plus raisonnable à céder.

BLAISE.

Monseigneur, Babet m'aime-t-elle toujours?

SCÈNE XI.

(Mathurin amène Babet.)

M. DE BELVAL, JACQUES, DELORME, MATHURIN, BLAISE, BABET.

M. DE BELVAL.

Ah! c'est à elle à te le dire.

DIALOGUE EN CHANT.

MATHURIN, à Babet.

Avance un pas.

BABET.

Je n'ose pas.

M. DE BELVAL, à Blaise.

Avance donc.

BLAISE.

Je n'ose pas.

M. DE BELVAL, poussant Blaise.

C'est se mocquer, c'est une enfance.

MATHURIN, à Babet, la poussant.

Avance, avance.

BLAISE ET BABET.

Je n'ose pas, je ne puis pas.

M. DE BELVAL, à Blaise.

Tourne-toi tant soit peu, courage.

MATHURIN, à Babet.

Avance donc, encore un peu, courage.

BABET, à Mathurin.

A-t-il l'air ben touché ?

BLAISE, à M. de Belval.

Monseigneur, all' a l'air fâché ;
All' va me repousser, je gage.

M. DE BELVAL, à Blaise,

Je ne vois pas cela.
Elle rougit, bientôt elle s'attendrira. . . .

MATHURIN, à Babet.

Il vient à toi, Babet, bientôt la paix se f'ra.

BABET.

Le feu me monte au visage.

M. DE BELVAL ET MATHURIN.

Ne crains rien,
Tout ira bien.

M. DE BELVAL.

Babet, je te réponds de Blaise ;
Jamais il n'eut d'autres amours.

BABET.

Si j'sis la seul' qui lui plaise,
Eh! ben, je l'aimerai toujours.

M. DE BELVAL.

Ah! qu'ils sont intéressans!

DELORME ET JACQUES, au fond du théâtre.

Quel embarras pour ces pauvres enfans!
Ils seront bientôt contens.

MATHURIN.

Quel embarras pour ces pauvres enfans,
Ah! qu'ils sont intéressans!
Ils seront bientôt contens.

(A commencer de l'endroit, *sur un rien me chercher querelle*, les deux amans, qui sont placés dos-à-dos, se regardent en cachette. Babet en badinant voir laisse la main dont elle tient le bouquet du côté de Blaise. Blaise a l'air de jouer avec le ruban qui sort de sa poche; il en laisse tomber un des bouts, et de l'autre s'en entoure la main. Babet prend le ruban par l'autre bout et s'en entoure aussi. Quand leurs mains se touchent, Blaise prend le bouquet; tous deux se retournent avec transport, se jettent dans les bras l'un de l'autre, et sautent de joie. Babet embrasse Mathurin. Blaise baise la main de M. de Belval.

BABET.

Sur un rien me chercher querelle!
Se fâcher pour un bouquet!
Le v'là le bouquet.

BLAISE.

Pour un ruban me croire infidèle!
Le v'là l'ruban qui lui déplaît;
C'était pour ma Babet.

BABET.

Pour moi l' ruban ?

BLAISE.

Pour toi l'ruban.

BABET.

Pour toi l' bouquet.

BLAISE.

Pour moi l' bouquet ?

(Ici, Blaise prend le bouquet, et tous deux se retournent avec joie.)

TOUS.

Ah! quel plaisir! Ah! quel bonheur!
Ah! livrons-nous à sa douceur!
Aimez / Aimons } avec constance.
Vivez / Vivons } sans défiance.
Conservez / Conservons { toujours dans { votre / notre } ame
Cette douceur,
Cette candeur;
Et que l'ardeur
Qui { vous / nous } enflamme,
Fasse toujours { votre / notre } bonheur.

BABET.

Ah! Monseigneur, comment vous exprimer...

BLAISE.

Not' joie... not' reconnaissance...

M. DE BELVAL.

Mes vœux sont remplis, puisque j'ai contribué à votre félicité.

(On entend la symphonie.)

J'entends des violons et des musettes. Que veut dire ceci?

JACQUES, DELORME, BLAISE ET BABET.

Nous allons voir c'que c'est, Monseigneur.

(La symphonie reprend.)

(Ils sortent et reviennent avec les autres.)

SCÈNE XII.

M. DE BELVAL, MATHURIN, JACQUES, DELORME, ALIX, BABET, BLAISE, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

CHŒUR.

C'est la fête à Mathurin;
Ce nom seul nous met en train.

ALIX.

J'demandons ben pardon à Monseigneur, si, malgré l'respect que j'li d'vons, j'nous acquittons en sa présence d'un p'tit devoir auquel je n'manquons jamais... Comm' c'que j'fesons part du cœur... ça paraîtra tout simple à not' bon maître

MATHURIN.

Eh! jarni, c'est ma fête! j'n'y pensais pas.

M. DE BELVAL.

Ta fête, mon bon père!... Je veux être le premier à te la souhaiter.

BABET. Elle partage son bouquet.

Monseigneur, v'là la moitié d'mon bouquet.

M. DE BELVAL.

Sois aussi heureux que tu mérites de l'être, et tu n'auras rien à désirer.

MATHURIN, voulant se jeter aux genoux de M. de Belval, qui l'en empêche.

Ah, mon bon maître!

M. DE BELVAL.

Non, non, c'est assis, qu'il faut recevoir les hommages que l'on te rend avec tant de plaisir.

(Mathurin s'assied.)

CHŒUR.

C'est la fête à Mathurin ;
Ce nom seul nous met en train.

Je v'nons tretous de compagnie,
Pour vous offrir ces biaux bouquets.
Ils sont faits sans cérémonie ;
Mais c'est l' plaisir qui les a faits.

De l'amitié la plus sincère,
Pour vous j'avons les sentimens ;
En vous j'voyons le meilleur père,
Et j' vous aimons comm' vos enfans.

ALIX.

J' vous ferions ben un compliment.
On sait ben que c'est l'usage ;
Mais quand on aim' ben tendrement,
On le dit tout bonnement.
A la ville comm' au village,
Le cœur n'a qu'un langage.

DELORME.

Puissions-nous dans cent ans
Venir de la même manière
Vous offrir ces petits présens
D'une amitié sincère !

JACQUES.

Puissiez-vous, cher papa, dans cent ans
Nous tendre cette main si chère !

Ah! la fête d'un si bon père
Est celle aussi de ses enfans.

BLAISE ET BABET.

Cher papa, n' vous déplaise,
D' vous fêter j' somm' ben aise.
Par vos enfans vous êtes prié
D'accepter cette fleur nouvelle;
Elle peindra notre amitié :
C'est l'immortelle.

MATHURIN.

Mes enfans, mes chers enfans!... mes bons amis!...

TOUS.

Puissiez-vous dans cent ans
Nous tendre cette main si chère!
Ah! la fête d'un si bon père
Est celle aussi de ses enfans.

M. DE BELVAL.

O mes amis, quel spectacle touchant! Bon vieillard, ce n'est pas à ton rang que s'adressent ces hommages, c'est à tes vertus; il n'est pas d'homme qui ne voulût être à ta place.

ALIX.

C'est ben vrai, ça; mais aussi on n'en trouve pas beaucoup dans l'monde comm' not' bon père, et vous, Monseigneur. (*A Blaise.*) Puis-je savoir à présent, monsieu l' libartin,

qui vous a permis d'être bras dessus bras dessous avec ma fille ?

M. DE BELVAL.

Ma chère Alix, ils sont raccommodés. Blaise n'avait aucun tort. Il aime Babet plus que jamais, et je vous en réponds. Vous voudrez bien m'accorder la grâce de ne rien changer aux arrangemens que j'avais pris pour leur mariage.

ALIX.

Ah ! Monseigneur, dès q'vous m'en répondez, j'n'ons rien à vous refuser. Tout au contraire, c'est ben d' l'honneur que vous m'faites.

DELORME.

Et voilà Louis... et Louise !

TOUS.

Louis et Louise ?

JACQUES ET ALIX

Nos enfans ?

MATHURIN.

Mon p'tit Louis?

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LOUIS, ET LOUISE, se fesant jour à travers les paysans, en tenant son nouveau né dans ses bras.

ALIX ET MATHURIN.

Ma Louise !

JACQUES.

Ma fille !

BABET.

Ma sœur, ma chère sœur !

LOUISE.

V'là itout mon bouquet q'j'apporte. Bon jour à tout l'monde ; bonne fête à not' cher papa. V'là mon p'tit gas qui vient faire sa première visite.

MATHURIN.

Ce pauvr' ptit !

ALIX.

Ce cher enfant !... Monseigneur, je vous demande ben pardon.

JACQUES.

Femme, donne-le moi donc, que je l'baise à mon tour.

ALIX.

C'est étonnant comm' il me ressemble !

JACQUES.

Et à moi donc !

ALIX.

A toi, à moi, à toute la famille.

MATHURIN, reprenant l'enfant et le serrant contre son cœur.

V'là mes enfans, v'là mes p'tits enfans, v'là le fils de mes p'tits-enfans... Vous avez ben raison, Monseigneur, j'sis un heureux père.

M. DE BELVAL.

J'envie ton bonheur, sans être jaloux.

LOUISE.

Monseigneur, je n'vous avions pas vu.

M. DE BELVAL.

Je te fais compliment, ma chère Louise. Puisse ton fils ressembler à ses dignes parens !

LOUISE.

Ah ! Monseigneur, il vous aimera autant que nous.

ALIX.

Méchant, c'est toi pourtant qui nous as écrit hier q'tu ne pouvais guère venir de plus d'un mois.

LOUIS.

Oh! j'aimons à surprendre not' monde.

MATHURIN.

Que j't'ai d'obligation mon ami!... Mes enfans, remerciez not' bon maître qui vous donne chaque jour de nouvelles preuves de sa bonté Si vous saviez ce qu'il vient de faire pour nous!...

M. DE BELVAL.

Mes amis, ne parlons que du plaisir que vous avez de vous voir tous rassemblés... Et vous, n'oubliez jamais le chagrin de la jalousie...

BLAISE.

Ah! Monseigneur, j'n'en aurons plus.

BABET.

Oh! pour ça non, ça fait trop de peine.

FINALE.

CHŒUR.

Chantons l'hymen, chantons l'amour;
Vous les fixez dans ce séjour:
Vive l'hymen, vive l'amour,
Ils n' font plus qu'un dans ce biau jour.

M. DE BELVAL.

Déjà votre tendresse
A payé mes bienfaits

Leur prix est dans l'ivresse
Des heureux que l'on fait.

CHŒUR.

Chantons l'hymen, etc.

DELORME ET JACQUES.

L'amour et la jeunesse
Sont faits pour le bonheur :
Mais pour vous plair' sans cesse,
Gardez la même ardeur.

CHŒUR.

Chantons, etc.

LOUIS ET LOUISE.

D'la chaîne qui vous lie,
Les nœuds vont se former ;
Pour être heureux dans la vie
Il n'faut que bien s'aimer.

CHŒUR.

Chantons l'hymen, etc.

BABET, au public.

J'allons épouser mon ami Blaise :
Mais ce n'est pas tout, faut q'ça vous plaise.

BLAISE.

Blais' vous invite à v'nir ici.

BABET.

Babet aussi, Babet aussi.

BLAISE ET BABET.

Venez, r'venez-y, Messieurs,

Je vous recevrons de not' mieux
Dans not' petit ménage.

BABET.

Il ne sera pas jaloux de vous;
J' n'aurons de plaisir dans not' mariage,
Qu'autant que vous viendrez chez nous.

FIN DE BLAISE ET BABET.

ALEXIS ET JUSTINE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES;

PAR MONVEL,

MUSIQUE DE DEZÈDE.

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Italien, le 17 janvier 1785.

1279

PERSONNAGES.

THIERRI, fermier dans un village.
GENEVIÈVE THIERRI, sa femme.
JUSTINE, leur fille.
ALEXIS, jeune inconnu, élevé par Thierri.
THOMAS, fermier des environs, amoureux de Justine.
M. LONGPRÉ.
MAGDELAINE, très-vieille femme qui a vu naître Thierri.
LE BAILLI.
LE TABELLION.
PAYSANS ET PAYSANNES, habitans du village où demeure Thierri.

ALEXIS ET JUSTINE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une campagne riante qui est terminée par une montagne, sur laquelle on découvre quelques maisons du village. Au bas est un petit vallon où est la maison de Thierri. A droite des acteurs, de chaque côté de la porte, est un arbre, dont les branches se joignent de manière à former un petit berceau, sous lequel sont assis les personnages suivans.

SCÈNE I.

GENEVIÈVE, file au rouet, ALEXIS, tresse un panier d'osier, JUSTINE, travaille à du linge, MADELAINE, teille du chanvre.

GENEVIÈVE.

En bien ! Justine, voyons donc c'te chanson nouvelle.

JUSTINE.

Je vous la dirais ben, ma mère... c'est que..

GENEVIÈVE.

Quoi donc?

JUSTINE.

C'est que... je ne puis pas trouver le premier couplet.

MADELAINE.

Çà n' fait rien, mon enfant, chante toujours.

ALEXIS, d'un air empressé, mais timide.

Si je la savais, Mam'selle Justine, je vous aiderais.

JUSTINE, avec émotion.

Ben obligée, monsieur Alexis.

GENEVIÈVE.

Faut essayer, ma fille.

MADELAINE.

Sans doute, faut essayer.

JUSTINE.

J' sais ben tout le reste d' la chanson, n'y a que le commencement qui me manque.

MADELAINE.

Chante toujours.

JUSTINE.

Voyons donc si je pourrais me rappeler....

(Elle marmotte tout bas, comme quelqu'un qui cherche les paroles d'une chanson. Elle ne s'en souvient pas, et témoigne de l'impatience.)

(Haut.)

Vous voyez ben, ma mère, que je ne m'en souviens pas.

GENEVIÈVE.

Mais donne-toi donc patience, ça va venir...

JUSTINE.

(Elle marmotte encore tout bas, et elle dit haut.)

Tout était prêt pour l' mariage...

ALEXIS.

Vous voyez ben, Mam'selle Justine, qu' ça vient...

JUSTINE.

Pas trop, monsieur Alexis, pas trop...

(Elle recommence à chercher; et ne pouvant pas trouver le couplet, elle dit avec plus d'impatience que la première fois.)

Je vous ai ben dit, ma mère, que je ne pourrais pas me souvenir du premier couplet.

GENEVIÈVE.

Eh ben ! commence par le second.

MADELAINE.

Oh ! mon Dieu, oui, pourquoi pas...

JUSTINE.

A la bonne heure... Com' ça je la dirai d' suite sans manquer une seule fois... mais faut faire chorus.

TOUS.

J' f'rons chorus.

JUSTINE, chante.

Elle l'aimait si tendrement !...
Hélas ! hélas ! c'est grand dommage !
Pour deux cœurs que l'amour engage,
Faut-il qu'amour soit un tourment ?
Tout était prêt dans le village ;
Et tout d'un coup, v'là q' des parens,
Des parens durs et bien méchans
Veulent rompre ce mariage...
Gn'ya du plaisir avec l'amour ;
Mais aussi la peine a son tour.

ALEXIS.

Oh ! com' c' pauvre Victor dut avoir du chagrin !...

MADELAINE.

Et c'te pauvre Hélène donc ?... Vous autres hommes, vous croyez qu'i' gn'ya du plaisir et de la peine que pour vous... J'ai été jeune fille aussi, moi... si l'on m'avait séparée de mon mari dans le tems qu'i' n'était que mon amant... dam' aurait fallu voir la douleur....

GENEVIÈVE.

Taisez-vous donc, Madelaine... laissez continuer Justine... Chante, ma fille, chante....

JUSTINE, chante.

Nous séparer, mon cher Victor,
Hélas, hélas! c'est grand dommage!
Pour deux cœurs que l'amour engage,
Qu'est-ce donc que l'argent et l'or?
A son Hélène, en mariage,
Victor apportait le bonheur.
L'or est-il donc tout pour le cœur?
L'or fait-il seul un bon ménage?
Gn'ya du plaisir avec l'amour;
Mais aussi la peine a son tour.

ALEXIS, en soupirant.

Oh! oui... ce n'est pas l' tout que d' ben aimer... faut avoir encore du bien... des parens... Heureux le jeune homme riche qui connaît sa famille, et qui a de la fortune!

JUSTINE, regardant tendrement Alexis, et avec ingénuité.

Est-ce qu'on n'a pas des amis dans l'monde ? Est-ce que, lorsqu'ils sont riches, leur bien ne devient pas le nôtre ?... Est-ce que de bons amis ne valent pas mieux que de mauvais parens ?... Pas vrai, maman ?... Et si vous aimez la fille de ces bons amis, et qu'elle vous aime... là, bien tendrement... Est-ce qu'i' seraient assez méchans pour vous la refuser ?... Oh ! non, non, je ne crois pas... Pas vrai, maman ?

GENEVIÈVE, malignement.

Est-ce que c'est-là le dernier couplet de ta chanson, ma fille ?

JUSTINE, en rougissant.

Non, maman.

GENEVIÈVE.

Eh ! bien !... Hélène et Victor, qu'est-ce qu'i' deviennent ?

JUSTINE, chante.

Ils parlaient, ils pleuraient tous deux ;
Hélas ! hélas ! c'est grand dommage !
Mais l' chagrin d' l'un, l'autr' le partage ;
Tous deux en sont moins malheureux.
V'là qu'un Monsieur de haut parage,
Aussi riche que généreux,

Vient les voir et leur dit : je veux
Que vot' bonheur soit mon ouvrage.
Gn'ya du désespoir en amour ;
Mais l'espérance a bien son tour.

ALEXIS, vivement.

V'là un ben honnête homme... Vous verrez qu'avec de l'argent, il les mettra au niveau l'un de l'autre, et que leur mariage se fera... Est-ce qu'i' n'y a plus de ces gens-là, Justine ?

JUSTINE, timidement.

Maman, est-ce qu'i' n'y en a plus ?

GENEVIÈVE, en souriant.

Demande cela à ton père, ma fille.

MADELAINE.

Quand Justine aura fini de chanter, je vous conterai là-dessus une histoire...

JUSTINE.

V'là le dernier couplet. (*Elle chante.*)

Hélène a plus d' bien que Victor.
Hélas ! hélas ! c'est grand dommage !
On rompt pour ça vot' mariage ?
Moi, je le r'nous avec de l'or...
Que l'hymen tous deux vous engage.
V'là de l'argent, dit le bon Monsieur :
Être né riche, est un bonheur,

Mais il redoub', quand on l' partage.
Si gn'ya d' la peine avec l'amour,
L' plaisir a ben aussi son tour.

ALEXIS.

Les v'là mariés... Qu'ils sont heureux !... Oh ! si j' savais ous qu'i' gn'ya un Monsieur com' ça !...

JUSTINE, à demi-voix, et sans oser lever les yeux.

Alexis n'irait pas l' chercher tout seul.

GENEVIÈVE, fixant sa fille.

Qu'est-ce qui irait avec lui... Justine ?

JUSTINE, ingénûment.

Oh ! nous ne partirions pas sans vous, maman.

MADELAINE.

Ce pauvre enfant, s'i' connaissait son père et sa mère, comme tant de gens qui ne valent pas mieux que lui, et s'il avait tant seulement quelques quartiers de terre !

ALEXIS, avec vivacité.

Ah ! jamais monsieur Thierri ne m'a reproché d'être pauvre.

GENEVIÈVE, avec vivacité.

Est-ce que mon mari t'a jamais fait un reproche, Alexis ?

ALEXIS.

Oh ! non, jamais, jamais... C'est à moi seul de me reprocher de n'avoir pas mieux mérité ses bontés.

JUSTINE, demi-bas à sa mère.

Comme il est honnête et doux !

MADELAINE, se levant et allant caresser Alexis.

Ne parle donc pas com'ça, mon cher enfant, tu m'attendris trop... Dam', not' bonn' maîtresse, je vous demande ben pardon; mais j'nai jamais pu voir un joli garçon dans l'chagrin sans q'ça m'fît souffrir.

GENEVIÈVE.

Alexis, viens auprès de moi... Je crois que tu pleures.

ALEXIS.

Et mon Dieu ! oui, je pleure...

JUSTINE.

Eh bien ! ne v'là-t-il pas que je pleure aussi, moi ?

ALEXIS, en montrant son cœur.

J'ai là je ne sais quoi qui m'pèse, mais qui m'pèse...

JUSTINE, à part.

C'est sûrement ce je ne sais quoi là qui m'pèse aussi à moi !

GENEVIÈVE.

Mais est-ce qu'i' t'manque quelque chose?

ALEXIS.

Ah! si j'étais tout-à-fait vot' fils, i' ne me manquerait rien.

GENEVIÈVE.

Ne l'es-tu pas? T'aimé-je moins que Justine?

JUSTINE.

Ah! ma mère, vous entendez ben comme il le dit.

MADELAINE.

Sûrement, c'est ben facile à comprendre.

GENEVIÈVE.

Si mon mari t'entendait aussi bien que moi, va (*Tendrement.*), tu serais bentôt mon fils.

(Alexis et Justine se jettent à son cou pour toute réponse.)

GENEVIÈVE, tendrement.

Mes enfans, mes chers enfans...

MADELAINE.

Courage, courage... v'là com' il faut s'y prendre avec M. Thierri.

ALEXIS.

Ah! ce qui m'fait plus d'peur, c'n'est pas

M. Thierri... Quoiqu'il soit un peu brusque, il est si bon !

MADELAINE.

C'est bien vrai ça, not' maîtresse le sait bien ; i' crie, i' gronde, et i' finit toujours par faire ce que je voulons.

GENEVIÈVE.

Mais je n'veux jamais rien que de raisonnable.

MADELAINE.

Pardi, moi d'même... Est-ce que la raison n'est pas toujours du côté des femmes ?

JUSTINE, demi bas à Alexis.

Elle est ben du mien, puisque j't'aime.

ALEXIS.

Ah ! Justine !

GENEVIÈVE.

Si le caractère de mon mari ne t'effraie pas, et puisque tu connais son bon cœur, qu'est-ce qui t'arrête, que ne parles-tu ?

ALEXIS.

ARIETTE.

Hélas ! sans peine, on le devine
A ma douleur.
Que puis-je offrir à ma Justine ?

Je n'ai qu'un cœur.
Faute de me connaître,
On pensera,
Hélas! peut-être
L'on dira...
Il aime Justine : on le croit bien;
Elle est riche, Alexis n'a rien.
On l' pensera,
On le dira...
C'est sa richesse
Qui l'intéresse.
Hélas! voilà c' que j' m'imagine,
Dans mon malheur.
Que ne puis-je offrir à Justine
Richesse et cœur!

GENEVIÈVE, tendrement.

Mon cher enfant, gn'y a rien d'mieux que le cœur de c'qu'on aime.

JUSTINE, tendrement.

Ah! oui, ma mère!

MADELAINE.

C'est ce que j'ai dit cent fois à mon pauv' défunt.

GENEVIÈVE.

Ma fille, si ton père me consulte, le cœur d'Alexis vaudra mieux que toutes les richesses de son nigaud de Thomas.

JUSTINE, avec vivacité.

Mon père vous consultera, maman, j'en suis sûre, et toute la maison sera de votre avis.

MADELAINE.

V'là M. Thierri, le v'là, mes enfans... faut battre l'fer tandis qu'il est chaud.

(Ils vont tous au-devant de Thierri.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, THIERRI.

THIERRI.

Eh! les v'là tous ensemble... Bon jour not' femme. (*Il lui prend la main.*)

GENEVIÈVE.

T'es sorti d'bon matin!

THIERRI.

Pour rendre service au vieux Bertrand. Bon jour, ma Justine. (*Il l'embrasse.*)

JUSTINE, elle caresse son père.

Bonjour, mon père, bonjour... comme vous vous portez ben!...

THIERRI.

A merveille, mon enfant. (*A Alexis, en*

lui prenant la main.) Et toi, mon garçon, comment ça va-t'i aujourd'hui ?

ALEXIS.

Vous êtes ben bon, M. Thierri... (*A part.*) C'n'est pas la santé qui me manque.

THIERRI.

Et toi, Madelaine ?

MADELAINE.

Tout doucement, not' maître, tout doucement.

THIERRI.

Justine, écoute, ma fille.

JUSTINE.

Oui, mon père.

THIERRI, d'un air de confidence.

J'ons laissé queuqu'un à la porte, qui voudrait ben te parler.

(Geneviève et Alexis ont l'air d'écouter.)

JUSTINE.

Qui ça ?

THIERRI.

Un queuqu'un qu'a ben des choses à te confier, et qui te f'ront plaisir, à c'qu'i' dit.

GENEVIÈVE.

Mais qui donc ?

THIERRI.

Un garçon ben aimab', ben spirituel, ben rich', le plus gros fermier du village.

ALEXIS, avec émotion.

L'voisin Thomas ?

THIERRI.

Tout juste.

GENEVIÈVE.

Fi donc.

JUSTINE.

L'imbécile !

THIERRI.

Faut voir c'qu'i' te vent, j'vous l'aller chercher.

JUSTINE.

Ah maman !

ALEXIS.

Madame Thierri !

GENEVIÈVE.

Ne craignez rien, mes enfans. — Laissez-moi faire.

MADELAINE.

Laissez-nous faire, laissez-nous faire.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, THOMAS.

QUINQUE.

THOMAS.

Bon jour, mams'ell' Justine...
Quelle agriable mine !...
Ah! mon Dieu, queux yeux!
Qu'i' sont gracieux?
Le p'tit nez fripon,
Et ce bec mignon!
Le joli menton!
Le charmant peton.
Oh! mam'sell' Justine,
Com' tout ça m'lutine!

THIERRI.

C'est clair vraiment;
L' beau compliment!
Qu'il est galant!

THOMAS.

Depuis un an, vous savez bien...
Vous savez bien...
Alle ne répond rien?

THIERRI.

A quoi veux-tu qu'olle réponde?
Nigaud, tu n'as encor rien dit.

THOMAS.

C' n'est pas faute d'esprit.
Mais dam' on encourag' son monde;
On regard' les gens, on sourit.

TOUS, excepté Justine et Alexis.

Souris, Justine;
Encourage Thomas.

JUSTINE.

Je ne puis pas,
J'ai l'am' chagrine;
Je ne puis pas.

THIERRI.

Ne te rebute pas.
Te v'là tout blême;
Allons, grand Nicodême,
Un p'tit compliment bien troussé.
T'as si bien commencé;
Finis de même.

THOMAS.

Depuis un an, vous savez bien...
Vous savez bien...

THIERRI.

Mais, que sait-elle encore?

JUSTINE.

Oh! rien.

TOUS.

Rien, rien, rien, rien.

THOMAS.

Vous savez bien que je vous aime.

THIERRI.

Ouf... l'y voilà, c'est ben heureux.

TOUS.

V'là pour un amoureux,
Un pas ben hasardeux.

ALEXIS, bas à Justine.

Eh quoi! pour te dire qu'on t'aime,
Est c' que les mots n' vienn' pas d'eux même?

THIERRI.

V'là qu'est fort bien, l'ami Thomas.

TOUS, excepté Alexis et Justine.

Continuez, Monsieur Thomas.

THOMAS.

Et d'puis un an, vous n' me dit' pas...
Vous n' me dit' pas...

TOUS.

Quoi qu'all' n'dit pas?

THOMAS.

Depuis un an, depuis un an....
Son air indifférent,
Moi, ça m' désole;
Ça m' fait perd' la parole.

THIERRI.

C'est eun' grand' perte assurément.

TOUS, excepté Justine.

C'est dommage vraiment.

JUSTINE, à part.

L'aimable amant!

ALEXIS.

L' bian compliment!

THIERRI.

T'as trop bonne grâce.
Ote-toi de là.
J' parle à ta place;
Moi, m'y voilà.
Ma fille, c'est monsieur Thomas,
Le plus gros fermier du village,
Qu'a plus de bien en partage;
(Se tournant vers Thomas.)
Que d'esprit, n'est-ce pas?
Qui te demande en mariage:
Veux-tu de lui? N'en veux-tu pas?
(A Thomas.)
C'est parler ça d'un' façon claire;
(A Justine.)
Veux-tu de lui? n'en veux-tu pas?

JUSTINE.

Monsieur a tout c' qu'il faut pour plaire,
Mais j' n'en veux pas, mon père.

THIERRI, à Justine.

Mais, c'est pour rir', j'espère.

JUSTINE.

Non, c'est tout d'bon, j'espère.

THIERRI, adressant la parole à Geneviève.

Eh bien, ma fille, en ce cas là,
Dit' z'à vot' mère,
Qu'on n'vous forcera pas
D'épouser le voisin Thomas;
Car, s'il ne vous plaît pas,
Je vous réponds qu'il n'me plaît guère.

ENSEMBLE.

THOMAS.

Ah! queu colère!
Ah! mon compère!
Quel méchant tour!
Quel triste jour
Pour mon amour!

JUSTINE.

Ah! le bon père!
Il veut, j'espère,
Qu'un doux retour
Soit en ce jour,
L'prix d'ton amour.

GENEVIÈVE.

Ah! le bon père!
C'est vot' compère,
Un mauvais tour,
Un triste jour,
Pour vot' amour.

THIERRI.

Point de colère,
Mon cher compère;
Car, c'est l'amour,

ENSEMBLE.

Qui, dans ce jour,
Vous joue un tour.

ALEXIS.

Ah! le bon père!
Oui, je l'espère,
Un doux retour
S'ra, dans ce jour,
L' prix d' mon amour.

THIERRI.

Est-ce ma faute à moi, si vous n'avez pas eu l'esprit de vous faire aimer?

THOMAS.

Mais est-ce eun' raison ça pour me refuser? Est-ce qu'on n'a jamais vu l'amour venir après le mariage?

THIERRI.

C'est du moins plus nouveau, que de le voir s'en aller, quand le mariage est venu.

THOMAS.

Que mam'selle Justine ne m'aime pas à présent, à la bonne heure.

THIERRI.

Sûrement. c'est tout naturel. —

THOMAS.

S'il est bien certain qu'elle n'en aime pas eun aut'e.

THIERRI.

Ah! j'crois, par exemple, que sa mère ne répondra pas à cela.

GENEVIÈVE.

Pardonne-moi.

THIERRI.

Et queuq'tu diras?

JUSTINE, vivement.

La vérité, mon père.

GENEVIÈVE.

Je dirai que Justine aime tendrement. —

THOMAS.

Je gage que je devine qui. —

THIERRI.

Et moi aussi.

THOMAS.

Je gage que c'est Alexis qu'all' aime.

THIERRI.

J'parie q't'as gagné.

JUSTINE.

Je suis de moitié, mon père.

ALEXIS.

Ah! M. Thomas, pariez aussi que j'aime

Justine de tout mon cœur, vous n'perdrez pas la gageure.

THOMAS.

Et vous voyez ça d'sang-froid ?

THIERRI.

Et pourquoi donc s'qu'i' veut que je m'échauffe ?

THOMAS.

Et vous consentirez à leur mariage ? Un garçon qui ne connaît ni père, ni mère ?

THIERRI.

Et qu'est-ce que j'sommes donc pour lui, nous ? Est-ce que ne v'là pas sa mère ? Est-ce qu'il n'est pas mon fils ? — Est-ce que ce n'est pas eun' honnête garçon ? — I' n'a pas de bien, c'est vrai : mais j'en ai, moi ; par conséquent il ne lui manque rien.

THOMAS.

Jarni, que j'ai de regret à ma déclaration ! — Me v'là ben payé de ma peine.

THIERRI.

Je te conseille de la regretter, ça fesait un petit compliment bien tourné.

THOMAS, avec humeur.

Au revoir, voisin. — Ben du plaisir, M. Alexis. Sans adieu, mam'selle Justine. —

Vous pouvez être sûre d'une chose, au moins; c'est que vous n'aurez jamais de dispute avec les parens de votre mari.

THIERRI.

Eh ben! c'est toujours ça.

(Thomas sort.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, excepté THOMAS.

ALEXIS.

Ah! M. Thierri, que je vous ai d'obligation! — Ces gens-là ne pensent pas comme vous, et certainement ils ont bien tort; car, est-ce ma faute, si. —

THIERRI.

Console-toi, me v'là, v'là ma femme; j'n'avons qu'une fille, je te la baillons en mariage; j'y gagnons un fils de plus, et toi un père et une mère. — Gn'y avait long-tems que je roulais dans ma tête l'projet de t'faire épouser ma Justine.

JUSTINE.

Eh! mon père, que ne nous le disiez-vous plus tôt!

THIERRI.

T'es donc ben pressée, ma fille?

GENEVIÈVE.

Il y a si long-tems qu'i' s'aiment, ces pauvres enfans!

MADELAINE.

Oh! pour ça oui, gn'y a long-tems.— Eh! dam', on a un peu de hâte d'en venir à la conclusion, quand l'attente.—

THIERRI.

Mais comment ai-je fait pour ne pas m'en apercevoir?

ALEXIS, vivement.

Je ne m'en suis cependant pas caché.

JUSTINE, ingénûment.

Est-ce qu'on peut cacher ça?

THIERRI, contrefesant Justine.

Est-ce qu'on peut cacher ça?— Viens me baiser; viens, t'es une bonne enfant.— Imite ta mère; — aimez-vous— comme nous nous aimons.—

(A Alexis, en lui prenant la main, et lui montrant Justine.)

Rends-là heureuse; elle le mérite.

ALEXIS.

Si je la rendrai heureuse! — Ah! Justine.

JUSTINE.

Et moi donc, mon cher Alexis !

THIERRI, GENEVIÈVE.

Mes enfans, mes chers enfans !

QUINQUE.

ALEXIS ET JUSTINE.

Oh ! le plus tendre père !
Que vot' bonté m'est chère !
Vous aimer, vous plaire,
S'ra le bonheur pour nous.

GENEVIÈVE.

Dans les bras d'un bon père,
Près d'une tendre mère,
Vous vivrez pour vous plaire;
Et c'est assez pour nous.

MADELAINE.

Dans les bras d'un bon père, etc.

THIERRI.

Dans les bras d'un bon père, etc.
(A Alexis.)
De la complaisance.

GENEVIÈVE, à Justine.

De la confiance.

GENEVIÈVE ET THIERRI.

De la douceur,
Jamais d'humeur,

N'avoir qu'un cœur dans le ménage,
V'là l' bonheur du mariage.

TOUS.

N'avoir qu'un cœur dans le ménage,
V'là l' bonheur du mariage.

MADELAINE.

Mes chers enfans, j' vous aime
Cent fois plus que moi-même;
Et je ne fais des vœux,
Que pour vous rendre heureux.

GENEVIÈVE.

Aimez-vous tout' la vie,
Vous n'aurez que d' biaux jours.

JUSTINE.

La chaîne qui nous lie,
Répond de nos amours.

THIERRI, à Alexis.

Tu lui seras fidèle,
Jamais tu n'aim'ras qu'elle;
Et vous serez com' nous,
Les plus heureux époux.

ALEXIS.

Je lui serai fidèle,
Jamais je n'aim'rai qu'elle;
Et nous serons com' vous,
Les plus heureux époux.

ALEXIS ET JUSTINE.

Oh! le plus tendre père, etc.

MADELAINE, regardant le groupe.

Le ciel vous bénira, père, mère, enfans... Si le bonheur est fait pour l'z'honnêtes gens, vous devez être ben heureux.

THIERRI.

Il y a aujourd'hui vingt-cinq ans que tu es chez moi. Gn'y en a plus de quinze que j' n'entends plus parler de ceux qui m'envoyaient de tems en tems de l'argent pour toi. I' faut qu'i' soient morts. En conséquence, j'crois que j'pouvons, sans risque, te bailler, pour femme, la fille de ceux qui t'ont élevé, et qui t'apporte une bonne dot, de l'amour et de l'honnêteté. J'allons passer chez M. le bailli, parce qu'i' faut s'mettre en règle. J'y porterons ce que j'ai à toi; i' prendra acte de la soumission que j'fesons.

(Il va à une petite armoire et en tire un papier.)

V'là le papier qu'était dans le berceau, lorsque j'te trouvai à ma porte. (*Il lit.*) « Élevez cet infortuné, il appartient à des » gens honnêtes. On pourvoiera à sa subsis- » tance. Vous chercheriez vainement à con- » naître ses parens. — Ne le rendez qu'à la

» personne qui vous remettra la moitié de
» cette lettre. »

ALEXIS.

Hélas ! personne n'a paru pour réclamer le pauvre Alexis.

JUSTINE.

Et qu'est-ce qu'elle dit donc c'te moitié de lettre ?

(Thierri lui donne le papier.)

(Elle lit, en s'attendrissant peu-à-peu, et elle finit par pleurer.)

« Cet enfant est le fruit de l'amour...
» que des parens cruels...
» Ayez pitié d'un infortuné...
» dès que la mort aura...
» qui le persécutent...
» vous l'appellerez Alexis, et le nom de son
» père... »

Il me semble que celui qui a écrit cela, aurait bien pu s'expliquer d'avantage. — Et s'ils allaient te redemander quand je serons mariés !

THIERRI.

J'espère que le mariage leur paraîtra bon, et qu'i' n'fraient pas à c'ti-là qui leur a con-

servé un fils, l'injure de n'vouloir pas d'sa fille.

JUSTINE.

Et quand ils n'me voudraient pas, est-ce qu'i' pourraient empêcher que je ne fusse la femme de mon mari ?

THIERRI.

C'là arrive souvent, ma fille, moyennant...

(Il fait signe que c'est avec de l'argent.)

ALEXIS.

Allons donc ! est-ce qu'on peut démarier les gens ?

THIERRI.

Non pas toujours ceux qui le voudraient, mais queuq'fois ceux qui ne l'veulent pas. — Mais t'as vingt-cinq ans — et pt'être gn'y a-t-il plus dans l'monde, que ma famille et moi, qui songions au pauvre Alexis. Prends ces deux papiers, viens avec moi chez le bailli. — Toi, not' femme, passe cheux le tabellion ; — dis-lui de venir ici l'plus tôt qu'il pourra. — Viens, mon fils, viens avec ton père ; celui-là ne t'a jamais abandonné, et ne t'abandonnera jamais.

ALEXIS.

Oh ! non, jamais, jamais. — Adieu, ma Justine.

JUSTINE.

Adieu, — adieu, mon Alexis.

THIERRI.

Mes enfans, avant la fin du jour, nous serons tous heureux.

TOUS.

Nous serons tous heureux.

(Thierri, Geneviève et Alexis sortent.)

SCÈNE V.

JUSTINE, MADELAINE.

JUSTINE.

Les v'là partis, et je puis me livrer à toute ma joie. — Embrasse-moi, ma bonne Madelaine, embrasse-moi.

MADELAINE.

Ah ! mon enfant, ce mariage-là. —

JUSTINE.

Ce doit être quelque chose de bien joli que le mariage, et surtout avec Alexis. J'ai dansé aux noces de quelques-unes des filles de not'

village; mais ce n'était pas, j'en suis sûre, d'aussi bon cœur que je danserai aux miennes.

MADELAINE.

Ah! ça doit être, ça doit être, c'est bien naturel. Gn'y a rien de tel, pour rendre une épousée joyeuse, qu'un mari taillé comme Alexis.

JUSTINE.

Tu danseras aussi, n'est-ce pas, Madelaine?

MADELAINE.

Hélas!— mon tems est passé.

JUSTINE.

Est-ce qu'i' passe jamais le tems d'avoir du plaisir?

MADELAINE.

S'i' pass,— que trop,— que trop.—

JUSTINE.

Mais étais-tu joyeuse comme moi, lorsqu'i' fut décidé que tu épouserais Simon la Marre?

MADELAINE, comme quelqu'un qui se rappelle un souvenir éloigné.

Oui, — oui, — j'crois qu'oui.

JUSTINE

Comment! j'crois?

MADELAINE.

Gn'y a tant d'années d'ça, que je n'm'en rappelle presque plus.

JUSTINE.

Comment! ne se souvient-on pas de ce qui fait tant de plaisir?

MADELAINE.

Ah! mon enfant! tu apprendras que, quand on devient vieille, gn'y a bien d'aut' choses qu'i' faut oublier.

JUSTINE.

CHANSON.

I.

L'amour donne de la mémoire,
Je sais cela.
Ce qu'il grave au cœur, on doit croire
(En montrant sa tête.)
Qu'il sait aussi le graver là.
Tout passe avec l'âge;
Des vieillards v'là l' langage...
Mais, quand on voit l' plaisir,
Mais, quand on sent l' désir
S'évanouir,
Il faut au moins savoir jouir
Du souvenir.

II.

L'amour est l'ami de la jeunesse,
C'est vrai cela.
Il a je n' sais quoi dont l'ivresse,
(Montrant son cœur.) (Désignant sa tête.)
D'ici, vous gagne jusques-là.
Ça passe avec l'âge,
Des vieillards v'là l' langage...
Mais, quand on voit l' plaisir,
Mais, quand on sent l' désir
S'évanouir,
C'est bien le moins qu'on puiss' jouir
Du souvenir.

III.

Si je savais ce que j'ignore,
Je crois cela...
Je te prouv'rais bien mieux encore
(Même geste.)
Ce que je sens ici com' là
Mais si jamais l'âge
Me cause queuqu' dommage,
Si je vois le plaisir,
Si je sens le désir
S'évanouir,
Je ferai du moins tout pour jouir
Du souvenir.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, M. LONGPRÉ.

LONGPRÉ.

Pourriez-vous me dire si ce n'est point ici que demeure George Thierri?

MADELAINE.

Ah! ah! c'est un Monsieur!

JUSTINE.

Oui, Monsieur, c'est mon père.

LONGPRÉ.

Votre père? Je lui fais compliment d'avoir une si jolie fille.

JUSTINE.

Vous êtes ben poli, Monsieur. — Gn'y a-t-i' queuqu'chose pour vot' service?

MADELAINE.

Il a l'air d'un brave homme.

LONGPRÉ.

Est-il ici, M. Thierri?

JUSTINE.

Ma mère et lui sont sortis, — i' vont bientôt rentrer. — (*En souriant.*) J'vous dirais ben

que j'vas envoyer leur dire de r'venir tout de suite : mais, com' i' sont sortis pour queuqu' chose de ben important, i' faut leur laisser faire leurs petites affaires, et vous leur parlerez quand i' reviendront ; i' n' tarderont pas.

LONGPRÉ.

Oh ! vous avez raison, je puis attendre.— Quel âge avez vous, la jolie fille ?

JUSTINE.

Dix-huit ans pour vous servir, Monsieur, si j'en étais capable.

LONGPRÉ.

Et vos parens n'ont-ils que vous d'enfans ?

JUSTINE.

Ils en vont bientôt avoir encore un autre dans un joli garçon qui sera dans peu mon mari.

LONGPRÉ.

J'en félicite ce joli garçon-là,— il fait une fort bonne acquisition.— Vous avez un petit minois tout-à-fait aimable, et il me paraît que votre caractère répond aux grâces de votre physionomie.

MADELAINE.

Ah ! Monsieur, c'est com' son père et sa mère.— J'crois qu'i' gn'y a pas un défaut dans

la famille; — aussi c'est moi qui les ai tous élevés, — gn'y'a plus de cinquante ans que j'suis dans la maison.— Feu mon mari, qu'était soldat, me laissa veuve à dix-huit ans, et d'puis ce tems-là.—

JUSTINE.

Voudriez-vous vous rafraîchir, Monsieur?

LONGPRÉ.

Je vous rends grâces. Mais où est donc votre amoureux!— à l'ouvrage sans doute?

JUSTINE.

Il est allé avec mon père chez M. le bailli;— ils arrangent ensemble le moyen de nous marier bien vite.

LONGPRÉ.

Ce jeune homme vous aime sûrement beaucoup?

JUSTINE.

Oui, Monsieur, et il n'a pas affaire à une ingrate.— Comment est-ce que je ne nous aimerions pas? — j'ons été élevés ensemble. Il est un peu plus âgé que moi.— Toute petite, i' me portait dans ses bras,— i' m' caressait de si bon courage!— je le lui rendais de si bonne amiquié! — et c'te amiquié-là est devenue de l'amour sans que je nous en soyons aperçus.— D' l'amour au mariage, i' gn'y a qu'un pas, et j'nous dépêchons bien vite de

le faire, afin de nous reposer par après avec plus d' plaisir.

LONGPRÉ.

Je suis fâché de ne pouvoir séjourner quelque tems dans ce village, pour avoir la satisfaction d'assister à vos noces; — mais il faut que je reparte dès que j'aurai terminé avec M. Thierri l'affaire qui m'amène en ces lieux?

JUSTINE.

Il va sûrement revenir bientôt avec Alexis.

LONGPRÉ, d'un air étonné.

Alexis!

JUSTINE.

Oui, Monsieur, c'est mon amoureux.

LONGPRÉ, avec émotion.

Alexis!— Ah! il est fils, sans doute, de quelque gros fermier des environs?

JUSTINE.

Oh! mon Dieu, non. J'entends du bruit.— C'est lui, le v'là, le v'là; Monsieur, vous allez voir Alexis, — sa figure vous plaira, je l' parie; et quand vous l'entendrez parler, il vous plaira bien davantage. — Le v'là.

(Madelaine sort.)

SCÈNE VII.

JUSTINE, ALEXIS, LONGPRÉ.

ALEXIS, arrive en sautant.

JUSTINE... Justine, félicite ton Alexis... le v'là ton mari, ou peu s'en faut. C'est un ben honnête homme que monsieur l'Bailli. Com' i' vous a baclé ça en un clin d'œil... Oh! qu'on vienne dire encore devant moi du mal des gens de justice, on s'ra ben venu.

JUSTINE.

V'là qu'est donc fait... gn'y a plus d' parens, de fortune; gn'y a plus d' Thomas qui tienne : rien ne pourra empêcher que Justine ne soit, avant peu, la femme de son cher Alexis.

ALEXIS.

Ma chère Justine, mon bonheur est si grand, que j'ai peur queuqu'fois que ce n' soit un rêve.

JUSTINE.

Oh! non, Alexis, j'suis trop bien éveillée, moi, pour croire à un rève com' ça. Mais mon père va-t-i' revenir? V'là un Monsieur qui l'attend pour li parler.

ALEXIS.

Ah ! Monsieur, j'vous demande bien pardon. — J'ne vous avais pas vu.

LONGPRÉ, toujours avec émotion.

Quand on est auprès de la belle Justine, il est tout simple que l'on n'aperçoive qu'elle.

ALEXIS.

N'est-il pas vrai, Monsieur, que j'sis ben heureux ? — Regardez-la bien — c'est moi, c'est pourtant moi qui vais devenir son mari.— Et si vous saviez tout c'que j'dois à ses parens.— Gn'y a que mon cœur qui puisse acquitter c'te dette-là.

LONGPRÉ.

Je vous loue d'être reconnaissant, M. Alexis : cette qualité si rare fait votre éloge.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE.

Embrasse-moi, ma Justine. Eh ! ben, te v'là heureuse, et moi aussi ; v'là ton mari, v'là mon gendre. — J'avions déjà pour li le cœur d'une mère ; et du moins à présent, j'aurons l'plaisir de dire la vérité, quand je l'appellerons notre fils.

(Elle aperçoit Longpré.)

Quoiqu' c'est que c'Monsieur-là?

ALEXIS.

C'est un Monsieur qui voudrait parler à papa Thierri.

GENEVIÈVE, fesant la révérence à M. Longpré.

Mon mari sera ici dans l'instant, Monsieur... (*A Justine.*) J'ai raconté ton bonheur et ma joie à tous ceux que j'ai rencontrés en chemin. (*Tout ceci est débité rapidement.*) Tout le monde dit que j'ne pouvions pas mieux choisir. — L'tabellion n'tardera pas à venir, et je terminerons sur-le-champ une affaire. — (*Fesant une révérence à M. Longpré.*) V'là mon mari.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, THIERRI, MADELAINE.

THIERRI, à Madelaine.

Et gn'y a-t-i' long-tems qu'il attend, ce Monsieur?

MADELAINE.

Pas mal, pas mal; mais i' n'a pas dû s'ennuyer; il causait avec Justine.

THIERRI.

J'vous démande ben pardon, Monsieur, j'étais sorti pour queuqu'affaire.—Gn'y a-t-i' queuqu'chose pour vot' service ?

LONGPRÉ.

C'est vous qui êtes M. Thierri ?

THIERRI.

Oui, Monsieur, c'est moi-même.

LONGPRÉ.

Ce jeune homme s'appelle Alexis ?

THIERRI.

Oui, Monsieur.

LONGPRÉ, tirant un portefeuille de sa poche, et cherchant un papier.

Ses parens lui sont inconnus ?

THIERRI.

C'est vrai.

LONGPRÉ.

Il doit avoir vingt-cinq ans ?

THIERRI.

Nous le croyons ainsi.

LONGPRÉ.

Tenez, lisez ce papier.

THIERRI.

Plaît-il, Monsieur ?

LONGPRÉ.

Rejoignez la moitié de cette lettre à son autre moitié que vous avez dû trouver dans le berceau d'Alexis, et lisez.

THIERRI ET MADELAINE.

O ciel !

GENEVIÈVE.

Ah ! mon mari !

ALEXIS.

Justine !

JUSTINE.

Cher Alexis !

THIERRI, cherchant la moitié de la lettre.

Venez-vous ici de la part de ses parens, Monsieur ? — (*Il confronte les deux papiers.*) La v'là. — Oui, c'est la même écriture.

(Il lit.)

« Cet enfant est le fruit de l'amour, et d'un » hymen que des parens cruels n'ont pas cru » légitime. Ayez pitié d'un infortuné, qu'on » vous redemandera, dès que la mort aura » terminé les jours de ceux qui nous persé- » cutent avec tant de barbarie. Vous l'appel- » lerez Alexis, et le nom de son père est » Amon de Longpré. »

Et ce M. de Longpré, où est-il ? quel est-il ?

LONGPRÉ.

C'est moi.

THIERRI ET GENEVIÈVE.

Vous, Monsieur!

ALEXIS, se jette dans les bras de son père.

Mon père!

THIERRI, GENEVIÈVE ET JUSTINE.

Lui son père!

LONGPRÉ.

Mon fils, mon cher fils!

(Tout le monde s'écrie à la fois, et pendant qu'Alexis est dans les bras de son père, Justine est, du côté opposé, dans ceux de sa mère. Thierri lève les mains au ciel.)

FINALE.

JUSTINE.

O ciel!

THIERRI.

Ma fille!

GENEVIÈVE.

Mon enfant!

LONGPRÉ.

Cher Alexis!

ALEXIS.

Ah! quel moment!

TOUS.

Quel doux moment!
Ah! quel plaisir, quelle allégresse!
Jour heureux pour notre tendresse
Le ciel a comblé nos souhaits.
Nos vœux, nos cœurs sont satisfaits.

LONGPRÉ.

Jouis des droits de ta naissance;
Viens jouir de mon opulence.
Vous à qui je le dois,
Comptez sur ma reconnaissance.

THIERRI ET GENEVIÈVE.

Il est not' fils par notre choix,
S'il ne l'est pas par la naissance.

ALEXIS.

Mon père, ah! de tant de bienfaits
Pourrai-je m'acquitter jamais!

MADELAINE, dans l'ivresse de la joie.

Mon Alexis, mon cher Monsieur,
Vot' plaisir, mon cœur le partage...
C'est un bonheur, un grand bonheur...
J' m'en vas l' conter à tout l' village.

(Elle sort.)

TOUS.

(Comme ci-devant.)
Ah! quel plaisir, etc.

ALEXIS, tendrement à Justine.

Les biens qu'un père me destine,
Sont à cell' qui reçut ma foi.
Tu m'aimas pauvre, ma Justine :
Riche, je n'aimerai que toi.
(La présentant à son père.)
Consentez à not' mariage.
Que not' bonheur soit vot' ouvrage.

TOUS, excepté Longpré.

Consentez à { not' / leur } mariage.
Que { not' / leur } bonheur soit vot' ouvrage.

LONGPRÉ.

Je sais tout ce que je vous dois :
Mais puis-je oublier ma naissance ?
J'ai, pour lui, fait un autre choix
Bien contraire à votre espérance.

ALEXIS.

Justine !

JUSTINE.

Alexis !

THIERRI.

Ma fille !

GENEVIÈVE.

Mon fils !

TOUS, excepté Longpré.

Doux espoir, aimable avenir,

Un moment a détruit tes charmes!
Ce jour commencé dans l' plaisir,
Devait-il finir par les larmes?

ALEXIS, avec désespoir.

Reprenez vos biens, votre nom,
Votre nom qui fait ma ruine.
Plus heureux par votre abandon,
Hélas! je possédais Justine!

ENSEMBLE.

LONGPRÉ.

Montrez-vous digne de mon nom;
Et songez à votre origine.

ALEXIS.

Reprenez vos biens, votre nom, etc.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, LE BAILLI, LE TABELLION, MADELAINE, paysans et paysannes du village.

(Ils entrent en chantant.)

Ah! quel plaisir, quelle allégresse, etc.

MADELAINE.

Le voilà ctilà qu'est son père.

TOUS.

Recevez-en not' compliment.

MADELAINE.

Dam' il est riche et nob', j'espère.

TOUS.

Recevez-en not' compliment.

LE BAILLI ET LE TABELLION, gravement.

C'est un heureux événement
Et pour le fils et pour le père.

ENSEMBLE.

LA FAMILLE THIERRI, ALEXIS.

Quel chagrin, queu douleur amère !
Que deviendrons-nous à présent?

LONGPRÉ.

Oui, félicitez un père,
De cet heureux événement.

LES PAYSANS.

J' fesons not' compliment sincère
De cet heureux événement.

LE BAILLI, LE TABELLION, MADELAINE.

(Ensemble à la famille Thierri.)

Mais pourquoi ces alarmes?
Quoi! vous versez des larmes?

THIERRI ET GENEVIÈVE, en sanglottant.

Il vient... nous... en... lever not' fils.

JUSTINE.

Je perds... pour jamais... Alexis.

TOUS TROIS.

C'est une autre... qu'on lui... destine.

ALEXIS.

Je perds... pour jamais... ma Justine.

TOUS, excepté Longpré.

Quel changement !
Quel événement !
A l'allégresse,
La tristesse,
La détresse,
Succède en un moment.

LONGPRÉ, à la famille Thierri.

Comptez, amis, comptez d'avance
Sur toute ma reconnaissance.
Venez, venez, mon fils,
Demain nous partons pour Paris.

TOUS, à genoux devant Longpré.

Vous êtes bon et généreux;
L'amour les fit pour vivre ensemble.
Rendez-les, rendez-les heureux;
Souffrez que l'hymen les rassemble.

LONGPRÉ.

J'en gémis ;
Mais je ne le puis.

TOUS.

O douleur extrême !
Mon Alexis ! not' Alexis !

LONGPRÉ.

Je vous reverrai ce soir même.

LA FAMILLE THIERRI ET LES PAYSANS.

ENS.

Doux espoir, aimable avenir ;
Un moment a détruit tes charmes.
Jour commencé dans le plaisir,
Devais-tu finir par les larmes!

LONGPRÉ.

Doux espoir, aimable avenir,
Que le nom de père a de charmes!
J'oublie, au sein du vrai plaisir,
Ce qu'il m'en a coûté de larmes.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une chambre rustique. Il y a trois portes, une dans le fond, une de chaque côté. La porte à la droite des acteurs est celle de la chambre de Justine et de Madelaine. Celle du fond conduit à la chambre de Thierri. Celle qui est à gauche est la porte de sortie. Près de la chambre de Justine est une cheminée : les murs de cette pièce viennent d'être reblanchis. A quelque distance du mur est une table, du même côté de la chambre de Justine. Contre l'un des murs est un buffet.

SCÈNE I.

THOMAS, seul, d'un air mystérieux.

Ils sont encore à table... Faut que j' guette le moment de parler tête-à-tête au voisin Thierri... L'honnête homme que ce M. Longpré! Comme il est arrivé à propos pour empêcher le mariage de ma Justine et de son Alexis! J'li conseillerai de partir bien vite, d'emmener avec lui son fils... C'est un joli... un aimable garçon qu'Alexis, et qui mérite

la fortune qui lui arrive... J' voudrais, pour son bonheur, qu'i' fût déjà ben loin d'ici.... Quand i' sera parti, Justine n'aura pus d' raisons à m'opposer. Gn'y a que moi, ici, d'assez riche pour elle. Après Alexis, j' suis l' plus aimable et l' mieux tourné du village. I' faudra bien qu'all' me donne la préférence, puisque j' serai tout seul.

ARIETTE.

Je ne me sens pas d'aise!
Mon cœur fait tac, tic, tic, tac de plaisir.
J'allons aimer tout à notre aise.
Le mariage fait grand plaisir,
Faut en conv'nir.
Je ne me sens pas d'aise.
Il me semble déjà
Que je suis en ménage.
Justine est là....
Oui, la voilà.
All' me carresse, dà!
Sa joli' main sur mon visage,
Par-ci, par-là,
Me caresse, oui dà!
C'est bien doux ça.
Et mes enfans, je les vois là...
I' font tapage...
Holà, petits fripons, holà.
Paix, taisez-vous... « mon p'tit papa
» Mon cher papa! »

L'un saute ici, l'autre par là;
Et ma Justine, dà!
Sa joli' main sur mon visage
Me caresse par-ci, par-là...
Je ne me sens pas d'aise, etc.

V'là Justine qui sort de table... all' est maintenant dans l' chagrin. Évitons d' lui parler, avant de savoir si son père, qui fesait tant le fier avec moi, n'aura pas baissé d'un ton, à présent qu'i' ne compte plus sur Alexis.

(En disant cela, il remonte au fond du théâtre, et entre dans la chambre dont Justine vient de sortir, sans être aperçu d'elle ni de Madelaine.)

SCÈNE II.

JUSTINE, MADELAINE.

JUSTINE. Elle tient une lumière et la pose sur une petite table.

J'n'y puis plus tenir, il faut que j' sorte... Qu'il est méchant ce M. de Longpré avec toutes ses amitiés!... Il avait ben affaire de venir souper ici? I' semble qu'il ait du plaisir à voir not' douleur... Et ce pauvre Alexis!...

MADELAINE.

Ah! s'il osait quitter son père, i' serait bientôt ici.

JUSTINE.

Mais ce qui me dépite le plus, ce sont toutes les caresses qu'i' m' fait, c' mauvais père qui ne r'vient que pour m'ôter mon mari. I' ne lève pas les yeux de dessus moi; i' m'adresse toujours la parole... i' m' fait des complimens... gn'ya d' la tendresse, gn'y a d' la douceur dans tout c' qui m' dit... queu caresses perfides!... Et c'te fureur qu'il a de m' faire remarquer comme Alexis est ben dans les biaux habits qu'il lui a fait prendre.

(Se retournant vers la cantonnade.)

Vous n'avez pas besoin de me l' r'péter si souvent, méchant q' vous êtes! (*En pleurant.*) Je l' sais ben qu'Alexis est biau... je l' sais ben qu'Alexis est aimable... I' n'avait pas besoin d' vos habits d'or et d'argent, pour êt' le plus joli des garçons du village.

MADELAINE.

I' met du plaisir à sa méchanceté, le malin qu'il est!

JUSTINE.

Va, ma pauv' Madelaine, rentre là-de-

dans... Tâche d'engager M. de Longpré à sortir un p'tit moment, à v'nir ici tout seul; j' veux li parler... j' veux li dire... oh! si j' parlais aussi ben que lui, ou si son cœur sentait comme le mien, nous nous entendrions bien vite... Va, Madelaine, va... je vais t'attendre ici.

(Madelaine sort.)

SCÈNE III.

JUSTINE.

ARIETTE.

Ou porter ma douleur mortelle!
Vois ce que je souffre pour toi...
Alexis, en vain je t'appelle;
Alexis est perdu pour moi.
Hélas! demain,
Drès l' grand matin,
Tu t'en iras,
Tu partiras...
Hélas! demain,
Ma voix en vain
T'appellera,
Et te dira:
Je te serai toujours fidèle,
Je t'en donne à jamais ma foi...

Peut-être une amante nouvelle
Te plaira bientôt mieux que moi...
Alexis, tu m'oublierais!
Tu me trahirais!
Où porter ma douleur mortelle, etc.

SCÈNE IV.

JUSTINE, LONGPRÉ.

LONGPRÉ, en entrant.

O mon fils! je ne veux m'occuper que du soin de ton bonheur; mais un moment de précipitation, ou de faiblesse, n'a que trop souvent causé le malheur de toute une famille : voyons si Justine est digne d'Alexis.

JUSTINE.

Ah! voici M. de Longpré... Alexis, inspire-moi c' qui faut que j' li dise pour l'attendrir...

LONGPRÉ.

(Pendant toute cette scène, il observe attentivement Justine, et ne met jamais de dureté.)

On m'a dit que vous désiriez me parler, ma belle enfant... Voyons, que puis-je pour votre service?

JUSTINE.

Ce que vous pouvez pour moi?... Ah! Monsieur, si vot' cœur ne vous l' dit pas, c'en est fait de la pauvre Justine... Vous partez demain, Monsieur?

LONGPRÉ.

Oui, mon enfant.

JUSTINE, en soupirant.

Avec Alexis?

LONGPRÉ.

Avec lui.

JUSTINE.

Un jour plus tard, un seul jour.... hélas! j'étais sa femme.

LONGPRÉ, la regardant fixement.

Je suis arrivé à tems pour empêcher un mariage si disproportionné.

JUSTINE, en soupirant.

Disproportionné! gn'y a-t-il un reproche à faire à ma conduite? mon père et ma mère ne sont-i' pas d'honnêtes gens?... Est-ce not' faute à nous, si je n' sommes pas nés à la ville?... Gn'y a-t-il d' la honte à cultiver la terre? N'avons-nous pas du bien assez pour nous passer des autres, et pour

aider ceux qui sont dans le besoin? Ah! Monsieur, je n' savais pas c' qu'était Alexis, et je l'aimais... Mon père le r'gardait comme un pauv' jeune homme abandonné de ses parens, et il lui donnait sa fille... ça ne fesait pas alors un mariage disproportionné, parce qu'Alexis était un honnête homme.

LONGPRÉ.

Je ne disconviens pas de tout cela: je sais ce que je vous dois de reconnaissance, ainsi qu'à vos parens, et je compte bien m'acquitter envers vous; mais j'ai fait un choix pour Alexis, et je me vois à présent plus de nécessité que jamais à lui faire épouser celle que je lui destine.

JUSTINE, voulant retenir ses larmes.

Monsieur, ne me parlez pas de c'te demoiselle-là... Si vous saviez le mal... Monsieur... vous voulez être aimé de vot' belle-fille, pas vrai?

LONGPRÉ.

Assurément.

JUSTINE, le plus tendrement possible.

Jamais, jamais, Monsieur, celle-là ne pourra vous aimer comme moi.

LONGPRÉ, lui prenant les mains, souriant, et avec tendresse.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi.

JUSTINE, plus tendrement encore.

Elle ne vous aura pas autant d'obligations que je vous en aurais... elle n'aura pas mon cœur... Mais songez donc, Monsieur, combien il faudrait que Justine vous aimât, pour vous payer de ce que vous auriez fait pour elle... Elle est d' la ville, c'te demoiselle-là... all' aimera les plaisirs, la parure... que sais-je?... Au lieu que Justine se souviendrait toujours de ce qu'elle aurait été... Justine serait toujours modèste, Justine ne verrait, ne souhaiterait qu'Alexis... Le peu que l'on ferait pour elle, lui paraîtrait toujours plus qu'on ne devrait faire.

LONGPRÉ.

Eh bien! voilà comme pense celle que j'ai choisie.

JUSTINE, sanglotant.

Ah! Monsieur, vous m' désespérez...

(Après une pause, et comme cherchant une dernière raison qui puisse convaincre Longpré.

Vous ne serez pas toujours jeune,... i' vous faudra d' la compagnie, des soins, des attentions, queuqu'un qui n' vous quitte pas.... queuqu'un qui s' trouve heureux que vous r'ceviez ses bons offices... (*Bien tendrement.*) Justine serait là... elle y serait toujours...Ah! qu'elle aurait de soin du père d'Alexis!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, GENEVIÈVE, MADELAINE, ET ALEXIS.

ALEXIS.

Oui, c'en est fait, il faut partir;
Mon triste sort va s'accomplir,
(A Thierri.)
A votre fils, hélas!
Ouvrez vos bras.
(Thierri le repousse tout doucement.)
Vous me chassez?

THIERRI.

Emmenez votre fils.

ALEXIS.

C'est Alexis, c'est votre fils.

THIERRI, se jetant dans les bras d'Alexis.

Ah! tu n'es plus mon fils.

ALEXIS.

J' serai toujours vot' fils.

LONGPRÉ.

Mes chers amis, conservez-nous sans cesse
Votre amitié, votre tendresse.
(A son fils.)
Cher Alexis,
Partons, mon fils.

ALEXIS ET JUSTINE.

ENS. { Ah! c'est donc la dernière fois
Cher Alexis, } que je te vois.
Cher' Justine, }

O douleur amère!
Ce départ me désespère.
Cruel moment!
Affreux tourment!

THOMAS, à part.

Ah! quel moment!
Que j'suis content!
Pour l'coup, j'espère.

JUSTINE, ALEXIS, GENEVIÈVE, THIERRI, MADELAINE.

ENS. { Ah! c'est donc la dernière fois
Cher Alexis, } que je te vois.
Cher' Justine, }

LONGPRÉ.

Mon fils, avant de quitter pour jamais ces lieux, présentez ce portefeuille à M. Thierri;— c'est une faible marque de ma reconnaissance et de la vôtre; il le recevra plutôt de votre main que de la mienne.

ALEXIS, se jetant aux pieds de Thierri.

Mon père, les soins que vous avez pris d'moi depuis mon enfance, votre amitié, les bons exemples qu'j'ai reçus d'vous, ne peu-

vent se payer; — mais ne refusez pas vot' Alexis. — C'est Monsieur — (*Se reprenant*), c'est mon père qui vous offre cela. — Moi, j'vous laisse mon cœur, — tout mon cœur, — tout Alexis.

THIERRI.

J'accepte l'présent d'Alexis. — (*Repoussant le portefeuille.*) Je r'fuse l'autre. Je n'vends pas mes soins et ma tendresse. (*Alexis rend le portefeuille à Longpré.*)

LONGPRÉ, à Thierri.

Mon ami, ne dédaignez pas ce que je vous offre; c'est le présent le plus cher que mon amitié puisse vous faire.

THIERRI.

Non, Monsieur, gardez, gardez vos richesses.

LONGPRÉ.

Brave homme, ce refus vous en rend plus digne encore. Accepte, mon ami, accepte, c'est le gage de mon aveu, du bonheur de nos enfans, c'est la dot de ma Justine.

(Justine, avec un cri de joie, s'élance dans les bras de Longpré.)

Oui, ma fille, ma chère fille, voilà votre époux.

ALEXIS.

C'est à présent que je r' trouve mon père.

JUSTINE.

Je tombe à vos pieds.

TOUS, excepté Longpré et Thomas.

Vous nous rendez la vie, vous nous rendez la vie.

THOMAS.

Morgué, j'crois qu'i' se sont tous donné le mot pour se gausser d'moi : c'est avoir ben du guignon, toujours.

LONGPRÉ.

Mon fils, j'ai suivi tous tes mouvemens, je n'ai pas perdu une seule de tes actions, j'ai deviné jusqu'à tes plus secrètes pensées; je suis content de ton cœur; il est digne du mien,— c'est le cœur d'un honnête homme. J'ai lu dans l'ame de ton amante, j'y ai vu la candeur, la franchise, l'amour le plus tendre, le plus désintéressé, l'amour qu'il faut récompenser. Geneviève, Thierri, braves gens, ames honnêtes, si l'élévation, si la délicatesse des sentimens font la véritable noblesse, je n'en connais pas qui puisse l'emporter sur la vôtre.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE BAILLI et le village.

LE BAILLI.

Monsieur Thomas, vous nous avez prié de venir pour vos fiançailles, et nous voici.

THOMAS.

Bah ! c'n'est pas moi qu'alle épouse, c'est monsieur Alexis.

LE BAILLI ET LE VILLAGE.

Tant mieux, tant mieux.

THOMAS.

Vous êtes ben polis, il n'y a pas d'quoi : mais comme, dans le fond, je ne suis pas méchant, j' me réjouraï avec vous du bonheur de Justine à qui il n'peut arriver tant d'biens, qu'all' n'en mérite encore davantage.

LONGPRÉ.

Viens, mon fils, dans les bras de ta mère, recevoir les marques de son amour, lui présenter ton épouse ; et nous, mes amis, nous occuper tous à réparer les maux que nous lui avons causés.

ALEXIS.

Ah ! comme j'vais l'aimer.

JUSTINE.

Maman, vous n'en serez pas jalouse, — elle est la mère d'Alexis.

TOUS.

Quoi ! Monsieur, vous voulez nous quitter ? Restez avec nous.

LONGPRÉ.

Mes amis, mes bons amis, je vous le promets, nous reviendrons dans peu pour ne vous quitter jamais.

CHŒUR.

Quel bonheur pour leur tendresse !
Rien ne manque à leur bonheur.
Que chacun ici s'empresse
A chanter leur vive ardeur.

LONGPRÉ.

Pour vous je quitte la ville.
Je viendrai vivre avec vous.
Ne fesons qu'une famille ;
Fixons le bonheur chez nous.

THIERRI ET GENEVIÈVE.

J' n'avons plus de vœux à faire,
Que j' pass'rons d'heureux momens !
J' vous respect'rons comme un père ;
J' vous aim'rons comm' nos enfans.

TOUS ENSEMBLE.

Quel bonheur, pour leur tendresse, etc.

FIN D'ALEXIS ET JUSTINE.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

NOTICE sur Anseaume. 3

LES DEUX CHASSEURS ET LA LAITIÈRE, comédie en un acte, par Anseaume. . 7

NOTICE sur Laujon. 44

L'AMOUREUX DE QUINZE ANS, comédie en trois actes, par Laujon. 49

NOTICE sur Monvel. 147

L'ERREUR D'UN MOMENT, comédie en un acte, par Monvel. 153

BLAISE ET BABET, comédie en deux actes, par le même. 207

ALEXIS ET JUSTINE, comédie en deux actes, par le même. 285

FIN DE LA TABLE.

RA

FEB 3 - 1961

FEB 3 - 1961